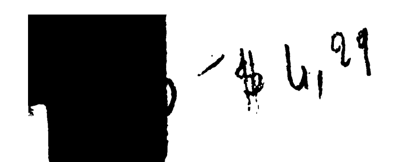
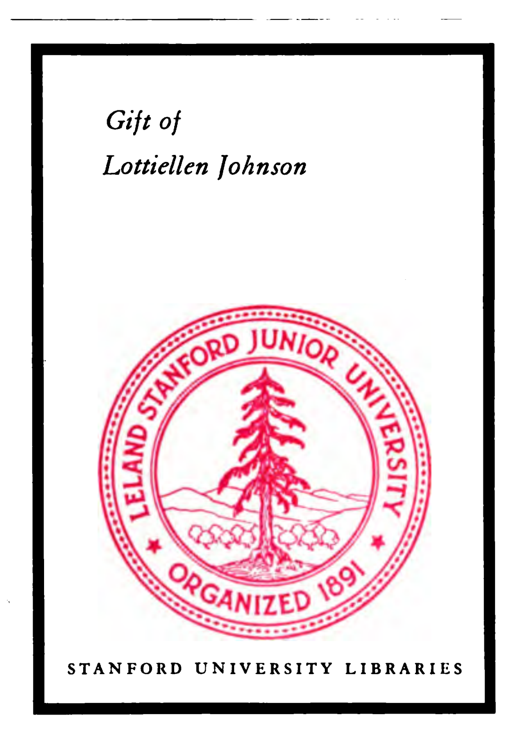








LA BULGARIE

D'HIER ET DE DEMAIN



LES MONTREURS D'OURS A KOTEL.

L. DE LAUNAY

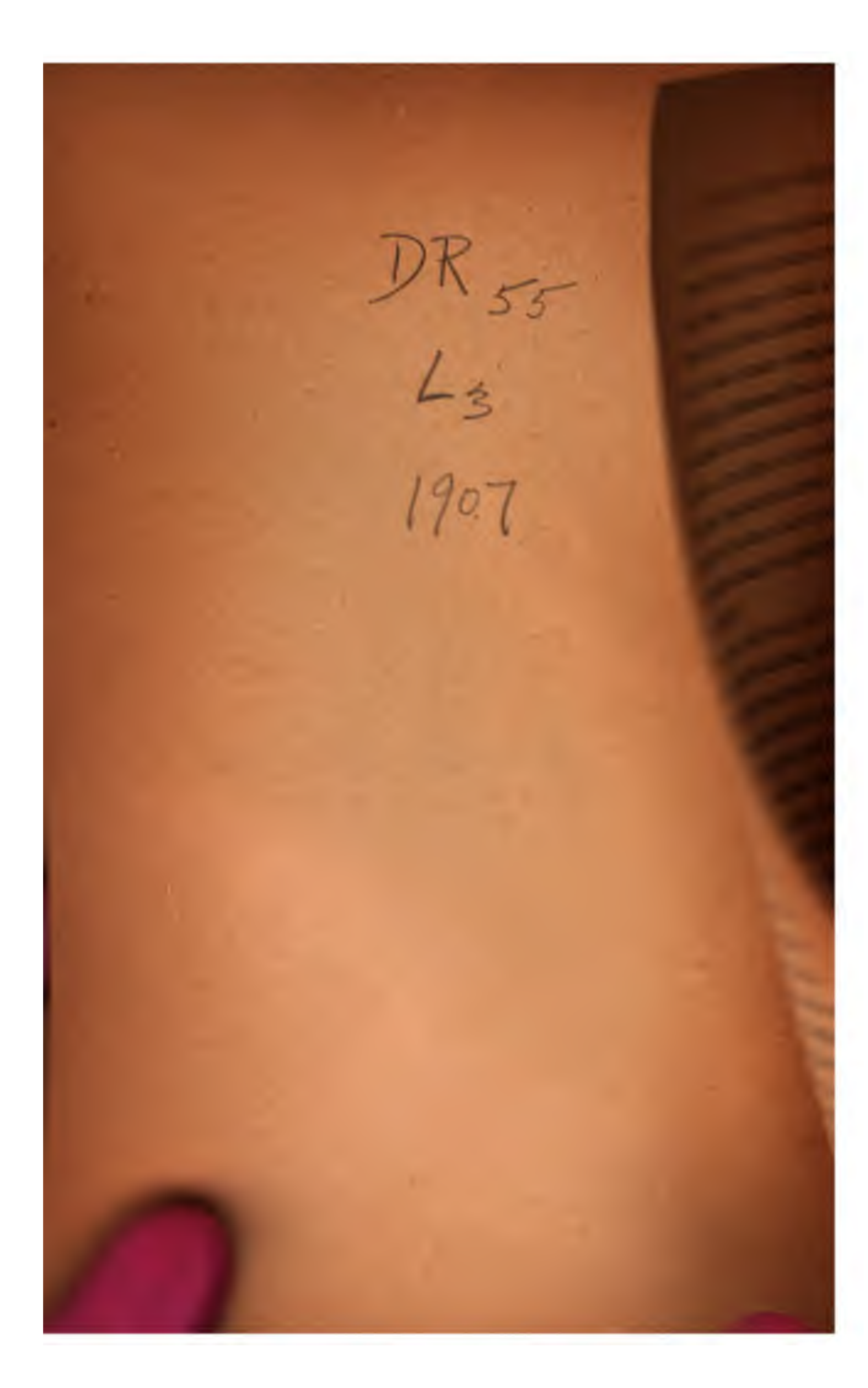
LA BULGARIE
D'HIER ET DE DEMAIN

OUVRAGE CONTENANT
VINGT-SIX ILLUSTRATIONS [illegible]
[illegible]



[illegible]

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
[illegible]
[illegible]


DR 55
L3
1907

les pentes alpestres du

e est un pays d'actualité.
ée, qu'entrainent les phases
question d'Orient; actua-
la Macédoine, qui est si
la Bulgarie et qui, main-
ne saurait manquer de se
ordinaires qu'enseigne
reprises, par l'émanci-
uples chrétiens; actua-
garie s'est tournée de-
ance, nous a demandé
les commandes, à ce
core, visitait officiel-

d'ailleurs aucune
problèmes diplo-
essions person-
cours de deux
plorations (si
hasard m'a

ce pro-
lle je
le

ue.

PRÉAMBULE

PRÉAMBULE

Il faut sympathiser pour comprendre.

La Bulgarie légendaire et la Bulgarie réelle. — Intérêt d'un voyage dans ce pays. — Le pittoresque, l'histoire, la politique, le commerce et les finances.

On accusait autrefois communément les Français d'ignorer la géographie. Le reproche est, ce me semble, devenu très injuste, et le goût des voyages, qui s'est tant développé, a beaucoup contribué à vulgariser les notions les plus courantes de cette science. Il est toutefois, même en Europe, des pays que l'on n'a pas l'occasion de parcourir, vers lesquels l'attention publique ne se trouve pas violemment attirée et dont on ne se fait généralement, dans le monde, qu'une idée assez vague. La Bulgarie, il faut bien l'avouer, est un peu de ce nombre, et ceux qui ont aujourd'hui dépassé la quarantaine ont, pour l'ignorer à peu près, une excuse plausible, c'est que ce pays très jeune n'avait pas encore reçu le jour au temps où ils faisaient leurs études. Interrogez à brûle-pourpoint vos amis sur la Bulgarie, et vous constaterez d'ordinaire que ce qu'ils en connaissent le mieux, c'est ce que j'appellerai

sa figure légendaire, défigurée par les polémiques de presse au cours des trente dernières années : une Bulgarie quelque peu sauvage et terrifiante, sur les ombres de laquelle se détachent en pleine lumière deux ou trois « clichés » de journaliste : « les passes glacées de la Schipka, les retranchements de Plevna, la terreur de Stamboulof et les atrocités des bandes bulgares en Macédoine ». La vraie Bulgarie, celle qui travaille et qui prospère, la jeune nation robuste, intéressante par ses progrès et par ses efforts, qui a su, en un quart de siècle, se mettre au niveau des vieux pays européens, on ne la connaît pas.

De même pour sa vieille histoire glorieuse, pour l'épopée romanesque de ses tzars luttant, pendant les siècles du moyen âge, contre les empereurs byzantins; sauf quelques personnes, pour lesquelles les livres de M. Schlumberger ont été une révélation, personne ne sait rien de cela. Confondus dans l'obscur dédain, où l'on a si longtemps enfoui toute l'histoire de Byzance, ces récits ne figurent pas dans l'enseignement des lycées; ils ne sont pas demandés au baccalauréat !

Du moins se représente-t-on mieux le paysage bulgare, ces Balkans, dont le nom tient une si grande place dans nos livres ? Certains le croient pour avoir traversé la Roumélie de part en part en Orient-Express sur le trajet de Vienne à Constantinople. Mais quelle pauvre et triste idée ils s'en font ; ces éternelles plaines monotones, toutes jaunes ou poudreuses à partir d'août, ne leur ont même pas laissé soupçonner la merveilleuse forêt des Balkans, les jolis paysages verts

et boisés du Déli-Orman, les pentes alpestres du Rhodope...

Et, cependant, la Bulgarie est un pays d'actualité. Actualité toujours renouvelée, qu'entrainent les phases successives de cette éternelle question d'Orient; actualité tenant à ce problème de la Macédoine, qui est si intimement lié à l'avenir de la Bulgarie et qui, maintenant posé devant l'Europe, ne saurait manquer de se développer, avec les phases ordinaires qu'enseigne l'expérience acquise, à maintes reprises, par l'émancipation en Turquie de tant de peuples chrétiens; actualité enfin tenant à ce que la Bulgarie s'est tournée depuis quelques années vers la France, nous a demandé des concours, nous a adressé des commandes, à ce que le prince de Bulgarie, hier encore, visitait officiellement Paris.

Aussi, ai-je cru pouvoir, n'ayant d'ailleurs aucune qualité pour aborder tant de graves problèmes diplomatiques, grouper ici quelques impressions personnelles, quelques notes recueillies au cours de deux voyages prolongés, de deux véritables explorations (si le mot n'était pas trop ambitieux) que le hasard m'a conduit récemment à faire en Bulgarie.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'indiquer, à ce propos, dans quelles conditions la Bulgarie, à laquelle je n'avais guère songé encore que comme à une simple entité géographique, est venue s'imposer plus sérieusement à moi, pour montrer à quel point ces pages ont été librement écrites ou improvisées, avec bien des erreurs sans doute, en dehors de toute doctrine convenue.

Le jour où, sans préambule, il me fut demandé par le ministère du Commerce et de l'Agriculture bulgare de partir soudain pour les Balkans, j'étais, sans en tirer vanité, dans la même ignorance que partagent encore, si je ne me trompe, les neuf dixièmes de mes compatriotes. Cette idée d'une expédition dans la montagne bulgare se présenta donc à moi sous la forme de chevauchées ardues, de campements en pleine forêt ou dans la montagne, avec des gardes pour nous protéger contre les bandes insurgées; et, si je n'eusse reconnu très souvent que, lorsqu'on emporte une arme en voyage, elle reste au fond des bagages, j'aurais peut-être songé à prendre avec moi un revolver.

Je crois même avoir éprouvé alors cet agréable petit frisson intérieur, qui accompagne l'idée d'un danger pas trop grand, amusant à avoir rencontré. Ajouterai-je tout bas qu'ayant déjà beaucoup couru l'Orient, dans ces îles riantes ou sur ces côtes aux maisons blanches que peuplent les Grecs à la langue alerte, à l'hospitalité affectueuse, je partais pour la Bulgarie avec une certaine prévention contre les rudes têtes des Bulgares, « Voulgaro Képhalé », dont on ne parle pas sans un sourire un peu méprisant partout où il y a des Akropolis, des Kafénéion et des Agora... Arrivé en Bulgarie, j'ai trouvé un pays aussi sûr et aussi tranquille que la France, des hommes laborieux, actifs et intelligents, une nation qui a progressé très vite et dont l'avenir chaque jour s'agrandit. Mes vieilles sympathies philhellenes n en ont pas été altérées car elles ont une racine plus profonde que les images compli-

quées et troubles du présent, dans tout un passé d'art, de poésie, de philosophie et de science, auquel se rattachent les fibres les plus intimes et les plus tenaces de mon être; mais il s'y est ajouté, — quoique Bulgares et Grecs, aujourd'hui si violemment hostiles les uns aux autres, puissent le trouver contradictoire, — une autre sympathie très réelle pour les Bulgares et cette sympathie trouvera bientôt son expression ici. Je ne vois pas, en effet, pourquoi un étranger, un Français, qui, n'ayant aucun lien avec la politique, ne sera jamais amené à intervenir d'aucune façon dans ces querelles, ne pourrait pas aimer et apprécier à la fois les Grecs et les Bulgares pour les qualités tout à fait contradictoires que le sort leur a départies, absolument comme, en étudiant l'antiquité, on peut s'intéresser tout ensemble à la finesse légère, souriante, agile, mais versatile, ondoyante et parfois brouillonne d'Athènes et à la force robuste, solide, travailleuse, persévérante, mais un peu lourde, épaisse et trop rectiligne de Rome. L'artiste ou l'ingénieur, l'assembleur de pensées rares et le soldat paysan ont tous deux leur rôle indépendant et leur place d'égale valeur sous le soleil.

Dans les chapitres qui vont suivre, j'essayerai de dire brièvement ce que fut la Bulgarie dans le passé, ce qu'elle est et ce qu'elle peut être un jour; l'histoire et le paysage, l'économie politique et la géographie, la géologie même parfois, se mêleront ainsi en des tableaux qui pourront sembler discordants. On trouvera des couchers de soleil, des sous-bois et des vues de lointains, des paysages et des costumes, alter[illegible]

des réflexions sur le rendement des céréales, ou sur la campagne d'Osman Pacha des peintures colorées d'intérieurs turcs avec des jugements sanglants sur quelque Abdul-Hamid. Ce n'est peut-être pas ainsi que l'on procède d'habitude; mais il me semble que le lecteur introduit dans un pays nouveau doit être, un peu comme le voyageur lui-même, conduit par un souvenir historique à regarder le paysage qui en fait le décor, amené par la vue d'une montagne ou d'une plaine à retrouver avec plus d'intérêt dans les livres les événements qui s'y sont passés. Le paysage et l'histoire, en tous ces pays surtout dont le passé servit récemment à reconstituer le présent, en ces terres classiques où eurent lieu quelques-uns des événements dont fut bercée notre enfance, se tiennent par des liens très intimes, et l'image concrète, que l'on se forme des êtres et des choses pour les avoir vus, ou simplement pour en avoir regardé des images et lu des descriptions, rend singulièrement plus vivante la notion, en elle-même aride, de statistique ou d'administration qui les touche.

L'intérêt que peut avoir pour nous la Bulgarie est de plus d'un genre.

Je signalerai d'abord, sans y insister, le côté tourisme. La Bulgarie ne sera jamais un de ces pays admirés et classés à un haut rang pittoresque par la convention universelle; les Balkans n'offrent aucune de ces saillies déchiquetées, de ces pics abrupts, de ces chaînes neigeuses, de ces gorges profondes et de ces cascades, qui, depuis un siècle, représentent, aux yeux de presque tous, ce qu'il y a de plus beau dans la

nature. Les restes de monuments antiques, les ruines féodales y font totalement défaut; dans les villes, pas de musées, de châteaux ni d'églises... Et cependant, ayant été ramené par deux fois dans deux contrées différentes de ce pays que j'ai toutes deux longuement parcourues en tous sens, d'abord dans les Balkans, puis dans le Déli-Orman et la Dobroudja[1], j'ai rapporté de ces deux expéditions les meilleurs souvenirs pittoresques, avec quelques tableaux dont on trouvera plus loin l'image trop décolorée.

Elle est d'une merveilleuse beauté, cette immense forêt de hêtres centenaires, aux sentiers lumineux, aux ruisseaux jaseurs, qui couvre tout le flanc nord des Balkans, coupée sans cesse de vallons aux gais et riants villages. Le sauvage pays du Déli-Orman, cette

1. Tous les géographes savent la difficulté que l'on éprouve à noter les noms slaves. Ces noms ont, on peut le dire, autant de notations qu'il est de géographes. Dans ces dernières années, les meilleures cartes ont employé outre les caractères latins, d'autres signes conventionnels, tels que le ž, le č, etc. La solution que j'ai adoptée ne prétend pas être rationnelle ; mais elle est celle d'un voyageur qui, au lieu d'apprendre la géographie dans un livre, l'a étudiée sur le pays et a, par suite, éprouvé le besoin que les noms écrits correspondissent à peu près, pour le lecteur, aux noms parlés. En principe, cela correspond à écrire sch pour š, tz pour č; sch ou j pour ž : changement que l'on aurait pu, à la rigueur, éviter en gardant, pour plus de précision, les signes conventionnels, qui ont le défaut d'être inconnus à beaucoup. Mais, sur la plupart des cartes, une cause d'erreur beaucoup plus grave provient de ce qu'on a reproduit servilement des cartes allemandes, où ont été adoptées des prononciations germaniques, sans aucune valeur en un pays slave. Il n'y a, par exemple, aucune raison pour écrire partout, comme on le fait, *u* quand on prononce *ou*, *ja* quand on dit *ia*, *e* au lieu de *é* et pour orthographier Sofia (soit f pour l'ancien φ), quand, en français, nous écrivons Sophie.

région inconnue et mal notée que les Bulgares eux-mêmes ignorent, l'ayant jusqu'ici abandonnée aux Turcs, offre également une succession ravissante de pentes vertes sous les grands arbres, vallonnées et onduleuses comme certains jolis coins du Perche ou du pays basque, mais où les costumes orientaux, parmi les grands troupeaux de buffles et de moutons, piquent de tous côtés leurs notes de couleur. Les gorges de l'Isker, que l'on peut suivre aujourd'hui en chemin de fer, ont des formes et des couleurs comparables à nos gorges du Tarn. Elles sont belles aussi, les falaises de la mer Noire, sur cette côte de Varna et de Baltschik, où Français et Anglais souffrirent tant, attendirent si impatiemment, dans les affres du choléra, au début de la guerre de Crimée. Et la grande plaine majestueuse du Danube, avec ses villes de Silistria, Routschouk, etc.! Et le haut Vitosh, dressant, au-dessus de Sophia, son sommet de granit enveloppé de nuages! Et la vieille Tirnovo, enlacée par le serpent argenté de la Iantra! Et les montagnes plus escarpées du Rhodope avec leurs monastères!

En histoire, j'ai déjà fait une allusion plus haut à ce moyen âge bulgare, qui est d'une si belle couleur romantique avec les chevauchées de ses tzars jusqu'à Byzance, leurs luttes contre le Russe déjà envahisseur, leur défense épique dans le haut pays aux beaux lacs d'Achrida. Mais, précédemment, on ne saurait oublier les temps confus de ces Thraces, qui ont laissé la plaine bulgare semée de leurs bizarres tumulus, ceux des Scythes, chez lesquels Ovide pleurait de ne pouvoir faire

entendre son latin, ceux des conquêtes romaines et des successives invasions barbares. Surtout la Bulgarie rappelle aussitôt le souvenir des guerres russo-turques dans les temps modernes et, entre toutes, de celle que nous-mêmes avons vécue en 1878 avec ses épisodes devenus classiques, tels que le passage des Balkans ou la défense de Plevna et sa conclusion qui fut l'émancipation de la Bulgarie, l'affranchissement définitif de la Roumanie et de la Serbie, la Thessalie donnée à la Grèce, Chypre à l'Angleterre, enfin le dépècement de cette puissance turque, si solennellement placée tant de fois, et ce jour-là encore, sous la garantie des puissances européennes.

Curieuse aussi, bien qu'un peu troublante à regarder de trop près, la première histoire moderne de la Bulgarie, ce que l'on pourrait appeler la nécessaire phase convulsive qui, dans tous ces pays neufs, a succédé, comme une fièvre, à un trop laborieux enfantement. Quelques figures de cette époque, comme celles d'un Stamboulof ou d'un Karavélof, valent bien qu'on s'y arrête.

Politiquement, la Bulgarie est au centre de la péninsule balkanique, qu'elle commence à occuper de sa force militaire croissante, au point de rencontre de cette grande route internationale, qui va de Paris, Berlin ou Vienne vers Constantinople, Bagdad, la Perse et l'Inde, avec cette autre route si souvent suivie par les invasions qui amène la Russie en contact avec le Turc. Elle forme la pointe la plus avancée vers le Sud des pays slaves. Ses visées avouées, ses préten-

tions en partie justifiées, ses plans soutenus par beaucoup d'adresse sur la Macédoine, peuvent lui donner décidément un jour la prépondérance dans ce qui fut autrefois la Turquie (la Roumanie étant rejetée plus au Nord vers son domaine naturel), et en faire ainsi le centre d'attraction de ce faisceau balkanique, encore loin de la réalité pour le présent, mais point impossible dans l'avenir. Là rivalisent d'influence et d'intrigues les deux grands voisins, le Russe et l'Autrichien, entre lesquels le Bulgare sait maintenir l'équilibre en tournant à l'occasion ses regards plus loin, vers la France bien lointaine, mais par cela même très désintéressée. Un pays, dont les destinées futures touchent par tant de côtés à la solution toujours cherchée de la question d'Orient ; un peuple, qui prétend jouer dans les Etats-Unis balkaniques le rôle de la Prusse vis-à-vis de l'Allemagne du Sud, celui du Piémont en face de la Toscane et du royaume de Naples, ou celui du Japon dans le monde jaune, ne saurait être sans intérêt, pour quiconque a un jour réfléchi avec un peu de curiosité à l'avenir de l'Homme malade.

En France, la masse reste très indifférente à ces questions de politique étrangère jusqu'au jour où, pour une raison quelconque, la presse juge à propos d'exciter l'opinion dans un sens ou dans l'autre : ce qui, en quelques semaines, s'opère avec la plus étonnante facilité. On crie alors tour à tour, avec la même ferveur : « vive la Pologne ou vive le tzar ! à bas l'Angleterre ou vive l'entente cordiale ! » et l'on acclame, les uns après les autres, d'un élan également spontané, tous les

souverains qui nous font l'amitié de visiter Paris; mais, tout le reste du temps, la caractéristique de l'« opinion publique », en matière de politique étrangère, est de n'avoir aucune espèce d'opinion. Et cela vaut mieux en somme ; car le suffrage universel est un enfant qu'on ne saurait laisser sans danger toucher à la diplomatie.

Dans les pays balkaniques, il n'en va pas de même ; là, toute l'existence nationale dépend de ces combinaisons politiques qui, seules ont fait ou laissé faire la Grèce, la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie; pas de question plus grave, plus vitale. Aussi chacun, dans ces petits peuples, a les yeux fixés sur les grandes nations qui jouent tantôt le rôle de gendarmes et tantôt celui de Mécènes. Plus ou moins bruyamment, avec plus ou moins d'exubérance et de vantardise suivant le caractère de la race, chacun discute les solutions que verra éclore l'avenir. Le courant est général : le voyageur, d'abord le plus indifférent, le plus étranger à ces querelles locales, qui arrivait uniquement préoccupé d'art, de science ou d'histoire, est endoctriné, catéchisé, sommé de se prononcer, de prendre parti ; on n'admet pas la tiédeur ; toute restriction semble un outrage ; l'impartialité est trahison... Il n'est pas permis de mettre le pied en Grèce, en Bulgarie, en Roumanie, en Serbie, sans avoir une opinion sur la Macédoine, et la contagion est telle d'ailleurs que, cette opinion, on la prend très aisément ; au bout de peu de temps, on remanie la carte d'Europe tout comme un autre et l'on résoud, trois fois par jour, la question d'Orient, la

question russe ou l'avenir de la monarchie austro-hongroise, comme les jeunes diplomates en chambre de nos journaux graves ou de nos revues jaunes, bleues ou roses.

Je n'ai pas la prétention d'avoir échappé plus qu'un autre à ce petit ridicule et, puisqu'en somme le problème politique s'impose à tout voyageur en Orient, je dirai bientôt, en toute incompétence avouée, les réflexions qu'ont pu me suggérer plusieurs voyages successifs en ces pays.

Dans le domaine économique enfin, le développement de la Bulgarie peut nous toucher très vivement; nous n'avons pas le droit d'ignorer que, depuis trente ans, s'est formé et a grandi là-bas un pays sérieux, dont les ressources s'accroissent d'un mouvement continu. Ce pays n'est pas encore et ne sera pas, avant longtemps, industriel; c'est un pays de cultures qu'enrichit la prospérité de ses blés et l'économie têtue de ses habitants. Ce pays fait un vigoureux effort pour se développer en tous sens; il a eu, jusqu'ici, la sagesse de peu emprunter au dehors; aussi sa dette est médiocre; mais ses capitaux sont insuffisants; il offre en gage un sol d'une fertilité exceptionnelle, un réseau de chemins de fer important, des ports et le travail d'une population laborieuse; et, se tournant vers l'Europe, il lui demande l'argent nécessaire pour achever son réseau de routes et de voies ferrées. Il a besoin d'elle également pour toutes les marchandises que la richesse croissante des habitants rend nécessaires. Jusqu'ici, il a été, à tous égards, dans le domaine économique,

tributaire de l'Autriche, comme, politiquement, il l'a été longtemps de la Russie. Mais il cherche à s'affranchir de cette suprématie exclusive en s'adressant à nous; les sympathies françaises de son souverain et de quelques-uns de ses ministres se sont déclarées à diverses reprises. Il est utile qu'en France ces dispositions ne soient pas ignorées et qu'on ait entre les mains les éléments nécessaires pour les apprécier.

C'est tout cela que voudraient faire ressortir les pages suivantes. Après un court sommaire historique, destiné à montrer le lien des événements dont il pourra être question ensuite, je ferai d'abord la description du pays, divisé en ses régions principales; je tenterai ensuite de grouper ce que l'on peut penser sur le peuple bulgare, ses mœurs, son gouvernement, son agriculture, son commerce, ses mines, son industrie, ses chemins de fer et ses finances et je terminerai en envisageant l'avenir possible du pays, considéré dans ses rapports avec ses voisins, dans ses aspirations et dans ses efforts pour en rendre l'accomplissement possible. Je le ferai sans avoir la moindre prétention de rien découvrir ni de rien résoudre, simplement comme un aperçu des observations sincères et des réflexions qu'a pu suggérer, chez un Français curieux, ni homme politique, ni historien, ni économiste, ni même géographe, la visite un peu détaillée de ce pays neuf, de ce pays d'avenir.



ressant, replacer aussitôt celui-ci dans son cadre pittoresque, sans avoir besoin d'en rappeler l'enchaînement complet avec tous les faits antérieurs et postérieurs.

Ce qu'est la race bulgare actuelle, nous essayerons de le voir plus tard; cette race n'est apparue en Bulgarie qu'à une époque relativement récente, au VIIe siècle, et, pour certains Bulgares, là seulement remonte leur histoire réelle; en cette seule nation, tout se résume; le reste, ce qui, sur le sol de la Bulgarie, se rapporte à d'autres peuples antérieurs, ne compte pas et, comme me le disait un jour tel député bulgare, qui trouverait aisément son frère dans nos assemblées plus occidentales : « Qu'avons-nous besoin d'étudier et de conserver ce tumulus thrace de la plaine de Philippopoli, ce débris romain, cette église byzantine de Sophia; rasons ces ruines encombrantes; nous ne sommes ni Thraces, ni Romains, ni Byzantins! » Mais c'est là se faire une idée bien fausse du passé et attribuer à ces questions de races si obscures et si compliquées une valeur absolue qu'elles ne sauraient avoir en aucune façon. Qui pourrait, dans le sang d'un Bulgare actuel (ou, si l'on veut, d'un Français), calculer combien de gouttes appartiennent à tel ou tel des innombrables peuples envahisseurs, successivement passés ou établis sur son territoire. Sauf quelques races persécutées et isolées dans le monde, comme la race juive, auxquelles on en fait un assez juste reproche, quelle race moderne n'est un mélange extrêmement divers de peuples plus anciens qui, fondus en elle, y contre-balancent leurs qualités et leurs défauts dans un certain équilibre? Le groupement national a une autre base encore que la race, ou la langue, ou la religion, auxquelles se sont attachés d'abord, pour se reconstituer, ces peuples, un moment submergés et oubliés, des Balkans; cette base, elle est dans tout le passé, quel qu'il soit, de la terre sur

laquelle l'homme est né, où ont vécu longtemps ses ancêtres : passé, dont il se sent solidaire, comme la plante, dont le vent prit la graine on ne sait où, mais qui ne fleurit et ne fructifie que là où elle s'est enracinée.

D'autres Bulgares que mon député le sentent bien et ils éprouvent une certaine fierté à rappeler l'empire des antiques souverains de la Thrace, ou celui de Philippe et d'Alexandre, qui, Macédoniens, se trouvent, par le fait même, avoir déjà été sans le savoir, si l'on admet l'incorporation logique de la Macédoine à la Bulgarie, de premiers et très glorieux Bulgares.

Je crois donc nécessaire de reprendre l'histoire de la Bulgarie dès ces premiers temps confus, qui précèdent sans doute, mais aussi qui préparent l'histoire vraiment documentée des âges plus modernes. Nous aurons ainsi à montrer le rôle de la Bulgarie pendant l'antiquité et durant la longue série des invasions barbares. Tout le passé de ce pays peut s'expliquer par sa position géographique sur la route naturelle qui conduit de la Russie glacée ou des steppes asiatiques vers la riante Méditerranée, et sur l'autre route qui mène de la froide et aride Germanie, ou des plaines hongroises, à la riche Byzance, elle-même si admirablement située entre l'Europe et l'Asie. De tout temps, elle a été un passage pour l'invasion des nomades barbares septentrionaux et asiatiques accourant à la civilisation comme les insectes nocturnes à la flamme, ou pour le retour offensif des civilisés, obligés d'aller conquérir les barbares afin de se défendre (quand ce n'était pas simplement pour leur écouler leurs produits). Que l'armée en route ait été celle de Darius allant chez les Scythes, de Philippe en guerre contre les Thraces, des Romains luttant contre les Daces ou les Sarmates, des Goths, des Huns, des Slaves, des Bulgares, des Gaulois mêmes enva-

hissant l'empire de Rome ou celui de Byzance; ou, plus tard, que les tzars russes du moyen âge aient été en bataille avec les empereurs byzantins, les Hongrois avec les Turcs, les Russes modernes avec les sultans, ou enfin les Français et les Anglais avec les Russes, toujours les troupes aux costumes les plus divers, depuis les peaux de bête du Thrace ou du Hun jusqu'aux uniformes corrects de nos contemporains, ont dû suivre les mêmes pistes, franchir les deux mêmes barrières du Danube et des Balkans par l'un ou l'autre de leurs points faibles, traverser les mêmes marais de la Dobroudja, se heurter à la résistance des mêmes villes. Dans un autre sens, la grande voie mondiale de Vienne à Constantinople, Bagdad et l'Inde par Sophia est si nettement marquée par la nature que l' « Orient-express » suit encore à peu près exactement la route, où passèrent, l'une après l'autre, les armées des Croisés.

L'histoire des peuples, comme les luttes politiques ou les querelles sociales, se résume en une formule constante : « Ceux qui n'ont pas veulent prendre; ceux qui ont déjà veulent garder. » Si l'on réfléchit un instant aux lois qui peuvent gouverner les événements, on en aperçoit une aussitôt dominant toutes les autres : c'est un phénomène de cristallisation, en vertu duquel, autour d'un noyau primitif servant de centre, tous les éléments du dehors sont attirés par la convoitise et, plus ou moins violemment, souvent au prix de déchirures, de ruptures, de souffrances internes, s'agrègent à la fin pour aboutir, sous une forme plus large, plus ample, plus développée, à un nouvel équilibre.... Voyez, autour de ces premiers foyers de civilisation, éclos dans la Méditerranée orientale, les peuples du nord, de l'est et du sud, moins avancés, moins instruits, plus déshérités, au point de départ de plus en plus éloigné, jouer tour à tour, ce rôle du

barbare qui triomphe [illegible] civilisé lui a appris à [illegible] laisser conquérir à [illegible] issue de la fortune. [illegible] tions admises [illegible] été joué, d'abord [illegible] niens et les [illegible] que, vis-à-vis [illegible] Germains, les [illegible] Parthes et [illegible] contre les H[illegible] les Turcs.

De tout temps [illegible] nations [illegible] tiques ou [illegible] et des [illegible] refouler, [illegible] comme je [illegible] exacte de [illegible] recule [illegible] parentés [illegible] divisent [illegible] par la conquête [illegible] peuple [illegible] tations, [illegible] giques, [illegible] la suprématie [illegible] velle. Le [illegible] on l'aperçoit [illegible] dispersion [illegible] l'empire romain [illegible] d'arriver [illegible] avait [illegible] Normandie [illegible] Danois [illegible] sont à Rouen [illegible]

bards dans le Hanovre; les Germains et les Francs en Belgique.... Tournez les feuillets de l'atlas historique: à chaque page, les places changent, les rôles s'intervertissent, les effroyables barbares d'hier sont devenus des civilisés en proie à des barbares nouveaux, et cela surtout dans cette vallée du Danube, où les migrations des peuples ont atteint une telle intensité. Constamment, un choc lointain, parti de l'Asie centrale et que souvent l'on ignore, déplace toute la série des hordes en marche, comme une série de billes qui se poussent l'une l'autre. Au IVe siècle, les Huns passant la Volga, les Goths traversent le Danube et entrent en Bulgarie. Les Huns noirs précèdent eux-mêmes les Huns blancs coutrigours, qui précèdent les Turcs, qui précèdent les Mogols. Il y a, dans ce tourbillon, des Germains, des Slaves, des Mogols, un peu plus différenciés les uns des autres par le type; mais, par les origines mogoles, on est étonné de trouver une parenté entre ces ennemis acharnés qu'ont été dans l'histoire les Huns, les Hongrois, les Bulgares et les Turcs[1]. Ajoutez à cela les transformations, les influences civilisatrices qui font parfois du vaincu le vainqueur réel, les Romains hellénisés, les Francs latinisés, les Bulgares slavisés; ailleurs, les peuples qui prennent la langue ou la religion du vainqueur avec l'excès de fanatisme auquel on reconnaît les renégats, et vous verrez tout ce qu'il y a de confusion dans ces migrations anciennes des peuples, si intéressantes d'ailleurs, si passionnantes par leur

1. Les vieilles traditions bulgares montrent bien les contacts des Bulgares et des Magyars à leurs origines altaïques. On en verra plus loin des exemples, pages 343 et suiv. M. Strauss s'est attaché à prouver que les éléments turcs communs aux deux langues ne remontent pas à leurs contacts historiquement connus vers le VIIe siècle, mais à des origines beaucoup plus anciennes. Ce sont, notamment, des mots tels que chameau, lion, tigre, panthère, etc.



FOIRE DE DJOUMAYA (page 141).

Suèves dans le Hanovre; les Germains et l
en Belgique. — Tournez les feuillets de l'at
tique; à chaque page, les places changent,
s'intervertissent, les effroyables barbares d'
deviennent des civilisés en proie à des barba
veaux, et cela surtout dans cette vallée du
où les migrations des peuples ont atteint
intensité. Constamment, un choc lointain,
l'Asie centrale et que souvent l'on ignore,
toute la série des hordes en marche, comme
de billes qui se poussent l'une l'autre. Au I
les Huns passant la Volga, les Goths trave
Danube et entrent en Bulgarie. Les Huns n
cèdent eux-mêmes les Huns blancs coutrig
précèdent les Turcs, qui précèdent les Mog
a, dans ce tourbillon, des Germains, des Sl
Mogols, un peu plus différenciés les uns des a
le type, mais, par les origines mogoles, on es
de trouver une parenté entre ces ennemis
qu'ont été dans l'histoire les Huns, les Hon
Bulgares et les Turcs[1]. Ajoutez à cela les tra
tions, les influences civilisatrices qui font p
vaincu le vainqueur réel, les Romains hellén
Francs latinisés, les Bulgares slavisés; aille
peuples qui prennent la langue ou la religion
queur avec l'excès de fanatisme auquel on r
les renégats, et vous verrez tout ce qu'il y a d
sion dans ces migrations anciennes des peu
intéressantes d'ailleurs, si passionnantes p

1. Les vieilles traditions bulgares montrent bien les co
Bulgares et des Magyars à leurs origines altaïques. On en
loin des exemples, pages 343 et suiv. M. Strauss s'est attaché
que les éléments turcs communs aux deux langues ne remon
leurs contacts historiquement connus vers le VIIe siècle, m
origines beaucoup plus anciennes. Ce sont, notamment, des
que chameau, lion, tigre, panthère, etc.



FOIRE DE DJOUMAYA (page 141).

tactique, sont toujours assez brèves : bientôt le barbare se les assimile et, les mettant au service de sa force brutale, de son nombre, arrive à triompher. Il y aura longtemps encore des Asiatiques envahisseurs. Au fond, la civilisation ne se rend vraiment maîtresse du barbare qu'en se laissant conquérir par lui, en lui donnant ce qu'il demande, sa place au soleil et en en faisant, le jour où il est repu, son plus ferme défenseur. Par la seule force, la civilisation est trop faible; elle avance quelque temps; mais, plus elle conquiert, plus elle étend son front de bataille, plus elle s'affaiblit; les barbares, eux, sont inlassables, il en arrive toujours de nouveaux et de plus affamés de la lointaine Asie; un jour vient où l'empire le plus vaste se meurt d'épuisement...

Quelques phases dans cette histoire du pays bulgare présentent un intérêt plus particulier, soit par les restes qu'on en rencontre encore en parcourant le pays, soit simplement par leur couleur romanesque et par l'intérêt de résurrection qui s'attache toujours à des types historiques ayant autrefois puissamment vécu. Ce sont celles que je vais rappeler brièvement.

Le plus ancien passé, dont on retrouve l'empreinte nette en Bulgarie, c'est celui du *peuple thrace :* peuple qui, lui-même sans doute, avait succédé à d'autres avant lui, arrivés un peu plus tôt jusqu'en Grèce, et qui, à son tour, eut son type, ses mœurs, sa langue si complètement recouverts par les alluvions ultérieures qu'on croit à peine, très problématiquement, en retrouver un vestige dans le curieux petit peuple des Pomakri, au sud de Philippopoli.

Pourtant ces Thraces, et leurs prédécesseurs inconnus, nous intéressent, parce qu'il semble falloir leur attribuer une des curiosités archéologiques les plus frappantes de la Bulgarie, ces innombrables buttes de terre évidemment artificielles, ces tumulus, dont sont

couvertes, comme de taupinières [illegible] long de la Maritza, de la Toundja [illegible]. Ces buttes sont si bizarrement [illegible] taines vallées et cachent leur [illegible] ment qu'on les avait prises d'abord [illegible] romains. Plus récemment [illegible] faites par le P. Jérôme en 189[illegible] ques-unes au moins, des sépultures [illegible] très curieuses fouilles de M. Degrand [illegible] Iamboli au Tell Racheff et au Tell [illegible] en 1903, au tumulus de Coshévo [illegible] caractère réel de nécropole avec [illegible] toutes ces tombes, qui se sont prolongées jusqu'à l'époque romaine. Partout, quand on est descendu assez bas pour atteindre le sol primitif [illegible] ou des superpositions de tombes à [illegible] tout au moins des cendres avec quelques ossements. Les tombes inférieures rappellent les civilisations primitives d'Hissarlik et de Chypre par le caractère des figurines et des vases; les supérieures contiennent de beaux vases en bucchero noir à [illegible] ornés de dessins à reflets, des vases en terre rouge couverts de peintures blanches géométriques, qui témoignent d'une civilisation déjà avancée.

Il est impossible, jusqu'ici, de préciser l'âge de ces sépultures, surtout quand on songe combien il faut se méfier, dans ces époques préhistoriques, des assimilations d'époque, fondées sur des analogies de technique. Mais M. Degrand a pu reconstituer ainsi les cérémonies de l'ensevelissement pour les tombes les plus anciennes et, bien que son hypothèse semble d'abord trop compliquée, elle s'appuie aujourd'hui sur toute une série de faits concordants :

« Le mort devait être brûlé à l'air libre sur un bûcher; puis ses cendres et celles du bûcher étaient recueillies et placées sur une brique plate ou un lit épais

de pisé grossier. On recouvrait le tout de cette même pâte argileuse ; quand la première enveloppe était suffisamment sèche, on en appliquait d'autres successivement et, quand on avait atteint l'épaisseur voulue, on lissait plus ou moins soigneusement la surface en y ajoutant quelques ornements en moulures.

« La tombe était ensuite entourée ou recouverte de vases contenant des offrandes, ou constituant eux-mêmes des offrandes funéraires ; ils étaient entremêlés de branchages, de bois et de blé et le tout, recouvert d'argile, était alors soumis à l'action d'un feu très vif pour cuire l'enveloppe extérieure contenant les cendres qu'on voulait protéger ; ensuite, cette sorte de monticule était recouvert de terre... Plus tard, on simplifia les cérémonies de l'incinération et l'on se contenta de grosses pierres pour remplacer les enveloppes protectrices. »

On est tenté d'abord, devant ces tumulus, de songer à ce que dit Hérodote des funérailles scythes, de ce cadavre couché sur un lit de verdure dans sa fosse après avoir été longtemps promené et sur lequel tous les assistants à l'envie jetaient de la terre, avec l'émulation d'élever une butte la plus haute possible. Cependant, il ne faut pas exagérer ces rapprochements ; les Thraces n'étaient pas des Scythes ; et, chez les Bulgares eux aussi, qui ont succédé aux Thraces, sans être apparemment ni de leur race, ni non plus de celle des Scythes, on trouve, au moyen âge, une vieille coutume scythique, dont la couleur locale aurait ravi d'aise nos romantiques et qu'Hérodote nous a décrite : celle de faire scier en deux et dorer intérieurement un crâne humain pour l'employer comme coupe dans les festins. Ainsi Krum, le tzar bulgare du IXe siècle, buvait dans le crâne de son adversaire vaincu, l'empereur de Byzance Nicéphore le Logothète. Entre ces diverses hordes qui se sont succédé sur le même sol, venant à

peu près du [illegible]
moins avancées [illegible]
nauté possible [illegible]
similitudes de [illegible]
envahisseurs [illegible]
tels rapprochements [illegible]
des idées [illegible]
que soit d'[illegible]

Si nous [illegible]
Thraces, il faut [illegible]
au ve siècle avant [illegible]
peau de renard [illegible]
teau bariolé [illegible]
line, un petit [illegible]

Ils étaient [illegible]
grands [illegible]
nous les [illegible]
le redire [illegible]
C'est en Thrace [illegible]
musiciens [illegible]
accents [illegible]
voisait [illegible]

N'oublions pas [illegible]
qu'au temps de [illegible]
qui avaient [illegible]
taient [illegible]
qu'Hérodote [illegible]
de Xerxès à la traversée [illegible]
d'Orphée [illegible]
d'Andro[illegible]

Hérodote [illegible]

1. Hérodote [illegible]
[illegible]

2. VII, [illegible]

Thraces, appelés Gètes, que Darius rencontra au nord du Danube, un service de correspondance original : « Ces hommes, dit-il, s'imaginent que celui qu'ils perdent ne meurt pas, mais va retrouver le dieu Zalmoxis. Tous les cinq ans, ils envoient l'un d'eux, qui est désigné en agitant des sorts, auprès de Zalmoxis pour lui exposer leurs besoins. Ils le dépêchent de cette manière : les uns se rangent tenant trois javelots, les autres saisissent les mains et les pieds du messager ; puis ils le lancent en l'air, de manière qu'il retombe sur les dards ; s'il expire transpercé, c'est, selon eux, qu'il est agréable à Zalmoxis ; s'il ne meurt pas, ils le traitent de méchant homme et en expédient un autre... Ils ne pensent pas qu'il existe un autre dieu que le leur. »

Malheureusement, dans les écrivains grecs les plus anciens, quand on nous parle de cette Thrace qui allait du Danube à la mer Noire, à la mer Egée et au Rhodope, c'est presque toujours des côtes qu'il s'agit, et non de la région bulgare qui nous intéresse. Sur la côte, en effet, étaient les villes grecques et, sur la côte aussi, les routes des armées. Depuis des siècles, les colonies hellènes peuplaient déjà les rives de la mer Noire jusqu'en Crimée, que l'intérieur de la Bulgarie, la Bessarabie, la Podolie apparaissaient encore comme des pays sauvages et à peu près inaccessibles. Les armées y passaient, mais ne s'arrêtaient pas ; ainsi Darius partant de Constantinople pour sa « campagne de Russie » par cet éternel chemin des armées, réputé dès lors pestilentiel, la Dobroudja. On voit bien, à un moment, Mardonius faire don à Alexandre, fils d'Amyntas, un des premiers rois macédoniens, de toute la Bulgarie du sud jusqu'aux Balkans ; mais c'est là, sans doute, un de ces cadeaux « d'hinterland » que les pays ont toujours échangés assez volontiers, en s'encourageant mutuellement à les aller prendre.

La pénétration réelle en Bulgarie a dû commencer surtout, sous la forme d'expéditions, de razzias, de marches militaires, au moment où s'est développé l'empire macédonien de *Philippe* et d'*Alexandre.*

Ces deux conquérants qui, bien que Macédoniens, tenaient tant, on le sait, à passer pour Hellènes, (en quoi je m'étonne qu'ils ne se soient pas aliéné les sympathies bulgares), se sont trouvés là, comme réprésentants du monde grec, aux prises avec la même nécessité qui poussa plus tard en avant les empereurs romains. Philippe, ayant un armement supérieur à ses voisins, a commencé à jouer des coudes en tous sens et à se battre vers les quatre points cardinaux pour se faire une place au milieu de peuples sans cohésion. A la façon des Clovis et des Charlemagne, il a ainsi peu à peu agrandi son domaine pour le défendre, étendu ses « marches » militaires, et, finalement, lui et son fils Alexandre ont formé un empire brillant mais trop vaste pour n'être pas aussitôt dissous après eux.

L'attraction naturelle poussait le Macédonien barbare vers la Grèce proprement dite, vers Athènes et vers toutes ses colonies essaimées le long des côtes; c'est ainsi que Philippe employa la majeure partie de ses efforts à descendre jusqu'à l'Archipel, jusqu'au sud; mais il lui fallait aussi dompter ces peuples plus sauvages qui, du haut de leurs montagnes, au nord et à l'ouest, restaient pour lui une menace. Dès 340, on le voit, dans une pointe hardie, aller envahir ce qui était alors le pays des Scythes entre les Balkans et le Danube, c'est-à-dire la Dobroudja, et il faut que son retour se soit fait par quelque passage occidental des Balkans, la Schipka ou l'Isker, pour qu'en regagnant Pella, sa capitale, au-dessus de Salonique, il ait été battu et pillé par les Triballes, dont le domaine paraît avoir été entre le Danube et Stara Planina, vers la frontière actuelle de la Serbie.

A peine Alexandre est-il roi, et, dans une campagne rapide, a-t-il reconquis la Grèce jusqu'à Corinthe, qu'il se porte lui-même au nord, à travers la Thrace, arrive en dix jours aux Balkans, triomphe des Triballes, passe le Danube, entre en Roumanie dans le pays des Gêtes, puis, vainqueur, se reporte de là dans l'ouest vers l'Illyrie (335), entraînant parmi ses soldats, suivant un exemple que devait suivre un jour Napoléon, beaucoup de ses vaincus, Thraces, Gètes, Odryses ou Triballes. Avec eux, il part pour sa grande expédition d'Asie et y meurt.

Par la *conquête romaine*, la civilisation s'étend au nord, et, dès le début du premier siècle de notre ère, quand écrit Strabon, la Bulgarie est déjà couverte de grandes villes grecques, non seulement sur les côtes, où les environs de Bourgas, Varna et Baltschik ont eu de très anciennes cités, Mesembria, Apollonia, etc., mais, dans l'intérieur, à Philippopoli ou Sophia (Serdica). La soumission à Octave de ce que l'on appelle alors la Mœsie, c'est-à-dire de la Bulgarie du Nord et de la Serbie, est de l'an 29 av. J.-C.; sa réduction en province romaine, de l'an 15 ap. J.-C., l'année même de la mort d'Ovide.

A cette époque, le peuple thrace primitif, déjà écrasé par les Macédoniens et les Romains, avait en outre subi les mélanges des peuples plus septentrionaux et plus barbares, les Scythes, les Sarmates, les Bastarniques ou Germains originaires de la région du Tatra et des Celtes divers. Ainsi que je le remarquais tout à l'heure, la série de toutes ces invasions successives, qui, pendant tant de siècles, ont fait de la vallée du Danube, de la Dacie, de la Mœsie et de la Thrace, la route constante des barbares germains, slaves, mogols, en marche vers Constantinople ou vers l'occident, avait dès lors commencé; ou plutôt, car son début doit être singulièrement plus ancien, elle se

manifeste déjà pour nous sous une forme historique.

Ces barbares, ils ont leur domaine propre plus au nord par delà le Danube, qui si longtemps a formé (plus encore que les Balkans aisés à franchir) la vraie barrière de défense et la limite de la civilisation; mais les côtes sont pacifiées. Quand Ovide est exilé en Bessarabie, un peu au nord du Danube, vers le début de notre ère, en l'an 8, c'est un pays triste et dur pour un Romain, un pays où la langue latine n'est pas comprise; mais ce n'est pas une contrée sauvage et dangereuse.

Cependant la prise de possession continue, effective, reste toujours limitée au voisinage de la côte; plus loin, à l'intérieur, on se borne à des marches militaires, comme nous en avons pu faire récemment vers le pays des Touareg ou le Tchad, à des postes de défense. C'est peu à peu que la Bulgarie du sud, puis celle du nord, sont réellement conquises et assimilées à des provinces romaines, garnies de troupes pour résister aux attaques des barbares établis au nord : les Daces qui,au premier siècle, forment un empire barbare en Roumanie; les Sarmates et les Scythes, qui sont sur la rive gauche du Danube vers la Bessarabie et la Russie. Dans cette lutte constante, la Dobroudja, entre le bas Danube dont les innombrables bras sont plus aisés à franchir et la mer Noire, joue toujours un rôle spécial, constitue pour la barbarie une sorte de poste avancé, une « petite Scythie », où s'établissent, d'abord les Sarmates, puis les Goths, puis les Huns, avant de progresser plus loin dans le sens du sud.

Les campagnes romaines au nord du Danube, contre les Daces de Roumanie, commencent en 86 sous Domitien; elles sont surtout activement poussées par Trajan qui, de 101 à 106, réduit la Dacie en province romaine.

Trajan, c'est, pour tous ces pays danubiens, le

souverain légendaire, auquel on attribue toutes les constructions, comme toutes les destructions à Attila; à lui les restes de murailles, les portes, les ponts, les voies romaines; il joue dans l'imagination le rôle attribué ailleurs à un Rhamsès, un Jules César, un Charlemagne. C'est lui qui établit en Roumanie cette race de colons laborieux, devenus, en dépit de toutes les invasions successives par lesquelles ils ont été momentanément submergés, la souche des Roumains, des Valaques actuels[1]. C'est lui qui barre la Dobroudja (à peu près suivant notre ligne de chemin de fer Tchernavoda-Constantza) par un retranchement dont subsiste la trace; c'est lui qui construit, sur le Danube, le pont de Bazias; c'est lui qui fait cette porte de Trajan, près de laquelle on s'est encore battu de nos jours, au passage de la vallée de Sophia dans celle de Philippopoli.

Mais les Romains ont toujours eu du mal à se maintenir au nord du Danube. Trajan mort, les invasions barbares recommencent dans ces provinces à peine conquises. Cette fois, ce sont les Sarmates; plus tard, à la fin du IIe siècle, ce seront les Germains, Marcomans, Burgondes, Vandales. Puis viennent les Goths scandinaves qui, à la hauteur du Dnieper, se sont divisés en Wisigoths sur la rive ouest, Ostrogoths sur la rive est: les premiers bientôt en contact avec les Romains et plus civilisés que les seconds. Dès 250, on voit des Goths passer le Danube pour battre Decius. Aurélien (270-275) est obligé de reculer jusqu'au Danube, abandonnant la Roumanie aux Goths, puis aux Huns.

Cependant, les pays au sud du Danube résistent longtemps et sont tout à fait romanisés; de là viennent

1. Remarquer que Valaque, Vlakhe, Vlokhe, Welsch, Wallicus, Gallicus sont un même nom.

même venue généralement de toutes les régions extrêmes de l'empire, des soldats, des généraux, des empereurs militaires. Ainsi Aetius, le vainqueur d'Attila, est né à Silistria vers la fin du IVe siècle, comme Alaric, le vainqueur de Rome, dans la Dobroudja danubienne. Pour défendre ces provinces exposées, on multiplie, dès le temps de Trajan, les ouvrages de défense, sur la rive du Danube, ainsi que dans la Dobroudja, devenue pour les Romains un camp retranché avant de former le fameux quadrilatère des guerres russo-turques. Sur le Danube, on bâtit une série de villes fortifiées en face des principaux passages balkaniques, à l'entrée des routes qui y aboutissent. C'est Durostorum (Silistria), Transmarisca (Totrakan), Sexaginta Prista (Routschouk), Novæ (Sistov) la plus méridionale, Nikopolis qui a gardé son nom, Ratiaria (Aktzar). Plus loin, dans la Serbie actuelle, d'autres grandes places de défense sont, à l'est et à l'ouest de notre Belgrade actuelle, à Viminacium (vers Smoderevo), à Sirmium (vers Mitrovitza).

On assiste alors maintes fois, sur les rives du Danube, à ce spectacle toujours renouvelé d'une horde barbare arrivant par le nord avec ses chariots, fuyant elle-même quelque envahisseur et implorant des officiers romains la permission de passer le fleuve. Négociations, marchandages, où le sauvage d'une part, le byzantin de l'autre, rivalisent de duplicité ! Le barbare se fait humble, petit, implore un coin de terre, le droit de commercer ; le Romain songe à l'utiliser comme mercenaire et l'exploite d'abord, jusqu'au jour où le barbare se révolte et le pille.

Telle est, par exemple, l'arrivée des *Wisigoths* déjà christianisés, et refoulés par les Huns, en 374, sous Valens. On les laisse passer au nombre de 200 000, à la condition qu'ils se fassent ariens. Alors (d'après Jornandès, Ammien Marcellin, Eunapius), on vit tribuns,

centurions, officiers civils se partager cyniquement garçons et filles comme esclaves, dépouiller les Goths de tout ce qu'ils possédaient, leur vendre une nourriture immonde au poids de l'or. La civilisation se montra ce jour-là au sauvage sous la forme qu'elle prend trop souvent, celle de la corruption. L'exploitation fut même poussée si loin que les Wisigoths révoltés allèrent battre Valens près d'Andrinople. Il fallut, pour s'en délivrer, diriger leur flot vers la Grèce, l'Italie et le sud de la France.

Derrière les Goths, accouraient les *Huns*. L'invasion d'Attila passa au nord du Danube, balayant la Roumanie et la Hongrie avant d'aboutir en France. Mais, déjà à cette époque, les régions bulgares ou serbes du sud étaient singulièrement dévastées, et Priscus, qui nous a laissé un si curieux récit de son ambassade au camp d'Attila sur le Danube, décrit lamentablement les ruines de tout le pays qui est aujourd'hui la Serbie, à Naïssus (Nisch), etc...

Un peu plus tard, en 466, on voit les Huns passer le Danube sous prétexte de venger leurs sujets sarmates et se faire vaincre à Serdica (Sophia) par Anthémius. Dès l'année suivante, autre campagne en Bulgarie du fils d'Attila, Denghizikh, auquel l'empereur Léon n'a pas voulu accorder le droit de commercer librement en terre romaine.

Puis ces premiers Huns se civilisent peu à peu et deviennent dignitaires romains. Mais enfin, derrière eux, voici venir une autre barbarie, que les contemporains épouvantés nous ont peinte comme la plus atroce de toutes, celle des Bulgares, associés à d'autres Huns et à des Slaves chasseurs d'hommes aux mœurs de Peaux-Rouges.

Ces *Bulgares* ou *Voulgars*[1], qui nous intéressent par-

1. Bulgari, Βούλγαροι, Βουλγαρεῖς, Οὐούλγαροι.

ticulièrement par leur cousinage avec le peuple actuel, étaient d'abord descendus de l'Altaï vers la Volga, qui leur doit son nom et où ils laissèrent, dans la grande Bulgarie ou Bulgarie noire, un rameau de leur race, devenu au xe siècle une nation puissante avec une riche capitale, Bulgaris près Kazan[1]. Les Grecs, les voyant arriver, furent frappés d'épouvante.

Quand les chroniqueurs, Théophanes, Zonarchos, Procope nous en parlent, ce n'est jamais qu'avec horreur et dégoût. Pour eux, maudit de Dieu, (theomisètos) est synonyme de Bulgare. C'est la race impure, diabolique, sordide et immonde, aux vices honteux, à la lubricité bestiale, aux enchantements magiques, qui détruit tout pour détruire. On nous montre en tremblant ces sauvages allant au combat avec leur arc énorme, leurs flèches empoisonnées, leur filet dont ils enveloppent l'ennemi en courant, leur coutelas de cuivre rouge dont ils l'égorgent, tandis qu'on nous peint le Slave, tapi en embuscade dans son marais, de l'eau jusqu'aux yeux et ne respirant qu'avec un roseau, guettant ainsi son adversaire des jours entiers pour bondir sur lui comme un tigre !

Et, quand Slaves ou Bulgares ont fait des prisonniers, ils inventent pour eux des supplices inconnus. Avec les Slaves, ce sont ces rangées de corps agonisants, empalés sur des files de pieux, ce sont ces hommes attachés des quatre membres à quatre poteaux, dont on brise le crâne à coups de bâton ; les Bulgares plus rapides passent comme une nuée de sauterelles, laissant les moissons brûlées, les vergers détruits, les

1. Voir (Mém. publiés par la Soc. de géogr. t. IV. 1839 p. 264 et 275) le récit du moine voyageur Guillaume de Rubruk, envoyé en 1253 en Tartarie par Louis IX auprès du grand Khan, dont un neveu passait en Occident pour s'être fait chrétien. Des inscriptions démontrent que les Tchuvachs actuels de cette région perpétuent la vieille langue bulgare primitive.

maisons rasées, prenant les hommes au lazzo et les trainant suspendus à leur cheval par une courroie jusqu'à ce qu'ils tombent en loques. Le désert inculte, le steppe embroussaillé remplacent les plaines de froment; voilà, dit alors le Romain, la « forêt du Bulgare ».

C'est en 499 qu'on vit d'abord toute cette horde apparaître sur les rives du Danube. L'empire de Byzance était, à ce moment, occupé de bien autre chose que de les combattre ; il s'agissait de savoir si Nestorius était dans le vrai en déclarant que la divinité avait seulement habité le corps de Jésus-Christ comme un temple sans s'y incarner, ou si Eutychès avait eu raison en faisant mourir la divinité elle-même sur la croix. Cependant, comme on commençait à sentir jusqu'à Byzance le souffle précurseur des orages, Athanase en 507 fit commencer la muraille de la capitale. En 531, une invasion bulgare traversa comme un flot la Dobroudja et la Bulgarie pour s'en aller jusqu'en Grèce. Puis le gouvernement plus fort de Justinien fit redresser toutes les forteresses de Trajan sur la rive gauche du Danube, ou dans la Dobroudja et l'on eut un certain répit jusqu'à la grande invasion bulgare de 557, que Bélisaire dispersa sous les murs mêmes de Byzance.

Ces premières expéditions du VIe siècle n'étaient que des avant-gardes.

En 562, arrivent, toujours dans le même pays de la Dobroudja, des Ouar-khouni chassés par les Turcs (qui eux-mêmes atteignaient à peu près, à cette époque, le Turkestan). Ces Ouar-khouni, qui usurpent le nom des Avars, fondent un grand royaume sur la rive gauche du Danube, le royaume de Baïan, sans se gêner pour aller dévaster souvent la rive droite, jusqu'à leur anéantissement, à la fin du VIIIe siècle, par Charlemagne.

Là-bas, du côté de la Volga, d'autres Avars avaient un moment soumis les Bulgares. En 630, ceux-ci se révoltent sous les ordres de leur roi Koubrat (Crobatus) et sont vaincus. On voit alors, premier rapport fâcheux de la Bulgarie et de la France, 10 000 d'entre eux s'en aller le long du Danube jusqu'au pays des Francs Austrasiens, où le roi Dagobert inquiet les fit massacrer.

La fin du VIIe siècle fut marquée par l'établissement, dans les pays danubiens, à peu près sur leur place actuelle, des trois grandes nationalités qui forment aujourd'hui les Croates, les Serbes et les Bulgares.

Ces nouveaux Bulgares étaient arrivés de la Volga où l'on menaçait leur indépendance, sous les ordres d'Asparukh, troisième fils du roi Koubrat. Ils passèrent le Danube, vers 675, à la fin du règne de Constantin Porphyrogénète et s'établirent dans la Bulgarie actuelle, où, suivant l'évolution ordinaire de ces peuples barbares, ils se transformèrent peu à peu à l'image de Byzance, et fondèrent une royauté comparable à nos royautés mérovingiennes, tout en se slavisant par afflux successifs au point d'abandonner complètement leur ancienne langue pour le slave. Nous entrons avec eux dans une histoire plus individuelle que celle des hordes, pareilles à des tourbillons de sable poussés par le vent, dont il a été question jusqu'ici.

Ce n'étaient, d'ailleurs, pas encore de bien faciles adversaires que nos Bulgares du moyen âge, et plus d'une fois, pendant trois siècles, jusqu'à la victoire définitive de l'empereur Basile, « le tueur de Bulgares », les tzars bulgares devaient faire trembler l'empire de Byzance.

Il y a là encore une bien curieuse période historique très inconnue, où il est piquant de voir s'engager la lutte séculaire de la Bulgarie contre les Hellènes, maîtres de Constantinople, avec intervention, tantôt

dans un sens, tantôt dans l'autre, des grands voisins russes, qui, à certains moments, s'allient aux Bulgares et se font leurs protecteurs, à d'autres envoient contre eux des mercenaires à Byzance et commencent, dès ce moment, leur éternelle marche de juifs errants vers cette Constantinople, où il ne leur sera pas permis d'entrer.

Le premier grand roi quasi symbolique de ce moyen âge bulgare, c'est le terrible *Krum* ou Crumus (mort en 815, c'est-à-dire contemporain de Charlemagne), dont les Byzantins nous ont laissé une si farouche image. Comme trait caractéristique, on prétend que, pour défendre ses Slaves contre leur goût invétéré des boissons spiritueuses, il avait ordonné d'arracher toutes les vignes jusqu'à leurs racines. Après ses victoires, il faisait à ses dieux des sacrifices d'hommes et d'animaux et, par quelque cérémonie païenne, lavait ses pieds dans la mer, dont il versait l'eau sur sa tête, puis aspergeait ses compagnons au milieu d'acclamations bruyantes. L'empereur de Byzance, Nicéphore Ier le Logothète (802-811) étant mort dans un combat contre lui, Krum fit scier son crâne qu'on orna d'un cercle d'or et s'en servit comme d'une coupe dans les festins. Le successeur et gendre de Nicéphore, Michel Ier le Curopalate (811-813), ayant refusé de payer à Krum le tribut exigé en habits de soie, en cuir rouge et en belles vierges, on vit Krum, avec ses Bulgares, camper sous les murs de Byzance entre les Blaquernes et la Porte Dorée. Mais les Barbares étaient toujours embarrassés devant les murailles. Krum, si l'en en croit les Byzantins, fit offrir de se retirer, à la condition qu'on satisfît son amour-propre en le laissant enfoncer sa lance dans la Porte Dorée. Léon V l'Arménien (813-830), devenu empereur par l'abdication de Michel, lui offrit une entrevue sur le rivage de la Corne d'or et, avec une perfidie dont les exemples sont nombreux

dans l'histoire, au pont de Montereau comme sur le Bosphore, essaya d'en profiter pour le faire assassiner. Krum, blessé et furieux, parvint à regagner son camp, puis battit en retraite, brûlant tout sur son passage, pilla Andrinople, la seconde ville de l'Empire, et rentra en Bulgarie avec 20 000 captifs.

Sous les successeurs de Krum, la lutte se poursuit et, en même temps, l'évolution du Bulgare vers la civilisation s'accentue. La phase capitale de cette transformation, marquée comme partout par la conversion au christianisme, eut lieu sous le règne de *Boris* ou *Mikhail*, troisième successeur de Krum (843-888). On avait employé, pour séduire Boris, tous les moyens habituels en pareil cas. D'abord la peur de l'enfer et du diable, à laquelle le barbare était déjà tout préparé par son fétichisme et les incantations de ses sorciers. On dit qu'une peinture du jugement dernier, apportée par un moine prisonnier, Théodore Kupharas, avait commencé à impressionner le prince. Puis ce fut le marchandage si naturel à des hommes, pour lesquels la religion ne pouvait manquer de ressembler d'abord à celle du Napolitain qui brise la statue du saint s'il n'a pas gagné à la loterie : « Si je suis vainqueur, je me convertirai » disaient Constantin ou Clovis. Boris, lui, promit à sa sœur qui, prisonnière à Byzance, était devenue chrétienne, de se faire baptiser si une grande famine cessait. La famine fut apaisée et le roi, en se faisant baptiser, prit le nom de Mikhail. Comme chez nos Mérovingiens, cela ne transforma pas du jour au lendemain ses mœurs, et Boris, ou Mikhail, montra une façon particulière d'entendre le christianisme. Une fois converti, il avait voulu convertir tout le monde autour de lui. Son fils ainé ayant résisté, il lui fit crever les yeux pour mettre à sa place son fils cadet *Wladimir* (888-892), et un peu plus tard, se retira dans un cloitre, où il mérita, parait-il, le nom de saint

Les Bulgares christianisés n'en restaient pas moins redoutables pour Byzance; mais ce n'étaient plus des sauvages, ils commençaient à étaler un luxe tout byzantin; le costume de leurs tzars, que représentent d'anciennes miniatures, était comparable, pour l'éclat, à celui des basileis[1]; leurs nobles féodaux, ou boliades, s'alliaient, comme leurs princes, aux grandes familles de Byzance; les rapports de tous genres étaient fréquents d'une cour à l'autre; les boliades bulgares commençaient à aller chercher l'éducation hellénique. Tel, *Siméon* (892-927), que l'on appelait le demi-grec : ce qui ne l'empêcha pas de ramener deux fois son armée sous les murs de Constantinople, où il étonna par son luxe Romain Lécapène. La querelle entre les deux souverains avait commencé par quelque taxe imposée aux marchandises bulgares. Siméon irrité se jeta sur la Macédoine, battit les soldats de Léon le Sage et, leur faisant couper le nez, dit Léon Grammaticus, les renvoya ainsi à l'empereur. Léon alors appela à son secours d'autres barbares plus récemment arrivés de Sibérie, les Hunugares, qui ont fait depuis lors souche de Hongrois et qui, vers 900, venaient d'occuper la rive gauche du Danube, en Transylvanie. Entre les Hunugares et les Byzantins, Siméon fut un moment désemparé, puis se ressaisit et triompha.

Une seconde fois en 919, les Byzantins, sans doute par des raisons sonnantes, le détournèrent contre les Croates qui l'écrasèrent et le tzar bulgare mourut de douleur (27 mai 927).

L'avènement de son successeur *Petar* ou *Pierre Ier* (927-968) marqua une période d'accalmie dans cette lutte de Byzance contre les Bulgares, qui durait déjà depuis près d'un siècle.

1. Voir Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, les figures des pages 341, 551 et 555.



LE MARCHÉ AUX CHEVAUX DE KÉMANLAR (page 164).

A ce moment, la Bulgarie, très étendue, occupait tout le pays au sud du Danube jusqu'à une ligne allant de Bourgas à Andrinople et Mogléna, sans atteindre la mer Egée; à l'ouest, elle englobait le pays des lacs de Macédoine. Au nord du Danube, elle avait deux rudes voisins, contre lesquels Byzance, moyennant tribut, se faisait défendre par elle : les Hongrois dans la Hongrie actuelle[1]; les Petchénègues dans la Roumanie, la Transylvanie et la Podolie. Plus loin venait, vers le Dnieper, le grand royaume des Russ ou Ross de Kiew.

Les Bulgares étant eux-mêmes dès lors tout à fait slavisés, la puissance slave avait une extension considérable, couvrant toute la péninsule balkanique, s'étendant même jusqu'au Péloponèse, qui s'appelait déjà de son nom slave la Morée. Au delà de la Bulgarie, la Croatie, la Serbie, la Dalmatie, étaient presque entièrement slaves. L'empire byzantin n'occupait donc guère plus de place en Europe que la Turquie aujourd'hui. Les conquêtes russes, que je vais raconter, devaient encore accentuer cet état de chose et rendre la situation de Byzance plus précaire; à la fin du xe siècle, il était grand temps pour l'hellénisme que des empereurs énergiques, Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et Basile II, fissent reculer ces envahisseurs; sans quoi le xie siècle aurait peut-être vu déjà, ce qui eût pu amener un singulier changement dans toute l'histoire universelle, les Slaves maîtres de Constantinople.

Pierre Ier avait épousé une princesse byzantine et la chancellerie de Byzance lui avait, à cette occasion,

1. Il est à noter que, dans la langue courante des chroniqueurs byzantins, ces Hongrois sont qualifiés de Turcs; c'est un indice, entre beaucoup d'autres, de ces primitives parentés de races, auxquelles j'ai déjà fait allusion et qui, avec les différences d'évolution produites plus tard par la religion musulmane, nous semblent aujourd'hui si singulières.

concédé le titre de basileus. Pendant quarante ans, on vécut de bonne amitié ; mais, en 967, l'autocrator Nicéphore II Phocas, ce curieux personnage, aussi énergique, avare, dur, envahissant et dévôt que notre Louis XI, jugea le moment opportun pour recommencer une lutte séculaire ; il le fit brusquement en souffletant des ambassadeurs bulgares, sous prétexte que la Bulgarie ne remplissait plus le pacte en protégeant l'empire contre les Hongrois. Aussitôt après, il envahit le pays et, suivant la méthode habituellement employée contre les barbares, il appela, non cette fois sans imprudence, d'autres barbares plus lointains, les Russes, à son secours. Tandis que Nicéphore regagnait rapidement sa capitale, le tzar des Ross Sviatoslav, alors âgé de 25 ans, accourut de Kiew par la mer Noire et le Danube avec ses longues barques effilées creusées dans un tronc d'arbre.

En deux campagnes, Sviatoslav conquit la Bulgarie du nord, y compris sa capitale, Péreiaslavets, et se posa aussitôt, non plus en allié de Byzance, mais en maître et en vrai roi arrogant. C'étaient de dangereux adversaires que ces Russes, dont les armées étaient plus d'une fois venues menaçantes jusqu'à Constantinople. Bientôt Nicéphore s'aperçut qu'il était joué et, revenant à l'amitié bulgare contre les Russes, fiança, en signe d'alliance, les deux petits basileis Basile et Constantin avec deux princesses bulgares. Pierre Ier était mort d'une attaque d'apoplexie dès l'arrivée de Sviatoslav. Nicéphore renvoya chez eux les princes bulgares, qu'il tenait jusque là dans une captivité dorée et se prépara à aller les remettre sur le trône avec une armée. En même temps, dans l'ouest de la Bulgarie, un parti national, indépendant à la fois des Byzantins et des Russes, se formait avec le voïvode de Tirnovo, Schischman. La guerre allait commencer entre les Byzantins et les Russes. Ces derniers avançaient vers

Constantinople avec des contingents bulgares, huns et hongrois, quand Nicéphore Phocas mourut assassiné par sa femme et l'amant de celle-ci, Jean Tzimiscès. Ce fut donc Jean Tzimiscès, proclamé basileus, qui engagea, d'abord contre les Russes, puis contre les Bulgares, cette longue lutte victorieuse, justement qualifiée par M. Schlumberger « d'épopée byzantine » : épopée doublement intéressante pour nous, et parce qu'elle rectifie les préjugés courants en nous montrant une Byzance guerrière occupée à défendre, glaive en main, la civilisation, et surtout parce que le théâtre de toutes ces luttes fut le pays bulgare, dont nous parcourerons bientôt les routes, les défilés et les champs de bataille, marqués d'avance par la topographie.

Dès les premiers temps du règne de Jean Tzimiscès, l'armée byzantine partit vers le nord, commandée par Bardas Skléros, ce général arménien, dont toute l'histoire est un roman; elle rencontra les Russes à 25 lieues d'Andrinople, à Arkadiopolis (970) et, du coup, les refoula au delà des Balkans, dans la Bulgarie du nord.

Mais la révolte de Bardas Phokas en Asie arrêta un moment la poursuite, et ce fut un peu plus tard seulement que le basileus, prenant lui-même la tête de ses troupes, put poursuivre son succès jusque sur le Danube.

Dans cette campagne, Jean Tzimiscès, montant tout droit au nord d'Andrinople par les vallées de la Toundja et de l'Asmak, à peu près suivant la ligne de chemin de fer Iamboli-Bourgas, traversa les Balkans à leur col le plus oriental, le plus facile et aussi le plus fréquenté par les armées du moyen âge, vers Dobröl et, toujours droit au nord, marcha sur la capitale des rois bulgares, Périéaslavets, que l'on appelle aujourd'hui Preslav ou Eski Stamboul (un peu au sud de Choumla) et qu'occupaient alors les Russes. Là s'était

massacrer ceux qui fuiraient; vaincus, ils durent se réfugier dans la ville et tirer leurs barques inutiles sur la rive!

« Dorystolon, dit à ce propos M. Schlumberger, donnait alors le formidable et curieux spectacle de ces deux armées, de ces deux flottes si dissemblables réunies sous ses murs. Au centre, la ville, avec ses hauts remparts hérissés de tours peuplées de défenseurs, avec ses rues, ses places couvertes de guerriers gigantesques, au parler rauque et sonore, guerriers étranges des glaces de la Scythie, brutes effrayantes aux vêtements de mailles; autour d'eux, des Petchénègues, des Hongrois, des Bulgares captifs, tous les peuples de la horde vêtus de peaux de bêtes. Au sud, le vaste camp de l'armée byzantine fourmillant de milliers de soldats de tant de races, le long scintillement de cette prodigieuse muraille de boucliers et de lances fichés en terre, les évolutions des cavaliers, les costumes superbes du basileus et des chefs, l'éblouissante troupe des Immortels. Au nord, le Danube sombre dans sa large vallée ; sur la rive, les milliers de longues barques qui avaient amené les Russes de Kiew; plus loin, la flotte grecque en demi-cercle avec ses pavillons de soie, ses voiles de couleurs, les costumes des matelots... Au delà la plaine infinie, nue et morne jusqu'aux brumes de Scythie..., avec peut-être quelque bande errante de cavaliers hongrois. »

Que l'on se représente également les deux souverains en présence. D'un côté, Jean Tzimiscès, ce personnage de roman, arrivé à l'empire par le lit de l'impératrice Théophano, qu'il relégua tranquillement en exil dès qu'elle l'eut conduit au pouvoir, et par l'assassinat du basileus Nicéphore Phocas : ce petit, mais fin et élégant Arménien, aux yeux bleus, au nez mince et busqué, aux cheveux blonds ardents, à la barbe rouge fauve, adroit, insinuant, beau parleur, brave mais

aimant le plaisir et le luxe, très arménien, très raffiné, avec son armure dorée, ses bottines de pourpre, sous ses bannières flottantes de soie brodée d'or; de l'autre, le Russe Sviatoslav, aux sourcils épais, à la barbe rare, aux épaisses et immenses moustaches tombantes, presque chauve sauf, sur chaque tempe, une boucle de cheveux en signe de la noblesse de son rang, les yeux bleus clairs et perçants, avec sa seule boucle d'oreille ornée d'une escarboucle entre deux perles, et son costume tout blanc pareil à celui de ses compagnons.

La nuit, les Russes pleuraient leurs morts avec d'effroyables rugissements, ou les brûlaient sur des bûchers monstres, ajoutant à leurs cadavres, pour satisfaire les dieux, quelques prisonniers byzantins ou bulgares égorgés. Ou bien, sur l'avis de leurs devins, ils étouffaient des enfants qu'on jetait dans le Danube; après quoi on y lançait des coqs après eux.

Le siège fut long et difficile; il fallut le transformer en blocus, employer à battre les murs tout l'arsenal des machines de guerre antiques, balistes et catapultes. Les Russes se défendaient avec désespoir; persuadés qu'un homme tué dans une bataille devenait, dans l'autre monde, l'esclave de son vainqueur, ils préféraient, pour éviter un tel sort, se jeter sur leur propre épée. Des amazones, comparables aux skjöldmör scandinaves, luttaient à leurs côtés. Il y eut des épisodes homériques: ainsi ce duel aux allures légendaires entre deux chefs venus des deux extrémités du monde pour prendre part à une lutte qui ne les intéressait ni l'un ni l'autre, le chef arabe Anémas, fis de l'émir de Crète, combattant le géant northmann Icmor, allié aux Russes et tranchant sa tête pour la clouer en terre de son épée; puis, tel Hector châtié par Achille d'avoir tué Patrocle, Anémas à son tour tué par Sviatoslav.

Enfin, dans une dernière bataille intervint miracu-

leusement le mégalomartyr saint Théodore Stratilate, le beau cavalier céleste, dont on voyait resplendir l'image sur les bannières byzantines. Au dire d'une vieille nonne, c'était la Vierge elle-même, la grande Théotokos, qui était venue le chercher dans le ciel au milieu d'une étincelante escorte de saints semblables à des flammes vivantes; saint Théodore combattit avec les Byzantins, et Sviatoslav dut promettre au basileus par un traité solennel d'évacuer la Bulgarie pour regagner son pays.

Traité curieux, où les Russes jurent par leurs deux dieux, Péroun à la tête d'or, à la barbe d'argent, et Volos, dieu des troupeaux, et où interviennent des stipulations commerciales en faveur des marchands russes, établis dès lors à Eyoub, aux portes de Byzance, pour y vendre des fourrures, de l'ambre, des maroquins, de la cire, du duvet de cygne, des pierres de l'Oural.

Lamentable fut le retour en Russie de Sviatoslav; arrêté sur les bords du Dnieper par les Petchénègues, sans doute à l'instigation sournoise des Byzantins, il périt dans une embuscade. Au début du XIXe siècle, ajoute M. Schlumberger dont nous avons suivi le récit, on trouva, dans les rapides du Dnieper, un vase d'argent portant l'inscription byzantine : « voix du Christ dans les eaux » et rempli jusqu'au bord de monnaies aux effigies de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès. C'était, sans doute, un débris du butin emporté par les Russes dans leur retraite, une épave lointaine de toute cette singulière aventure.

Le résultat de cette campagne de 972 fut, pour les Byzantins, la reprise de toute la Bulgarie danubienne et transbalkanique; seule la Bulgarie occidentale, à Sophia ou vers la Macédoine, resta indépendante.

Vers cette époque, eut lieu en Bulgarie un événement religieux, qui devait avoir, pour l'avenir du

pays, des conséquences imprévues et lointaines et dont la trace subsiste encore : c'est *l'introduction du manichéisme*. Suivant une coutume très fréquente des anciens, Jean Tzimiscès, voulant se rendre maître des pauliciens ou manichéens, ces calvinistes de l'Asie, eut l'idée de les faire transplanter en bloc aux environs de Philippopoli, où on leur confia la garde militaire de la ville et de son territoire. Unis aux descendants de leurs propres coreligionnaires déjà transportés en ces mêmes contrées vers 790 par Constantin V, ces pauliciens devinrent les maîtres du pays et développèrent leur hérésie avec une promptitude dont les Byzantins reconnurent trop tard le danger. Le prêtre Bogomil lui donna, avec son nom, un caractère slave et national, qui l'aida à s'étendre, et il fallut ensuite plus d'un siècle de luttes sanglantes et de persécutions avant d'arriver à peu près à l'extirper.

Pour ceux que surprendrait l'importance nationale attribuée à de telles subtilités théologiques, surtout chez un peuple au caractère aussi peu mystique et philosophique que les Bulgares, il faut rappeler que la religion a toujours servi de centre de groupement ou de ralliement, en quelque sorte de drapeau aux nationalités. Les hommes ont généralement éprouvé le besoin d'adopter ou de combattre quelque idée théorique pour couvrir les luttes d'intérêt qui les mettaient aux prises. Le prétexte qui déchaîne la bataille entre deux peuples, entre deux moitiés d'une nation, est peu de chose en somme ; pourtant lorsqu'il touche aux intérêts supérieurs de l'esprit et du cœur, à l'idée que tout homme cherche à se faire des au-delà de la vie, le dissentiment prend aussitôt une intensité plus marquée, établit une coupure plus infranchissable. Calvinistes ou albigeois contre catholiques, ariens contre orthodoxes, sectateur d'Ali contre disciples de Mahomet, chrétiens contre musulmans, chouans contre bleus,

les guerres les plus durables de l'histoire ont été des guerres religieuses, auprès desquelles les révolutions sociales, plus atroces, plus violentes sur le moment, n'ont toujours paru, jusqu'ici, que des épisodes momentanés et terminés dès que les principaux révoltés avaient pris leur place au banquet.

Cette doctrine manichéenne, que les Bulgares se trouvèrent ainsi adopter, personnifiait, on le sait, un peu plus que ne l'admet l'orthodoxie, la lutte de Dieu et du diable et le rôle de l'élément mauvais. Il semble bien, d'après les antiques traditions bulgares, que son succès ait été facilité par sa ressemblance avec des idées dualistes déjà importées depuis les lointaines origines altaïques. Pour ces précurseurs des nihilistes, le monde imparfait est l'œuvre des esprits pervers; toute matière est condamnée dans son essence; donc plus de baptême par l'eau, plus d'eucharistie par le pain et le vin; le mariage, qui perpétue la chair, est néfaste. Il faut se réduire au principe spirituel de la Trinité, au Logos, au Saint-Esprit, identifier l'âme avec son principe divin, renoncer à l'anthropomorphisme. Le manichéisme, qui a sa grandeur, représente ainsi un pas de plus dans la voie de l'épuration commencée par le christianisme, non pas tant le christianisme du Christ que le nôtre, presque entièrement façonné par l'esprit du moyen âge. Ce dépouillement de la matière, cette spiritualisation de l'être, que l'on peut considérer comme le terme de l'évolution humaine, sont du manichéisme et, dès qu'on personnifie le dualisme classique de l'âme et du corps en humiliant le corps devant l'âme, on est au fond manichéen, tandis que le paganisme idolâtre a toujours laissé une empreinte au moins dans la forme des orthodoxies.

En anticipant un peu sur la suite des événements, on peut rappeler, à propos de ces manichéens, la très curieuse scène d'inquisition où Alexis Ier Comnène

[illegible], leur grand [illegible] vouloir se convertir à leur [illegible] moine Basile et, tandis que [illegible] vaient tout le dialogue. [illegible] une profession de foi, a [illegible] son aveu, on le brûla vif.

Mais nous ne sommes [illegible] temps de Jean Tzimiscès et [illegible] en Bulgarie.

Jean Tzimiscès, étant mort [illegible] d'une sorte de croisade qui [illegible] de Jérusalem, fut remplacé [illegible] [illegible] le tueur de [illegible] [illegible] devait être [illegible] une guerre perpétuelle [illegible] [illegible] contre les [illegible] [illegible] contre les maîtres [illegible] [illegible] du côté [illegible] momentanée de l'empire [illegible]

C'est encore une curieuse [illegible] Basile qui, après avoir [illegible] domination de son Mazarin [illegible] l'eunuque, prit un beau [illegible] avec l'énergie d'un bon [illegible] à arrondir et à mettre [illegible] type à la Louis XI de paysan [illegible] et très différent en cela [illegible] très autoritaire, très avare [illegible] le confort, célibataire [illegible] et des philosophes, affectant [illegible] inculte, aimant les [illegible] s'asseoir les mains sur [illegible] coudes pour s'esclaffer à [illegible] aussi apparaître à ses soldats [illegible] son cheval qu'il montait [illegible]

Dès le début de ce règne [illegible]

Bardas Skléros, avec ses A
Sarrasins, est en face de
où s'était toujours main
d'indépendance, recomme

A travers les obscurités
rendre compte que la co
Jean Tzimiscès était res
l'ouest du pays s'était main
capitale qui fut d'abord à
Vodéna, à Prespa, enfin à A
Bulgares avaient bientôt tr
remplacer leurs princes d'an
sonniers à Byzance. Leur ma
de Tirnovo, le boliade Schisch
et Samuel, avec leurs deux frè
poules, commencèrent une gue

En 980, quand David mourut
sant le trône à son frère, le bel
Bulgares avaient pris la Thess
et la Grèce jusqu'à Corinthe. Le ce
s'était déplacé ainsi dans le sens d
cette belle et montagneuse Macédo
des lacs de Prespa et d'Ochrida, qui
attiré les ambitions bulgares. Mais la
aussi, sur le Danube, en Serbie et jusq
l'Adriatique, à Durazzo, de nombreu
guerre, restes reconstitués des ancienn
romaines. Ce tzar Samuel, très puissan
quent, assurait sa domination en s'app
parti féodal des boliades ou propriétaires
tenant de Rome sa couronne, se montrait
pour l'église bulgare, qui, par représailles,
tairement oublié.

1. Il ne faut pas confondre la vieille cité d'Achrida,
d'Ochrida, avec la ville moderne d'Ochrida au nord du



des Bulgares comprenait à peu p
balkanique, sauf la Thrace a
nique et la Morée. La Serbie ét
le et leurs razzias s'étendaient j
, comme certaine campagne d
tureuses qu'elles se termina
n que les hostilités n'eussen
recommença une campagne
année-là, il marcha sur Soph
ilippopoli et de la porte Traj
tait fait battre. L'année sui
garie danubienne, où il repr
inclina vers la Macédoin
(Edesse). Ces campagnes
ont également le même ca
llage; les Byzantins, à l'oc
d'emporter jusqu'au p
la razzia de Samuel ré
sile, qui avait paru
Bulgares vinrent r
allait de Vidin à
popoli. En 1004, S
lutte se concer
oit, en 1014,
aux Bulga
les entou
quels, su
yeux,
a for
eur
ar

Bardas Skléros, avec ses Arméniens, ses Géorgiens et ses Sarrasins, est en face de Constantinople; la Bulgarie, où s'était toujours maintenu dans l'ouest un foyer d'indépendance, recommence une guerre de trente ans.

A travers les obscurités de cette histoire, on peut se rendre compte que la conquête de la Bulgarie par Jean Tzimiscès était restée très incomplète. Tout l'ouest du pays s'était maintenu indépendant avec une capitale qui fut d'abord à Sophia, puis à Mogléna, à Vodéna, à Prespa, enfin à Achrida en Macédoine[1], et les Bulgares avaient bientôt trouvé d'autres chefs pour remplacer leurs princes d'ancienne race retenus prisonniers à Byzance. Leur maître était alors le voïvode de Tirnovo, le boliade Schischman, dont les fils David et Samuel, avec leurs deux frères, les quatre Comitopoules, commencèrent une guerre de conquête.

En 980, quand David mourut ou se fit moine, laissant le trône à son frère, le belliqueux *Samuel*, les Bulgares avaient pris la Thessalie (Sérès, Larissa) et la Grèce jusqu'à Corinthe. Le centre de leur empire s'était déplacé ainsi dans le sens du sud-ouest vers cette belle et montagneuse Macédoine, vers ce pays des lacs de Prespa et d'Ochrida, qui a, de tout temps, attiré les ambitions bulgares. Mais la Bulgarie gardait aussi, sur le Danube, en Serbie et jusqu'en Illyrie, sur l'Adriatique, à Durazzo, de nombreuses places de guerre, restes reconstitués des anciennes forteresses romaines. Ce tzar Samuel, très puissant par conséquent, assurait sa domination en s'appuyant sur le parti féodal des boliades ou propriétaires terriens et, tenant de Rome sa couronne, se montrait assez tiède pour l'église bulgare, qui, par représailles, l'a volontairement oublié.

1. Il ne faut pas confondre la vieille cité d'Achrida, sur le lac d Ochrida, avec la ville moderne d'Ochrida au nord du même lac.

En 986, une campagne de dévastation, où il parait avoir eu le concours des Russes, le mena, par Trikkala et Larissa en Thessalie, jusqu'à Corinthe.

C'est le moment où Basile, alors âgé de 28 ans, venait de chasser brutalement son maire du palais, (comme il arrive parfois aux jeunes souverains qui sont fatigués de vieux ministres tout-puissants), et de l'interner dans un monastère, après lui avoir repris ses biens. Il commençait à régner seul et, d'abord, eut sans doute l'idée d'opposer à cette nouvelle dynastie bulgare des Schischmanides, les fils de l'ancien tzar Pierre Ier, qu'il gardait prisonniers à Byzance : l'un devenu simple magister et l'autre eunuque. Tout au moins ceux-ci s'enfuirent-ils dans la Bulgarie de l'est, qu'ils essayèrent vainement de soulever.

Alors Basile partit lui-même en campagne. Remontant la vallée de la Maritza, suivant la ligne de chemin de fer actuelle, il se dirigea de Philippopoli sur Sophia en traversant le seuil peu élevé que marque l'ancienne porte Trajane. Sophia, l'Ulpia Serdica de Trajan, tant aimée par Aurélien, puis par Constantin, et dont on avait un moment songé à faire le centre de l'empire, était alors une très populeuse et très forte cité, célèbre par le concile de 356 évêques qui, au IVe siècle, y condamna le schisme d'Arius. Basile l'assiégea sans succès, puis, surpris par l'offensive de Samuel, dut battre en retraite et se fit vaincre à la porte de Trajan, le 17 août 986; il eut grand'peine à regagner Philippopoli, laissant la moitié de ses soldats et ne sauvant le reste que grâce au courage de ses auxiliaires arméniens.

A Byzance, la situation était particulièrement grave en raison des révoltes de généraux à pronunciamentos, qui ont été une des caractéristiques de son histoire. C'est alors qu'en 987, (l'année même, où, en France, Hugues Capet montait sur le trône), Basile dut s'allier aux païens russes pour obtenir d'eux un corps de

6000 mercenaires, devenus bientôt le noyau des armées byzantines : ce qui amena, deux ans après, la conversion de ces Russes au christianisme[1] et le mariage de Vladimir, fils de Sviatoslav, — auparavant qualifié de « fornicator immensus », un peu plus tard canonisé, — avec une pauvre princesse byzantine.

L'armée de Byzance devait être alors tout à fait originale et propre à fournir un tableau piquant pour roman historique, avec son mélange de Russes et de Grecs, ses Anglais, ses princes Francs, ses Northmans d'Islande et de Scandinavie, qui traversaient le monde, attirés jusqu'à elle par les récits de ses richesses merveilleuses et par ses « princesses lointaines ».

La conversion des Russes se fit suivant la mode ordinaire du temps. L'ancien dieu Péroun, tombé au rebut, fut attaché à la queue d'un cheval, battu avec des bâtons et jeté dans la mer du haut de la falaise. Puis il fut annoncé par ordre du tzar que quiconque ne se ferait pas baptiser le lendemain en pâtirait et, le lendemain, le peuple entier, touché par une grâce subite, accourut avec joie (disent les chroniqueurs) pour recevoir à son tour l'eau sainte.

Cette conversion des Russes, obtenue, non par les Bulgares, leurs voisins immédiats et leurs frères de race comme il en avait été un moment question, mais par les Grecs, eut pour résultat d'assurer la prédominance de l'élément grec dans la péninsule balkanique et fit de la Russie pour longtemps le trait d'union entre le Nord et l'Orient, en même temps que Kiew et Novgorod, somptueusement rebâties, prenaient l'aspect de villes byzantines.

Je passe sur la confusion des années suivantes, où

1. Déjà auparavant, la reine Olga, veuve d'Igor et mère de Sviatoslav, s'était convertie dans un voyage à Constantinople, dont le moine Nestor nous a laissé la relation épique.

la puissance des Bulgares comprenait à peu près toute la péninsule balkanique, sauf la Thrace autour de Byzance, Salonique et la Morée. La Serbie était devenue leur vassale et leurs razzias s'étendaient jusqu'à la Morée : parfois, comme certaine campagne de Samuel en 996, si aventureuses qu'elles se terminaient par un désastre. Bien que les hostilités n'eussent jamais cessé, Basile ne recommença une campagne bulgare qu'en 1001. Cette année-là, il marcha sur Sophia par la même route de Philippopoli et de la porte Trajane, où, 15 ans avant, il s'était fait battre. L'année suivante, il se porta sur la Bulgarie danubienne, où il reprit Preslav et Silistria, puis inclina vers la Macédoine, où il s'empara de Vodèna (Edesse). Ces campagnes de l'un ou l'autre peuple avaient également le même caractère d'une entreprise de pillage ; les Byzantins, à l'occasion, ne se faisaient pas faute d'emporter jusqu'au plomb et au cuivre des églises et la razzia de Samuel répondait parallèlement à celle de Basile, qui avait paru triomphale. Ainsi, en 1003, les Bulgares vinrent ravager Andrinople, tandis que Basile allait de Vidin à Nisch, à Pernik, à Sophia et à Philippopoli. En 1004, Samuel va piller la Transylvanie ; puis la lutte se concentre de plus en plus en Macédoine. On voit, en 1014, Basile allant de Sérès à Melnik, se heurter aux Bulgares de Samuel dans le défilé de Cimbalongou, les entourer et les massacrer, sauf 15000 prisonniers, auxquels, suivant l'aimable usage du temps, il fit crever les yeux, pour les renvoyer, en effroyable témoignage de sa force et de sa victoire, dans leur pays. Un chroniqueur rapporte que Samuel mourut de douleur en voyant arriver une colonne de ces malheureux aveuglés.

Dès lors, la résistance de la Bulgarie se fit plus faible et, malgré quelques succès momentanés, aboutit à son écrasement final. Chaque année, le basileus repartait au printemps de ses quartiers d'hiver, éta



blis alors à Salonique, pour aller conquérir quelque partie de cette Macédoine montagneuse, où s'était réfugiée la royauté bulgare. En 1014, il s'empare de Prilapon (Perlépé au nord de Monastir), où se trouve aujourd'hui le château de ce singulier héros serbe du XIVe siècle, le fameux Marko Kraliévitch (vassal du roi Douchan). En 1015, la campagne est dirigée contre Vodéna ; en 1016, contre Mogléna, Achrida et Durazzo ; en 1017, contre Castoria à l'ouest de Salonique. Enfin, en 1018, le dernier tzar bulgare de ce temps, Jean Vladislav, étant allé mourir au siège de Durazzo, les villes qui tenaient encore se soumettent, les chefs demandent grâce et le basileus peut parcourir le pays, dévasté par trente ans de guerre, en une marche triomphale. On dit que, dans l'aoul d'Achrida, il trouva des richesses immenses, des diadèmes entièrement cousus de perles et de gemmes, des vêtements d'apparat tout brodés d'or. Une partie des prisonniers bulgares fut, parait-il, envoyée, comme à une sorte de travaux forcés, aux fabriques d'étoffes de pourpre de la Corne d'or ou de Thèbes. Ainsi que le remarque en plaisantant un poète du temps, Jean le Géomètre, on les forçait à confectionner la pourpre, qu'ils avaient prétendu porter.

C'est à la suite de cette campagne victorieuse que Basile, maître de la Bulgarie, poussa, par la Thessalie, jusqu'à Athènes, l'antique capitale alors très déchue, mais non oubliée et devenue un pèlerinage fameux, où, d'Irlande même, on venait adorer la Vierge du Parthénon. Un peu après, il soumit aussi la Croatie et l'empire byzantin atteignit le maximum de sa puissance.

La Bulgarie avait été vaincue par l'infériorité de son système féodal contre une armée régulière, beaucoup aussi sans doute par l'influence de l'or byzantin sur sa noblesse. Cette noblesse trouva sa place dans le

nouveau régime : Basile l'attira à Byzance par l'appât des titres et des dignités. En même temps, il organisa le pays comme une sorte de protectorat, de « terre d'empire », avec un régime spécial très indépendant, démantelant les forteresses, mais la faisant gouverner par des ducs ou provéditeurs, non par des préfets comme dans les provinces, ou des catépans comme en Italie. L'église resta nationale et bulgare sans être soumise à l'église grecque, du moins jusqu'à la grande révolte de 1040, qui amena la substitution de métropolitains grecs aux archevêques de race bulgare. Toute l'organisation du tzar Samuel fut maintenue et, notamment, la forme d'impôt : au lieu de payer en argent, le Bulgare continua à verser une mesure de blé, une mesure de millet et une cruche de vin par joug de bœufs.

La *soumission de la Bulgarie aux Byzantins* devait durer près de deux siècles, de 1018-1185. Elle ne fut cependant jamais aussi complète qu'une lecture rapide des historiens le ferait supposer.

C'est ainsi que, dès 1040, on vit une insurrection triomphante arracher aux Byzantins, avec la Bulgarie, la Serbie, l'Illyrie jusqu'à Durazzo, la Thessalie, la Grèce même jusqu'à Thèbes, assiéger l'une des villes les mieux fortifiées de l'empire, Salonique et, succomber, après une longue lutte, par les dissentiments des chefs et la corruption de l'or byzantin plus encore que par la force des armes. Cette révolte célèbre fut commandée par Pierre dit Dolianos, qui se fit passer pour le descendant de Samuel, puis par un autre aventurier Tichomir et, finalement, par un neveu très réel du tzar Samuel, Alousianos, devenu en captivité fonctionnaire byzantin, un moment à la tête des Bulgares, puis de nouveau, après trahison, fonctionnaire de Byzance avec avancement.

On peut noter, dans cette campagne, le rôle des troupes russes et du chef norvégien Harald, qui eurent

la plus grande part dans la victoire des Byzantins à Salonique. Michel IV, ayant réduit les derniers défenseurs de la Bulgarie dans l'antique Prilapon en Macédoine, poussa jusqu'à Sophia et revint triompher avec un faste, qui eût, à lui seul, témoigné du danger couru.

Trente ans après, en 1074, nouvelle révolte, également sanglante, également domptée, sous Michel VII Parapinace (1071-1078).

Mais les Bulgares — et sous ce nom, il fallait alors comprendre aussi le pays qui est aujourd'hui la Serbie — restaient toujours des sujets indociles et d'humeur peu douce. Pendant toutes les croisades, où les armées chrétiennes suivaient la grande route naturelle, aujourd'hui encore marquée par la ligne de Constantinople, la traversée de la Bulgarie entre Belgrade, Nisch, Sophia et Philippopoli, fut toujours la terreur des troupes latines, comme elle avait été déjà, depuis des siècles, celle des pèlerins en marche vers Jérusalem. C'est dans ce trajet que les compagnons de Gauthier sans Avoir et de Pierre l'Ermite subirent les pertes les plus fortes.

Durant cette période, les progrès du manichéisme en Bulgarie donnaient parfois, à ces querelles sanglantes, que le désordre des uns et la brutalité des autres eussent suffi à expliquer, un prétexte religieux. C'est alors qu'il faut placer les persécutions contre les manichéens dont j'ai déjà dit un mot.

La révolte décisive de la Bulgarie contre Byzance finit par éclater en 1185 et aboutit à fonder, par une association momentanée des Bulgares aux Roumains, la dynastie dite asanienne ou valaquo-bulgare. A la tête étaient, avec Asan qui a donné son nom à la dynastie, Petar (Pierre) et surtout *Calojan* (Jean ou Joanice), que les Byzantins appelaient le chien de Jean, Syloïoannis. Des luttes de palais compliquées d'assas-

sinats, analogues à celles qui avaient marqué la vie du fameux tzar Samuel ou encore à celles dont les temps mérovingiens nous offrent en France de si dramatiques exemples, mirent bientôt le pouvoir entier aux mains de Calojan, qui, s'étant déclaré habilement vassal de Rome, obtint d'Innocent III l'envoi d'un légat pour le sacrer roi de la Macédoine, de la Thessalie, des Bulgares et des Valaques. Il fonda Craïova (Krâl-Jov), capitale de la petite Valachie et, s'alliant à ses anciens ennemis, les Byzantins dépouillés en 1204 par les Croisés, déclara la guerre à Baudouin Ier qui l'avait traité en usurpateur[1].

On vit alors une armée bulgare envahir l'empire affaibli par les querelles des Latins entre eux ou avec les Grecs (1205). En tête de ces troupes, que les chroniqueurs, non sans exagération sans doute, nous dépeignent formidables, et tout à fait disproportionnées avec celles des Latins, accouraient des Tartares ou Koumans pillards, dont les sacrifices humains aux idoles concordaient mal avec l'étendard de saint Pierre porté religieusement devant Calojan. Bientôt les Bulgares eurent pris et pillé Andrinople, que Baudouin, avec sa chevalerie française, essaya imprudemment de reconquérir. Dans une bataille désastreuse, on vit tomber morts le comte de Blois, Etienne, comte du Perche, Renaud de Montmirail, etc., et Baudouin lui-même, fait prisonnier, fut entraîné à Tirnovo, en Bulgarie, où il mourut dans des conditions mystérieuses, sur lesquelles s'est exercée la légende. A en croire Albéric de Trois-Fontaines, l'impérial captif aurait inspiré l'amour le plus violent à la femme

1. « Tous, dit Villehardouin (liv. IV), firent foi et hommage, fors seulement Joanice, roi de Valachie et de Bulgarie. Ce prince-là était un Bulgare qui s'était rebellé contre son père et son oncle aussi, auxquels il avait fait par vingt ans la guerre, et avait tant conquis sur eux, qu'il s'était fait établir un fort riche et puissant État. »

de son vainqueur, qui lui aurait proposé de s'enfuir avec elle. Sur le refus vertueux de Baudouin, cette indélicate amoureuse aurait accusé l'amant réfractaire auprès de son mari et celui-ci l'aurait fait jeter, jambes et bras coupés mais encore vivant, dans un ravin, où il agonisa, dévoré vivant par les bêtes et les oiseaux, pendant près de trois jours.

Après quoi, les Bulgares poussèrent si loin leurs dévastations et leurs massacres qu'ils irritèrent une partie de leurs alliés grecs eux-mêmes et les amenèrent à former avec les Latins une alliance nouvelle. On leur attribue notamment le massacre de 20 000 Arméniens, venus en Thrace avec leurs troupeaux et leurs familles, qui furent surpris sans défense. La lutte continua, pendant deux ans, dans le désordre des compétitions, des massacres et des pillages jusqu'à la mort subite de Calojan (1207). Celui-ci périt assassiné pendant le siège de Salonique, d'une mort que les Grecs hostiles attribuèrent à un miracle de saint Dimitri, patron de la ville, et les Bulgares désemparés se retirèrent de la Thrace.

A en croire nos chroniqueurs un peu vantards, les Bulgares auraient même été alors complètement vaincus et dispersés par Henri de Hainaut, qui avait succédé à son frère sur le trône de Constantinople. Mais la politique des Latins paraît, à ce moment, avoir été plutôt faite de marchandages et d'épousailles que de combats et ce qui frappe surtout, quand on lit sans préjugés l'histoire compliquée de ces temps, c'est de voir les nombreux partis qui se disputent le pouvoir en Orient, rechercher tour à tour l'alliance des Bulgares et la payer tant en argent comptant qu'en mariages, pour lesquels l'orgueil des Latins et des Grecs savait oublier à propos son héréditaire mépris des barbares.

On voit, par exemple, l'empereur Henri épouser la



fille de Vorillas, roi des Bulgares (qui, suivant les Grecs, l'aurait empoisonné quelques années plus tard), le roi des Bulgares prendre pour lui la nièce de l'empereur et un de ses parents la fille bâtarde du même Henri de Hainaut.

Un peu après, quand Robert de Courtenay, « seigneur de Conches et grand boutillier de France », vint prendre possession du trône que Pierre de Courtenay, son père, dans un règne de trois ans, n'avait pu atteindre, son premier soin, en traversant le territoire bulgare, est de donner sa fille Yolande pour épouse à Azen, roi des Bulgares; « la jeune demoiselle pleura d'abord chaudement; mais elle se consola parce qu'Azen était fort et de bonne mine ».

Robert de Courtenay meurt, laissant un fils de neuf ans; aussitôt c'est encore à l'alliance bulgare que songent les barons; ils veulent demander pour l'enfant une fille d'Azen; ils se ravisent pour élire Jean de Brienne et c'est alors le prétendant byzantin Vatace, successeur de Lascaris, qui épouse la fille d'Azen et s'avance avec celui-ci jusqu'à Constantinople.

Malgré la déroute qui termina cette dernière expédition, ces seuls faits suffisent à prouver l'importance qu'avait reconquise alors le royaume bulgare : il donnait des ordres à Constantinople et, sans cesse, Andrinople, repris et pillé par les Bulgares, tremblait devant eux ! Dans le sens de l'ouest, un ennemi sérieux leur avait longtemps résisté, Théodore, le despote d'Epire; en 1231, celui-là aussi succomba...

Je me suis un peu étendu sur cette période de la cinquième croisade en raison des relations que l'histoire bulgare présenta alors avec la nôtre. Il serait trop long de suivre ainsi, pendant un siècle encore, cette histoire confuse des peuples en bouillonnement constant dans la marmite balkanique. Nous venons déjà de voir l'association des Valaques avec les Bul-

gares; un peu plus tard, c'est un Serbe, Constantin Tiech, qui monte sur le trône bulgare, puis un porcher moldave Corducuba, un Kouman Tester, enfin un fils de juive Sisman, jusqu'à la conquête du pays par les Ottomans, après la triste *bataille de Nikopolis* (un peu au nord de Tirnovo), en 1391.

Au sujet de cette dernière bataillé, qui tient elle aussi à notre histoire, il me suffira de rappeler comment les chevaliers français, le duc de Nevers, le comte de la Marche, le sire de Coucy, Guy de la Tremoille, le maréchal de Boucicaut, accourus au secours de l'empereur Manuel, arrivèrent en Serbie par la Hongrie et, laissant un peu à l'ouest la route ordinaire des croisades qui allait de Belgrade à Nisch, Sophia, Philippopoli, Andrinople (exactement suivant la voie ferrée actuelle), s'avancèrent jusqu'à Nikopolis, dans un pays que Bajazet avait conquis par une campagne foudroyante.

C'est en assiégeant Nikopolis qu'ils s'attirèrent par leur imprudence la sanglante défaite dont se désola si longtemps la France de Charles VI. Bajazet accourut du sud au secours de la ville par quelqu'un des cols très nombreux en cette région dans les Balkans, défit les Français et fit massacrer 3 000 prisonniers, gardant les chefs, pour la rançon desquels il fallut négocier une vaste opération d'emprunt international.

Enfin, c'est encore en Bulgarie que se livrèrent, en 1444, les derniers combats où se décida le sort de Byzance expirante. Ladislas, roi de Pologne, et Huniade, voïvode de Transylvanie, s'avancèrent une première fois jusqu'à Sophia pour revenir triompher à Bude et conclure avec le sultan Amurat une paix aussitôt violée. Dans une seconde expédition, ils vinrent à Varna, sur la mer Noire, se heurter aux Turcs et, furent vaincus; Ladislas succomba dans la bataille et,

neuf ans après, Mahomet II, successeur d'Amurat, entrait à Constantinople.

La *conquête turque*, c'est la nuit. Il se fait alors une coupure profonde, qui sépare deux mondes entièrement différents, le monde du passé et le monde moderne, deux phases presque sans rapport l'une avec l'autre. Cinq siècles d'oppression restent à peu près sans histoire; ou du moins cette histoire est pour nous sans grand intérêt. Les principaux faits que nous ayons à retenir, c'est, ici comme en Serbie, la conversion d'assez nombreux chrétiens à l'islam et, en même temps, la persistance d'une indépendance relative que le pays conserve sur certains points : restes de liberté très atténués, presque disparus en Bulgarie au moment du réveil définitif, demeurés au contraire fort importants en d'autres pays conquis comme l'Albanie.

Il serait curieux de faire une histoire de ces renégats (que ceux, auxquels ils viennent, appellent plus aimablement des convertis) et qui, par certaines qualités supérieures d'éducation et de race, ainsi que par leur fanatisme et leur zèle plus actifs, ont toujours joué un rôle important dans l'islam.

Un type assez original et imprévu, à retenir dans une telle étude, serait celui de ce Serbe du XIVe siècle, *Marko Kraliévitch*, demeuré si populaire et qui pourtant s'est battu du côté des Turcs.

Dans bien des points ainsi, la noblesse chrétienne, en se ralliant au vainqueur, réussit à garder ses places. Les sultans, trouvant là une hiérarchie tout organisée et un moyen d'administration facile, en profitaient, comme nous pouvons le faire dans des conditions analogues, en Annam, en Tunisie ou même en Algérie. Ces nobles gardaient d'ailleurs, en face de leur nouveau maitre, la même indiscipline et le même irrespect qui caractérisèrent longtemps les seigneurs féodaux vis-à-vis des rois et, quand la légende mon-

trait le noble d'origine chrétienne tirant la barbe au sultan, les paysans lui en savaient gré.

Pendant tout ce temps de la domination ottomane, la Bulgarie est surtout un lieu de passage et parfois de rencontre pour les armées russes et turques, dont l'incessante rivalité se traduit en incursions dans un sens ou dans l'autre. C'est ainsi qu'en 1713, ces mêmes plaines de la Dobroudja, qui avaient déjà vu passer tant d'armées, furent encore une fois traversées par la petite troupe de Charles XII, entraîné de force de son premier cantonnement de Bender (sur le Dniester) à celui de Demotika, (au sud d'Andrinople). Nombreuses furent, dans le XVIIIe siècle, les guerres de la Russie et de la Turquie, en 1711, 1739, 1774, 1791, 1807, où la Bulgarie se trouva souvent jouer le rôle de champ de bataille.

L'asservissement de la Bulgarie avait été si complet qu'il semblait définitif. Sans doute, ainsi que je le raconterai tout à l'heure plus en détail, de temps à autre, il se produisait quelque révolte comme il y en a toujours en pays turc. Mais, jusqu'au grand soulèvement de 1876, les Européens les mieux informés sur les choses bulgares émettaient des doutes sur l'émancipation de ce peuple. A les entendre, le Bulgare n'était qu'un paysan madré prêt à renier tous les maîtres pour se tirer d'affaire, un rustre balourd et geignard que faisait pleurer le coup de fouet dont un Serbe aurait rugi, un pacifique n'ayant d'autre idée en tête que son champ et sa femme; on nous montrait, au moment [illegible] des campagnes russes, les Bulgares peu empressés [illegible] suivre ces défenseurs encombrants tout en se [illegible]rant leurs frères; enfin le manque de souvenirs [illegible]daires, de littérature, d'histoire, paraissait les [illegible] une longue sujétion.

Ce sont pourtant ces Bulgares qui, après [illegible] chassé le Turc, puis battu le Serbe, refoulé [illegible]

d'hui les Héllènes, critiquent justement les Roumains et rêvent, sans trop de présomption, à la « plus grande Bulgarie » comprenant la Macédoine. Il s'est produit là, sous nos yeux, un merveilleux réveil, qu'il me reste à raconter, jusqu'à l'émancipation de San Stefano en 1878.



CHAPITRE II

LE RÉVEIL DE LA BULGARIE ET LA DERNIÈRE GUERRE RUSSO-TURQUE

Comment un peuple chrétien s'émancipe de la Turquie. — Les lois physiques du phénomène et leurs applications successives. — La Roumanie. — La Serbie. — La Grèce. — La Bosnie et l'Herzégovine, etc. — Le réveil bulgare — Reconstitution de l'idée nationale. — Première insurrection. — La guerre de Crimée. — Les négociations religieuses avec la cour de Rome. — La rupture de l'église bulgare avec l'église grecque. — L'insurrection de 1876 et sa répression sanglante. — La guerre russo-turque de 1877-1878. — Le passage du Danube. — La traversée des Balkans. — Le siège de Plevna. — Le traité de San-Stéfano. — Le traité de Berlin. — La Bulgarie indépendante. — Sommaire de son histoire contemporaine.

Le réveil de la Bulgarie et son émancipation ont été un des derniers épisodes marquants dans cette éternelle question d'Orient, qui, depuis si longtemps, préoccupe le monde, et qui finira par trouver sa solution naturelle quand aura fondu entièrement cette Turquie d'Europe, dont chaque traité nouveau proclame, comme un dogme essentiel, l'intégrité inviolable, tout en accentuant de fait son dépècement.

Cette histoire séculaire de la question d'Orient, elle est bien connue de tous, ou du moins chacun est censé la connaître; peut-être cependant n'est-il pas inutile d'en rappeler quelques étapes, afin de montrer à quel

point celles-ci se répètent et combien, en pareille matière, le passé peut faire prévoir le futur : c'est-à-dire, dans le cas présent, l'affranchissement progressif de la Macédoine et de l'Albanie. Nous allons être ainsi amenés à retracer brièvement la délivrance successive des divers peuples chrétiens de Turquie, qui tous ont des liens plus ou moins intimes entre eux, ou avec la nation bulgare.

Depuis que la Turquie, autrefois envahissante, a commencé à reculer, tous les peuples chrétiens, qu'elle avait un moment soumis sans se les assimiler, se sont mis l'un après l'autre à se révolter et, comme la peau de chagrin de Balzac, la carte de Turquie s'est peu à peu réduite en partant de sa périphérie pour aboutir un jour ou l'autre à son centre le plus tenace, à Constantinople.

Dans cette histoire, ce sont naturellement les grands voisins, la Russie, puis l'Autriche, qui ont joué un rôle prépondérant : — la Russie, jadis immédiatement contiguë à la Turquie, ambitieuse pour elle-même et impatiente de s'agrandir dans le sens de Constantinople, jusqu'au jour où ses projets se sont momentanément reportés vers l'Asie (ce qui avec des alternatives diplomatiques, l'a généralement amenée à favoriser le mouvement de tous les peuples rebelles); l'Autriche, au contraire, pour faire contrepoids, plus conservatrice, à partir du jour où elle n'a plus eu à craindre elle-même d'être envahie, sauf à profiter des ruptures d'équilibre pour s'agrandir, une fois qu'elles s'étaient produites. — Les nations occidentales, plus désintéressées en principe, se sont néanmoins trouvées amenées, par le jeu des alliances et des hostilités, à intervenir dans des sens parfois imprévus. Ainsi l'on a pu voir, à bien des époques de son histoire, depuis François Ier jusqu'à la guerre de Crimée, la France officielle s'allier au sultan, contrairement au

vœu constant du pays qui a toujours favorisé les peuples esclaves soulevés pour leur indépendance ; et, aujourd'hui, le protectorat officieux de l'Allemagne sur la Turquie, qui n'est qu'une mainmise commerciale, aboutit à une action politique dans le même sens antilibéral, antichrétien.

D'une façon générale, quand un peuple est mûr pour se détacher de la Turquie, quand son tour est arrivé, cela commence toujours de même par des sociétés secrètes que telle ou telle puissance intéressée favorise de son argent, de petites insurrections locales au début malheureuses, une entente progressive des individus qui reprennent conscience de leur nationalité en reconstituant leur histoire, recueillant leurs légendes et se groupant autour de leurs églises ou de leurs écoles. Dès que la période d'activité ouverte succède à cette première phase plus dissimulée dans l'ombre, les diplomaties européennes se trouvent d'accord pour voir d'un très mauvais œil ces trouble-fêtes, qui viennent leur créer « des affaires » et déranger leurs formules. Les premiers insurgés sont sacrifiés, vaincus, cruellement réprimés : « l'ordre règne dans Varsovie » ; « l'intégrité de l'empire ottoman » est une fois de plus assurée et affirmée. Cependant, au bout de quelques années, les insurrections se multiplient et prennent de la force, d'autant plus que, dans l'intervalle, quelque nouveau peuple a commencé à s'agiter, créant ailleurs une diversion. Le pays soulevé, qu'il s'appelle Crète ou Macédoine, démontre alors, par l'anarchie, par les massacres, par les bandes de brigands organisées, à l'Europe jusque là indifférente, qu'il est temps pour ses intérêts commerciaux d'intervenir. Les diplomaties se mettent lourdement en branle, tandis qu'on pille et qu'on tue ; les intrigues et les compétitions se croisent ; l'un ou l'autre des grands pays voisins juge utile de protéger la Turquie

pour se faire payer par elle en commandes de canons, en concessions de chemins de fer ou en emprunts; les nations à opinion publique agissante, comme la France et l'Angleterre, sont tiraillées entre le sentiment et l'intérêt; la Russie bientôt favorise le mouvement en sous-main.

Alors on essaye vainement de régulariser l'administration turque sous un contrôle européen, purement fictif s'il ne tourne bientôt à l'autonomie. Cette phase est plus ou moins longue suivant les cas.

Enfin une guerre européenne éclate. Généralement, c'est la Russie qui entre en campagne, triomphe de la Porte et qui imposerait aussitôt l'indépendance absolue d'un royaume nouveau (sous son protectorat officieux), si l'Europe ne venait pas jalousement l'arrêter. L'Europe marchande, rogne les frontières proposées, exige, pour sauvegarder les principes, que le pays nouveau ne soit pas libre mais reste vassal de la Turquie, qu'il n'ait pas son roi, mais un prince ou un hospodar, enfin et surtout se fait donner des compensations (Chypre à l'Angleterre, la Bosnie et l'Herzégovine à l'Autriche), puis, satisfaite d'elle-même, proclame une fois de plus « l'intégrité de l'empire ottoman » et se rendort d'un tranquille sommeil.

Ce n'est pas fini là bien entendu; la Moldavie, la Serbie, la Bulgarie, la Crète, auxquelles on a imposé un prince, veulent maintenant un roi; surtout les pays qui demandaient à s'unir et que l'on a séparés, que ce soit la Moldavie et la Valachie, ou la Bulgarie du nord et la Roumélie, ou la Crète et la Grèce, ne resteront pas longtemps disjoints. La Turquie, à partir de ce moment, sait fort bien que le pays est perdu pour elle et s'en désintéresse; quelques années encore, années de troubles intérieurs, de révolution, d'anarchie politique, où les influences étrangères se mêlent aux compétitions de partis, et les pays, enfin consolidés, réunis-

sent leurs tronçons épars, les princes ou hospodars se déclarent rois; l'Europe proteste mais laisse faire, car elle a déjà à s'occuper d'une autre région, où cela devient grave et un cycle nouveau est accompli: les libéraux de France et d'Angleterre peuvent se passionner pour de nouveaux clients à affranchir.

Toutes ces phases sont tellement réglées d'avance, qu'en appliquant sur des moyennes le calcul des probabilités, on pourrait presque dire d'avance en quelle année le prince de Bulgarie sera roi, en quelle année la Crète sera grecque, quand la Macédoine deviendra autonome, quand le soulèvement commencera en Thrace, etc.

Chemin faisant, ainsi que je l'ai déjà indiqué, la Russie, protectrice naturelle de tous ces nouveau-nés qui ouvrent successivement les yeux à la lumière, a profité de chaque baptême pour avoir son cadeau de marraine et s'arrondir. En 1774, c'est la Crimée; en 1812, la Bessarabie; en 1829, les Bouches du Danube. Puis, après le recul amené par la guerre de Crimée, la marche reprend; en 1879, la Bessarabie est reconquise et, en même temps, la Russie passe le Caucase, elle a Batoum; un peu plus tard, c'est Samarkande, Boukhara, Merv, la marche sur le Pamir; la Sibérie s'arrondit vers la Mandchourie ou la Corée, jusqu'au jour où la victoire du Japon rejette les Russes d'Extrême-Orient en Orient.... Quelques faits, rappelés en deux mots, vont préciser cette histoire.

Le premier peuple de la péninsule balkanique qui ait été émancipé et celui qui, par cela seul autant que par la richesse de son territoire, se trouve le plus avancé et le plus prospère, est le *peuple roumain*, ou, suivant les anciennes dénominations, le peuple moldo-valaque.

La situation des Roumains a toujours été un peu spéciale dans le Gouvernement ottoman et ils peuvent,

avec quelque raison, soutenir qu'ils n'ont jamais été entièrement conquis.

Après avoir glorieusement défendu la chrétienté, la Roumanie, attaquée en tous sens par les Polonais, les Hongrois et les Turcs, a été sans doute soumise par les Turcs et même assujettie par eux au joug le plus dur; mais ceux-ci ne s'y sont jamais sentis complètement les maitres; en terre roumaine, ils n'élevaient pas de mosquées, ils n'acquéraient pas de terre, et c'est par d'autres chrétiens, par des Grecs du Phanar, qu'ils faisaient exploiter et pressurer les chrétiens de Roumanie.

Au XVIII[e] siècle, ce gouvernement du Phanar s'est rendu tristement célèbre par ses exactions; puis la Russie a essayé de slaviser le pays en le détachant de la Porte. Dès 1774, au traité de Kainardji, la Russie s'était fait octroyer officiellement le droit d'intervenir dans les principautés danubiennes de la Moldavie et de la Valachie. Le traité d'Andrinople, en 1829, retira définitivement à la Turquie son droit de possession effective, ne lui laissant que sa suzeraineté et conféra à la Moldavie et à la Valachie des hospodars à vie, avec un semblant d'organisation, à caractère encore très féodal, qu'on appelait le « règlement organique ». C'est la phase de l'autonomie vassale compliquée d'ingérence russe, après celle du contrôle européen. Mais il ne faut pas croire pour cela que le pays roumain fût, dès lors, arrivé au port; pendant plus d'un demi-siècle encore, il a fallu qu'il fût déchiré par des luttes intérieures et des révolutions, troublé par les menées étrangères, tour à tour entrainé vers le libéralisme ou ramené violemment en arrière vers son régime féodal et, ce faisant, maintenu dans son vasselage, empêché de s'unir, avant qu'il ait pris entièrement conscience de sa force, conquis son unité, et acquis, sous le nom de royaume, son assiette définitive. Cependant la ten-

tation bien naturelle de s'unir éclôt aussitôt chez ces deux peuples latins, moldaves et valaques; en 1847, on arrive à une entente douanière; mais, dès l'année suivante, la crise révolutionnaire, qui bouleverse toute l'Europe, amène, en renversant le prince Bibesco, une intervention simultanée de la Russie et de la Porte : soit, en réalité, une russification de la Moldo-Valachie, (avec deux hospodars nommés pour 7 ans), russification qui dure jusqu'à la guerre de Crimée.

La défaite de la Russie en 1856 détermine une nouvelle période d'agitation et d'intrigues, à la suite de laquelle la convention de Paris autorise l'organisation des « Provinces Unies » avec un hospodar commun, Jean Ier Couza (1858-1866). Ce n'est pas encore tout, et Jean Couza, dans ses sept années de règne, pourra être dictateur, il ne sera ni affranchi de sa vassalité, ni roi; il faudra encore une révolution, celle de 1866, mettant Charles de Hohenzollern à la place de Jean Couza, puis encore quinze années d'attente jusqu'en 1881, pour que Charles Ier, reconnu monarque au Congrès de Berlin, devienne enfin roi de Roumanie.

Cet exemple est fait pour inspirer patience aux Bulgares, qui, jusqu'ici, ont franchi, comme nous le verrons, toutes les étapes d'un pas plus accéléré.

L'émancipation de la *Serbie*, commencée un peu plus tard que celle de la Roumanie, s'est faite parallèlement et peut-être un peu plus vite.

Sans remonter au XVIIIe siècle, nous voyons, en 1809, la Serbie se révolter pendant la guerre turco-russe, Belgrade un moment enlevé aux Turcs (1811) et, finalement, en 1812, (au traité de Bukarest), les Russes abandonner les Serbes avec un semblant d'autonomie contre la prise de possession de la Bessarabie. Dès 1813, la Serbie s'insurge encore avec Czerny (Georges); elle est soumise ; elle se révolte de nouveau en 1817 et Michel Obrenovitch, un fils de porcher, en devient gou-

neur. Douze ans sont nécessaires pour obtenir en 1829, après la guerre russo-turque, une autonomie administrative sous le protectorat de la Russie. Miloch, nommé hospodar, devient en 1830 héréditaire et, en 1833, réalise une quasi-indépendance. Pourtant il faut arriver jusqu'en 1867 et traverser deux révolutions intérieures (les Obrenovitch déposés en 1842, rappelés en 1858 à la place des Karageorgevitch) pour qu'on obtienne enfin le retrait de la garnison turque de Belgrade ; et la royauté du roi Milan, à peu près contemporaine de celle du roi Charles de Roumanie, date seulement du 6 mars 1882 : l'indépendance absolue vis-à-vis de la Turquie, ayant été proclamée en 1878 au congrès de Berlin.

En *Grèce*, la révolution, très anciennement préparée par les sociétés secrètes, puis conduite avec énergie sous une forme nettement belliqueuse et surtout favorisée par toutes les sympathies classiques de l'Europe, a été relativement rapide. Cependant, la révolte d'Ali, pacha de Janina, qui appela les Grecs à l'insurrection, est de 1820; c'est en 1828 seulement que la Grèce arrive à se reconstituer sous l'influence russe avec le secours de l'Angleterre et de la France; et c'est le 14 septembre 1829, après la campagne victorieuse des Russes, où Diébitch était arrivé aux portes de Constantinople, que le traité d'Andrinople reconnut l'indépendance de la Grèce, en même temps qu'il donnait aux Russes les bouches du Danube et assurait l'autonomie de la Serbie, de la Moldavie et de la Valachie. Puis les Grecs se débattent longtemps pour se délivrer de l'influence russe (1840-1843); il leur faut attendre 1864, pour avoir les îles Ioniennes, 1878 pour la Thessalie et 19 ... (?) pour la Crète.

Même histoire pour la *Bosnie* et l'*Herzégovine*, qui commencent à se révolter en 1833 et continuent à intervalles périodiques (1836, 1852, 1861) jusqu'au congrès

de Berlin qui les donne à l'Autriche ; pour le *Monténégro*, révolté à partir de 1852 sans avoir jamais été réellement soumis, encore déclaré vassal de la Turquie en 1862, malgré la protection de la Russie et seulement émancipé par la guerre de 1876-78 ; pour l'*Égypte*, où la révolte de Mehemed Ali, en 1831, aboutit bientôt à l'autonomie contrôlée par l'Europe, puis à la prise de possession anglaise ; pour *Samos*, qui s'insurge dès 1830 et, en 1832, devient principauté vassale sous la garantie de la France, de l'Angleterre et de la Russie ; pour la *Crète*, où les révoltes se multiplient à partir de 1866, favorisées par la Russie et n'aboutissent qu'en 1897, après trente ans d'anarchie, à une autonomie, qui n'est pas encore officiellement transformée en une réunion à la Grèce.

Sans doute, le mot si souvent cité de Chateaubriand sur le retour des Turcs en Asie ne s'est pas réalisé aussi vite qu'on aurait pu le croire et l'agonie de « l'homme malade » se prolonge ; il faut pourtant une foi bien robuste dans les fictions diplomatiques pour soutenir que l'intégrité de la Turquie n'a jamais subi d'atteinte, même et surtout dans tous les beaux congrès successifs où on l'a si solennellement placée sous la garantie générale des puissances européennes, en 1856 à Paris et en 1878 à Berlin, en même temps qu'on la déchirait lambeaux par lambeaux.

L'histoire du *réveil bulgare*, solidaire de tous les précédents, ne fait, comme je l'indiquais déjà plus haut, que reproduire ces mêmes étapes.

Longtemps, je l'ai dit déjà, la nationalité bulgare avait été complètement oubliée ; plus que partout ailleurs, les Turcs semblaient s'être assimilé ce peuple laborieux et paisible, que l'on jugeait un peu inerte : peuple de paysans isolés dans leurs fermes, n'ayant pas, comme les marins ou les commerçants de Grèce, comme les jeunes gens européanisés de Roumanie, de

contacts les uns avec les autres, de communications avec l'Europe et, par conséquent, d'occasions de se réunir. Tandis que les Grecs et les Serbes, peuples plus lettrés, plus poètes, avaient conservé leurs traditions, leurs légendes, leurs vieilles épopées, où revivaient l'antiquité glorieuse, le moyen âge héroïque, les Bulgares avaient tout oublié. Un peu plus d'habileté de la part des Turcs, en favorisant les rares éléments actifs et agissants du pays, en attribuant aux jeunes gens des places de fonctionnaires comme on l'a fait pour les Albanais ou les Arméniens, eût peut-être retardé de longtemps l'heure de l'émancipation.

On rattache le réveil de la Bulgarie aux efforts d'un simple moine de l'Athos, Paisy, qui, vers 1762, écrivit une histoire slovène bulgare des peuples, des tzars et des saints de la Bulgarie : « J'étais, écrivait-il, dévoré de regrets et je pleurais sur mon peuple bulgare... Souvent les Grecs et les Serbes nous insultaient en disant que nous n'avons pas d'histoire... Alors j'ai réuni à grand'peine les souvenirs de plusieurs siècles ensevelis et oubliés. »

Au début du XIXe siècle, ce mouvement s'accentua, favorisé par la Russie, sous la forme d'un travail d'érudition et de restauration historique, poursuivi par les universités russes. Mais les Bulgares de ce temps faisaient encore cause commune avec les Grecs, et c'est pour soutenir ceux-ci dans leur grande guerre de l'indépendance qu'on les voit, vers 1820, commencer une première insurrection.

Cette révolte, malgré la réputation de pacifisme qu'on a faite longtemps aux Bulgares, devait être suivie de beaucoup d'autres. Il y en eut une assez sérieuse en 1841. A la fois, les chrétiens opprimés se rebellaient partout dans la Turquie : en Syrie, en Macédoine, en Crète ; ceux de Bulgarie suivirent, mais leur gouverneur Mustapha Pacha, opposant aux mécon-

tents les féroces Arnautes, brigands albanais, parvint assez facilement à les dompter.

Depuis lors, le foyer latent d'insurrection devait toujours couver en Bulgarie, comme il existe dans toutes les autres provinces chrétiennes de l'empire ottoman. Il est inutile de dire que la Russie favorisa de toutes ses forces le mouvement et que ses subsides, en permettant l'éducation des jeunes gens bulgares dans les écoles russes, puis en déterminant la création d'écoles bulgares, plus tard, celle d'une église bulgare, sans compter les introductions d'armes dans le pays, a beaucoup contribué à la série de mouvements, qui ont amené son intervention finale en 1878 et l'émancipation définitive.

Dès le 20 février 1853, l'empereur Nicolas, dans une des premières escarmouches diplomatiques qui précédèrent la guerre de Crimée, mettait la Bulgarie en avant : « Les Principautés, disait-il à l'ambassadeur d'Angleterre, sont de fait un Etat indépendant sous ma protection ; c'est une situation qui peut continuer. La Serbie pourrait recevoir une forme de gouvernement analogue ; la Bulgarie de même ; il n'y a pas de raison que je sache pour empêcher de faire de ce pays un Etat indépendant! » Et, en échange, il offrait aux Anglais l'Egypte, faisant allusion d'autre part, aux visées de la France sur la Tunisie, c'est-à-dire qu'il formait à peu près le programme de partage, réalisé plus tard et seulement empêché un moment par une guerre aussi maladroitement commencée qu'inutile.

Pendant toute cette année 1853, la Bulgarie semble devoir être le théâtre des hostilités, et, au mois de juin, l'occupation de Varna par les alliés, que prolongèrent trois mois les hésitations, le désordre et les horreurs du choléra, attirèrent l'attention sur ce pays. Puis, l'armée anglo-française partit pour la Crimée et, dans le traité de 1856, la Bulgarie, que sa protectrice ne pouvait

plus défendre, se trouva nécessairement oubliée. Mais ce n'était pas pour bien longtemps.

En 1860, l'année même où eurent lieu les fameux massacres de Damas, qui amenèrent l'occupation française de la Syrie, on voit les Bulgares du nord commencer à s'agiter, à protester contre les abus, entre Silistria et Routschouk, entre Choumla et Varna. L'année suivante, les troubles continuent, accentués par la déportation en Bulgarie des Tartares de Crimée, qui entraine la fuite des Bulgares persécutés en Serbie. Le groupement des Bulgares en nation se fait, comme toujours en Turquie, sous la forme de communautés religieuses. Et, cette même année 1861, a lieu un événement, dont les conséquences, si la cour de Rome avait pu se montrer plus souple, auraient été, sans doute, considérables. Les Bulgares, voulant se libérer en religion de la suprématie grecque, pour avoir une religion nationale qui leur permit de se constituer en nation et ne pouvant encore créer l'église bulgare, s'adressent à Rome, où l'archimandrite Jocolski (ou Sobolski) va négocier la conversion des Bulgares au catholicisme tout en conservant leurs rites. Les négociations semblent un moment avoir abouti, mais se terminent par une rupture.

Les années suivantes, les Russes font entrer des armes en Bulgarie par la Roumanie ; les Serbes aident d'autre part. L'agitation, d'abord calmée, reprend de 1866 à 1868, paraissant un moment tendre à la réunion avec la Roumanie sous la forme d'un grand empire daço-roumain. Quand la conférence de Paris se réunit en 1869, les Bulgares implorent d'elle l'autonomie.

L'agitation religieuse se traduit alors dans les synodes de Saint-Pétersbourg, puis de Constantinople, où les Bulgares demandent à être rendus indépendants du patriarche grec de Constantinople (cette éternelle


131
les
ment;
en
des

préparais à être pendu, sans autre souci que de l'être sur une place assez grande pour lancer mon petit discours et nous nous répétions tous l'un à l'autre — est-on fou quand on est jeune? — le mot de Mazzini : « Il faut du sang humain pour arroser et faire croitre l'arbre de la liberté. »

Ce que fut alors l'horreur de la répression turque, nous avons pu en juger plus récemment par les abominations commises en Arménie. Le sultan lança en Bulgarie ses hordes habituelles de bachibouzouks, d'Albanais, de Circassiens, qui pillèrent, brûlèrent, saccagèrent, massacrèrent enfants et femmes. Un rapport officiel d'un consul américain évalue à 15000 le nombre des malheureux égorgés en quelques jours et à 70 le nombre des villages détruits.

La mesure était comble et de ces atrocités sortit l'intervention russe, avec la guerre sanglante que terminèrent en 1878 les traités de San Stéfano et de Berlin.

Toute cette histoire-là encore est bien proche de nous; les faits principaux en sont présents à toutes les mémoires; mais quel intérêt nouveau prend le récit d'une campagne quand on en a, comme nous le ferons bientôt, parcouru en tous sens le théâtre! Nous suivrons bientôt les armées russo-bulgares dans ces plaines de la Dobroudja, sur ces routes du Déli-Orman, sur ces cols des Balkans, vers ces retranchements de Plevna, où se sont déroulés tour à tour les épisodes de cette guerre et nous en verrons alors le cadre pittoresque en insistant sur quelques épisodes.

Une nomenclature de noms et de dates, si aride qu'elle puisse sembler, est auparavant nécessaire[1]. On verra à quel point, en en lisant les étapes diplomatiques, il semble lire l'histoire actuelle de la Macédoine.

1. Je laisserai de côté toute la partie asiatique de la campagne, siège de Kars, campagne d'Arménie, etc., qui ne nous intéresse pas ici.



C'est au mois d'août 1875 que commence le premier bouillonnement de la péninsule balkanique; l'Herzégovine se soulève contre les percepteurs turcs, encouragée par la Serbie, le Monténégro, la Russie, puis semble s'apaiser à l'hiver faute de soutien effectif.

L'Europe s'interpose alors pour maintenir la paix en obtenant de la Turquie des réformes. Mais, au printemps suivant, toutes les nationalités s'agitent; la conférence de Berlin, entre les représentants des trois empires russe, autrichien et allemand, n'aboutit qu'à des projets, ou, tout au plus, à des menaces contre la Turquie. Au mois de juillet, la Serbie et le Monténégro déclarent la guerre, en même temps que la Bulgarie se soulève et que la Russie envoie ostensiblement des armes. Mais les Bulgares sont massacrés et les Serbes vaincus; en novembre 1876, la paix semble rétablie; l'Europe a imposé un armistice à la Turquie et réunit à Constantinople une conférence, qui, pareille à toutes les autres, passées, présentes, ou à venir, se laisse berner par le Turc pour aboutir à un refus quand il s'agit nettement de commission internationale et de gendarmerie européenne. La diplomatie agit confusément dans le vide pendant tout l'hiver sans aboutir à rien et, le 24 avril 1877, les Russes, alliés aux Roumains, franchissent la frontière de Roumanie; la guerre est déclarée à la Turquie : une guerre, qui va se prolonger un an entier jusqu'au traité de San Stéfano.

A leur entrée en campagne, les Russes avaient, sur la frontière, 220000 hommes, qu'ils avaient mis cinq mois à mobiliser. La Turquie, comptant sur l'Europe et particulièrement sur l'Autriche, n'était pas prête. On s'attendait à une campagne foudroyante. Cette campagne se déroula, au contraire, avec la même lenteur, la même imprévoyance et le même désordre dont la guerre japonaise vient de donner une nouvelle preuve. Entrés en Roumanie le 24 avril avec l'appui

[illegible]

[illegible] villages du Danube [illegible] province. Le 17 juillet, les têtes de colonnes, avec le général Gourko, ayant franchi les Balkans sans difficulté par le col de [illegible], [illegible] et bientôt elles arrivaient à Eski-Zagora et [illegible]

1. Ce quadrilatère date de 1828. Parmi les nombreuses attaques qu'il a subies, on peut citer : pour Choumla, celle de [illegible]; pour Silistrie, celle de 1855.

une sorte de raid, très aventureux, semblable à une fantasia brillante.

En même temps, le gros de l'armée avec Radetsky avançait de Tirnovo à Gabrovo et enlevait le 18 le col de la Schipka. Les passages des Balkans étaient aux Russes, Constantinople semblait perdue.

C'est alors que l'aspect de la campagne se retourna et parut un moment fort inquiétant pour les Russes. En arrière de leur marche trop hardie ou plutôt très inconsidérée, les Turcs, arrivant de l'est et de l'ouest, s'étaient resserrés comme deux pinces : à l'est, Eyoub pacha parti de Routschouk et des bords du Lom; à l'ouest, Osman pacha arrivant de Vidin (à la frontière serbe) avec des renforts appelés de Sophia. En avant, ou sur le côté, d'autres armées turques s'ébranlaient. Suleiman pacha, rappelé de la frontière du Monténégro avec 30000 hommes, était bientôt à Andrinople, puis à Karabounar face à Gourko qui dut reculer de Karabounar à Eski-Zagora où l'on se battit trois jours, puis à la passe de la Schipka furieusement attaquée du côté sud. A l'est, les troupes de Méhemet Ali et de Fuad pacha étaient rangées à la limite de la Dobroudja et du Déli-Orman entre Rasgrad et Osman-Bazar. Les Russes, bien que maîtres encore des Balkans, se trouvaient enveloppés sur trois côtés et forcés de se réduire à une sorte de défensive en Bulgarie : luttant à l'est contre les troupes du quadrilatère, au sud se maintenant non sans peine sur la Schipka, à l'ouest enfin arrêtant Osman pacha à Plevna et essayant de l'y écraser.

Bientôt tout le sort de la campagne se concentra sur ce seul point de *Plevna*, où Osman pacha s'était fortifié et où l'armée du grand-duc Nicolas l'attaquait, avec une témérité aussi désastreuse que maladroite et vaine.

En arrivant aujourd'hui à cette ville militairement si fameuse, celui qui n'est pas spécialiste en fait de tactique éprouve une certaine surprise. Sur ce grand

plateau à peine ondulé, sans lignes de collines accentuées, cette petite ville tranquille ne semble pas avoir été destinée par la nature à former un de ces points de retranchement, une de ces places fortes, que l'on s'imagine plus volontiers, comme dans l'histoire antique, sous la forme d'un oppidum fortifié au sommet d'une montagne, d'une Gergovie, d'une Alésia, d'une Acropole quelconque, ou, tout au moins, dans l'histoire plus moderne, à l'état d'une citadelle entourée d'une ceinture de forts.

Plevna devait son importance stratégique à sa position sur la rencontre des deux lignes de Vidin et de Sophia, par lesquelles Osman pacha, assiégé mais non investi, pouvait se ravitailler, d'autant plus que les Russes n'eurent même pas l'idée d'employer leur cavalerie à couper ses interminables convois de 8 à 10000 chariots à bœufs faiblement escortés. Je n'ai pas à décrire ici les célèbres lignes de retranchements rapidement improvisées, devant lesquelles périrent tant de Russes, surpris par l'armement remarquable et par l'organisation militaire imprévue des Turcs. Le 31 juillet, c'est une première bataille où tombent 8000 Russes ; le 11 septembre, dans une attaque acharnée de Skobelef, il en meurt encore 15000. Alors seulement, on se résigna à transformer ces inutiles assauts en un investissement méthodique, conduit par l'illustre Totleben, le défenseur de Sébastopol : véritable siège, qui devait seulement aboutir, au bout de cinq mois, en décembre, après avoir fait perdre aux Russes 50000 hommes contre un adversaire qui n'en avait que 30000.

Ces mois d'automne, où la campagne tirait en longueur, ont laissé un triste souvenir : pluies constantes ; neige dans les Balkans ; la Bulgarie transformée en un marécage ; discussions entre les alliés russes, bulgares et roumains ; inaction des amis serbes et grecs,

qui, avant de se mettre en marche, attendaient, de peur d'un faux départ, l'arrêt de la fortune. Il faut avoir en effet, comme nous le ferons bientôt, parcouru ces régions du plateau prébalkanique après une saison pluvieuse pour concevoir les difficultés auxquelles des armées devaient se trouver exposées dans un pays à peu près sans route, où, même en temps ordinaire et sans passages d'armée, l'on se trouve bientôt enlisé, incrusté au fond de la boue.

Dans cette période du siège de Plevna, un épisode est à retenir, parce qu'en dehors de son intérêt propre, nous aurons à en parcourir le théâtre, c'est la pointe que fit en novembre Suleiman pacha pour débloquer Plevna. Tandis que Méhemet Ali tentait de son côté vainement d'y arriver par Sophia, Suleiman pacha, plus heureux, put, de Choumla, pousser jusqu'à Elena, à quelques kilomètres de la route de Tirnovo, centre des opérations russes et enlever à Elena des Russes qui ne se gardaient pas[1].

La reddition de Plevna arrêta du coup la campagne; les Turcs durent se concentrer dans le quadrilatère et autour d'Andrinople ; à la Schipka, 40 de leurs bataillons furent pris dans un coup de filet. En janvier, les Russes étaient à Sophia, à Kasanlik; au début de février, à Philippopoli. Enfin, le 3 mars 1878, en présence de la flotte anglaise mobilisée dans la mer de Marmara, les Russes, arrêtés à *San Stéfano* aux portes mêmes de Constantinople, signèrent avec les Turcs un traité, qui, si on l'eût moins maladroitement corrigé à Berlin, aurait évité bien des difficultés actuelles.

Par ce traité, qui forme la base de l'histoire bulgare contemporaine, la base aussi de ses ambitions pour l'avenir, était constituée une « grande Bulgarie » allant jusqu'à la mer Égée au golfe d'Orfano, presque aux

1. Voir plus loin page 245.

abords de Salonique et [illegible]
le petit bout de la Thrace [illegible]
Bulgarie (et c'était le [illegible]
devait rester trop manifestement [illegible]
russe, occupée pour deux ans [illegible]
50 000 hommes. En outre [illegible]
une indemnité de guerre [illegible]
celle-ci enlevée à se [illegible]
tré pour d'autres [illegible]
obtenaient en échange [illegible]
absolue. La Serbie [illegible]
faibles services rendus [illegible]
Le Monténégro [illegible]
jusqu'à l'Adriatique.

La guerre était [illegible]
posé les armes [illegible]
tous ceux qui s'étaient [illegible]
qu'alors, commencèrent [illegible]
l'Autriche armèrent [illegible]
salie se soulevèrent [illegible]
Berlin reculer [illegible]

Dans ce traité [illegible]
nellement, et [illegible]
ottoman [illegible]
en procédant [illegible]
terre se laissa [illegible]
tectorat sur la [illegible]
Bosnie et l'Herzégovine [illegible]
semblait [illegible]
avait la [illegible]
maturité et [illegible]
trois ans après [illegible]
de se [illegible]
la région [illegible]
était sacrifiée [illegible]
avec toute la [illegible]

même pour le reste, on établissait un de ces régimes bâtards, qui, ne pouvant durer, sont seulement une cause fatale de nouveaux troubles. Le pays bulgare était divisé en deux parties : une au nord du Balkan seule indépendante sous la protection russe; l'autre au sud, (la Roumélie Orientale), restée turque en théorie, mais avec une administration mixte. Pour la diplomatie, dont le retard sur les faits ressemble à celui des statistiques officielles, cette distinction, depuis vingt ans disparue dans la pratique, subsiste encore aujourd'hui.

Cependant, même réduite, même divisée, la Bulgarie existait dès lors; elle était constituée en principauté indépendante et, après les secousses inévitables dans une organisation aussi nouvelle, il ne lui restait plus qu'à entrer résolument, comme elle l'a fait, dans la voie du progrès. C'est là une phase toute différente de l'histoire bulgare et si étroitement liée à sa politique intérieure que j'en crois la place mieux marquée au moment où nous nous occuperons du Gouvernement bulgare. Il suffira ici d'en rappeler les phases essentielles : nomination en 1878 du prince Alexandre de Battenberg par l'assemblée de Tirnovo, tandis que la Roumélie recevait comme gouverneur turc Aleko pacha, puis Gavril pacha (1884); révolution de Philippopoli en 1885, proclamant l'union des deux Bulgaries et suivie de la guerre serbe-bulgare, où les Serbes, complètement vaincus, furent sauvés par l'Autriche; abdication du prince de Battenberg, le 7 septembre 1886; dictature de Stamboulof et, le 7 juillet 1887, nomination du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, reconnu enfin par la Turquie et par toutes les puissances en avril 1896.



CHAPITRE III

VUE D'ENSEMBLE SUR LA BULGARIE PHYSIQUE. LES VILLES DU DANUBE ET LE PLATEAU DE PLEVNA-TIRNOVO

Un pays en longueur. — Danube, Balkans et Rhodope. — L'influence de la géologie sur la géographie physique. — Les divisions naturelles du pays. — Le Danube et ses villes principales. — Le rôle du fleuve : chemin et barrière. — La navigation fluviale. — Routschouk et les relations avec la Roumanie. — Silistria et ses sièges. — L'ouest du plateau prébalkanique. — La sortie des gorges de l'Isker. — Plevna et sa défense en 1878. — Tirnovo, la capitale du moyen âge.

Après le résumé sommaire qui vient d'être tracé de l'histoire bulgare, nous pouvons maintenant aborder la description générale du pays, prêts à recueillir au passage les souvenirs de tous genres qu'évoque l'aspect physique de la terre en des lieux où tant de siècles fortement empreints d'humanité, tant de races et tant de conflits entre les peuples ont laissé leur mémoire. Cette description ne saurait avoir la prétention d'être méthodique et exactement proportionnée à l'importance des régions étudiées. Mes voyages à travers la Bulgarie, tout en couvrant une grande étendue de son territoire, se sont pourtant concentrés spécialement sur quelques régions, au sujet desquelles je puis apporter des impressions personnelles et précises avec des observations nouvelles;

C'est de celles-là qu'il sera surtout question et je ne parlerai des autres, où je n'ai pas encore eu l'occasion de voyager jusqu'ici, comme le Rhodope, que d'une façon tout à fait accessoire et seulement pour en indiquer le caractère général.

Une description semblable, appliquée à tout un pays politique, présente d'habitude certaines difficultés de classement, quand celui-ci est étalé, au hasard des montagnes et des plaines, en organisme amorphe et hétérogène, comme l'Autriche-Hongrie ou l'Allemagne ; l'ordre à suivre peut également rester discutable dans un cas comme celui de la France, où la structure du relief semble présenter l'harmonieux équilibre, les éléments de symétrie, les groupements géométriques d'un polyèdre cristallin. Pour la Bulgarie, les divisions naturelles s'imposent, au contraire, de suite. Le premier regard jeté sur la carte montre, en effet, le pays divisé en deux longs compartiments Est-Ouest, que limitent trois barrières à peu près parallèles, le Danube, les Balkans, le Rhodope ; on a là cette particularité de régions naturelles toutes en longueur, suivant lesquelles les déplacements se sont toujours effectués avec la plus grande aisance, tandis que, de l'une à l'autre, l'obstacle d'un fleuve ou d'une montagne avait établi de bonne heure ces démarcations entre les races, d'où ne peuvent manquer de naitre les hostilités.

Entre ces barrières successives qui séparent l'une de l'autre la Roumanie, la Bulgarie, la Roumélie orientale et la Turquie, ou, d'après les anciennes dénominations, la Dacie, la Mœsie et la Thrace, la première est certainement la plus sérieuse. De tout temps, cet immense fossé, dans lequel coule, sans hâte mais sans repos, la masse imposante du Danube fauve, a constamment arrêté, dans un sens ou dans l'autre, la marche des envahisseurs et nous avons vu combien, au cours de l'histoire, cette limite politique s'était

distingue
rant; les
rement;
place en
ses des
re teinte
grandir;
à deux
arplom-
es, où,
ations,

quand,
ité de
ise et
s, les

des
lacs
s de
déjà
e sa
aut
ner
ur

te
le
e

Andrinople, anciennement bulgare par sa position au débouché de la grande vallée de l'Isker.

Cette limite des Balkans, on sait que, pour les diplomates, elle sépare toujours deux pays disjoints. La distinction aujourd'hui est subtile et le Bulgare du sud ne diffère de celui du nord que comme le méridional français peut se distinguer du septentrional. Mais la Bulgarie n'en est pas moins comparable à un appartement en longueur, dans l'axe duquel il y aurait une cloison jusqu'à hauteur d'homme. Imaginez un pays formé des Pyrénées, avec la vallée de l'Ebre d'une part; de l'autre, celles de l'Aude et de la Garonne.

Enfin, au sud, la limite de la Bulgarie est beaucoup moins bien marquée par le Rhodope, dont les chaines s'infléchissent et s'incurvent fortement au sud-est, livrant passage à la Maritza et à la Toundja et laissant, par leurs vallées, la Bulgarie communiquer librement avec la dépression d'Andrinople, les plaines de Demotika ou de Dedéagatch et toute la Thrace jusqu'à Constantinople. A l'ouest, le Rhodope se rapproche des Balkans, avec lesquels ses chainons semblent prêts à converger; ou plutôt toute une série de rides sinueuses, et par endroits très compliquées, commencent à la Stara-Planina des Balkans pour se propager, dans l'ouest, à travers la haute Macédoine et l'Albanie vers l'Adriatique. De ce côté l'on atteint bientôt les pays sauvages, sur lesquels règne encore, pour le moment, la Turquie, mais qui, un jour ou l'autre, ne pourront manquer de s'en détacher pour constituer quelque groupement monténégrin, albanais, macédonien, encore inconnu.

Ces grandes divisions naturelles, qui s'indiquent si bien en Bulgarie, procèdent directement de la géologie et j'aurai l'occasion d'insister sur ce point quand nous entrerons dans le détail. La géographie est, en effet, je n'ai pas besoin de le remarquer, directement fonction

[illegible]

Dès que l'on franchit le Danube, on change ainsi de pays et le plateau de Plevna ou de Rasgrad, que nous allons parcourir bientôt, ne ressemble en rien à la plaine monotone de Craïova et Bukarest.

A ces divisions naturelles qui vont servir de base à notre description, il faut en ajouter quelques autres d'un caractère plus secondaire, mais auxquelles l'histoire prête une valeur spéciale.

La première est celle qui concerne les régions de l'est, limitrophes de la mer Noire. Ces dernières ont toujours joué, dans l'histoire, un rôle spécial, sur lequel j'ai déjà suffisamment insisté et qui résulte, non seulement de leur position littorale, avec les échanges lointains de marchandises, de produits et d'idées qu'entraine et permet la mer, mais aussi de ce que les chainons montagneux se perdent, s'atrophient ou encore se détournent en approchant du rivage. Le premier cas est celui des Balkans qui, entre Varna et Bourgas, ne sont plus guère qu'une expression géographique. La seconde observation s'applique à ce rameau divergent des Balkans qu'on appelle l'Istrandschadagh, à l'est d'Andrinople, vers Constantinople. A l'est comme à l'ouest de cette chaine, les routes sont faciles; celle de l'est suit le rivage; celle de l'ouest qui mène de Constantinople à Andrinople et, de là, le long de la Toundja, vers Iamboli et Aïtos, est une vieille route historique, longtemps utilisée par les migrations des peuples. Cette disposition a fait, de cette zone côtière, si facilement abordée par mer, si fréquemment parcourue par terre, une région un peu distincte, à plus nombreuses villes antiques, à caractère souvent plus hellénisé, dont il pourra y avoir lieu d'étudier spécialement les traits.

Ailleurs, dans la Roumélie orientale, une ride assez marquée sépare la vallée de la Toundja (ou vallée des Roses) de celle de la Maritza; c'est le Karadscha-

dagh. D'autres accidents s'intercalent encore entre Sophia et Philippopoli, ou entre Sophia et Pernik; le premier explique un peu la convention diplomatique, qui, dans le découpage du traité de Berlin, a rattaché Sophia à la Bulgarie du nord et son influence s'était déjà antérieurement traduite, soit au temps des Romains, soit dans la période byzantine, par le caractère spécial de cette région de Sophia, souvent raccordée avec la Bulgarie septentrionale ou avec la Serbie et la Macédoine, plutôt qu'avec la Thrace.

Quand nous passerons à la description détaillée, nous verrons également s'introduire d'autres démarcations accessoires, qui procèdent très directement de la nature géologique du sol, avec laquelle les formes topographiques, la végétation, les cultures sont dans un lien si intime. Des contrastes, que les cartes à petite échelle ne mettent pas d'abord en évidence, s'accuseront ainsi et sépareront nettement : par exemple, la Dobroudja roumaine aux plaines basses d'alluvions marécageuses; puis la Dobroujda bulgare aux plateaux déjà plus élevés, formés d'un calcaire dur et couverts de blés ; puis le Déli-Orman entre Routschouk, Rasgrad et Silistria, avec ses aspects imprévus de Karst, ses vallées sèches entre deux falaises, ses escarpements de craie, ses forêts ; la zone de Choumla et Provadia, aux hautes collines terminées par des tables horizontales ; enfin les grands plateaux ondulés qui, de Rasgrad, s'avancent à l'ouest vers Plevna et la frontière serbe.

Les Balkans auront des caractères différents dans leurs régions de terrains charbonneux, dans leurs parties granitiques, ou surtout dans cette bande carbonifère et permienne de l'ouest, que coupent en cañons les belles gorges de l'Isker...

Le Danube et ses villes principales, Routschouk, Silistria, etc.

Au nord, la Bulgarie est limitée par le Danube depuis l'embouchure du Timok, à l'ouest de Vidin, jusqu'à Silistria. En ce dernier point, laissant le fleuve se recourber deux fois à angle droit, d'abord au nord jusqu'à Galatz, puis à l'est jusqu'à la mer Noire, la frontière, absolument conventionnelle, coupe droit à travers la Dobroudja, environ 50 kilomètres au sud de l'antique mur de Trajan et vient aboutir sur la côte, un peu au sud de Mangalia.

Ce Danube, par lequel nous commençons ainsi la description de la Bulgarie, j'ai déjà fait ressortir plus haut son double rôle historique. Parallèlement à son cours, les larges plaines de la rive nord, les grands plateaux du côté sud ont offert à tous les peuples envahisseurs venus de la Russie ou de l'Asie une route naturelle, une voie facile et abondante en ressources, toutes les fois qu'ils n'étaient pas immédiatement attirés au sud vers Byzance ou la Grèce; c'est par là que, se suivant à la file et se pressant l'un l'autre, ont passé les Goths, les Huns, les Avars, les Hunugares et tant d'autres peuples barbares, dont les noms flottent vaguement confondus dans nos souvenirs.

Perpendiculairement à sa direction, au contraire, le Danube a formé un obstacle difficile, devant lequel s'arrêtaient les nomades, arrivés à cheval ou en poussant leurs charriots par les steppes; ici ils ont stationné tour à tour et fait étape, implorant ou essayant d'obtenir par ruse un passage vers l'autre rive, quand ils n'étaient pas, comme les Slaves de Sviatoslav, venus sur leurs propres barques. Le seul passage relativement facile pour eux était par les bouches du Danube, où les bras, se multipliant, opposent, sans doute, plus

d'obstacles, mais de moins graves et la Dobroudja a été appelée ainsi à servir sans cesse, comme nous l'avons vu, de route, de poste avancé, de zone défensive...

Quand il atteint au nord-ouest la Bulgarie, le Danube a franchi la barrière de roches que lui opposent en se soudant les derniers rameaux convergents des Alpes de Transylvanie et des Balkans. Plus de défilés, plus de Portes-de-fer. Semé de nombreuses îles, et roulant ses eaux jaunes par des bras qui se dispersent, se rejoignent, s'étalent en marais, le fleuve coule large et majestueux au pied du plateau bulgare, dont il attaque et mine les côtes plus abruptes ou les petites falaises. La Bulgarie domine, en moyenne, la Roumanie de 80 à 100 mètres. Du côté roumain, le regard s'étend à perte de vue sur des étendues de blé, vertes, jaunes ou grises suivant l'heure du jour et la saison, où parfois brillent, dans un rayon de soleil, les toits de quelques petites villes industrielles.

Par là, vers le nord, les rivières dispersées, coulant à fleur de sol comme de simples rigoles de drainage, imitent, en arrivant au Danube, l'allure du fleuve lui-même, se perdent dans les étangs, se dispersent en bras multipliés.

Du côté bulgare au contraire, le substratum solide de terrains crétacés, qui forme tout le plateau pré-balkanique, dessine, bien que profondément attaqué et raviné par de longues érosions et parfois recouvert par du tertiaire plus jeune, de raides talus, coupés en quelques points, sur la rive même, par une falaise blanche. En quittant le Danube, vers le sud, pour pénétrer en Bulgarie, il faut souvent gravir 150 à 200 mètres sur des pentes qu'amollissent en les cachant les fines argiles brunes du loess; et les rivières, qui débouchent du plateau, s'encaissent

volontiers, au milieu du calcaire mis à nu, dans de petites gorges, comme le Lom, la Iantra, le Vid, etc.. Là, sur les pentes ensoleillées, moins exposées aux vents du nord, se développent les vignobles, tandis que tout le haut plateau bulgare limitrophe du Danube et la plaine roumaine sont, l'un comme l'autre, à peu près uniformément couverts de moissons.

Pour apprécier la beauté de la vallée danubienne, il faut la voir aux heures extrêmes du jour, quand le soleil se lève ou se couche dans l'axe même du fleuve, inondant ses eaux miroitantes de ses rayons dorés ou roses, ou, plus encore, sous l'orage menaçant qui en fait mieux ressortir l'immensité un peu farouche.

J'ai rencontré un soir un semblable tableau en descendant sur Routschouk, le long de la frontière roumaine. L'orage fondait sur nous imminent, dans le ciel noir comme de l'encre, et l'on voyait les masses de nuages, comme des ballots confus, s'accumuler, poussées par le vent; de l'ouest à l'est, elles descendaient le fleuve, dont les eaux elles-mêmes, brun livide et teintées de reflets violacés, semblaient, autour des îles étrangement vertes, s'endormir immobiles. La tempête éclata et, pendant quelques instants, ce fut un écroulement de grêlons gros comme des noix, qui, blancs sur le ciel noir, sombres sur la route lumineuse, inégalement atteints par des rayons de soleil filtrés entre les nuées, tombaient par pannerées et rebondissaient avec force. La violence même de la trombe en assurait le passage rapide. Bientôt nous étions de nouveau brûlés par un soleil aveuglant, tandis que, devant nous, sur la plaine roumaine, où les nuages s'étaient portés, s'amoncelaient, s'entassaient des épaisseurs d'ombre de plus en plus extraordinaires. Toute la Roumanie apparaissait noire avec, piqués dans ce noir, les toits métalliques de Giourgevo, étincelants comme des clous d'acier. Le Danube, assombri

d'un côté et déjà lumineux de l'autre, semblait onduler sous les ombres mouvantes des nuees et l'on voyait, sur les iles basses inondées par de longues pluies printanières, les flaques d'eau s'ajouter, parmi les prairies et les champs de blé verdissants, aux bras naturels du fleuve, pour en multiplier encore le réseau...

Le lendemain, sous une menace d'orage semblable, je traversais le fleuve, immense comme un bras de mer, entre Routschouk et Giourgévo. Venant toujours de l'ouest, les nuages cette fois ne nous avaient pas encore atteints; mais leur masse grandissante, qui laissait à l'horizon, sur les eaux, une bande d'or lumineuse, s'enflait, montait au-dessus de nous, semblant attacher à la voûte du ciel, sur nos têtes, les crêpes successifs de quelque cérémonie funèbre. On sentait peser de plus en plus lourde cette sombre tenture bizarrement coupée de lumière à la base et l'oppression s'en accroissait de minute en minute par le dégagement des effluves électriques... Rarement, si ce n'est au bord de la mer, on a l'occasion d'assister à des spectacles naturels d'une telle grandeur, qui exigent, pour se déployer, la libre immensité des plaines...

Le long de cette vallée danubienne, les villes sont nombreuses et toutes d'ancienne date, ports de commerce où se faisaient les échanges de la Mœsie romaine avec les bateliers descendant le Danube et avec les habitants de l'autre rive, en même temps points de défense fortifiés contre les invasions, postes de péage ou de douane à l'entrée et au débouché des routes.

Presque toutes ces villes sont au moins des villes romaines déjà fortifiées par Trajan ; souvent, d'une rive à l'autre, elles se répondent, s'appellent et se menacent. Innombrables sont les sièges qu'elles ont subis, les

assauts qu'elles ont repoussés, les dévast
reconstructions qui leur ont donné chaq
figure nouvelle.

En partant là-bas de la Serbie, c'est, sur l
topographiquement prolonge le Danube,
Sirmium aujourd'hui déchue et mal rempl
Mitrovitza, puis Belgrade et Semlin, Sémendri
de laquelle fut le pont fameux de Trajan),
Orsova, Tournou-Séverin et, quand on abord
garie, Vidin en face de Calafatou, Lom-P
Rahova, Nikopoli en face de Tournou-Magour
tov et Simnitza, où se fit en 1878 le pass
Russes, Routschouk et Giourgévo, Totrakan
nitza, Silistria.

Toutes ces villes sont l'objet d'une navigatio
viale, qui joue un très grand rôle dans les rel
commerciales de la Bulgarie; car il y passe
des échanges, contre 10 0/0 par les ports de la
Noire. Le mouvement, pour chacun des neuf
cipaux ports, oscille, par an, entre 350 000 et 45
tonneaux, avec une tendance continue à s'accroî

On voit circuler, sur le Danube, les bateaux de
Compagnie autrichienne et de la Compagnie hongro
de navigation qui vont de Galatz à Semlin, ceux de
Société russe Prince Gagarine qui remontent jusq
Nikopoli, ceux de la Société fluviale roumaine : to
sauf les derniers, avec des services rapides. En out
de grands chalands remorqués, qui atteignent 1 200 to
nes et qui battent les pavillons les plus divers, assure
les transports lents de marchandises.

Entre ces villes danubiennes, la principale e
Routschouk, qui, jusqu'à l'émancipation bulgar
fut la capitale du vilayet turc formé par la Bulgar
Routschouk est toujours une grande ville comme
et prospère d'environ 30 000 âmes, la troisièm
de la Bulgarie après Sophia et Philippopoli pour

dont, le voyant, on distingue
nt le sens du courant; les
vaux y paissent librement;
res sont piqués de place en
es pentes marneuses des
uvre met une légère teinte
gres s'efforcent de grandir;
de craie dessinent, à deux
, des terrasses surplom-
l'autre : terrasses, où,
tingue des perforations,
de grottes.
t est fort belle, quand,
rçoit, à l'extrémité de
comme une pelouse et
chevaux épars, les
aires de la ville.
qu'à la région des
ces grands lacs
ummulitiques de
se rattache déjà
n de laquelle sa
et il nous faut
an, retourner
le sud pour

gne directe
ement de
raphique
mtchik,
s vers

pales
e la
ent
n-

plus efféminé, qui marque en général les villes danubiennes et les différencie des ordinaires villes bulgares.

L'aspect de Routschouk est joli quand on l'aperçoit, pour la première fois, du haut du plateau en descendant de Rasgrad. Dans ce sens-là, sa silhouette, avec sa douzaine de minarets et ses toits roses, se découpe bien sur le fond clair de la plaine roumaine. Puis la ville elle-même a de grandes rues propres et banales, bâties sur le patron uniforme de toutes les villes modernes, où seuls les cochers turcs coiffés d'un fez et quelques quartiers aux maisons de bois surplombantes du vieux temps apportent une note un peu orientale. Au-dessus du Danube, Routschouk se termine par une terrasse servant de promenade et, dans le sens de l'Est où est son futur Bois de Boulogne, elle se prolonge loin par des avenues, dont les acacias, partageant ce beau défaut commun à toute la Bulgarie d'être trop jeunes, donnent jusqu'ici moins d'ombre que d'espérance.

Le dimanche soir, Routschouk prend une animation, à laquelle on est peu habitué en Bulgarie et qui rappelle plutôt la Hongrie ou les villes du midi italiennes et espagnoles. Tandis que la musique joue, les promeneurs élégants se croisent sur la terrasse dominant le fleuve : les officiers sanglés dans leur veste blanche, coiffés de la casquette blanche à la russe; les femmes en robes claires avec des fleurs. Auprès de la musique, dans un jardin, des tables sont servies en plein air, éclairées de lanternes vénitiennes ou de bougies sous des globes et les soupeurs par groupes sympathiques, comme au Prater ou aux Champs-Élysées, causent avec des éclats de gaieté.

Le caractère cosmopolite de Routschouk ne s'accuse pas seulement par les passages constants de Roumains, de Hongrois, d'Allemands; il est également marqué par le rôle des juifs, qui sont rares dans le reste de la Bul-

garie, et qui, sur le Danube, [illegible] la prépondérance commerciale [illegible] zone carpathique, en Roumanie, en [illegible] et en Galicie.

Routschouk est la principale escale de la navigation danubienne et les pontons [illegible] les bateaux des diverses nationalités qui, périodiquement, s'y arrêtent, autrichiens, hongrois, roumains, russes même, [illegible] jusqu'ici.

C'est aussi un point de communication internationale, où, pendant quelques années, a passé la ligne directe de Paris et Vienne à Constantinople, quand il fallait encore traverser la mer Noire depuis Varna pour atteindre Stamboul et par où s'effectuent aujourd'hui les communications de Sophia avec Bukarest, par conséquent de la Bulgarie avec la Bukovine, la Galicie ou la Russie.

A cet égard, on éprouve, lorsqu'on se trouve forcé par la nécessité à suivre cette voie, quelque désillusion. Les communications sont, en effet, volontairement compliquées entre la Bulgarie et la Roumanie, soit par le désir réciproque des deux pays de garder des voyageurs pour leurs lignes Bukarest-Constantza, Routschouk-Varna, qui sont en concurrence, soit par l'influence des commerçants et hôteliers qui, dans les deux villes rivales de Routschouk et de Giourgévo, tiennent à prodiguer aux voyageurs leurs marchandises et leur hospitalité. Deux fois par jour seulement, un bateau à vapeur effectue en dix minutes la traversée[1].

En attendant une union douanière qui est loin de

1. Ce service, assuré par un bateau roumain, procure un bénéfice annuel de 50 000 francs, qui permet de faire face aux déficits laissés par l'exploitation des autres lignes de navigation roumaines.

se faire, la surveillance attentive des gabelous pa
également, là comme partout où un grand fleuv
de frontière, les relations de l'une à l'autre r
l'administration montre une subtilité égale à
des habitants pour déjouer les calculs de ceux-
par exemple, une grande foire se tient à Giourgév
habitants de Routschouk sont prévenus par
d'affiches qu'ils auront à payer les droits sur tous l
achats, et, quand l'un deux s'est cru très habile
partant avec de vieux vêtements pour revenir a
des neufs, une bonne amende lui apprend que ce ch
gement de costume, signalé par des espions, n'est p
admis dans le programme.

En prenant le bateau de Routschouk pour Giourgév
on s'imagine voir au départ l'aspect pittoresque de
ville; mais celle-ci est entièrement masquée par s
petites falaises; le vapeur descend un peu en ava
traverse le Danube, entre dans un bout de port et l'on
a aussitôt cette sensation, si singulière sur certaines
frontières trop faciles, qu'en quelques minutes de chemin on a passé d'un monde à l'autre. Langue, costume, mœurs, aspect même des maisons, tout diffère; mais ce qui frappe surtout d'abord et ce qui, lorsqu'on est mal familiarisé avec les lettres slaves, produit la joyeuse impression d'un retour vers le pays natal, d'une rentrée dans la latinité, ce sont toutes ces affiches en roumain faciles à lire, aisées à comprendre. On ouvre un journal du pays, il se déchiffre sans peine, quand il n'est pas même en français; et les noms de partis qui divisent la politique bulgare, les polémiques violentes de clocher, suivies avec tant de soin à Routschouk, perdent brusquement tout leur intérêt, quand on entre à Giourgévo, pour être remplacées par d'autres querelles entre d'autres députés et ministres, dont hier on ignorait les noms, auxquelles on prête attention quelque jour en traversant le pays et qu'on



plateau du Déli-Orman. La Dobroudja bulgare, que nous visiterons, ce n'est pas, en réalité, la vraie Dobroudja, le pays pestilentiel et marécageux, qui si longtemps servit de poste avancé aux barbares ou de zone défensive aux Européens, la Petite Scythie de l'antiquité. Un peu avant d'atteindre la frontière bulgare, la Dobroudja, qui s'est élevée progressivement dans le sens du sud, à partir du Danube, est déjà débarrassée de ses marais et, continuant à monter toujours, va bientôt arriver aux falaises de Baltschik et de Varna, où l'on domine de 200 mètres la mer Noire. Cette Dobroudja méridionale, que l'on aborde ainsi en grimpant quand on envahit la Thrace par le Danube, ce grand plateau doucement ondulé, dont la pente générale est vers le nord, se trouve donc tout naturellement indiqué pour un camp retranché destiné à protéger Byzance ou Constantinople contre les incursions venues de Russie par les bouches du Danube et partout ailleurs arrêtées par le fleuve. Là fut autrefois le mur de Trajan entre Tchernavoda et Constantza; là encore, au XIXe siècle, se hérissa de canons le célèbre quadrilatère Silistria-Varna-Routschouk-Choumla, auquel Silistria servait de point d'appui sur le Danube.

Entrant par là en Bulgarie il fallait, sous peine de laisser en arrière un ennemi redoutable, prendre d'abord Silistria; avant de sortir, c'était à Silistria qu'on épuisait sa dernière défense. D'où tous les sièges que cette ville a subis, depuis le temps de Trajan qui l'avait appelée Durostorum et le moyen âge où elle devint Dorystolon jusqu'aux âges modernes où elle prit le nom de Silistria, après avoir passé par Dristria pour les Russes et Dertser pour les Bulgares.

J'ai déjà rappelé précédemment[1], l'un des plus fameux

1. Page 46.

la conduite du drongaire Léon, avec son terrible feu grégeois, barrait le fleuve en aval, bloquant les Russes et leur enlevant tout espoir de fuite. Longtemps, avec des alternatives d'assauts repoussés et de sorties malheureuses, le siège se poursuivit, peu à peu transformé en un blocus de plus en plus étroit. Enfin une dernière bataille, où les saints mégalomartyrs eux-mêmes accoururent au secours des Byzantins, finit d'accabler les Russes. S'il fallait en croire les chroniqueurs, on aurait ramassé ce jour-là, sur le champ de bataille, 20000 boucliers, avec une masse énorme d'épées. Sviatoslav, se reconnaissant vaincu, envoya demander la paix, offrant d'abandonner la Bulgarie et de regagner son pays avec les 22000 guerriers qui lui restaient, pourvu qu'on lui livrât passage. Le basileus ayant accepté, on vit alors les longues barques monoxyles commencer à descendre le fleuve. Sur l'une d'elles, le tzar vêtu de blanc, aux moustaches tombantes, ramait parmi les autres soldats. De la rive, le basileus autocrator, à cheval dans son armure dorée parmi les patrices éblouissants, regardait les barques pressées filer le long de la rive ; il échangea quelques paroles avec le vaincu, qui partit impassible vers le lointain Dniéper, vers le pays des Petchénègues perfides et vers la mort...

Maintes fois, comme je l'ai dit, Silistria devait, dans les temps modernes, subir d'autres sièges, attaquée cette fois d'ordinaire par les envahisseurs russes venus du nord. Il me suffira de rappeler celui de 1829, qui se rattache à l'émancipation de la Grèce, de la Serbie et de la Roumanie et celui de 1854, qui fut un des incidents marquants de la guerre de Crimée.

Lorsque la flotte turque eut été anéantie le 20 septembre 1827 à Navarin, la Russie, jugeant la Turquie suffisamment affaiblie, jeta une armée de 100000 hommes sur le Pruth. Cette armée partit le 7 mai du Pruth, franchit le Danube au début de juin 1828 et

vint assiéger Constantza, puis Varna, Choumla et Silistria.

Tandis que Constantza et Varna étaient emportées, l'une de force, l'autre par trahison, Silistria résista jusqu'à l'hiver et il fallut abandonner le siège sans avoir rien obtenu. Au printemps suivant seulement, les Russes atteignirent Andrinople, où fut signée la paix.

En 1853, le siège de Silistria joua, par la résistance imprévue de la ville, un rôle essentiel dans les débuts de la guerre de Crimée. Au commencement, la Russie avait semblé devoir envahir rapidement la Bulgarie : mais la concentration des troupes turques sur toute la ligne du Danube à Vidin, Nikopoli, Sistov, Routschouk, Totrakan, Silistria, avec deux grands camps retranchés en arrière à Sophia et à Choumla, arrêta ce bel élan ; puis Silistria, que l'on supposait devoir être prise du premier coup, résista contre toute attente du début de mai au 22 juin et, finalement, les Russes durent lever le siège après avoir perdu 2500 hommes. La guerre allait être reportée en Crimée.

Aujourd'hui, la ville de Silistria est très morte, en dehors des quelques semaines où les grains, moissonnés dans la Dobroudja, viennent s'y embarquer sur le Danube. Des rues droites, bordées de maisons blanches et plantées de jeunes arbres, un quai désert avec des pontons noirs sur le fleuve jaune, un vaste hôtel vide, pas de magasins, aucune activité commerciale, voilà l'impression très grise et terne que m'a laissée cette ville, autrefois si fameuse et dont le rôle fut souvent si grand dans l'histoire.

L'OUEST DU PLATEAU PRÉBALKANIQUE

Au Nord de la Bulgarie, le Danube n'est que le fossé d'un camp retranché, sa limite naturelle et sa fron-

tière. Le plateau prébalkanique, qui forme la Bulgarie du Nord entre le Danube et les Balkans, est, au contraire, un des éléments importants du pays et nous aurons à étudier longuement toute sa partie est : Déli-Orman et Dobroudja. Je n'ai fait, dans l'ouest, jusqu'à la ligne Routschouk à Tirnovo, qu'une rapide traversée et me bornerai à en parler brièvement.

Quand on examine la carte de Bulgarie, on voit, dans l'ouest, les chaînons de roches cristallines et terrains anciens, qui prolongent les Balkans vers les Alpes de Transylvanie, se rapprocher progressivement du Danube, sur le cours duquel ils sont obliques, pour le couper enfin à Orsova. Le plateau prébalkanique est donc, de ce côté, très réduit et, au coude du fleuve situé entre Vidin et Lom Palanka, il a à peine 20 kilomètres de large. Dans le sens de l'est, il s'étend peu à peu en triangle : le Danube inclinant vers le nord après Sistov, tandis que les Balkans restent est-ouest. A la hauteur de Plevna, Nikopoli, Sistov, il atteint, en moyenne, 100 kilomètres; il finit par en avoir plus de 150, à l'est, vers Provadia et Choumla.

Ce qui fait l'unité de cette zone, ce qui lui imprime son caractère général, très manifeste même pour ceux auxquels la géologie est tout à fait étrangère, c'est la constitution géologique, dont le relief topographique découle immédiatement.

Envisagé dans son ensemble, tout ce plateau est formé de terrains crétacés, de calcaires prédominants avec quelques alternances de strates marneuses. Ces calcaires, généralement assez durs, se trouvent, par l'allure des mouvements imprimés autrefois au sol, être restés horizontaux. Leurs surfaces dessinent donc de grands plateaux, de larges tables légèrement ondulées ou peu inclinées que l'érosion a atteints et entamés plus ou moins profondément. La superficie générale épouse à peu près l'allure des strates et

participe de leurs faibles inclinaisons; les vallées, qui la recoupent, mettent à nu, soit des falaises blanches dans les calcaires compacts, soit, dans les parties plus meubles, des pentes inclinées en talus d'éboulement; mais toujours le paysage se dessine par lignes horizontales, par tables, par plateaux, sans accidents violents, sans reliefs trop rudes, sans sursauts.

Parfois, sur ces terrains crétacés, d'autres terrains plus récents, tertiaires, sont venus se déposer, tels que les calcaires de la Dobroudja; mais, horizontaux eux aussi, ils ne changent pas l'aspect général. Au contraire, un élément qui, pour le géologue, présente un caractère plus adventif, joue en topographie un rôle très important, c'est le « diluvium » ou « loess ».

On sait qu'il s'agit là d'une formation, assez mystérieuse d'origine, mais parfaitement définie, formée de très épaisses argiles brunes au grain d'une grande finesse et sans stratification. Cette terre brune prend, surtout lorsqu'on se rapproche du Danube, un rôle prépondérant dans la constitution apparente du sol; elle couvre tout de son épais manteau, ravinée par les eaux, comme on pouvait l'attendre d'un tel terrain meuble, suivant d'irrégulières et inconstantes rigoles aux berges ébouleuses.

En moyenne, tout ce plateau prébalkanique doit à l'humus mêlé d'argile qui s'est accumulé sur les terrasses calcaires et au loess lui-même, assez poreux pour éviter la stagnation des eaux sans les laisser fuir, une grande fertilité. C'est, en général, un pays de moissons et de pâturages, interrompu seulement, dans le triangle Choumla-Routschouk-Silistria, par une région plus sauvage, plus boisée, à réputation plus farouche, parce que l'eau y manque superficiellement, le Déli-Orman, dont nous aurons à faire une description spéciale. Nous allons bientôt nous arrêter en quelques points intéressants de ce plateau; mais le

phénomène géologique, par suite duquel il est resté horizontal au pied même des Balkans si fortement plissés, joue, dans toute sa constitution, un rôle si essentiel qu'on me pardonnera de m'arrêter un moment pour essayer de l'expliquer.

Les montagnes sont, on le sait, le résultat d'un déplacement exercé dans le sens horizontal entre des compartiments voisins de l'écorce terrestre, rendus plus ou moins indépendants l'un de l'autre par les dislocations internes : déplacement, qui, venant à comprimer certaines zones intermédiaires plus flexibles entre deux blocs, deux « voussoirs », plus durs, les a plissées, laminées, rompues et fait surgir en l'air comme de simples feuilles de papier froissées. Pour le géologue, les Balkans sont la prolongation directe des Alpes de Transylvanie, qui, par les Carpathes, en décrivant un S renversé, vont se raccorder avec les Alpes. Tout cet ensemble forme une des zones de plissements les plus considérables du globe, et surtout une des plus récentes : ce qui fait que l'érosion, par suite de laquelle l'effet des mouvements internes est constamment détruit sur la terre et les saillies aplanies, n'a pas encore eu le temps de s'y faire sentir profondément, comme dans des chaînes plus anciennes.

La chaîne plissée des Balkans a derrière elle, vers le sud, un massif ancien, le Rhodope, dont le rôle comprimant et refoulant sur elle est facile à reconnaître et qui, dans cette compression, s'est disloqué, rompu lui-même suivant certaines lignes d'effondrement normales au mouvement. En avant, vers le nord, l'autre massif, qui a dû former la seconde mâchoire de cette pince, dans laquelle la zone balkanique s'est trouvée prise, n'apparait pas de même au jour; il faut aller sensiblement plus loin, vers la Russie, vers la Podolie, pour le voir; mais on peut imaginer son existence en profondeur, dès le plateau

prébalkanique qui nous occupe en ce moment, par la façon dont celui-ci s'est comporté dans les mouvements géologiques. Soudain, en effet, quand on passe des Balkans au plateau prébalkanique, les plissements disparaissent, avec les dispositions verticales ou fortement inclinées qu'ils entraînent pour les strates et qui, à leur tour, donnent un aspect tourmenté au paysage; et, sans transition aucune, suivant une ligne est-ouest tellement nette, tellement théorique, qu'il faut l'avoir vue soi-même sur le terrain pour ne pas la soupçonner un peu d'être conventionnelle, à ces terrains plissés succèdent des terrains horizontaux, indéfiniment horizontaux (au moins dans leurs grandes lignes). Il est évident que, sous ce plateau de terrains récents, crétacés pour la plupart, il doit exister un substratum solide et massif, un bloc compact plus ancien, ayant résisté en masse à l'effort de plissement et joué le rôle d'un second pied-droit, en arrière duquel les terrains balkaniques ont été soulevés en voûte.

En venant du sud, on peut déboucher sur le plateau prébalkanique par l'un des nombreux cols qui franchissent la chaîne facile des Balkans. Le plus occidental de ceux-ci, suivant la vallée de l'Isker, est aussi le seul que suive, jusqu'ici, une voie ferrée : ligne stratégique d'un grand intérêt pour la Bulgarie, puisqu'elle conduit, en fait, aujourd'hui, de toute la Bulgarie septentrionale, de Routschouk, Choumla, Plevna, etc., à cet éperon avancé de Radomir, Köstendil, Dubnitza, par lequel la Bulgarie commence à s'enfoncer en coin dans les pays si fortement convoités et encore turcs de la Macédoine.

Par la vallée de l'Isker, le bassin hydrographique de Sophia se rattache à la Bulgarie du nord et au Danube, comme il lui a été politiquement réuni par les derniers traités. La faible crête de la porte de Trajan entre les bassins de Sophia et de Philippopoli et le massif du

Vitosh, au sud-ouest de Sophia, forment la ligne de partage des eaux entre le Danube et la Strouma, entre la mer Noire et la Méditerranée, tandis que la crête réelle, marquée par la géologie autant que par la topographie, est, au nord de Sophia, coupée en deux par les gorges profondes de l'Isker.

Quand, allant vers le nord, vers le plateau prébalkanique, on sort de ces gorges, dont je dirai ailleurs la beauté[1], le caractère pittoresque change soudain avec la nature géologique du sol; relation habituelle sur laquelle on me pardonnera d'insister parfois, car il est impossible aujourd'hui d'ignorer l'intervention directe des caractères géologiques dans les aspects, dans le dessin, dans la compréhension réelle et, par suite, dans la traduction artistique ou littéraire d'un paysage. Pendant plusieurs heures de chemin de fer, les grès rouges du permien, les schistes noirâtres du carbonifère plissés et redressés, les roches cristallines massives, alternant avec les calcaires triasiques déchirés en récifs, avaient donné des aspects, qui tantôt rappellent le Plateau Central et tantôt les cañons du Tarn et parmi lesquels la voie ondulait en zigzaguant dans des gorges profondes. On débouche, au nord, sur le plateau crétacé et, brusquement, le tout se transforme. Plus de montagnes, plus de terrains plissés aux teintes brunes, noires, orangées ou grises, plus d'escarpements, plus de gorges sauvages : la vallée est large, des villages s'y étalent parmi la verdure ; à quelque distance, des strates de calcaires blancs bien horizontales dessinent de petites berges droites, des semblants de falaises minuscules comme on peut en voir dans le Poitou. Ces berges se rapprochent un peu, s'élèvent un moment, puis s'éloignent, s'atténuent, disparaissent. Et maintenant,

1. Voir page 214.

c'est, jusqu'à Plevna, jusqu'à Tirnovo, le même grand plateau d'herbages et de cultures monotone, vaguement ondulé, généralement nu, sans haies, piqué seulement de quelques arbres espacés les uns des autres. Les vertes ondulations des pâturages s'élèvent et s'abaissent tour à tour paisiblement comme les flots d'une mer calme, parcourues par de grands troupeaux de moutons, de chevaux, de buffles, des attelages de bœufs. Point de ferme isolée, il n'y en a guère dans toute la Bulgarie, où l'on eût craint jadis, en s'écartant, de s'exposer à des attaques, mais de larges villages, dont toutes les maisons basses, couvertes de tuile ou de chaume, ont leur bout de verger attenant, leur enceinte palissadée, et leur aire jaunie pour battre le grain.

Ici, le dimanche, on voit, sur la place du village, se dérouler la ronde, la farandole du *choro*, la danse nationale bulgare, où les jeunes filles, la main dans la main, tournent indéfiniment en avançant puis reculant tour à tour de quatre ou cinq pas, tandis qu'un garçon, au centre, souffle avec persévérance et mélancolie dans sa flûte. De ce côté de la Bulgarie, le costume des femmes reste dans les tons noirs, avec un tablier à raies horizontales rouges, jaunes, vertes, noires. Les hommes portent volontiers un grand manteau pelisse en laine blanche tombant sur des jambières blanches, qui rappelle les types de la Roumanie et du Banat.

L'arrivée à *Plevna* est un des incidents marquants de la route. S'il est un nom bulgare dont la célébrité soit universelle, c'est bien celui-là, et les plus ignorants en histoire moderne ont du moins entendu citer les retranchements d'Osman pacha à Plevna, comme la charge des cuirassiers à Sedan et la prise de Malakoff à Sébastopol. Ainsi que tous les champs de bataille, celui de Plevna cause un désappointement, qu'un peu

moins d'illusion naïve eût dû faire prévoir; on a peine à s'imaginer, dans un endroit si tranquille, de telles scènes de mort. La petite ville calme de Plevna, avec ses maisons basses et claires piquées d'arbres, et ses deux ou trois églises au clocher terminé par une coupole brillante, ne semble vraiment pas farouche.

La Toutchenica, qui y passe, est une très petite rivière, dont le confluent avec le Vid se fait un peu plus à l'ouest dans une large dépression coupée de ruisseaux. Un embranchement dirigé vers Nikopoli suit au nord cette dernière vallée. Tout autour, le regard est attiré par des ondulations basses couvertes d'herbages, qui, masquant la ville en tous sens, ont permis aux Turcs de se défendre si longtemps et d'opposer aux premières attaques russes de si terribles fusillades. En arrivant par l'ouest, après le passage du Vid, on voit à droite une pyramide blanche commémorative. Puis, de la ville elle-même, l'élément qui frappe le plus à distance, ce sont des fabriques trop blanches à toits trop rouges, représentant une école de viticulture.

J'ai déjà dit[1] comment Osman pacha marchant de l'ouest, de Vidin, sur l'armée russe déployée au centre de la Bulgarie, du nord au sud, dans la région de Sistov, Tirnovo, Gabrovo et Kasanlik, s'arrêta là où les deux routes de Vidin et de Sophia convergentes lui permettaient d'assurer son ravitaillement et se trouva aux prises avec les attaques téméraires du grand-duc Nicolas, et comment l'effrayante mortalité des Russes cessa seulement quand on eut pris le parti plus prosaïque et plus rationnel d'établir un investissement méthodique; comment enfin le blocus organisé par Totleben détermina, avec la reddition de la place, la fin de la campagne.

1. Page 84.

Environ 100 kilomètres à l'est de Plevna, la voie est-ouest, qui continue sur Varna, parcourue deux fois le jour par des trains rapides, rencontre la ligne transversale nord-sud de Routschouk à Tirnovo, destinée à



LA FORÊT DES BALKANS (page 224).

être prolongée bientôt, à travers le Balkan, vers Nova Zagora et à former ainsi la seconde grande artère de communication entre la Bulgarie du nord et la Bulgarie du sud.

L'embranchement se fait à *Gornia Oriéovitza*, où il occasionne un mouvement de personnel et de wagons anormal sur les lignes bulgares.

Quand on continue de là plus à l'est vers Djoumaya et

Choumla, on entre bientôt, avec l'apparition des grands escarpements de calcaire sénonien, dans la région un peu différente de Rasgrad, Djoumaya, Choumla, à laquelle sera consacré le chapitre suivant. Vers le nord, en descendant droit au Danube le long de la Iantra, le paysage change plus encore. De ce côté, les coteaux disparaissent ; il semble qu'on aborde déjà les steppes de la Hongrie ou de la Russie. Le grand plateau, couvert d'herbages ou de blés, descend, avec des ondulations presque insensibles, vers l'horizon ; et surtout, ce qui fait immédiatement penser à des aspects de Russie, (ou plus simplement à certains coins du plateau normand), c'est la brusque dépression creusée dans ce plateau, au fond de laquelle coule la large rivière sinueuse et serpentante de la Iantra aux eaux jaunes, une des berges à l'ouest étant plate et basse avec son manteau de loess brun aux cultures fertiles, tandis que l'autre rive calcaire, à l'est, plus haute en moyenne de près de cent mètres, est coupée par de blancs escarpements.

Au sud enfin, dans la direction de Tirnovo, c'est encore la vallée de la Iantra que l'on gravit en s'élevant doucement vers les Balkans. Route montueuse encaissée entre les deux rives de la Iantra, avec des escarpements au haut desquels deux antiques couvents se sont nichés.

Tirnovo est peut-être la ville la plus pittoresque de la Bulgarie, outre qu'elle est historiquement l'une des plus intéressantes.

Dans un coude très prononcé de la Iantra, qui, un peu plus loin au nord, dessine, autour d'une presqu'île basse, un curieux fer à cheval, la ville très populeuse s'étale en amphithéâtre sur un haut mamelon, encore dominé par des collines. De loin, elle frappe aussitôt par son aspect oriental, dont on a un peu perdu l'habitude dans les villes trop modernes de la Bulgarie.

D'innombrables [illegible] ture ont un [illegible] fenêtres, [illegible] l'ombre ; des [illegible] à distance une [illegible] bleutée, tandis que [illegible] fenêtres, des [illegible] taches plus [illegible] notes roses.

Vue de la gare, [illegible] sur un fond de [illegible] la Iantra [illegible] pont de la Iantra [illegible] colline droite [illegible] forme très [illegible] théâtre, quand [illegible] serpent de la Iantra [illegible] pieds. Au sud enfin, [illegible] désordonnées [illegible] de la rivière.

Contrairement à ce qui [illegible] presque partout ailleurs en Bulgarie, [illegible] encore cette [illegible] chés et fixés sur de vieilles pierres [illegible] soit sensible à ce genre d'émotions [illegible] vivre, un reste d'antique [illegible].

Tirnovo (Ternova) est la [illegible] moyen âge. Sa position sur la Iantra [illegible] de nombreux passages balkaniques [illegible] importants sont, l'un par [illegible] Kasanlik, l'autre par [illegible] Slivno, avait dû attirer de bonne heure l'attention sur elle, et nous avons vu, tout récemment encore, les Russes s'y concentrer en 1878.

De ce passé moyenâgeux subsiste encore [illegible] de ruines, l'antique palais de [illegible], [illegible]

de Tirnovo et le fondateur de cette dynastie des Schismanides, qui étendit, au xe siècle, son empire sur toute la Thessalie, la Macédoine et l'Illyrie. Là également résidèrent, lors de la rénovation bulgare du XIIIe siècle, les tzars araniens. C'est à Tirnovo, nous l'avons vu[1], que Baudouin, comte de Flandre, et premier empereur latin de Constantinople, fut amené d'Andrinople où Calojan l'avait fait prisonnier ; c'est là qu'il est mort et rien n'empêche de voir, dans ce reste de tour ruinée, celle où Baudouin prisonnier aurait enflammé d'amour la femme de son geôlier, puis, dénoncé par elle, aurait été jeté, les membres rompus, dans le fossé, pour être dévoré par les bêtes.

Byzance a laissé sa forte empreinte à Tirnovo, où, récemment, MM. Degrand et Seure, en fouillant un seul mamelon, ne retrouvaient pas moins de dix-sept substructions d'églises byzantines.

L'une des vieilles églises de Tirnovo, fondée en 1230 en l'honneur des quarante martyrs, puis transformée en mosquée (teke djami) donne lieu, aussi bien chez les Turcs que chez les chrétiens, à toutes sortes de légendes sur des trésors cachés, des revenants, etc. On raconte, par exemple, qu'une nuit, lors de la fête des martyrs, il apparut dans l'église une femme aux cheveux d'or, vêtue de blanc et merveilleusement belle, qui pria longtemps devant l'autel, puis fit le tour de la nef en allumant toutes les lampes et se prosternant à maintes reprises. Alors les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; la dame blanche (belata tzena) sortit et l'on entendit, jusqu'à l'aube, un extraordinaire vacarme de rires macabres, de dents grincées, de tombes violemment refermées.

A une époque récente, Tirnovo se flatte d'avoir donné naissance au fameux ministre Stamboulof. Dès

1. Page 59.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE IV

LA LIGNE ROUTSCHOUK-VARNA ET LE DÉLI-ORMAN

La ligne de Routschouk à Rasgrad, Provadia et Varna. — Les routes bulgares. — Pisanitz. — Tourtak. — Rasgrad. — Kasrétchan et le défilé de la Madara. — Novi-bazar. — Les paysages tatares. — Provadia. — Choumla et son rôle militaire. — L'antique capitale de Preslav. — Un soir de mai à [illegible]. — La foire annuelle. — Le Déli-Orman ou la forêt folle et les Turcs. — La question de l'eau. — La mauvaise réputation du pays et son aspect très pittoresque. — De Choumla à Silistria par Kourtbounar. — Les costumes turcs et les ceintures vertes. — Les femmes aux airs de religieuses. — Le village turc d'Aïdoudou. — Les enceintes closes et l'intimité de la vie familiale. — L'arrivée à Hassanlar et son aspect des temps féodaux. — Un intérieur de paysan turc, ses enceintes barricadées et son joli arrangement. — Les motifs de tableau dans le Déli-Orman. — Nos cochers turcs. — Le pays où l'eau manque. — Kourtbounar. — La frontière roumaine. — Descente à Silistria. — De Silistria à Kémanlar. — Un marché turc. — Rasgrad. — Les gardes armés des chemins. — Les puits profonds de Balbounar.

Toujours au nord du Balkan que nous visiterons plus tard, le plateau prébalkanique s'élargit beaucoup, comme je l'ai dit, quand on dépasse, vers l'Est, le méridien de Tirnovo et Routschouk et il s'y introduit des éléments géologiques différents (calcaires cristallins excavés, perforés de grottes dans le Déli-Orman; calcaires en bancs durs et horizontaux du tertiaire dans la Dobroudja; escarpements de craie sénonienne dans la région de Choumla à Provadia),

qui en détruisent l'unité. Si l'on ajoute qu'un élément ethnographique et pittoresque nouveau est apporté par la prépondérance des Turcs dans le beau pays du Déli-Orman, ce seront, je pense, assez de raisons pour diviser cette description en plusieurs parties et pour insister un peu plus longtemps sur des régions fort mal connues, où mes itinéraires ont été particulièrement multipliés.

La région, dite du Déli-Orman ou de la forêt folle, qui forme un tout à elle seule, est située, au nord de la ligne de chemin de fer Routschouk-Rasgrad à Varna, dans le triangle compris entre cette ligne, le Danube et une limite Est assez mal définie, que l'on peut tracer un peu à l'ouest de Dobritcha et de Provadia. La voie ferrée, avec son mouvement de voyageurs, sépare ce territoire fort peu visité des plateaux beaucoup plus fréquentés, qui, au sud, prolongent ceux de Plevna et de Tirnovo. Nous suivrons d'abord approximativement la ligne de Routschouk à Tourlak, Rasgrad, Schaitandjik, Kaspitchan et Provadia, laissant pour un autre chapitre les environs de Varna et la mer Noire; puis nous reviendrons un peu en arrière et au sud afin de visiter la région de Choumla, Djoumaya, Preslav et Osman bazar et nous passerons ensuite à la description plus complète du Déli-Orman.

Ligne de Routschouk a Rasgrad, Provadia et Varna

De Routschouk à Rasgrad nous faisons, pour la première fois, connaissance avec une grande route bulgare. Sans vouloir offenser un service des ponts et chaussées qui travaille de son mieux, il faut bien avouer que ces routes sont encore, pour la plupart, très défectueuses. C'est là un de ces points auxquels on reconnait d'abord un pays neuf; car il est plus

facile d'improviser quelques lignes de chemin de fer que de créer tout un réseau de routes et c'est généralement par les premières qu'on commence. On peut le voir, par exemple, aux États-Unis, où les sportsmen les plus enragés ont tant de peine à faire circuler les automobiles qu'ils nous achètent. Surtout quand on arrive de France, accoutumé à ce réseau de grandes routes incomparable, par lequel les moindres hameaux sont mis en communication dans les parties les plus difficiles d'accès et les plus rebelles, on a une tendance à se montrer injuste pour des efforts qui ne datent pas, comme les nôtres, d'au moins deux ou trois siècles. Il ne faut jamais oublier, quand on juge la Bulgarie, que le pays a trente ans de date; car tout ce qui a pu précéder, au temps des Turcs, est néant. Mais, avec toutes ces restrictions, il n'en reste pas moins que la plupart des routes bulgares, même aux environs tout à fait immédiats de Sophia, de Routschouk et de Varna, sont bien mauvaises.

La plupart le paraissent d'autant plus qu'on les voit, en ce moment, dans une période transitoire, où, de tous côtés, on a entamé des travaux épars avec un budget trop faible pour les mener à bien tous ensemble : des travaux que, si nous étions en France, j'oserais qualifier d'électoraux. En sorte qu'on a détruit les anciennes pistes, sur lesquelles on roulait à peu près, pour les remplacer par d'épouvantables fondrières, le long desquelles un bout de chaussée à l'empierrement nouveau et veuf de tout cylindrage alterne avec une zone où l'on s'est contenté de placer les pierres inégales destinées à servir de fondement à la chaussée; après quoi, un remblai s'arrête court dans le vide; puis vient un bout de piste, le long duquel on voit, pendant deux ou trois kilomètres, de superbes tas de pierres apportés là aux environs des dernières élections et, depuis lors, oubliés dans leur sommeil paisible. Il y a des

exceptions et d'autant plus agréables qu'on les a achetées par la souffrance d'un plus long cahotage : il y en a, mais elles sont rares.

Heureusement les cochers turcs, auxquels on confie le bien-être de ses chairs endolories et parfois même la solidarité de ses membres, sont d'une habileté comme d'une endurance admirables. Accroupis à l'orientale sur leur siège, parfois juchés sur une accumulation de sacs, de malles et de ballots quand la place a manqué pour installer ceux-ci ailleurs, ils conduisent de là-haut placidement leurs quatre chevaux de front, attelés à quelque victoria très moderne, par des chemins où un cocher français de bonne maison refuserait de faire passer une charrette. Sans aucune exagération de voyageur, il est fréquent, lorsque le chemin suit une rivière ou un torrent, de voir le cheval de volée de gauche galoper un mètre plus haut parmi les fourrés sur la crête du talus, tandis que celui de droite est presque les pieds dans l'eau au bas de la berge et que les deux du milieu tirent vaillamment l'attelage embourbé dans un océan de boue. L'un glisse, l'autre s'effondre, les traits s'emmêlent dans un buisson, une roue s'enfonce et se coince dans la vase; le cocher, d'une voix douce, parle à ses chevaux et les encourage : « Allons, mon petit, tu vois bien que tu ne peux pas aller là; un effort; voyons, plus à gauche, tire bien, etc. »; tout craque, tout semble chavirer, tout rebondit et l'on passe. Chose phénoménale, j'ai fait plus de 1 000 kilomètres dans des chemins semblables sans aucun accident; une seule fois, un cheval, en traversant un pont, a jugé bon de s'introduire entre les planches pour aller toucher de ses pieds le torrent; le cocher s'est mis à l'eau; on a tiré par en haut, poussé par en bas, la bête a été remise sur ses jambes, et l'on a continué.

[illegible] route de Routschouk à Rasgrad. A propos de [illegible] e donne des notions [illegible]. [illegible] exposé à [illegible] aventure si grave; relativement [illegible] au moment de mon passage. [illegible] peut-être tout à fait aujourd'hui; c'est une grande [illegible] de communication [illegible] la façon de nos routes [illegible] bateau sans accidents de terrain [illegible] [illegible] d'une construction [illegible] quand je l'ai parcourue [illegible] un fond glacial sous la [illegible] [illegible] tion.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Une quinzaine de kilomètres plus loin, *Tourlak* est plus agreste et, si l'on veut, plus bulgare. Environ sept cents maisons sont là tellement disséminées, cachées au milieu des vergers que l'on soupçonne à peine l'importance de ce gros bourg. Chacune d'elles a son jardin entouré d'une enceinte palissadée et les arbres laissent seulement apercevoir de place en place quelque toit de tuiles ou de chaume. Un minaret; car dans cette région du nord-est par laquelle nous abordons la Bulgarie, les Turcs sont restés plus que partout ailleurs. On travaille à Tourlak des carrières d'une argile blanche réfractaire, que l'on exporte en Roumanie.

Quand nous rejoignons un peu plus loin, vers *Hiousendja*, à une douzaine de kilomètres de Rasgrad, la vallée du Lom, celle-ci a pris un aspect beaucoup plus imposant et les collines, des deux parts, s'élèvent à 100 ou 150 mètres au-dessus de la vallée, terminées, sur les deux flancs, par des bancs de calcaires oranges en terrasses, au-dessous desquels les couches plus marneuses s'inclinent en talus d'éboulement.

C'est sur la terrasse du nord que passe la voie du chemin de fer, tandis que la route reste au sud de la vallée, dans le fond de laquelle est la petite ville de *Rasgrad*. La gare de Rasgrad se trouve ainsi assez éloignée de la ville, à laquelle on descend par une belle route en lacets. Le pays est agréable; la vallée très verte, avec des herbages où paissent de grands troupeaux de chevaux ou de buffles, des arbres et des moulins. Rasgrad est une petite ville proprette, très moderne et, par suite, très insignifiante, dont le seul trait distinctif est une mosquée à quatre minarets.

Quand on continue vers le sud-est dans la direction de Varna, la vallée du Lom se termine et le plateau reprend monotone; abordant ici la Bulgarie suivant sa ligne de chemin de fer la plus ancienne, c'est-à-dire

la plus naturelle et la plus facile, nous pouvions nous attendre à ce que le côté tourisme fut sacrifié. Le paysage ne reprend de l'intérêt que lorsqu'après avoir passé une ligne de crête insensible, on passe de la vallée du Lom, qui descend à l'Ouest vers le Danube, dans celle de la Provadia qui, la prolongeant au nord-est, aboutit à Varna sur la mer Noire.

Il y a là, à *Kaspitchan*, un petit coin fort curieux, où la rivière la Madéra, avant de se jeter dans la Provadia, attaque et tranche de vive force une bosse calcaire, apparue de la façon la plus insolite au milieu de la vallée très plate et très unie. Vue à distance, cette entrée de rivière dans une petite gorge qu'elle traverse en serpentant, ressemble à une disparition dans un gouffre. Les deux berges ne sont pas bien hautes, une quinzaine de mètres, mais elles sont coupées en escarpement et très rapprochées ; la rivière s'y engage par une entaille (dont la présence, en ce point, offre un réel intérêt géologique), passe par un moulin, tourne à angle droit et va ressortir, un kilomètre plus loin, dans la plaine marneuse, ayant recoupé de part en part ce mamelon calcaire, qu'il lui eût été, ce semble, si facile de contourner.

Non loin de là, *Novi-Bazar* est un grand village très étalé et poudreux, dont la turquerie donne déjà une idée du Déli-Orman, qui commence à peu près ici : une turquerie plutôt réservée et close que farouche, où toutes les demeures se dissimulent et s'enferment derrière une enceinte en branches tressées de deux mètres de haut, mystérieusement garnie d'un enduit de pisé bien continu pour empêcher toute indiscrétion du dehors.

J'ignore s''il y a eu ici quelque ancienne ville; mais on le dirait à voir, dans les murs, ces gros blocs de pierre taillée, contrastant avec les mauvais matériaux dont on les bâtit d'habitude : pierres de taille, qui, si

souvent, dans les pays orientaux, ont été empruntées à des ruines antiques.

Vers le sud-est, en descendant la vallée dans le sens de Provadia, nous rencontrons, pour la première fois, une belle route, de très jolis tableaux, des formes de terrains accidentées qui caractérisent en principe, dans toute la région de Choumla, Provadia et Devna, les escarpements de la craie sénonienne.

Ici encore, je suis obligé de faire appel à la géologie pour expliquer le paysage. Dans toute cette région, sur les sédiments du crétacé inférieur, s'est étendue jadis, par un phénomène de transgression marine, la mer sénonienne, apportant d'épaisses masses de craie, qui ont, par suite, recouvert tantôt l'un, tantôt l'autre des terrains antérieurs. A Choumla et à Provadia, c'est, en général, sur des masses de marnes grises qu'est venue se déposer la craie. Il est, dès lors, facile de prévoir l'aspect pittoresque qui a pu en résulter. Les érosions, laissant la craie sur les plateaux, ont, dans les vallées, attaqué à des degrés divers les marnes plus friables, qui se sont éboulées sur les pentes. Ces vallées, généralement très larges et tout à fait disproportionnées d'étendue avec le cours d'eau qui y subsiste aujourd'hui, présentent donc une grande étendue de prairies absolument horizontales entre des pentes de marnes, que dominent les blancs escarpements crayeux, terminés par des formes tabulaires. Plus ou moins profondément entamé ici ou là suivant les sinuosités de la vallée, le plateau s'avance sur celle-ci par une série de redans, de bastions fortifiés, qui, tous surmontés par une table plate à peu près à la même hauteur, s'enfuient et semblent descendre en perspective dans le sens de la vallée jusqu'à l'horizon.

La vallée, d'une horizontalité parfaite, est à peine égratignée par le mince sillon du ruisseau, que l'on a

peine à apercevoir et dont, le voyant, on distingue encore plus malaisément le sens du courant; les grandes troupes de chevaux y paissent librement; quelques arbres assez rares sont piqués de place en place. Sur les premières pentes marneuses des coteaux, un peu d'herbe pauvre met une légère teinte verte et des fourrés malingres s'efforcent de grandir; plus haut les escarpements de craie dessinent, à deux ou trois niveaux, des bancs, des terrasses surplombantes en retrait l'une sur l'autre : terrasses, où, quand on s'approche, on distingue des perforations, des trous, des commencements de grottes.

L'arrivée à *Provadia* surtout est fort belle, quand, descendant du plateau, on aperçoit, à l'extrémité de la vallée herbeuse au tapis uni comme une pelouse et semé de taches noires par les chevaux épars, les blancs minarets et les maisons claires de la ville.

Le même aspect se prolonge jusqu'à la région des sources de Devna, où l'on trouve ces grands lacs nommés des limans et les grès nummulitiques de Varna; mais c'est là une région qui se rattache déjà à la côte de la mer Noire, à l'occasion de laquelle sa description trouvera place plus tard et il nous faut d'abord, avant de parcourir le Déli-Orman, retourner un peu en arrière et nous écarter vers le sud pour visiter la région de Choumla.

Choumla, au voisinage de laquelle la ligne directe de Sophia à Varna se réunit à l'embranchement de Routschouk, est dans un autre bassin hydrographique que celui de la Provadia, sur un affluent du Kamtchik, qui draine tout le flanc nord-est des Balkans vers Preslav, Djoumaya, Osman-Bazar, Kotel, etc....

C'est le point d'aboutissement d'une des principales routes transbalkaniques, à peu près la seule, avec la Schipka à l'ouest, qui soit dès aujourd'hui réellement et facilement carrossable, par Djoumaya, Osman-

Bazar, Kotel et Slivno. Une autre route, encore plus facile, qui n'a même pas de col à franchir, va directement par Preslav et Virbitcha à Iamboli et, de là, à Andrinople. Dans cette partie, la chaine des Balkans s'atrophie presque jusqu'à disparaître et ne constitue pour ainsi dire plus un obstacle. On va donc tout droit, du nord au sud, de Silistria à Choumla, Preslav, Iamboli, Andrinople et Constantinople. Une voie naturelle aussi facile et qui relie aussi directement Constantinople avec la Russie a été, de tout temps, suivie par les mouvements des peuples et par les armées. Ses étapes naturelles, à la rencontre des vallées transversales, ont formé des villes : Preslav-Choumla, à l'intersection du Kamtchik; Iamboli sur la Toundja; Andrinople, beaucoup plus important, au point où l'on rejoint l'autre grande route mondiale qui, par la Maritza, réunit tout l'Occident avec Constantinople et l'Asie.

J'ai déjà cité, dans le chapitre historique[1], quelques cas où cette voie fut utilisée. C'est, notamment, par là que le basileus Jean Tzimiscès, en 972, marcha à la rencontre de Sviatoslav et des Russes conquérants de la Bulgarie. A cette époque, la capitale de la Bulgarie, avec l'aoul de ses tzars magnifiquement relevé par le tzar Siméon, était à Péréiaslavets ou Preslav (pour les Turcs Eski-Stamboul), à 16 kilomètres au sud de Choumla. Jean Tzimiscès, parti d'Andrinople par le col de Dobröl, s'empara de Preslav, sous prétexte de délivrer les Bulgares prisonniers des Russes; et bientôt l'incendie, suite du pillage, dévora la ville. Puis, en quinze jours, l'armée se dirigea, par Provadia et le Déli-Orman, vers Silistria, dont j'ai déjà raconté le siège.

Par cette même route passa, en 1829, dans le sens

1. Page 44.

inverse, l'armée russe marchant de la Dobroudja et de Silistria vers Andrinople.

Le 7 mai 1828, après d'interminables négociations, les Russes avaient traversé le Pruth; le 8 juin, ils étaient au Danube et, de Satounovo, s'avançaient



MOULIN A FOULON PRÈS DE RADEVTSI (page 224).

dans la Dobroudja; bientôt ils prenaient Constantza (Kustendji). Mais il fallut faire le siège de Varna, de Choumla, de Silistria. Dans une campagne d'automne en Dobroudja, sous les pluies, les troupes fondaient par la maladie plus que par le feu de l'ennemi. Au bout de peu de temps, sur 100 000 hommes, il en restait à peine 60 000. Après avoir enlevé Varna par trahison, les Russes durent abandonner le siège de Silistria avant l'hiver et c'est seulement à l'été suivant que Diébitch, dit le traverseur des Balkans (Zabalkanski),

vient prendre Andrinople et dicter une paix humiliante à la Turquie.

Aux débuts de la guerre de Crimée, c'est encore à Choumla que les Turcs avaient massé leurs principales réserves en arrière de la ligne bien défendue du Danube et c'est là que, le 20 mai 1854, les généraux en chef français et anglais firent une promenade demeurée historique, à la suite de laquelle le théâtre des opérations sembla un moment devoir être porté sur les Balkans et en Dobroudja.

Arrivés la veille par mer de Constantinople, le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan suivirent ce jour-là cette route de Varna à Provadia et à Choumla, le long de laquelle nous venons de parcourir, en sens inverse, la voie actuelle du chemin de fer, observant, sur leur chemin, à la fois la fertilité de la terre, la beauté des paysages verdoyants et la misère des paysans bulgares, placés entre la crainte des Baschi-Bouzouks et la terreur des Russes. A Choumla, ils inspectèrent avec satisfaction les troupes turques et rentrèrent le lendemain à Varna pour y rester immobilisés dans une inutile attente plus de trois mois.

Pendant le XIX[e] siècle, Choumla est, d'ailleurs, toujours resté, jusqu'à son démantèlement de 1878, une des grandes places fortes destinées à barrer cette Dobroudja, qui, sans cela, eut ouvert une voie d'accès trop facile et trop immédiate aux envahisseurs : un des sommets de ce quadrilatère, presque aussi connu que le quadrilatère lombard, dans lequel s'était massée, pendant la campagne de 1878, l'armée turque de l'est, tandis que l'armée d'Osman pacha à l'ouest atteignait Plevna, tenant les Russes entre les deux. A ce moment, Choumla eut à subir son dernier siège.

Aujourd'hui, Choumla est une grande préfecture populeuse, dont la principale partie et la plus visible est très moderne, tandis que le fond de la ville et ses

quartiers bas gardent encore un aspect un peu oriental. Il faut regarder Choumla de loin et visiter surtout ses vieilles rues pour lui trouver quelque pittoresque. Au pied des collines de craie blanche qui étincellent au soleil, coupées de place en place par les teintes plus sombres des bois, on voit alors se déployer toutes les maisons basses, aux toits de tuiles brunis, aux enduits clairs, aux jeux d'ombre imprévus produits par le désordre de tous ces plans disposés au hasard et sans règle. Une grande mosquée, une dizaine de minarets épars et, à défaut de cyprès, quelques peupliers servent de points de repère dans ce dédale et donnent ces traits verticaux, qui, clochers minarets ou arbres, manquent ailleurs parmi les lignes trop habituellement horizontales des paysages.

A l'extrémité de Choumla, et au delà du quartier turc, on a converti récemment en jardin public un fond de vallée, où les escarpements crayeux se resserrent et se couvrent de bois. A travers les arbres serpentent des chemins ombreux et frais, le long desquels courent des ruisseaux; des bancs de craie aux saillies surplombantes forment des sortes de grottes sans profondeur et des terrasses. Cette fraîcheur et ces ombres charment dans un pays où les arbres groupés d'un certain âge sont généralement rares. L'ensemble a un air un peu normand rappelant les valleuses des environs de Trouville, de Dieppe ou d'Etretat.

C'est au sud de Choumla que se trouvait, comme je viens de le dire, la capitale de la Bulgarie primitive, transportée ultérieurement de plus en plus vers l'ouest et le sud-ouest, à Tirnovo, à Sophia, puis dans les montagnes de la Macédoine, à Vodena et Achrida. La ville, qui s'appelait alors Péréiaslavets, avait été nommée plus tard par les Turcs Eski Stamboul ou vieille Stamboul; les Bulgares, qui [illegible]

de leur mieux toutes ces traces subsistantes d'une occupation maudite pour relier leur avenir à leur passé, lui ont rendu son nom de *Preslav*. On y voit encore de grands pans de muraille et des masses de ruines, qui, malgré tout ce qu'on en a pu prendre pour les constructions de Choumla, témoignent aussitôt d'une ville autrefois importante. Il faut s'imaginer là, au IXe siècle, une de ces cités barbares établies au contact de la civilisation byzantine, où ces deux éléments contradictoires de sauvagerie primitive et de luxe très raffiné s'associaient en un bizarre mélange : une de ces enceintes fortifiées enserrant le désordre des habitations, des palais, des tours et des églises, dont nous pouvons encore nous faire quelque idée en visitant un kremlin russe ou un couvent du mont Athos. Les constructions de bois brun aux soubassements de pierre devaient y avoir des terrasses couvertes, des escaliers extérieurs, des logettes pour les veilleurs et, au dedans, de grandes pièces très sombres, avec un fouillis de tentures orientales, de tapis éclatants, de peaux de bêtes et d'armes brillantes, dans une odeur de fauve et de cuir.

Plus loin, entre Choumla et Djoumaya (Eski-Djouma), nous retrouvons ces aspects tabulaires, dont j'ai déjà essayé de donner une idée et qui caractérisent toute cette partie du plateau prébalkanique, où l'horizontalité habituelle des lignes forme un contraste frappant avec les Balkans plissés et redressés que l'on peut atteindre plus au sud en quelques heures. De tous côtés, les profils de l'horizon se dessinent, suivant le hasard de l'érosion et un peu aussi suivant la distance de laquelle on les considère, en trapèzes plus ou moins allongés, ou plus ou moins réduits à un triangle. En les voyant pour la première fois, une comparaison, qui surprendra peut-être, s'est imposée à mon esprit, celle des Kopje dominant la plaine dans

l'Afrique du Sud; ils ressemblent à ces mamelons dressés au-dessus du désert du Karoo, qui ont si fréquemment servi de défense pendant la guerre anglo-boër.

Hautes souvent de 100 mètres et plus, ces collines, toujours terminées au sommet par un banc tabulaire en escarpement, ont des pentes, tantôt légèrement verdies et comme saupoudrées de gazon, tantôt plus foncées sous les taillis. Parfois les deux flancs de la vallée se rapprochent en une véritable gorge. Des bancs plus durs dessinent, sur la pente, des cordons, que l'œil peut suivre à perte de vue.

Djoumaya, que les Turcs appelaient Eski-Djouma, est une vraie ville commerçante d'environ 12000 âmes, aux maisons basses, construites à la turque et très étalées, avec un petit ruisseau que coupent des ponts accédant à chaque maison et une route poudreuse traversant toute la ville dans la direction du champ de foire et de la gare.

Notre arrivée à Djoumaya un soir de printemps est un des jolis souvenirs de mes courses en Bulgarie, mais un de ces souvenirs après lesquels on courrait vainement sur la foi des guides et des récits, une de ces impressions qui tiennent tout entières à l'heure du jour, à la saison, au moment, à la disposition d'esprit personnelle.

Nous descendions du Balkan au mois de mai par la grande route de Kotel et de Dervent et nous avions traversé les défilés fleuris de lilas du Dervent pour ressortir dans les plaines vertes, où, de tous les côtés, brillaient en chantant les fontaines. Au coucher du soleil, nous entrons dans Djoumaya, où l'on nous avait prévenus d'avance que, vu la foire, nous aurions quelque peine à trouver un gîte, et le premier aspect de la ville poudreuse, encombrée, sillonnée en tous sens par d'innombrables voitures enveloppées de poussière, ne fait qu'accentuer cette crainte fâcheuse, en nous inspi-

rant le regret d'avoir quitté la montagne aux frais ombrages, aux eaux claires, pour une si vilaine et sordide civilisation. Cependant, devant la porte de l'hôtel peu engageant et d'ailleurs comble, ainsi que nous l'avions supposé, le gendarme chargé de préparer notre étape se tient au port d'armes; par une ruelle étroite, il nous conduit là où nous devons loger, « chez l'habitant », et aussitôt l'impression fâcheuse se dissipe...

Dans les voyages de ce genre qui tiennent un peu de l'exploration, c'est, assurément, pour ceux qui aiment leur liberté et leurs aises, une cause d'ennui, mais c'est aussi une source charmante d'imprévu et de rencontres originales que cette nécessité de trouver chaque soir, au lieu de l'hôtel banal avec son éternel suisse galonné, son ober-kellner en habit noir, son groom d'ascenseur et son nègre, l'hospitalité si souvent cordiale d'un inconnu, qu'on ne verra peut-être plus de toute sa vie, mais dont on se rappellera longtemps les traits et même les paroles. Je compte ainsi, parmi mes meilleurs souvenirs de voyage et les plus présents, telles soirées passées dans un couvent de Grèce ou de Palestine, dans cette maison turque parmi les rosiers d'Hassanlar, en Déli-Orman, dans ce vieux logis XVIII[e] siècle de Molivo à Mytilène, dans ce chalet de bois au-dessus d'un lac verdoyant près de Christiana...

Il est très difficile, en pareil cas, de faire comprendre, à ceux qui ne l'ont pas vu, l'attrait que pouvaient avoir ici ce petit bout de jardin et de cour dallée, avec ses tonnelles de vigne vierge et ses glycines, le puits moussu entouré de verdure, ces buis taillés encadrant des parterres de tulipes, de pivoines rouges et de boules de neige en fleurs, ce mélange de végétation régulièrement alignée, de vieilles pierres et de marbre, qui donnait l'idée de ce qu'ont pu être les jardins romains de Pompéï; et, dans le fond, ouvrant leurs larges

fenêtres sur cette cour fleurie et verte [illegible] trois maisons basses, dont l'une au fond, à [illegible] accédait par quelques marches de bois et [illegible] ouverte d'isba, était la nôtre. Tout, dans [illegible] l'hôtesse avenante et sa petite fille, la chambre [illegible] aux murs de bois, au tapis bulgare, aux [illegible] propreté immaculée, la lampe familiale, les [illegible] avait un air de vieille chose tranquille, intime [illegible] cienne demeure provinciale, faiblement et [illegible] éclairée par le jour tamisé d'un jardin de [illegible]

Cette jolie maison devait seulement nous [illegible] abri pour la nuit et l'on avait préparé ailleurs [illegible] repas dans une salle basse d'auberge, ouvrant sur la route en contre-bas, animée et vivante : une salle bien banale avec des paysans bulgares assis à des petites tables, l'installation ordinaire du [illegible] dans un coin et des portraits en chromos représentant quelques souverains, ou chefs de bandes bulgares accrochés au mur. Rien assurément dans cette salle, [illegible] jour, n'eût même attiré l'attention [illegible] elle avait ou paraissait [illegible] ses lumières que [illegible] agiter en déplaçant [illegible] porte ouverte [illegible] un [illegible] dis que [illegible] surtout [illegible] gares [illegible] Italiens [illegible] basse [illegible] d'un [illegible]

musique la plus banale complète parfois admirablement l'impression nerveuse qui résulte du décor. Superposée au grand silence des choses inanimées, elle achève et résume cette sensation d'artificiel un peu théâtral, qui charme, par sa surprise même, lorsqu'on la rencontre dans la nature. Ainsi les barcaroles lointaines ou les Santa Lucia des barques errantes entendues dans l'ombre, sur les lacs d'Italie, sur la baie de Naples, sur les lagunes de Venise; ainsi les violons des tziganes dans un cabaret du steppe hongrois, et ces chœurs d'hommes qui, la nuit, passent en se répondant sur la place de quelque vieille ville ombrienne ou toscane, puis s'éloignent, toujours chantant, comme les Capulet au sortir du bal dans le « Roméo et Juliette » de Berlioz...

Le lendemain, il est inutile de dire que toute cette poésie d'un instant s'était envolée; de semblables impressions n'aiment pas la lumière crue du soleil; mais la foire de Djoumaya devait nous offrir un plaisir d'un autre genre.

C'est une très vieille coutume de l'Orient et ce fut aussi, dans le temps jadis, un usage de nos pays que ces vastes foires annuelles, pour lesquelles on bâtit une ville entière et où l'on vend, achète et échange, pendant quelques jours, toutes les marchandises imaginables. Qui n'a entendu parler de la fameuse foire de Nijni-Novgorod et de la rencontre qui s'y faisait entre les marchands de la Sibérie ou de l'Oural, de la Volga, de la Petite-Russie et de la Perse. En Bulgarie, il y avait ainsi, au temps des Turcs, quand les communications avec l'étranger étaient impossibles, quand, dans le pays même, les routes en général n'étaient pas sûres, quelques foires fameuses, où l'on voyait venir, pour acheter de la soie, jusqu'à des commerçants d'Asie-Mineure et d'Italie. On cite notamment, comme les plus fameuses, celles de Simla,

d'Ouzoundjovo, entre Andrinople et Philippopoli et de Djoumaya.

Mais partout le développement des chemins de fer, le progrès des transports, la concurrence des commis-voyageurs, font disparaître peu à peu ces vieux usages. La foire de Nijni elle-même déçoit singulièrement, par son aspect trop propre, trop industriel, de bazar permanent aux boutiques de ville. Comment, quand les dames bulgares peuvent habiller leurs enfants à quelque Bon Marché de Paris, de Vienne ou de Berlin, quand les paysans eux-mêmes ont des magasins dans toutes les villes, des dépôts jusque dans les villages, les foires conserveraient-elles leur ancienne prospérité ? Il faut se hâter de les voir comme une chose curieuse qui se meurt.

A cet égard, j'ai été particulièrement favorisé en visitant la Bulgarie à la fin de mai, au moment où, les routes devenant praticables après les pluies de l'hiver et les travaux de la moisson n'étant pas encore commencés, toutes les grandes foires se tiennent. Celle de Djoumaya, qui dure environ huit jours, est une des plus importantes.

Le spectacle de ce bazar ressemble, du reste, un peu à celui des grands bazars de Constantinople, Smyrne, Brousse, etc., sauf qu'il est momentané et non permanent et se tient dans des baraques édifiées en grande partie pour la circonstance au milieu de la plaine, avec des rues qui sont ouvertes au soleil, au lieu d'être voûtées, et relativement obscures, comme celles des bazars orientaux; mais, là-dedans, mêmes étalages de marchands de tous genres, depuis les tapis de haute laine jusqu'aux blocs de sel gemme et à la ferraille, avec même grouillement de costumes turcs. Ce bazar, c'est déjà un retour dans la turquerie, où nous allons rentrer plus complètement en Déli-Orman ; et, il faut bien le dire, les Turcs, précisément parce qu'i-

sont réfractaires à tout progrès, sont un élément exquis dans le paysage. Pittoresque un peu démodé aujourd'hui en art, où l'on ne veut plus d'exotisme, où l'on craint les couleurs vives; il faut à nos peintres des impressions grises du pays natal; pourtant les Delacroix, les Decamps, les Marilhat n'avaient pas tort d'aimer et d'admirer ces « Teurs », en dépit de Tartarin... Aux abords du bazar, les multitudes de charrettes dételées, brancards en l'air, rappellent plutôt nos pardons bretons et nos foires du Limousin que les caravanes de chameaux entrant dans le bazar de Smyrne; mais on retrouve vite les étoffes colorées flottantes en travers des avenues, les échoppes sombres avec les marchands accroupis sur leurs tapis, fumant le narghilé dans une attente placide, les vendeurs d'eau avec leur machine de cuivre étincelante, faisant sonner leurs sonnettes et, parmi tout cela, des tziganes montreurs d'ours et de singes, des parades de saltimbanques.

Le Déli-Orman.

Le Déli-Orman est ce prolongement sud-ouest de la Dobroudja, qui s'intercale dans le triangle Silistria-Routschouk-Provadia.

Comme je l'ai fait remarquer déjà, sa limite, vers l'Est, dans le sens de la Dobroudja proprement dite, n'apparait pas nettement sur une simple carte géographique; en passant d'une région à l'autre le relief garde, dans son ensemble, une allure analogue; mais une carte géologique manifeste aussitôt la différence, qui, lorsqu'on parcourt le pays, se traduit de toutes façons par l'aspect du paysage, par les cultures, par les habitants eux-mêmes. En deux mots, on peut dire que le Déli-Orman est surtout la région où les calcaires crétacés à « réquiénies » pro-

duisent, par leur corrosion facile, par la pénétration des eaux dans leurs cavités profondes, par les disparitions de rivières connexes, les aspects dont les types classiques se trouvent dans le Karst d'Istrie, dans l'Illyrie et le Monténégro. La Dobroudja est, au contraire, un grand plateau de calcaires tertiaires sarmatiens à manteau de loess argileux, faiblement ondulé, sans excavations souterraines, sans vallées en gorges ou cañons, d'allure assez monotone.

Un caractère fâcheux, qui est commun à ces deux pays, avec des conséquences très différentes, est le manque d'eaux courantes, rivières ou ruisseaux; on ne trouve de sources, et toujours précaires, que lorsque le revêtement brun de loess, comparable à un feutre spongieux, s'est trouvé assez épais et localement recoupé assez bas par l'érosion des vallées pour les alimenter. Mais les deux calcaires, pourtant très différents d'âge et de structure, qui forment le sous-sol, crétacés et tertiaires, sont également propres à la pénétration des eaux, qui s'y infiltrent par les cassures en les élargissant et circulent souterrainement, sans bénéfice pour l'homme, au lieu de rester normalement à la superficie. On observe, dans les deux cas, un phénomène hydrologique, qui se traduit sur les cartes par l'amincissement progressif des rivières à mesure qu'elles descendent vers l'aval; les vallées qui par leur développement, témoignent pourtant d'un ancien régime hydrographique puissant, s'assèchent de l'amont à l'aval; les eaux tarissent et aucune des rivières, parties pour arriver au Danube ou à la mer Noire, ne parvient, à ciel ouvert, jusqu'à son but.

Il ne faudrait pas croire pour cela que ces pays sans eaux apparentes aient rien de désolé et de désertique; loin d'être inhabitables comme on pourrait d'abord le supposer, ils sont très fertiles, les pluies étant très suffisamment abondantes et il en résulte seulement

une certaine difficulté pour l'alimentation des bestiaux et des hommes. Le problème de l'eau, que certaines descriptions avaient démesurément enflé, se présente en réalité, comme nous le verrons tout à l'heure brièvement, dans des conditions auxquelles nous sommes très habitués en France et qui n'effrayent personne dans des parties très riches de notre pays, comme la Beauce, les plateaux crayeux de Normandie ou le Poitou.

J'ajoute aussitôt que, malgré une similitude d'ensemble, les deux régions de la Dobroudja et du Déli-Orman, rapprochées par nous en ce moment, offrent, à cet égard, une différence essentielle, d'où résulte la dissemblance immédiatement apparente dans les caractères du pays. En Dobroudja, le calcaire perméable aux eaux est peu épais et repose presque immédiatement sur des bancs marneux imperméables, faisant partie du même système et, en moyenne, horizontaux comme lui. Il en résulte que les eaux souterraines, retenues dans leur pénétration profonde par les marnes, viennent sourdre au jour en de nombreux points où l'érosion des vallées a pénétré jusqu'à elles, surtout dans le sud-ouest et sur les côtes de la mer Noire. En ces points, l'eau ne fait donc nullement défaut; mais, même partout ailleurs, la nappe d'eau souterraine, ou plutôt le système de filets d'eau souterrains, qui occupe un niveau remarquablement continu et constant, est assez voisin de la superficie pour qu'on puisse l'atteindre par des puits, dont les plus profonds ne dépassent pas 80 mètres. Les habitants le savent bien; ils ont, de longue date, foré de tels puits en nombre considérable, installé des moteurs animés ou mécaniques et, s'il en résulte une certaine gêne, ils y sont accoutumés. La Dobroudja est, par suite, une magnifique plaine de moissons, remarquablement mise en valeur, avec de très grandes fermes

à riches propriétaires bulgares et des villes où l'on sent que l'argent abonde.

Tout autre est le cas du Déli-Orman, où, sauf les sources précaires du loess, il a fallu, jusqu'à ces derniers temps, se contenter de mares et d'étangs artificiels, même pour la boisson des hommes. Il en est résulté que ce pays a, jusqu'ici, rebuté les immigrants bulgares et, par conséquent, gardé sa population turque, demeurée là avec ce caractère archaïque, avec cette placide indifférence pour notre progrès occidental qui la caractérisent partout. Quand on a essayé d'attirer ici des paysans bulgares, soit des Balkans, soit du Rhodope, où la terre cultivable commence à manquer, on s'est toujours heurté à la nostalgie d'hommes venant d'un pays aux sources claires, abondantes et fraiches, qui, forcés de boire l'eau croupie des étangs, se croyaient transportés dans un Sahara. Si l'on joint à cela les conséquences topographiques immédiates de ce régime karstique qui domine ici, avec ses trous, ses entonnoirs, ses vallées sèches à gorges escarpées, ses zones d'effondrement, etc..., on s'expliquera aisément comment le Déli-Orman, au lieu d'être cultivé et déboisé à la façon de la Dobroudja, est, au contraire, presque tout entier resté en taillis, en bois, en forêts, avec des prés plantés de grands arbres, des enclos coupés de haies, des surprises d'horizon imprévues et des retombées dans l'ombre, qui rappellent le Perche et la Vendée.

Un pays de bois, de taillis et de haies, avec des grottes, des excavations, des trous cachés sous la feuille et, en même temps, un pays où l'élément civilisé a difficilement pénétré d'abord, ne pouvait manquer de prêter aux aventures et d'acquérir une réputation un peu farouche. Les mêmes raisons, qui ont prolongé la chouannerie dans le Bocage et la Vendée, ont fait longtemps du Déli-Orman un pays redouté, où

l'on ne s'aventurait qu'en tremblant. Au début même de l'émancipation bulgare, tous les malfaiteurs du pays, que traquait ailleurs l'organisation méthodique de la gendarmerie, s'étaient donné rendez-vous dans ce coin, où il fallut appeler un régiment pour les cerner. Quoiqu'il subsiste quelque chose de ce temps déjà lointain dans les récits que l'on fait, en Bulgarie même, sur le Déli-Orman, j'ai pu constater que, là comme partout ailleurs dans le pays bulgare, la sécurité est absolue, tout à fait comparable à celle que l'on peut avoir dans un vieux pays comme la France. Après avoir circulé à toute heure dans les chemins les plus extraordinaires du Déli-Orman, je n'ai ni rencontré moi-même ni entendu raconter le moindre incident romanesque, la moindre histoire de brigands, dont tout voyageur est fier de pouvoir orner son récit. Il a fallu me résigner à ne courir aucune espèce de danger.

Le Déli-Orman, qui est un très joli et très séduisant pays, fournissant à chaque pas des motifs de tableau, se trouve donc actuellement dans cette phase propice, où la circulation y devient possible sans que le pittoresque ait disparu. La population turque, qui domine encore presque exclusivement dans des régions entières, introduit, dans cette verdure des grands bois, des vallons herbeux, des coteaux plantés d'arbres, que je comparais tout à l'heure au Perche, et qui rappelle également le pays basque, une note dorée, une bigarrure de costumes : pour tout dire, des touches de vermillon, de carmin et d'orange, éminemment propres à faire valoir le fond verdoyant, sur lequel elles se détachent, en prenant tout leur relief elles-mêmes.

Mais il est grand temps de voir le Déli-Orman avant que tout cela n'ait été transformé. La question de l'eau, qui a immobilisé ce pays dans son sommeil de la Belle au Bois Dormant, n'est, en aucune façon, insoluble avec les engins mécaniques dont nous disposons

aujourd'hui. Il suffit de forer de 100 à 150 mètres pour trouver l'eau en grande abondance et d'établir un moteur à essence ou simplement à vapeur pour avoir, dans ces villages jusqu'ici déshérités, le luxe très moderne des bornes-fontaines. L'argent ne manque pas pour un tel travail, on a déjà commencé à l'entreprendre et, d'ici peu, on verra sans doute la population bulgare venir ici refouler les Turcs, comme partout ailleurs, en défrichant le pays et le transformant...

Pour prendre une idée plus nette de cette région, nous allons la parcourir en zigzags de Choumla à Silistria, Rasgrad, Balbounar et Routschouk, suivant mes itinéraires.

La première route de Choumla à Silistria par Kourtbounar est, comme je l'ai déjà fait remarquer, une voie historique, suivie à maintes reprises par les envahisseurs qui allaient de Byzance assiéger Silistria ou de Silistria conquérir Byzance : notamment, en 972, par Jean Tzimiscès marchant contre Sviatoslav. En tant que voie carrossable, la route est loin d'être achevée et il reste plusieurs tronçons à établir ; mais ce que j'ai dit en commençant des chemins et des cochers bulgares me dispense d'expliquer comment nous avons pu rester sans cesse en voiture pour faire tous ces trajets du Déli-Orman, devant lesquels un cocher, gâté par nos routes françaises, aurait reculé d'horreur.

Nous partons un matin de *Choumla*, pour la station de *Schaitandjik* (sur la ligne Routschouk-Varna), qui possède le luxe remarquable d'un buffet et nous servira donc d'étape. C'est encore le plateau décrit au chapitre précédent, le grand plateau d'herbages et de blés, également verts en ce mois de mai, que dominent les collines de Choumla, autour desquelles nous commençons par tourner. Le Déli-Orman ne commence qu'au delà de la voie ferrée ; mais la turquerie se traduit

déjà par le grand nombre de costumes orientaux, de bonshommes au grand turban bariolé, à la large ceinture rouge ou verte, à la culotte pistache ou noire, rencontrés sur le chemin : personnages semblables, avec leur barbe grise et leur grand bâton recourbé, à des pasteurs bibliques et dont les couleurs ressortent merveilleusement sur ce fond vert, pareil à celui qu'affectionnait Holbein pour ses portraits. Nous croisons aussi des voiturées de femmes toujours vêtues de noir et voilées de blanc comme des religieuses; mais ce sont surtout des hommes, qui se distinguent aussitôt des autres Turcs de Constantinople ou d'Asie par la prédominance d'un certain vert très monté de ton et un peu sombre, un vert arsenical, que connaissent bien tous les voyageurs en Orient pour l'avoir observé sur les pupitres des mosquées ou sur les catafalques des sultans. Les Turcs du Déli-Orman auraient été classés de droit parmi les Verts, s'ils avaient pris part aux rivalités des cochers de Byzance.

Le vert n'exclut pas le rouge fort heureusement. La tache vermillon d'une ceinture, d'un turban, d'une couverture de selle, qui éclate si harmonieusement dans les aquarelles rapportées du Maroc par Delacroix, existe ici abondante et joue le même rôle colorant que dans tout l'Orient.

Avec ce vert et ce rouge, ne nous représentons pas nos Turcs comme des oiseaux du paradis ou des perroquets. Je viens de dire combien le costume des femmes était, en général, sobre et monacal, avec son blanc et son noir. Cet aspect de religieuses discrètes et chastement enveloppées dans leur coiffe est celui qui frappe d'abord quand on rencontre ici des paysannes turques dans la campagne. Je me rappelle notamment, à la rencontre de certain chemin montant, l'apparition d'une vingtaine de femmes, qui, je ne sais pourquoi, marchaient par deux ou trois à la

file, les dernières émergeant à peine à mi-corps, tandis que les premières arrivaient droites et lentes à mes côtés; d'une main posée sur la poitrine, elles serraient le voile blanc passé autour de leur tête dont l'autre main tenait le bout tombant; seul le



LA VALLÉE DE RADEVTSI (page 220).

bas de leur jupe passait noir : on eut dit une panathénée de vierges et l'on s'attendait à les entendre chanter quelque psaume, quelque requiem ou quelque litanie.

Dans les costumes d'hommes également, il y a beaucoup de tons sombres ou de blanches clartés, avec quelques notes éclatantes. La culotte est presque

toujours noire ou bistre, avec des soutaches noires dessinant des arabesques autour des poches, rarement blanche; les vestes sont indigo à soutaches noires, ou violet, ou bleu violacé, ou bleu gris, ou gris à raies bleues verticales. La couleur voyante est dans la ceinture verte ou rouge, dans le turban jamais tout à fait rouge, mais le plus souvent fait d'une étoffe rayée et enroulée, avec du rose, du violet, du jaune, de l'orange, parfois du bleu, enfin dans la chemise à raies ou à fleurs roses, rouges, violettes, etc., quand l'homme l'a mise à découvert en jetant sa veste sur l'épaule.

Mais ces couleurs ne seraient peut-être d'aucun effet sur un fond terreux ou bistre. Pour s'imaginer l'impression colorée du Déli-Orman au printemps, il faut toujours, derrière ces personnages aux tons éclatants, se représenter un tableau vert, d'un vert clair, un peu bleuté, mat et très uniforme, le vert d'une herbe rase dans une atmosphère légèrement chargée de brume...

La voie du chemin de fer une fois traversée à Schaitandjik, et, une fois passée, avec elle, la ligne de collines qui sépare le Danube de la mer Noire, nous commençons à descendre en pente douce dans les bois. Maintenant nous sommes en Déli-Orman, dans le pays des ravins boisés, des vallonnements étroits et vite assombris, des taillis de chênes et des courtes cultures piquées d'arbres : le pays aussi de la pittoresque turquerie. Le chemin inégal monte, descend, contourne les vallées et, parfois, arrivant sur un plateau, découvre au loin des horizons accidentés de semblables bois, de prés, de pâturages ombreux, de verdures. Quelques villages au loin laissent à peine deviner leurs toits dans les branches.

Notre halte de ce soir est dans un de ces hameaux turcs, en un point où ces groupes de maisons, d'ordinaire étalés et perdus dans une verdure de ferme nor-

mande, deviennent presque contigus. Le premier village que nous rencontrons, un peu avant d'y arriver, *Aidoudou*, me plaît aussitôt et d'autant plus que, très ignorant encore de ce Déli-Orman farouche, j'y arrive avec quelque appréhension sur nos gîtes. Au bord d'un plateau, en face d'un large horizon, en pleine végétation, dans l'herbe, sous les grands chênes et les noyers, les maisons, très espacées, très dissimulées, se laissent plutôt deviner qu'entrevoir. Ce que l'on en voit, ce sont surtout ces enclos hermétiquement fermés de branches tressées, sur lesquelles on jette un pisé d'argile jaune et que l'on recouvre (pour protéger l'enduit) d'un toit en fagots violacés, avec un faitage de feuillages roussis : trois bandes colorées, celle du haut orange, plus bas le violet des branchages, plus bas encore la terre d'ocre très claire des pisés, découpée par les étais noirs verticaux destinés à soutenir le poids mal équilibré de ce mur pesant. Très larges, les chemins verts, qui font à la fois les routes et les rues, sont bordés partout de semblables enceintes, où s'ouvrent quelques grands portails en bois d'un gris bleuté avec une plus petite porte à côté : portails eux-mêmes rigoureusement barricadés, protégeant la vie intime, familiale. Dès cette première entrée dans la vie campagnarde du paysan turc, nous observons ce recueillement calme et placide dans l'intimité close, cette coquetterie de la maison bien défendue contre les indiscrets et bien parée au-dedans, qui frappe à chaque pas dans ce pays et qui contribue beaucoup à son original attrait... Tandis que nous passons au trot de nos chevaux dans la lumière oblique et dorée du couchant, sur toutes ces pentes d'herbe très verte, jouent des bandes d'enfants, roses, oranges, rouges, et l'on voit se glisser silencieusement, vers leur seuil fermé, des femmes au voile noir, d'autres au voile blanc, tandis que conversent avec majesté de beaux

vieillards turcs à longue barbe blanche, appuyant leurs deux mains sur leur bâton recourbé et semblant échanger de très graves paroles.

Comme, de ce côté, on ne comprend plus le bulgare, un Turc du village, qui le sait un peu, nous conduit à travers champs vers la demeure du maire d'*Hassan-Lar*, chez lequel nous projetons de loger.

Après beaucoup de tours et de détours, voici donc que la voiture s'arrête dans une rue herbeuse et fleurie, qui monte vers la gauche sous les grands arbres, en face d'un haut portail de bois, encastré dans l'habituelle enceinte de branches tressées, à l'enduit jaune. Tout reste hermétiquement clos, comme on s'imagine que pouvait l'être au soir un burg féodal, sur un rocher du Rhin. On appelle, on frappe à la porte, et, au bout d'un temps assez long, la petite porte latérale, qui sert seule au passage des gens (la grande étant pour les chars), s'ouvre doucement ; on voit alors sortir deux gaillards turcs enturbannés, le fusil en main, la cartouchière garnie à la ceinture, qui viennent nous reconnaitre, parlementent, s'informent; la présentation se fait; nous montrons patte blanche; les visages toujours sérieux s'adoucissent et, devant nous, s'ouvre enfin à deux battants le portail, par lequel nos voitures s'enfilent dans une cour herbeuse et plantée d'arbres, au bout de laquelle il y a des maisons. Dès qu'elles sont entrées, on referme et verrouille avec soin.

Cette étape quelconque, chez un simple maire turc de Bulgarie, donne décidément l'amusante impression d'une arrivée dans un château du moyen âge : l'appel de cor pour prévenir les sentinelles, le pont-levis qui s'abaisse, l'entrée sous la haute voûte sonore et, par derrière, le bruit de la porte qui se rabat, le grincement des chaînes du pont-levis qui se relève.... Montant alors à travers le jardin, nous arrivons, dans

l'enclos, à la maison des étrangers, qui doit nous recevoir : maison soigneusement distincte du « home » proprement dit, où personne d'étranger ne pénètre et que défend, à l'intérieur de la première muraille, (toujours comme dans une forteresse féodale) une nouvelle enceinte palissadée.

Elle est tout à fait gentille, cette maison basse, très blanche avec son toit de tuiles et sa fenêtre large au cadre de bois, devant laquelle une tonnelle en plein vent à colonnettes de bois est entourée d'un parterre de rosiers, que ferme encore un demi-cercle de clayonnage.

A gauche, autre enceinte hermétique, percée de deux entrées contiguës : l'une, simple porte étroite pour accéder au logis des femmes; l'autre, portail à deux vantaux donnant sur une cour de ferme intérieure, cette cour et ce logis des femmes étant, à leur tour, eux aussi séparés par une muraille.

L'arrivée des hôtes a été signalée et c'est de suite, par l'une ou l'autre de ces portes, un mouvement affairé de Turcs à large ceinture rouge, à ceinture vert d'arsenic, à turban bariolé de violet et de rouge, entrant, sortant, pour rapporter ce qu'il nous faut, les couvertures, les oreillers, etc....

Dans chaque village turc, le maire est ainsi moralement tenu d'avoir une chambre pour les hôtes de passage. Celui d'ici en a deux : l'une où nous logeons, l'autre où campent nos hommes. Chambres très basses, comme toutes celles des maisons turques, où notre maire, qui est grand, touche à peu près le plafond de son fez. Simple toit de bois et murs blancs; sol en terre battue couvert de nattes. Mais un grand souci de l'arrangement, que l'on retrouve presque toujours en ces logis orientaux, a su parer cette nudité : sur les murs blancs, de jolis bouquets de fleurs, peintes en trois ou quatre tons simples et conventionnels comme

dans les fresques antiques (sans parler de l'inévitable carte militaire qui représente, en ce moment, chez tous les Turcs, les succès des Japonais contre les Russes); le plafond aux poutres apparentes; deux petites colonnettes, formant à l'entrée une sorte de portail oblique entre un banc adossé au mur et un bout de cloison à mi-hauteur, abritant les voyageurs assis par terre de l'autre côté; la cheminée en terre battue, légèrement cuite au feu, très « modern-style », avec ses trois étages, son arcade cintrée en bas, sa petite loge au-dessus pour les tasses à café; des branches d'acacia pendues pour parfumer l'air; sur la terre, les tapis aux dessins géométriques, les coussins dans un coin, etc.; et tout, les murs, le sol, la cheminée, absolument immaculé... Les Turcs n'entrent là qu'en retirant leurs souliers et un balai est caché derrière la porte pour enlever aussitôt les poussières qui pourraient tomber. C'est une netteté de demeure japonaise. Vraiment, en posant ici nos souliers boueux et nos bagages constellés de crotte, nous nous sentons des barbares!...

Impression habituelle du reste, quand un Occidental se trouve en présence de ce si vieil Orient, où l'art et la civilisation ont précédé la sienne de plusieurs dizaines de siècles. Nous avons eu beau forcer les « étapes » et construire des canons ou des machines; nous ne sommes toujours que les descendants des Normands, des Celtes, des Francs, des Burgondes, encore plongés dans la barbarie il y a douze ou quinze cents ans, tandis que, chez les Persans, les Indous, les Japonais, chez tous ces peuples de l'Asie-Mineure et de l'Égypte, la culture intellectuelle atteint et dépasse parfois cinq et six mille ans. Cette réflexion peut avoir l'air d'un paradoxe à la Jean-Jacques, quand on l'applique à l'élite; mais prenez la moyenne et comparez, pour l'attitude, la tenue, la pensée, le goût

artistique, un Arabe avec un Auvergnat : c'est l'aristocratie en pendant avec la démocratie.

Et quel joli réveil au matin, parmi ces buissons de rosiers fleuris, où chantent les rossignols, quand les premiers rayons lumineux, filtrés et verdis par les feuilles, viennent jouer en face de nous sur le mur blanchi à la chaux, éclairer tour à tour les branches d'acacia pendues, la cheminée aux teintes fines, les colonnettes du portail et les poutres de bois ouvragées! Comme cela contraste agréablement avec le tapage d'hôtel, les coups de marteau du forgeron ou du batteur de cuivre, les roulements de voitures, les discussions dans la rue, par lesquelles on est tiré du sommeil dans les villes!

J'aime fort le joli arrangement des demeures orientales, qui, lorsqu'on n'a pas eu affaire depuis quelque temps à des fonctionnaires turcs, réconcilierait avec leur nation; mais ce que j'apprécie peut-être le plus chez les musulmans, c'est le soin religieux avec lequel ils défendent et enferment leur vie intime, ce home dont ailleurs l'Anglais parle tant et qu'il pratique si mal. Quand ils reçoivent des étrangers comme nous, ils leur offrent des coussins, des tapis, des tasses de café et des cigarettes, avec un toit pour la nuit; mais ils ne leur laissent rien voir de ce qu'ils aiment, de ce que couve leur intimité, de ce qu'un œil indiscret ou indifférent déflore: pas plus leurs meubles, leurs bibelots ou leur jardin que leur femme. Ils savent échapper ainsi à cette dispersion banale, à cette promiscuité, qui font de nos logis européens une halle ouverte à toutes les connaissances de rencontre, exposée à toutes les réflexions de prétendus amis. Le « home », qu'un Anglais promène à tous les coins du monde, se compose d'un habit noir, d'un stewart, d'un tub, d'une théière, de quelques beefsteaks et d'un tennis ou d'un [illegible] Turc en connaît un pl[illegible]

personnel : pour le protéger, il ferme sa porte et se barricade; s'il voyage, sa femme reste au logis et, malaisément, lui-même quitte la patrie. le coin du monde où l'on pratique sa religion et adore son Dieu, dépasse les limites de la terre d'islam...

Il ne faut pas croire d'ailleurs que, même en Turquie, il ne se produit pas un mouvement dans le sens de ce que nous appelons le progrès occidental. La première demande, que m'a adressée mon hôte au matin, a été de le photographier en pied, son fusil à la main et tenant ses deux bassets en laisse. Puis nous nous sommes quittés avec tous les salamalecs d'usage en faisant le geste de ramasser de la terre pour la porter chacun à notre bouche et à notre front. Jamais il n'a voulu accepter l'argent qu'on lui glissait dans la main pour payer nos provisions et notre gîte. « Iok, iok » (non, non!) et il fallait voir ses beaux gestes de grand seigneur protestant contre une offre pareille, avec les mains dressées la paume en dehors et cette façon très orientale de relever le menton en abaissant les yeux, qui marque le refus d'une offre offensante ou inadmissible. Mais, les règles du savoir-vivre ayant été remplies, il a ajouté dignement : « Voici mon fils! » et nous a regardés avec placidité remettre à l'enfant la monnaie que nous lui destinions... Tout, en ces matières d'argent, est question de forme, comme la façon de remettre ses honoraires à un médecin ou un avocat. Ainsi, un jour de fête israélite, où on nous avait, par faveur, servi deux œufs et du thé dans une auberge de Galicie, l'aubergiste juif aux airs de rabbin repoussait notre pièce, qui l'aurait souillé, rendu impur devant Dieu, mais envoyait chercher un domestique chrétien pour la recevoir...

On rencontre, à chaque pas, dans ce pays du Déli-Orman, des motifs à ravir un peintre : d'abord l'aspect

[illegible]

océans d'une [illegible]

compagnon, par un [illegible]

[illegible] les
[illegible] et
[illegible]lairs,
[illegible]mme
[illegible]vec
[illegible]au
[illegible] de
[illegible]

ler ce pays la Boue-lgarie. Pas m
se dégourdir les jambes en m
pied ; on s'enliserait, on dispara
cochers turcs dans ces épreuves. Il
fait dissemblables. L'un est un tout
figure toute noire de barbe, aux yeu
dénoué, aux jambes courtes et torses d
son énorme culotte garnie de yatagan
aux Kobolds malicieux des légendes,
leurs, gardiens de talismans magiques
et une Nuits ». Quand cela va plus mal,
tord silencieusement et ses yeux pétillent
qui semble, on ne sait pourquoi, exprime
faction maligne, comme si sa mission secr
nous conduire à notre perte. Il tombe entre
vaux dans les cahots ; il doit se mettre à l'eau
pêcher un cheval effondré entre les planches d'
et toujours, dans l'épaisse fourrure de poils no
couvre son visage, on voit briller ses yeux aigu
ter ses dents blanches. L'autre, au contraire, est
grand gaillard jovial, que tout malheur arrivé à
compagnon égaye bruyamment et secoue d'un bon ri
périodique pour une journée entière.

Et nous avons encore, pour compléter la caravane, un bizarre compagnon, notre cuisinier factotum, que le cocher jovial a surnommé le « capoudji bachi », ce qui veut dire le gardien des portes du sultan, parce que sa fonction à peu près unique pour notre service consiste à sauter de temps en temps du siège, ouvrir maladroitement, et refermer de même derrière nous les portes qui, sans cesse, coupent le chemin. C'est un pauvre diable d'Arménien, au grand nez, à l'air effaré, tout loqueteux, ne sachant ni le bulgare, ni le français, ni le turc, un de ces êtres malchanceux qui ne peuvent toucher un objet sans le casser, plein de bonne volonté comme un chien battu, mais incapable

…ous l'aile, elle se penche doucement, le bras sur les
…eux, s'incline sur la buche où elle était assise et
…ndort; le père, aux traits fins, aux yeux clairs,
…nt le bonnet de laine blanc (et non brun comme
…'habitude), annonce l'origine roumaine, vient, avec
…soins de nourrice, la couvrir de son manteau…
…uis nous retraversons, à l'est d'Alfatar, le beau
…on encaissé de roches blanches et tapissé de
…ure, que nous avons déjà passé ce matin. Deux
…s bergers à cheval, en bonnet foncé, la gourde en
…ndoulière, avec de beaux yeux noirs, la bouche
…des types latins, qui, comme notre fillette des
…heure, annoncent la frontière roumaine, nous
…un instant de guides. Plus loin un paysan trop
…qui, manifestement, ignore les tours de
…se sont déjà livrés nos véhicules, nous
…et nous continuons, nous allons nous
…un marais, nous rompre les os sur
…hissables, tuer nos chevaux et
…s. Le petit cocher turc sourit silen-
…trant ses dents blanches; le grand
…, et gaillardement, avec nos
…nous arrivons en haut du
…ront,

…ntière roumaine, que suit la
…de kilomètres jusqu'à
…sur le talus se mêlant
…postes se regardant à
…Roumanie, ce sont
…, avec un bout
…gauche, des
…les chiens
…voit des
…est évi-

…vite

car bounar veut dire puits ; Kourt-bounar, c'est le puits du loup, comme Basch-bounar le premier puits, Bour-bounar le puits frais, Bar-bounar, le puits de miel, etc. Tous ces noms de lieu marquent aussitôt l'importance que prend ici la question de l'eau.

De Kourtbounar nous descendons en un jour à Silistria. Le temps s'est remis. Notre chemin suit un de ces vallons asséchés entre deux coteaux de calcaire blanc, qui pénètrent, sous les fines argiles brunes du loess, dans les bancs caverneux et perforés du crétacé. Un long vallon normand tapissé d'herbes ; des pentes boisées où s'éclairent de place en place des rochers blancs ; un maquis épineux à pivoines rouges, et de grands oiseaux bleus « couleur du temps », qui s'envolent lourdement dans les branches.

Vers *Gioullerkiou*, nous retrouvons la grande route stratégique de Choumla à Silistria, terminée de ce côté et nos chevaux trottent allègrement à travers cinq kilomètres de vraie forêt : à peu près la seule forêt proprement dite que nous ayons, en dépit de la renommée, rencontrée en Déli-Orman ; car, partout ailleurs, les taillis, défendus depuis trop peu de temps contre la destruction, ne sont des forêts qu'en souvenirs, ou encore en espérance. Cette forêt, haute de 7 ou 8 mètres, comprend ici, outre les chênes dominants, les essences les plus variées, qui donnent un air de libre végétation orientale. Une belle descente à talus crayeux sur une grande vallée boisée à taches blanches calcaires rappelle certains aspects des falaises de la Seine dans l'Eure, ou de nos côtes normandes.

Alfatar est un très grand village bulgare étalé sur trois collines, où nous nous installons pour déjeuner chez un menuisier. Une ravissante petite blondinette de trois ou quatre ans nous regarde longtemps avec des yeux si fixes, d'abord si effarés, puis si curieux, que le sommeil la gagne et, comme un oiseau, la tête

sous l'aile, elle se penche doucement, le bras sur les yeux, s'incline sur la huche où elle était assise et s'endort; le père, aux traits fins, aux yeux clairs, dont le bonnet de laine blanc (et non brun comme d'habitude), annonce l'origine roumaine, vient, avec des soins de nourrice, la couvrir de son manteau...

Puis nous retraversons, à l'est d'Alfatar, le beau vallon encaissé de roches blanches et tapissé de verdure, que nous avons déjà passé ce matin. Deux petits bergers à cheval, en bonnet foncé, la gourde en bandoulière, avec de beaux yeux noirs, la bouche menue, des types latins, qui, comme notre fillette de tout à l'heure, annoncent la frontière roumaine, nous servent un instant de guides. Plus loin un paysan trop civilisé et qui, manifestement, ignore les tours de force auxquels se sont déjà livrés nos véhicules, nous annonce que, si nous continuons, nous allons nous embourber dans un marais, nous rompre les os sur des pentes infranchissables, tuer nos chevaux et casser nos ressorts. Le petit cocher turc sourit silencieusement en montrant ses dents blanches; le grand éclate d'un joyeux rire; et gaillardement, avec nos quatre chevaux de front, nous arrivons en haut du sentier.

Voici maintenant la frontière roumaine, que suit la route pendant une douzaine de kilomètres jusqu'à Silistria : les bornes-frontières sur le talus se mêlant aux bornes kilométriques; les postes se regardant à droite et à gauche. A droite, en Roumanie, ce sont des maisonnettes blanches et proprettes, avec un bout de jardin, des fleurs, pas un soldat; à gauche, des huttes en bois, autour desquelles errent les chiens dressés à la chasse de l'homme et l'on voit des manœuvres, des uniformes. L'esprit militaire est évidemment plus actif d'un côté que de l'autre.

Inutile de revenir sur *Silistria*, que j'ai déjà décrite

précédemment[1]; nous y arrivons le long d'un coteau planté de vignes; nous en repartons le lendemain, à travers les labours, par une belle route, entièrement terminée, et même entretenue, qui nous ramène directement à Alfatar.

Une montée de 120 mètres au-dessus du Danube; puis le plateau de culture absolument nu et désert, sans une maison, sans un village apparent, sans une haie, presque sans un arbre. Géographiquement, c'est sans doute le Déli-Orman; mais, pittoresquement, il faut faire une trentaine de kilomètres vers le sud pour retrouver les jolis coins du pays turc d'Hassan-Lar. Jusque là, c'est le plateau, coupé de vallées sèches aux murs calcaires, qui descendent sans ruisseaux vers le Danube. La végétation est concentrée dans ces vallées, comme dans tous les pays de Karst, où, là seulement, elle trouve un abri et, quand nous en suivions hier le fond, nous restions au milieu des bois et des prés dans la fraîcheur des valleuses normandes. Aujourd'hui, où nous ne quittons pas le plateau, c'est la Beauce : des étendues illimitées de blés, avec seulement quelques arbres très espacés, qui, vus à distance, piquent l'horizon d'une singulière moucheture de taches sombres.

Après *Akkadanlar*, le pittoresque reprend : bois de chênes ou maquis, dans lesquels broutent des vaches, des buffles ou des chèvres; beaux chênes épars dans les champs ou sur les pâtures d'herbe rare, semées en sous-bois de buissons; villages turcs avec leurs enceintes impénétrables, leurs femmes voilées si promptes à disparaître pour nous fuir, leurs Turcs à ceintures vertes, leurs fillettes aux énormes fleurs piquées dans les cheveux sous le voile, leurs gamins tout drôles dans leur costume enturbanné semblable à celui des hommes.

1. Page 105.

Un détail pittoresque, que je n'ai pas encore signalé et que le souci de la couleur locale ne permet cependant pas de négliger, ce sont les montagnes de fumier verdoyantes, qui occupent toutes les places de ces villages, disposées ce semble tout exprès pour servir de forteresses et de champs de bataille aux jeux bruyants des enfants turcs.

La terre est, en effet, tellement fertile dans ce pays, que l'on a pu, jusqu'ici, se dispenser d'y apporter aucune espèce de fumier. Les paysans turcs, qui ne seraient peut-être pas diplômés pour cette remarque dans nos instituts agronomiques, prétendent même, que ce fumier serait nuisible en faisant pousser un blé trop fort et qui verserait. Alors, ne sachant que faire de ces fumiers, on les entasse et, naturellement par paresse, aussi près que possible des maisons, sur les places, dans les carrefours; là, ces grands tas sèchent au soleil, se réduisent; l'herbe les envahit, jusqu'au jour où quelques nouveaux tombereaux viennent en accroître la montagne. Concentrées ainsi sur le sol spongieux du loess qui recueille les eaux pluviales et alimente les puits, ces matières organiques ne seraient pas indiquées pour l'hygiène si le loess, quand il est épais, ne constituait un filtre aussi excellent.

L'arrivée à *Kémanlar* rappelle un peu celle qui m'avait ravi l'autre soir à une vingtaine de kilomètres d'ici, à Hassan-Lar. Le plateau vallonné s'étend au loin sous les chênes verts ombreux, couvert d'une herbe très verte où paissent les troupeaux. En sous-bois, on aperçoit au loin des étendues de verdures semblables, et quelquefois, après la coupure d'une vallée, des horizons également boisés qu'azure le lointain. Au soleil couchant, par un beau temps de mai, ces verdures mates, sur lesquelles s'étendent et miroitent de longues ombres fines, ces accidents de terrain aux

plans multipliés, qui s'enfoncent et se perdent au loin dans des verts de plus en plus bleus, ces rayons dorés que le vol d'un nuage clair éteint, puis rallume, ces beaux arbres touffus arrondis en coupole et librement poussés au milieu des herbes, font un ensemble, qui n'est sans doute ni extraordinaire ni grandiose, mais qui ravit les yeux comme une caresse : surtout quand la note rose, rouge, blanche ou noire des costumes vient lui prêter tout son éclat.

Il se tient, en ce moment, à Kémanlar, une grande foire turque, que je vais voir et photographier dès le matin : pas un bazar comme à Djoumaya, mais une foire aux bestiaux, vaches, chevaux, moutons, chèvres, etc., analogue à celles que l'on rencontre dans notre pays, avec la turquerie en plus. Cette foire se tient au bout de la petite ville, sur des prés qui descendent vers un vallon; les bêtes classées par catégories et par groupes; les paysans autour, tous en costume turc, avec les marchandages, les soupesées, les palpages, les réflexions, les retours, les protestations que l'on peut imaginer, mais pas bruyamment, sans grand tapage.

De Kémanlar notre étape est courte jusqu'à *Rasgrad*, une étape dont la description m'entraînerait à d'inutiles redites, toujours par les mêmes pays de prairies, de bois, de maquis, et d'étangs artificiels, avec, au bout, une grande descente sous un beau ciel orageux dans la vallée large et profonde de Rasgrad.

Rasgrad et Silistria, aux deux bouts du Déli-Orman, ce sont des villes; nous retrouvons ici un véritable hôtel et, ce qui fait plus de plaisir encore, une poste avec un télégraphe, au lieu de ces grands villages un peu déshérités comme Kémanlar, Kourtbounar, etc., dans l'intérieur du Déli-Orman, qui furent pourtant jadis des sous-préfectures, mais où nous étions heureux de pouvoir nous loger dans la clarté blanche,

et largement éclairée à l'aurore; des maisons d'école.

Puis nous repartons de nouveau dans le Déli-Orman, vers la ville de *Barbounar*, autour de laquelle ont été faits récemment les forages de puits profonds qui peuvent assurer une transformation rapide du pays. Encore une fois, ce sont les bois et la verdure qu'égaye un beau soleil, enfin dégagé du brouillard où il s'était trop souvent dissimulé ces jours derniers. Dans un pays tout de nature comme celui-ci, où aucune œuvre humaine ne vaut l'attention, le soleil est, plus que partout ailleurs, le magicien merveilleux, par la vertu de qui se transforment et se parent toutes choses. Il faut du soleil aux loques radieuses de l'Orient. Mais, dès que le soleil se montre, tout y est tableau. Que l'on rencontre un brave homme conduisant sa charrette, une femme revenant de la fontaine, un berger menant ses buffles, deux vieux causant le menton sur leur bâton, un croquis s'impose. De tels tableaux abondent assurément aussi dans notre pays; il n'est que de savoir les voir et Millet seul en fournirait la preuve; mais ils ne s'imposent pas au regard, ils ne le conquièrent pas, ils ne le fascinent pas comme en Orient. Infériorité de mon goût peut-être, mais j'aime la couleur et j'aime le soleil; je me sens une âme de païen pour adorer Phœbos Apollon.

La route que nous suivons aujourd'hui, toute mauvaise qu'elle soit, est fréquentée à un degré tout à fait extraordinaire. Ce n'est pas, contrairement à l'idée que l'on peut se faire du Déli-Orman, une chose anormale d'y rencontrer du monde sur les routes; mais celle-ci est suivie, en ce moment, par un mouvement singulier de charrettes, de bêtes et de gens, attirés vers la grande foire de Simla aux environs de Totrakan, qui ne contribue pas à en accroître la viabilité. L'approche de cette foire nous vaut un spectacle assez curieux, que nous avons déjà eu maintes occasions de rencon-

trer dans le Déli-Orman, où, au premier abord, il ne laisse pas de surprendre, mais qui ici se trouve développé plus qu'ailleurs : ce sont les gardes armés de la forêt.

Quand on pénètre sans avertissement dans ce pays, ayant seulement présentes à l'esprit ses légendes farouches, ce n'est pas d'abord sans quelque inquiétude que, sur la lisière d'un bois, au carrefour de deux chemins, au centre d'un fourré impénétrable, on se trouve brusquement en présence de quelques gaillards à mauvaise mine, armés jusqu'aux dents, le front caché d'un turban, le fusil en main et jetant sur les nouveaux venus un coup d'œil farouche. La première impression est que l'on a affaire à des brigands. Ils sont là, campés au pied d'un arbre, autour d'un brasier, ou abrités d'un toit rapidement construit avec des branches, accroupis ou debout; on approche, et ces brigands saluent, échangent avec nous des paroles affables; on s'éloigne, toute crainte se dissipe. Que sont-ils donc? de simples gardes-champêtres accidentels, réquisitionnés par les communes pour maintenir l'ordre sur les chemins au moment des foires. Leur présence est le seul indice qui rappelle dans ce pays le temps, assez proche pourtant, où on ne s'y aventurait guère sans avoir fait son testament. Aujourd'hui tout est pacifié et l'on pourrait sans doute se passer d'eux; mais, en ce pays, tout de fourrés et de maquis, où il serait si facile à un individu mal intentionné de commettre un mauvais coup, on préfère garder ce vieil usage prudent. Chaque commune fournit donc quatre hommes par jour, qui n'ont guère à monter la garde plus d'une journée et, de la sorte, on peut avoir des gardes en permanence à peu près tous les cinq cents mètres sur les principaux chemins. Quand ces gardes, au lieu d'être Turcs, se trouvaient par hasard Bulgares, j'en ai vu qui

s'étaient amusés à occuper leur loisir en sculptant, dans la glaise abondamment fournie par la piste voisine, quelques bonshommes analogues à nos bonshommes de neige, un ours, un gardien armé comme eux d'un fusil, devant lesquels s'ébahissaient les passants.

Aux environs de Balbounar, nous suivons quelque temps une de ces jolies vallées asséchées, toutes vertes entre leurs petits escarpements de calcaire blanc ou orange percés de grottes, que je crois avoir suffisamment décrites. Le pays me semble moins joli de ce côté que plus à l'est, un peu parce qu'il commence à se civiliser; les villages turcs existent encore avec leurs enceintes palissadées; mais ils sont maintenant en partie occupés par des Bulgares qui, moins soucieux de dissimuler leur intérieur familial, en laissent les enduits tomber en ruines. Peut-être aussi commençons-nous à nous lasser d'aspects qui se répètent. Je remarque pourtant au passage les rochers blancs de *Gousoundji Alan*, au haut desquels campent des tziganes à moitié nègres et souvent tout vêtus de blanc, comme se plaisent à l'être les nègres. Une calvacade de bergers à cheval; le retour d'un enterrement turc, où le prêtre en arrière achève de lire ses prières, tandis que, la pioche ou la pelle sur l'épaule, les autres s'en vont indifférents; un taillis de rosiers en fleurs que broutent les buffles; un troupeau de chèvres accrochées à toutes les aspérités de récifs calcaires; des vaches blanches en clarté sur l'herbe verte sont les particularités les plus saillantes de notre route.

Balbounar est un grand village banal étalé sur un plateau, une sous-préfecture déclassée comme tant d'autres (par une mesure d'ordre énergique où les Bulgares ont su donner l'exemple à la France). Sur une place, gémissent plusieurs puits, dont la pré-

[illegible] le plus grand hon- [illegible] s'est attachée à ce pro- [illegible] les ressources néces- [illegible] scientifiques et des essais [illegible] la question semble [illegible] résolue.

[illegible] permanente de Routschouk [illegible] l'exemple en dépensant [illegible] du département pour [illegible] profonds.

[illegible] par un entrepreneur, [illegible] condition de ne le payer [illegible] Une première série de [illegible] stériles; après [illegible] à une profondeur [illegible] dépense d'installa- [illegible] Sur quelques- [illegible] économiser

J'ai d[illegible] ou des Déli-Orm[illegible] Ce fut une absolu d'[illegible] en Bulgarie tôt la colon[illegible] compliqué l'a faut des puits [illegible] et les artésiens, c'est [illegible] pierres. Il surface, comme [illegible] dont la désertes du Sahara. [illegible] chauffées nappes artésiennes se[illegible] par nécessiterait, en tout cas, [illegible] fonc- avec le but à atteindre. Ce q[illegible] une en profondeur est le grand sys[illegible] canaux souterrains, par lequel [illegible] plateau sont drainées vers le Danube [illegible] d'un semblable canal profond, l'eau abon[illegible] inépuisable; mais il faut la remonter et, pour [illegible] taller sur le haut du puits un moteur à vap[illegible] pétrole

l'on tire l'eau avec ces immenses balanciers, qui, le long de tous les villages bulgares et, à leur pied, dans le vallon voisin, sont un élément ordinaire de pittoresque.



CHAPITRE [illegible]

LA DOBROUDJA BULGARE ET LA CÔTE DE LA MER NOIRE

L'aspect général et les divisions de la Dobroudja. — Dobritch. — La question de l'eau. L'hydrologie souterraine et les sources. — Le port de Baltchik. — Effet de grisaille à Kavarna. — La côte de la mer Noire au nord de Kavarna. — Paysages de [illegible]. — Les cigognes. — Les grandes fermes et le retour des troupeaux le soir. — La descente vers Provadia. — Les ports de la mer Noire. — Souvenirs antiques : Sosopolis et Mesembria. — L'arrivée à Bourgas et le contraste d'un port bulgare avec un port turc. — Les sources thermales du Nord : les mines de charbon et de cuivre. — Varna. — Les souvenirs de la guerre de Crimée. — Les travaux du port. — Le château princier d'Euxinograd. — Les limans de Varna. — Les sources jaillissantes de Devna. — La forêt de colonnes de Dikilitatch.

La Dobroudja bulgare

La région, qui nous reste à parcourir au nord des Balkans, est celle à laquelle on réserve plus précisément le nom de Dobroudja ou Dobroudscha, et dont le rôle historique s'est déjà trouvé mis en lumière dans les premiers chapitres. Sans revenir ici sur toute la série des événements qui se sont déroulés sur ce même théâtre, je rappellerai seulement bientôt cette aventure de la Dobroudja aux débuts de la guerre de Crimée, qui a laissé aux Français de si lamentables souvenirs.

Au nord de Provadia et de Varna, les chaînes de collines, qui, plus au sud, se rattachent aux Balkans, disparaissent; aucun obstacle montagneux ne s'oppose plus à une marche vers le nord, parallèlement au rivage; un grand plateau faiblement ondulé descend en pente douce dans la direction de la Roumanie; et le Danube lui-même, qui partout ailleurs oppose, en avant des Balkans, un obstacle parallèle plus difficile à franchir encore que la montagne, se coude à angle droit à partir de Silistria, et surtout de Tchernavoda, pour livrer un passage. Ainsi s'enfonce, entre la mer Noire et le Danube, ce grand couloir naturel, où tous les envahisseurs, allant de Russie en Turquie ou de Turquie en Russie, ont presque fatalement passé.

J'ai dit que le plateau s'abaissait progressivement vers le nord, un peu plus facile par conséquent à franchir pour qui arrive de Byzance que pour qui vient des steppes russes; mais la différence est faible et les mouvements de terrain ne se prêtent guère à une défense du Sud contre le Nord que lorsqu'on atteint, tout à fait au sud, et même au sud-ouest, la région de Varna-Dervent-Kosloudja, où les coteaux dépassent couramment 300 mètres. Au nord de la ligne conventionnelle, qui forme aujourd'hui la frontière de Roumanie, dans la petite Scythie des Anciens où fut relégué Ovide, l'altitude fléchit au-dessous de 200 mètres; elle s'abaisse encore quand on pénètre plus avant dans le pays roumain et bientôt les dépressions marécageuses l'envahissent sur les deux bords, tendant à rattacher, par une trame discontinue, les grands étangs ou limans côtiers de la mer Noire, avec les innombrables bras dérivés du Danube. Une dénivellation transversale, qui coupe en fossé cette sorte de presqu'île de Tchernavoda à Constantza, fut jadis suivie par le retranchement de Trajan; elle l'est aujourd'hui par une ligne de chemin de fer. De ce

côté, le pays est réputé pestilentiel et, quoique cette réputation ait été exagérée, son insalubrité est proverbiale depuis l'antiquité.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer la Dobroudja roumaine comme une plaine indéfinie d'alluvions et de loess, en proie aux marécages. Dans tout le sud, les cultures sont abondantes et fertiles et, dans le nord, on traverse encore, avant d'atteindre les bouches du Danube, une petite région plus accidentée, presque montagneuse (jusqu'à près de 500 mètres), formant des chaînons nord-ouest-sud-est de Galatz et Braila à Babadagh et au lac Sinoe : chaînons où le géologue a la surprise de retrouver des terrains très anciens, oubliés depuis le Balkan au sud, inconnus au nord-ouest jusqu'aux Carpathes, du permien, du carbonifère, du silurien etmême des schistes cristallins.

Puis viennent les bouches du Danube avec leurs deux grandes îles de Létéa et de Saint-Gheorghé (I. Peucé), où stationnèrent fréquemment les barbares et, traversant une nouvelle frontière également conventionnelle, qui sépare aujourd'hui la Russie de la Roumanie suivant le Prut, on retrouve la continuation des mêmes plaines en Bessarabie, avec des populations bulgares et roumaines incorporées dans la Russie, et, sur le bord du Dniester à Binder, on peut réveiller le souvenir de Charles XII. La route est large ouverte dans ce sens vers toute l'immensité des steppes russes et asiatiques, barrée seulement de distance en distance par quelqu'un de ces larges fleuves, sur le bord desquels se sont opérés de tous temps, les heurts, les poussées, les mêlées entre les peuples.

En Dobroudja, les côtes de la mer Noire participent à cette pente générale des terrains vers le nord que je viens de signaler. Toute la superficie de ce bloc compris entre le Danube et la mer Noire forme une section oblique de prisme inclinée vers le nord-est : les faces

du losange elles-mêmes étant dessinées par la vallée du Danube, par la côte, et par la vallée de la Provadia avec les limans de Varna. Les coteaux dominant la mer, qui atteignent 300 mètres à Varna, n'en ont plus que 200 à Baltschik, où leur dimension s'accuse pourtant avec plus de grandeur, en véritables falaises, par la façon nette dont les a tranchés la mer. En arrivant au cap Goulgrad, on n'a plus que 100 mètres, puis 60 à Kajavenkiou et, du côté de Mangalia et de Constantza, la plaine, sans escarpement limite, se fond par une pente insensible à la mer.

Le morceau laissé à la Bulgarie par les traités dans cette Dobroudja, qui semble en réalité tout entière bulgare, est le plus favorable par la salubrité du climat et c'est aussi relativement le plus pittoresque par la beauté des côtes, par la grandeur des horizons.

C'est le pays de la grande culture, des fermes qui comprennent des milliers d'hectares, avec des troupeaux de plusieurs centaines de bêtes, terre remarquablement fertile et sur laquelle le travail à la machine, le labourage à la vapeur sembleraient tout indiqués, ne pouvant être arrêtés ni gênés par rien sur ces immenses étendues sans arbres et sans haies. Pour le touriste, cette région n'aurait toutefois qu'un attrait médiocre et un peu comparable à celui de la Beauce, s'il n'y avait, d'un côté, la mer toute proche, de l'autre, les lointains de la vallée danubienne et si, dans un pays exotique, les particularités de mœurs inconnues, la façon même de cultiver, d'organiser les fermes, d'obtenir de l'eau, etc., n'offraient, à chaque pas, un intérêt particulier.

Je laisserai, pour un moment, de côté dans cette description, la région de Varna et ses environs immédiats, me proposant de revenir tout à l'heure sur cette question de la mer Noire et de ses ports (Varna, Bourgas, etc.), qui offre un intérêt actuel pour la Bulgarie,

en outre des souvenirs laissés par l'antiquité sur tous ces bords classiques du Pont-Euxin. Nos itinéraires vont nous amener à décrire un réseau compliqué, qui couvrira en zigzags tout le pays, entre Varna, Dobritcha (Hadgi-Oglou-Bazardjik), Baltschik, Kavarna, Kajavenkiou, la frontière roumaine, de nouveau Dobritcha et Provadia. Comme l'étude de toutes ces régions un peu analogues présenterait vite quelque monotonie, j'en signalerai seulement, à l'occasion de l'une ou l'autre d'entre elles, les traits les plus caractéristiques, que l'on pourra supposer ensuite appliqués à peu près à toutes les autres.

Nous sommes partis de Varna pour *Dobritcha* une après-midi de mai par une bonne route de voiture (le fait, on l'a vu, n'est pas inutile à signaler) et, aussitôt sur le plateau, nous avons trouvé, pendant cinquante kilomètres, l'aspect caractéristique de la Dobroudja, celui que nous devions rencontrer, avec quelques variantes, pendant des jours entiers : un grand plateau de blés en herbes alternant avec des jachères aux fleurs jaunes, un plateau monotone, mais dont éclate aussitôt la fertilité. Tout est vert ici, blés et pâtures, en cette saison de l'année; pas une haie; à peine quelques grands arbres (surtout des chênes) piqués de place en place; rarement, un bout de maquis haut de deux à trois mètres au plus, avec des aubépines en fleur mêlées aux chênes nains que broutent les chèvres; des troupeaux de buffles, de chevaux, de petites vaches maigres blanches ou grises, groupées par deux ou trois cents têtes à la fois. Les villages, aux maisons de pierre jaunâtre, aux toits de tuiles, sont proprets et ne se distinguent d'un hameau français que par le nombre des grands puits à balancier, grâce auxquels on va chercher l'eau à une profondeur, qui, ici, n'est pas encore bien notable, mais qui le devient davantage vers le Nord. Rien, dans l'aspect général,

s'avertit au premier abord, qu'on n'est pas dans la Charente, le Poitou, la Normandie ou la Beauce, en un mot sur un plateau quelconque à sous-sol calcaire.

Cette promenade d'une après-midi donne vite l'impression qu'il ne faut pas se représenter la Dobroudja bien farouche. Pour qui s'y transporterait directement de Paris avec l'idée qu'on peut se faire à l'avance de cette terre maudite, l'arrivée à Dobritcha n'en serait pas moins une agréable surprise; avertis que nous sommes, nous, par de nombreuses excursions dans tous les coins de la Bulgarie, où partout nous avons rencontré, sinon de grands hôtels, du moins des auberges et, à défaut d'elles, des gites « chez l'habitant » plus confortables souvent que des auberges, nous ne sommes point étonnés de trouver ici à nous loger; mais nous le sommes un peu en arrivant à la nuit dans une véritable ville très éclairée, animée avec restaurants et magasins ouverts, où l'on nous sert immédiatement, malgré l'heure indue, le diner choisi sur une carte. La richesse de ce pays plantureux, aux fermiers cossus, aux propriétaires bien rentés en terre, apparait de suite dans ces détails.

Malheureusement pour notre désir de sommeil l'animation et la vie de Dobritcha trouvent une autre façon trop bruyante de se manifester en ce jour, où l'on célèbre la fête des deux saints pleins de génie, saint Cyrille et saint Méthode, qui jadis commirent (j'emploie à dessein ce mot) la remarquable invention de l'alphabet slave. Un certain nombre d'énergumènes éprouvent le besoin de manifester la joie que leur cause toujours cette découverte calligraphique par des procédés habituels en tous pays et qui rappellent fâcheusement nos 14 juillet. Aussi, par une injustice trop humaine, pour qu'on puisse me la reprocher, en éprouvai-je quelque acrimonie contre les deux saints eux-mêmes et, [illegible], je ne puis m'empêcher d'expr

mer à mes amis bulgares le vœu que la Bulgarie se rattache plus complètement à l'occident en abandonnant, avec son calendrier irrationnel, son alphabet élégant de formes, mais illisible. On me regarde d'un air indigné, que je ne comprends pas d'abord et, comme j'ai la faiblesse d'insister en citant l'exemple des Allemands qui, pour la science au moins, ont laissé de côté les lettres gothiques, on précise davantage l'objection : « Nous sommes, me dit-on, deux cent millions de Slaves; dès que nous serons groupés, nous prendrons la prédominance : si quelqu'un doit changer son alphabet pour arriver à l'unité, ce sont les Latins, c'est vous!... »

Notre seconde étape en Dobroudja doit nous conduire de Dobritcha à Baltschik et Kavarna sur la mer Noire. En remontant au-dessus de la cuvette, dans le fond de laquelle Dobritcha s'étale avec quelques minarets, nous trouvons d'abord de vastes pâtures vertes, où paissent des troupeaux de moutons, de ces larges pâtures nues, au-dessus desquelles on voit en tout sens immédiatement reposer le ciel comme sur les coulées basaltiques du Cantal. Puis des blés en herbe, sans un arbre ni une haie, ondulent au vent en masse épaisse et drue : une impression de très grande fertilité, de culture facile, de moissons prospères. Mais l'eau manque de plus en plus au voisinage de la superficie, à mesure que nous avançons vers le nord-est : la seule nappe d'argile imperméable, qui puisse retenir les eaux souterraines sous le plateau calcaire fissuré et alimenter les puits, ayant sa pente dans ce sens, de sorte qu'elle s'enfonce progressivement. Maintenant, ce n'est plus à quelques mètres du sol, mais à 40 ou 50 qu'il faut descendre. Le système des balanciers, avec leurs grands bras dressés comme des antennes et abaissés dans un grincement plaintif, n'est donc plus praticable; il faut, sur ces puits trop profonds, un

manège, un rouet, un bâti de quatre montants verticaux solidaires et tournant autour d'un axe central (lui-même maintenu par deux autres étais), un véritable appareil mécanique lourd à manœuvrer, que l'on place à côté de l'orifice et sur lequel on agit à bras d'homme, ou au moyen de bêtes, pour enrouler la corde de cuir tressé, au bout de laquelle pend le seau.

Ces installations sont nécessairement très multipliées au voisinage les unes des autres quand le village a quelque importance, ou même aux abords des grosses fermes isolées, qui ont besoin d'abreuver les hommes, les bestiaux, de fournir l'eau aux chaudières des batteuses, des moulins à farine, etc.. On voit alors douze, quinze de ces grands rouets à la file, généralement le long d'un vallon, dans le fond duquel on s'est placé pour avoir une profondeur moindre à forer. La manœuvre de ces puits devient, en pareil cas, une des curiosités de la route. Quand un paysan veut un seau d'eau, il faut qu'il appelle à l'aide sa famille ou ses voisins; généralement tout le monde accourt, trois, quatre générations, depuis le grand-père impotent jusqu'aux petits enfants, pour lesquels c'est, on le conçoit, une joie de sembler rendre ce service. Vieillards, femmes, gamines, petits se traînant à peine, quand on a laissé filer la corde sur le seau au fond du puits, tout ce monde s'applique à la lourde machine et lentement la fait remonter. Ailleurs le système plus perfectionné comprend, sous un hangar, un manège avec un cheval et deux hommes, qui, toute la journée, doivent être employés à ce travail. Dans certaines fermes particulièrement modernes, on commence même à employer des éoliennes : engins très perfectionnés, qui ont le grand tort de ne pas fonctionner, faute de vent, dans la saison où l'on a le plus besoin d'eux, c'est-à-dire au moment de la forte presse des moissons.

Après avoir visité une semblable installation dans la grande ferme d'Iastiktchalar, qui a, pour elle seule, trois puits d'une soixantaine de mètres de profondeur, nous nous rapprochons rapidement de la mer Noire dans la direction de ce petit port de Baltschik, qui a joué un rôle au moment de la guerre de Crimée.

Baltschik est, dès à présent, une petite ville assez coquette et n'aurait pas grand'chose à faire pour se transformer en une vraie plage à la mode. Un large plateau, terminé sur la mer par de blanches falaises marneuses et entaillé suivant un ravin dans le fond duquel monte la ville, domine la mer d'environ 160 mètres. En haut, les bancs calcaires durs du plateau, coupés droits, apparaissent en strates oranges; au-dessous, les eaux, auxquelles leurs fissures livrent souterrainement passage en tous sens vers la profondeur et qu'arrêtent au contraire des marnes sous-jacentes, sortent partout, ruissellent, jaillissent et cascadent; plus bas s'inclinent, avec la pente des talus d'éboulement, les marnes blanches éblouissantes au soleil, que reflète, calme, la mer bleue. La ville aux maisons neuves est très européenne et, dans son petit port, plutôt fait pour les barques côtières, nous pouvons constater la présence de bateaux à vapeur.

Ces falaises de Baltschik, nous les suivons maintenant vers Kavarna et le cap Gulgrad, longeant en haut du plateau la mer Noire. Partout le même phénomène hydrologique, que je viens de signaler à propos de Baltschik, se reproduit avec une extraordinaire netteté. Toutes ces eaux qui, sur l'étendue de la Dobroudja, se laissent tant désirer, disparaissant sous terre, absorbées par le sol comme par une éponge, poursuivent, dans l'ombre de la profondeur, leur route vers le grand système de drainage que constitue la mer Noire, coulant au-dessus des marnes imperméables comme sur un lit, dans les mille fissures

compliquées qui découpent le calcaire. Sur la côte, où l'ouverture des falaises tranche tous ces terrains comme une coupe théorique, on voit alors, toujours au même niveau, toujours suivant le même contact, les eaux ressortir en sources, en cascades, avec la régularité, la constance et la précision d'une expérience de cours destinée à convaincre des élèves. Le phénomène est si net qu'il en prend un air artificiel. On dirait les cascades de nos parcs obtenues avec une lame d'arrosoir.

La petite ville de *Kavarna* est tout en haut du plateau, dominant un bout de ravin avec une ruine de coupole en briques, une longue fontaine et un mouvement d'âniers : toutes choses familières à l'Orient, qui, par leur agencement dans le paysage poudreux et moite de chaleur, prennent ici une sorte d'air palestinien. Le port, situé 200 mètres plus bas et 2 kilomètres plus loin, offrait, lorsque nous y sommes passés, par un matin voilé et silencieux, un effet de lumière exquise. C'est une large baie, encadrée de hautes falaises crayeuses plus abruptes que celle de Baltschik et qui, dans cette torpeur d'un jour chaud sans soleil, s'endormait plate et luisante comme un étain, sous un ciel également gris, mais lumineux, plus lumineux que la mer. Un grand voilier était venu s'arrêter près d'un quai de bois et les déchargeurs, allant et venant le long des minces planches infléchies sous leur poids, des sacs aux épaules, manœuvraient d'un air endormi, comme imposé par le sommeil ambiant de toute l'atmosphère ; sur la mer mate, pas une ride ne clapotait ; les deux falaises, qui eussent dû être blanches, se détachaient en silhouette sombre ; l'ensemble traduisait admirablement ces pesanteurs de l'air, qui, au printemps, s'accroissent accablantes avant la pluie. A midi, sous le soleil et le ciel bleu, toutes ces blancheurs, toutes ces lumières eussent été aveuglantes ; avec ce

temps couvert, bas, mélancolique, ne laissant de distinctes que les valeurs les plus subtiles dans un décor monochrome, sous cette lumière du matin oblique et frisante, qui évoquait aussitôt l'idée des saisons indécises entre la mort et la vie, des contrées boréales toujours menacées par la longue nuit polaire, l'impression d'art était pénétrante, douce et comme inconsciemment attendrie...

Encore un peu plus loin, au Nord, à *Kajavenkiou*, l'aspect de la côte change : les bancs de calcaire dur, qui forment tout le plateau, ayant été amenés ici, par la pente générale des strates, presque au niveau de la mer. Celle-ci les entaille en véritables escarpements, jonchant le sol à leurs pieds d'énormes blocs qu'elle leur arrache et fait tomber amoncelés en chaos. La falaise n'est plus bien haute, à peine une quarantaine de mètres; mais elle est abrupte et ses tons oranges font un contraste coloré avec le vert glauque de la mer. Entre les blocs, l'eau clapote, toute prête à déferler s'il venait un peu de brise; l'arome des varechs s'exhale et tout cet ensemble, qui paraîtrait assez banal sur la côte de Villers ou sur celle d'Etretat, fait plaisir, retrouvé au loin sur la mer Noire.

Vers l'horizon devant nous, dans le sens du nord, le plateau fuit à perte de vue, de plus en plus bas, confondu enfin avec la ligne de la mer. Là-bas, c'est la Roumanie; là-bas, c'est le pays des Scythes, où Ovide chantait si tristement son exil, il y a dix-neuf cents ans, en face de la même mer et sous le même ciel.

Nous quittons maintenant le rivage pour nous enfoncer vers l'intérieur, à travers le plateau. Au voisinage immédiat de la côte, les cultures souffrent un peu de la bise, plus encore du défaut de terre végétale. Peu de blés pour commencer, et surtout des pâtures maigres à fleurs jaunes, des herbes basses et rares avec des plantes grasses. Bien que la mer ait disparu,

on la devine encore toute prochaine; on la sent, ne fût-ce qu'à cette nudité, à ce vide de l'horizon.

Dans cette campagne silencieuse et sous ce ciel gris, d'innombrables tortues très grosses cheminent partout à la file, accomplissant à elles seules, les lentes pèlerines, cette mission imprévue de mettre un peu d'animation dans le paysage.

Cependant nous apercevons au loin quelques êtres vivants, quelques hommes : et, quand nous approchons, c'est un service funèbre, ou plutôt c'est la cérémonie du quarantième jour. Dans ce champ de pierres en désordre, qui représente ici la plupart des cimetières chrétiens ou musulmans, ils se sont réunis pour ajouter une pierre de plus sur une tombe fraîche. Cette pierre, on ne la met pas le premier jour; on laisse d'abord la terre, ramenée en butte, se tasser un peu naturellement, avant de surcharger encore le pauvre mort de cet autre poids. Le quarantième jour seulement, on revient, on aplanit la butte, on pose la pierre, et le mort semble alors plus mort, plus définitivement scellé dans ce lourd sépulcre de l'oubli, auprès duquel est légère la dalle même du tombeau.

Dans la région que nous parcourons en ce moment, en dehors de la population bulgare dominante, on rencontre une race de musulmans dont je n'ai pu savoir l'origine exacte, bien que son costume m'eût vivement frappé. Les hommes offrent surtout cette particularité d'enrouler, autour de leur cou, le foulard passé d'abord sur leur turban, qui enveloppe ainsi toute leur figure et, transformé à l'occasion en un voile, leur donne un faux air de Touareg. Sans chercher de comparaison semblable, on peut supposer qu'un tel usage a dû naître dans le désert et j'ai pensé (peut-être sans aucune raison) à ces Tartares Nogaïs, établis d'abord en Crimée, qui, vers 1860, arrivèrent dans la Dobroudja, d'où ils provoquèrent la fuite de toute une population bulgare.

Tout le pays qui s'étend plus au nord, de la côte à la frontière roumaine, présente le même aspect : des blés en herbes indéfiniment étalés sur une terre noire, des blés, auxquels l'atmosphère lumineuse et chargée d'eau prête, jusque dans les premiers plans, un ton bleuté ; alternativement avec les blés, des champs laissés en jachère, qui se couvrent de fleurs jaune safran et sont parcourus par des multitudes de points noirs, bruns ou blancs, buffles, chevaux ou vaches. Des troupes de grues s'envolent devant nous d'un vol énorme, pesant, exceptionnel. Des cigognes très nombreuses se promènent de tous côtés majestueusement, en habit noir, gilet blanc, et bas oranges et ces trois valeurs colorées se détachent à merveille sur le vert bleuté qui constitue tout le fond du tableau. Quand elles s'envolent, leur long bec et leurs pattes également oranges s'allongent aux extrémités du corps en sens inverse. N'oublions pas non plus nos compagnes fidèles, les tortues, dont la grave théorie chemine au revers des talus. Sauf ces accidents du paysage, celui-ci est composé tout entier de deux tons, le jaune safran, que tachent d'innombrables points sombres à la place des bêtes et le bleu vert, le vert dru et épais des blés, serrés, fournis, onduleux sous le vent. Au loin, la ligne d'horizon demeure toujours, — qu'on monte ou qu'on descende lentement, comme une barque passant tour à tour les ondulation des vagues, — aussi absolument plate, et le même ciel gris attristé pèse partout sur ce riche désert.

Au milieu de toute cette moire changeante des blés, il n'y a pas un arbre, pas une haie, pas un buisson, pas une ferme. Les villages se sont cachés dans les fonds pour trouver plus facilement de l'eau et, comme les maisons sont basses et leurs toits plats, on ne les aperçoit qu'en y touchant.

C'est un immense plateau, ce n'est pas une plaine,

ainsi que la Hongrie par exemple; la différence se sent très bien inconsciemment au vide des horizons trop proches; sur la plaine, le ciel ne se confond avec la terre qu'aux limites du regard; ici il disparait partout derrière ces dénivellations insensibles, qui, sans avoir de forme propre, ni presque de relief apparent, interrompent pourtant la vue.

Les seules saillies perceptibles dans ce dessin aux lignes strictement horizontales, c'est, avec quelques moulins à vent, parfois, en approchant des rivages, la multitude singulière de ces petites buttes rondes, répandues dans toute la Thrace antique, à Philippopoli comme ici et qui, d'après les dernières fouilles, sont des tumulus anciens ou même des nécropoles. Une nombreuse population a vécu dans ces parages avant l'histoire et ces quantités de taupinières marquent, pour quelques jours encore, la place où ses morts sommeillent...

Avant tout, la Dobroudja est un pays de blés, un grenier fécond, dont toute la beauté est celle que sentait si bien l'âme d'un Virgile, et que nous méprisons trop aujourd'hui, pour chercher dans les montagnes une nature aux dislocations de clown, le plus souvent la tête en bas.

Une de nos étapes à travers ce grand plateau de la Dobroudja nous a conduits un soir dans une grande ferme, qui pourra nous servir de type pour faire connaître, et la forme de cette richesse terrienne, et cette aristocratie paysanne de grands propriétaires, analogue à celle qui peut exister chez nous dans le pays de Caux ou dans la Beauce.

Longtemps avant, on m'avait chanté merveille de ces millionnaires, chez lesquels nous allions loger: quatre frères qui, laissant entre eux la propriété indivise, ne tenaient pas moins, disait-on, de 3000 hectares en labours avec 2 000 moutons, 300 vaches, 150 bœufs,

50 chevaux et le reste à [illegible]
ment de Job [illegible]
l'occasion pour poser quelques [illegible]
de la terre en Bulgarie [illegible]
partout, jusqu'à [illegible]
du sud, mais ici [illegible]
250 francs, avec une [illegible]
net par an. Les chiffres [illegible]
facile à faire; [illegible]
saient attendre quelque [illegible]
avec quelqu'un de [illegible]
table est couverte de [illegible]
piano.

Vers le soir, nous [illegible]
étendue déserte [illegible]
herbe, à un groupe de [illegible]
déjà à distance d'énormes [illegible]
relevées et agrémentées [illegible]
méditative des cigognes [illegible]
grande cour, dont [illegible]
déroulement des longues [illegible]
nous demandons les [illegible]
moujik russe, petit, [illegible]
bruns comme un [illegible]
rassé, que tout le [illegible]
pourrait être gênante dans un [illegible]
cependant mes compagnons, qui [illegible]
insistent; on ne peut [illegible]
nos voitures; il faut, disent-ils, [illegible]
nassée de la maison où loge le [illegible]
convaincu exerce, en effet, une [illegible]
et nous entrons par effraction...

Pas bien somptueuse, cette [illegible]
où nous installons notre campement [illegible]
montagne, le feu de branches [illegible]
la viande enfilée sur une baguette [illegible]

charbons, des couvertures jetées sur le sol de terre en guise de lits. Le contraste me frappe avec l'élégance coquette de telle simple demeure turque en Déli-Orman, où le maître n'avait sans doute pour tout bien qu'un coin de terre et quelques bêtes, mais où les fleurs peintes sur les murs très blancs, les tapis colorés sur les nattes, les branches d'acacias accrochées pour parfumer l'air, et, le matin au réveil, le chant des rossignols tout autour dans les rosiers, introduisaient la poésie; ici l'on est pratique, à l'américaine, et, comme on a ce rude bon sens de continuer le labeur du père malgré les étendues de champs et les troupeaux hérités, on ne s'arrête pas non plus à ces fadaises de parure, bonnes pour des femmes.

Et, somme toute, cela ne manque pas non plus d'un pittoresque spécial; cela prend même, par les proportions, une grandeur réelle, cette ferme bulgare à l'américaine ou à la russe, toute seule dans cette solitude. A la tombée du soir, tandis que continue sans repos le grincement du puits où l'on tire l'eau pour abreuver les bêtes, ces bêtes elles-mêmes reviennent par catégories, par corps, comme un défilé d'armée, chacune sous la conduite de ses bergers.

C'est d'abord un bêlement continu, incessant, toujours repris par d'autres voix succédant à de premières voix lassées, la voix d'une multitude pareille à un phénomène naturel dont le souffle ne s'épuise pas, à une clameur de vent, à un roulement de vagues. Les centaines de moutons approchent, leur tapage grandit, les annonce; on les sent proches avant de les voir; et soudain ils envahissent l'un après l'autre, en marée montante, les parcs enclos de murs en pierres sèches, que leur ouvrent les bergers; ce flux vivant passe d'un bassin rempli à un autre bassin.

Avant qu'ils aient fini et que leur tumulte se soit apaisé dans la joie des mères retrouvées, des faims

assouvies, on entend déjà la terre fine et sonore s'ébranler sous le retour au galop des chevaux, des poulains, des cavales, que conduisent, eux-mêmes à cheval, deux grands bergers en costume brun. Et maintenant c'est le meuglement des vaches, précurseur d'un retour plus lent. Déjà le fermier a saisi dans le troupeau un agneau pour notre repas du soir et, de sa gorge ouverte, le sang coule ; le fermier, aux airs de moujik farouche, l'accroche, dans la nuit presque close, pour le dépouiller ; un brasier s'allume auprès, un brasier sans flamme, dont le combustible à l'aspect de tourbe est simplement du fumier sec, découpé en mottes, faute de bois ; et des cochons noirs, empressés vers la chaleur, se roulent dans la cendre chaude d'un autre feu qui s'éteint.

Cependant, la nuit venue, nous nous sommes installés à dîner dans ce logis de hasard conquis d'une façon si insolite, à dîner de l'agneau qu'on vient de cuire, auprès de nos lits dressés dans la chambre du propriétaire; quand, à l'improviste, ce propriétaire lui-même arrive, rentrant de la ville avec son gamin de huit ans. En d'autres pays, on eût pu témoigner quelque humeur d'une introduction aussi insolite que la nôtre et signifier, au moins pour le principe, qu'on trouvait la plaisanterie mauvaise. Je m'y attendais un peu, je l'avoue, tout en laissant mes compagnons s'expliquer en bulgare; et je n'étais pas non plus sans inquiétude sur le hangar où il nous faudrait aller loger, ayant rendu la chambre à son possesseur légitime. Le ton de la conversation me montra aussitôt que je me trompais; quelques minutes après, le propriétaire venait partager notre repas, qu'il pouvait être fondé, par le rôle prépondérant de l'agneau dans le menu, à regarder comme le sien ; puis, quand vint l'heure du sommeil, ce fut lui qui déménagea, nous laissant dormir en paix, du moins jusqu'à l'heure

matinale où le réveil des bêtes vint nous apporter son tapage prématuré beaucoup moins poétique à cette heure malséante qu'il n'avait pu me le sembler le soir...

Nous allons maintenant toucher la frontière roumaine à *Tchéfoulkiou*, un point situé sur la grande route directe de Varna et Dobritcha à Constantza, qui a dû déjà voir passer bien des armées. Misérable village, intéressant pour nous par un sondage infructueux que les Roumains ont dernièrement tenté de l'autre côté de la frontière pour s'alimenter en eau. Et, par le grand plateau nu, toujours pareil, mais sur lequel tombe aujourd'hui sans interruption la pluie glacée, nous revenons coucher à Dobritcha.

Quand nous repartons le lendemain vers le sud-est dans la direction de Provadia, nous sommes bientôt à la limite de la Dobroudja proprement dite et du Déli-Orman, en attendant que nous abordions un autre pays encore, celui des collines crayeuses vers la vallée de Provadia. Aussi, de ce côté, le pays, beaucoup plus accidenté, change vite d'aspect; il commence à se couvrir par endroits de maquis, puis de bois; on monte, on descend à travers des ravins dans la verdure humide, en vue d'autres coteaux couverts de blés en herbe ou de taillis. La vapeur d'eau semble baigner tous ces verts dans l'azur, les envelopper sous des épaisseurs de voiles bleus de plus en plus multipliés; c'est presque l'harmonie colorée des fonds de tableau chez les primitifs, et dans les embarquements pour Cythère.

Parmi tous ces tableaux, un surtout m'est resté très présent à l'esprit; c'était une grande descente à travers les blés printaniers, où nous avons rencontré, sur quelques centaines de mètres, au milieu de ces verdures bleuies et monochromes, 100 à 150 cigognes. Rien de plus joli, dans la manière japonaise, que l'effet de couleur de ces profils noirs et blancs si nettement



BATTAGE DU BLÉ A SELTSI (page 233).

soulignés sur un fond uniforme, comme dans un lavis dessiné à la plume à la façon des albums de Boutet de Monvel ; rien d'amusant comme la variété infinie dans les attitudes, les silhouettes, les démarches, de toutes ces bêtes graves et diplomatiques. Ce décor, extrêmement doux, baigné de vapeur, imprégné de brume, avec ses gouttes d'eau sur les pointes des blés, et ses oiseaux hiératiques, conventionnels comme une arabesque de calligraphe, comme un paraphe de protocole, avait, dans ses effets à peine indiqués, ses lointains légèrement pâles, je ne sais quel air silencieux, dolent, convalescent, abandonné.

Un peu plus loin, ce fut, toujours dans la plus complète solitude, un troupeau de 250 à 300 petites vaches rassemblées, de ces vaches maigres et proprettes, auprès desquelles les buffles barbus, au museau allongé, à la peau huileuse, à la démarche gauche, ont l'air de nègres hirsutes et poilus.

Et bientôt une dernière descente, en faisant apparaître les hautes collines tabulaires de la vallée de Provadia, puis, au bout de son tapis de verdure uni comme une pelouse, la ville même avec ses minarets, nous annonça que nous étions décidément sortis de la Dobroudja.

Les ports de la mer Noire : Bourgas et Varna.

La mer Noire n'est politiquement qu'un lac fermé. D'où l'aspiration de ses riverains vers la mer libre de l'Archipel et les efforts séculaires qui ont momentanément ouvert à la Russie les Détroits, bientôt après refermés, ou, comme compensation, cherché une issue précaire à l'autre bout du monde vers la mer du Japon et le Pacifique. La Bulgarie ne sera une grande puissance européenne que le jour où elle ira débou-

cher à Kavala ou Port Lagos, si ce n'est à Salonique, par la Macédoine. Mais, à défaut de rôle politique, la mer Noire est un grand chemin d'échanges commerciaux et les deux belles rades, que la Bulgarie possède à Bourgas et à Varna, ont, pour elle, une importance considérable.

C'est aux premières heures de l'histoire qu'il faudrait remonter pour trouver les traces d'une civilisation établie et de villes construites sur ces rivages. Le Pont-Euxin, qui nous semble aujourd'hui aux extrémités de l'Europe, et dont la moitié des rives est rejetée en dehors du monde civilisé par l'occupation ottomane, en était autrefois presque le centre et les peuples de la Colchide, du Pont, de la Paphlagonie, de la Bithynie, de la Tauride, de la Thrace, se tenaient en relation directe et immédiate avec les foyers de civilisation allumés sur toutes les côtes de la Méditerranée Orientale, dans l'Asie-Mineure, dans l'Arménie et dans la Perse. Très anciennes sont les mentions de villes sur la côte bulgare à Sosopolis ou Apollonia (Sizopol) un peu au sud de Bourgas, à Anchialus et Mésembria (Misevria) un peu au nord, puis à Odessus (Varna), Cruni ou Dionysopolis (Baltschik), Callatis (Mangalia), Tomi, où fut interné Ovide, (Constantza). Suivant le sort fatal de toutes les ruines antiques en ces pays thraces, si longuement, si profondément ravagés par tant d'invasions et pendant tant de siècles, les restes de ces villes ont à peu près disparu et l'archéologue seul, avec beaucoup de fouilles et d'imagination, arrive à en retrouver un vestige. Cependant la région de Bourgas est la moins déshéritée de toutes à cet égard. A Sosopolis et Mésembria, les restes antiques sont aisément reconnaissables et certaines coutumes subsistent même, parait-il, depuis le vᵉ siècle av... Jésus-Christ. Je ne sais quel auteur grec décr... cette côte, des « mangeurs de poux », qui c...

en réalité, aujourd'hui encore, des amygdales de maquereaux, dont le vieux voyageur a fait cette traduction fantaisiste[1]. Mésembria, près de Bourgas, demeura jusqu'au xe siècle, une très importante cité byzantine, où se concentrait une grande partie du commerce de la mer Noire, notamment le commerce de l'Orient avec la Russie. Outre le développement de sa rade et les dentelures de ses baies, la région de Bourgas avait pour elle, dans l'antiquité, le développement de ses gites de cuivre, sur lesquels ont été faits de grands travaux, qu'on s'est récemment efforcé sans grand succès de reprendre. L'importance des excavations et des scories en divers points de la côte montre assez la durée de ces exploitations minières.

Nous sommes arrivés à *Bourgas* directement par mer en venant de Constantinople. A la nuit tombante, nous avions franchi, sous un ciel tragique aux trainées de pourpre et d'encre, la porte farouche du Bosphore, entre les grandes coulées inclinées de roches volcaniques; puis, toute la nuit, nous avions vogué sur la mer clémente, argentée par les rayons amis de la lune ; et, le lendemain matin, Bourgas apparut : une côte basse et droite, une rade lumineuse entre deux jetées, des maisons neuves, un quai de pierre. Nous amarrons tranquillement; ni bruit, ni désordre, ni confusion, ni backschichs, ni costumes bariolés, ni minarets : le calme d'un petit port français un peu délaissé; rien que des costumes européens; des voitures. Le contraste est singulier, quand on s'est endormi la veille aux portes de Stamboul; il l'est plus encore quand on

1. Strabon décrit (l. VII. Ch. vi) Appollonie, colonie de Milet, dont la majeure partie est bâtie dans une presqu'île, y compris le temple d'Apolion, d'où Marcus Lucullus enleva naguère, pour la dédier dans le Capitole, cette statue colossale du dieu, chef-d'œuvre de Calamis, puis Mésembria, colonie mégarienne, appelée d'abord Ménébria, de Ménas, son fondateur, et du mot thrace bria, qui signifie ville.

songe qu'il y a vingt ans ce pays-ci était turc et livré à cette anarchie, enjolivée de pots de vin, qu'on appelle l'administration en Turquie; cela fait apprécier aussitôt le changement, qui se produit dans un pays chrétien quand on l'a laissé se débarrasser des Ottomans.

Inutile d'ailleurs d'ajouter, que ce que la civilisation a gagné, le pittoresque l'a perdu. Bourgas, pour le voyageur, n'a qu'un intérêt médiocre. Contrairement à Varna, qui est déjà une grande ville, ce n'est même, jusqu'ici, qu'un port d'avenir, à peine terminé depuis trois ans et qui, sans doute, prendra plus tard du développement pour l'exportation des céréales provenant de toute la Bulgarie du sud, mais dont le mouvement annuel ne dépasse guère encore un million de tonneaux. Ce développement, jusqu'ici, est quelque peu paralysé par des questions de trafic. La Compagnie des chemins de fer orientaux, à laquelle avait été concédée la ligne Bourgas-Iamboli avant l'émancipation, ne cherche nullement à attirer le transit de ce côté, ayant beaucoup plus d'intérêt à le détourner vers Dédéagatch sur l'Archipel, où elle est chez elle. Cela durera tant que l'État, propriétaire de toutes les autres lignes bulgares, n'aura pas repris aussi ce tronçon. Mais, si un jour la Bulgarie agrandie débouche à Dédéagatch, que deviendra Bourgas?...

La ville a également un autre défaut, elle manque d'eau; l'eau potable doit être cherchée en tonneaux à 2 kilomètres, et les grandes lagunes côtières y entretiennent un peu de malaria en été. On travaille avec zèle à arranger tout cela; on construit; on perce; on plante des boulevards, qui, naturellement, ressemblent encore un peu à ces jardins que les bourgeois de Daumier soignent amoureusement dans la plaine Saint-Denis et un grand projet d'adduction d'eau est à l'étude.

Notre première course aux environs de Bourgas a

eu précisément pour but d'aller voir, à 15 ou 20 kilomètres nord-ouest de la ville, ces sources froides destinées à son alimentation et, au voisinage, des sources thermales déjà exploitées.

Tous les environs de Bourgas sont occupés par des masses de roches éruptives, qui, très adoucies et usées par l'érosion, n'exercent pas une influence bien marquée sur le relief topographique, mais dont la forme est cependant plus irrégulièrement mamelonnée que celle des terrains sédimentaires. Dans la conque de ces roches éruptives, où s'encaissent au sud les filons de cuivre que nous visiterons bientôt, la bordure nord de la baie, du côté que nous traversons en ce moment, est occupée par des terrains tertiaires très récents. C'est une grande plaine, tapissée de magnifiques pivoines rouges, qui éclatent de tous côtés dans la verdure comme des notes de fanfare.

Aux sources thermales, il n'y a encore que de grandes baraques sommaires; mais l'eau chaude, qui coule en ruisseaux, a attiré des bandes de femmes en costume bulgare, occupées à laver leur linge, les jambes dans l'eau, dans un désordre amusant; et, auprès d'elles, complétant le tableau, un campement de ces tziganes au teint moresque, qui, de tous côtés en Bulgarie, traînent leurs loques colorées, promènent leurs singes et leurs ours, a rangé ses charrettes et dételé ses bêtes pour faire la cuisine.

Les sources froides sont un peu plus haut dans les ravins qui découpent les premiers contreforts du massif d'andésite; les pentes sombres de roche volcanique les dominent; au-dessous de nous, la plaine s'étend à nos pieds vers la mer lointaine et voici qu'une magnifique menace d'orage, débouchant sur nous des Balkans, pare le pays de sa beauté mystérieuse. lui prête quelque chose de mycénien. Dans une trombe de vent, rapides comme des chevauchées de walkyries

des énormes masses nébuleuses fondent sur nous avec quelque chose d'agressif, de bestial, de vivant; elles s'entassent, elles s'épaississent, elles s'ajoutent les unes aux autres impétueusement dans une accumulation étrange d'opacités funèbres, qui laissent tout le bas du ciel lumineux; la montagne devient couleur d'encre; la plaine se moire sous le mouvement des ombres, alternant encore avec les clartés; la mer paraît de plus en plus livide... Et, brusquement, l'orage éclate en grêle, fauchant avec une sorte de joie féroce l'espoir de la moisson...

Le lendemain, la visite des filons de cuivre nous conduit au contraire, au sud, vers la colline dite de Karatépé, du haut de laquelle on domine les découpures bleues de la rade et des lagunes côtières, avec la bande claire de la ville, et, comme fond, la crête bleu sombre des Balkans. Dans cette direction du sud, d'autres gisements analogues s'étendent, au delà de la vallée de la Mandra, vers la ville antique de Sosopolis et vers Kainardja. Des Russes et quelques Bulgares font, dans le Nord, en divers points, des recherches, qu'encourage surtout, jusqu'ici, avec la trouvaille de quelques lentilles de cuivre gris, le souvenir de l'antiquité. D'après ces souvenirs antiques, la région Sud, qui n'a pas encore été explorée dans les temps modernes, pourrait également présenter de l'intérêt[1].

Les communications entre Bourgas et Varna se font difficilement, si ce n'est par mer, c'est-à-dire, comme pour tous les transports maritimes, à intervalles assez éloignés. Par le chemin de fer, il faut, pour franchir

1. Au Nord de Bourgas, une véritable richesse minière vient, paraît-il, d'être découverte en 1906 près d'Hadji-Omar, sous la forme de lignites tertiaires analogues à ceux que l'on exploite déjà en d'autres régions de la Bulgarie. Quinze sondages auraient, dit-on, recoupé six couches de charbon régulières, représentant plusieurs millions de tonnes.

les 90 kilomètres, qui séparent les deux villes à vol d'oiseau, retourner à l'autre bout de la Bulgarie jusqu'à Sophia et faire le tour complet du pays en deux jours. Nous avons pris une autre route en traversant le Balkan par Slivno, Kotel et Osman-bazar; mais ce trajet trouvera mieux sa place dans le chapitre des Balkans et nous nous supposerons, pour le moment, transportés d'un coup à Varna.

Varna, l'antique Odessos, la Bolgaria du XIV[e] siècle, est le grand port de commerce de la Bulgarie; c'est même aujourd'hui son port militaire; on vient d'y terminer des travaux considérables; la ville s'accroît et prospère; il est donc intéressant d'apprécier son développement.

Si nous nous reportons d'un demi-siècle en arrière, la ville n'offrait rien de pareil quand, aux débuts de la guerre de Crimée, les troupes françaises y furent retenues, pendant trois mois, par les tâtonnements d'une direction militaire, qui, là comme en Italie, au Mexique et en 1870, n'avait rien su prévoir ni rien préparer.

C'est le 19 mai 1854 que le maréchal de Saint-Arnaud, arrivant par mer de Constantinople, débarqua, pour la première fois, dans cette rade, où, naturellement, il n'y avait alors ni port, ni quai. Le 4 juin, la brigade de Canrobert y arrivait à son tour et, à la fin du mois, les Français avaient dans Varna 30 000 hommes, les Anglais 20 000. Des maisons de bois et quelques maisons de pierre d'aspect assez misérable sur une pente douce terminée par une plage de sable, une enceinte fortifiée, une population surtout grecque et arménienne: voilà le souvenir qu'ont gardé de Varna les Français qui s'y sont morfondus alors. Bientôt, tandis qu'en haut lieu, on hésite toujours sur un plan de campagne, là-bas le choléra éclate à Varna; et Saint-Arnaud n'imagine rien de mieux, comme remède, qu'une promenade militaire à la fin de juillet, en pleine

chaleur, dans la malsaine Dobroudja. Alors on vit des troupes françaises sur ces routes de Dobritcha (Bazardjik), de Baltschik et de Mangalia, que nous avons parcourues tout à l'heure : promenade lamentable, gaiement commencée dans un beau pays, terminée par une désastreuse retraite de vingt jours, où la terrible maladie enleva près d'un tiers de l'effectif. Le 10 août, Varna brûlait avec tous les approvisionnements et, le 7 septembre seulement, la flotte quittait enfin ce pays désolé pour la Crimée. Trente ans après, Varna s'était relevée, mais, comme il arrive en pays turc, avait à peu près repris son ancien aspect, et ceux qui ont dû y passer, alors qu'il y avait là une étape obligée dans le voyage par terre de Constantinople, en ont gardé, comme les combattants de 1854, un assez piètre souvenir.

Ce n'est pas que la ville fût, dès lors, sans importance ; mais elle avait ce désordre et cette saleté parfois pittoresques, qui ne nous plaisent guère que dans les endroits où nous n'habitons pas. Varna était cependant restée une des quatre places du quadrilatère, elle s'enfermait dans une enceinte de remparts, que le traité de Berlin a commandé plus tard de raser et dont on n'aperçoit plus que des débris ; mais ses maisons de bois colorées et mêlées d'arbres s'étendaient jusqu'à la baie, où il n'y avait pas de quai ; les navires mouillaient dans la rade ouverte, exposés aux vagues du large...

Aujourd'hui le port, avec ses grandes jetées, ses longueurs de quai, ses docks, la plage de bains de mer avec ses cabines, la ville toute neuve avec ses larges rues, ses monuments, ses banques, ses boulevards, ont pris un aspect absolument européen. La population, qui était de 25 000 âmes en 1881, a atteint 37 000 en 1905. Les Bulgares sont fiers de leur Varna, que dessert de Sophia, en une douzaine

d'heures, un train de luxe journalier avec wagon-restaurant, wagons-lits, etc., où plusieurs Compagnies de navigation font escale, où il y a toujours de nombreux navires en chargement. C'est leur station de bains de mer, qu'il ne faudrait cependant pas s'imaginer encore comme un Trouville ou un Dieppe : la classe bourgeoise et oisive, qui fait l'animation de ce genre d'endroits, étant peu développée en Bulgarie.

Parmi les monuments de Varna, je citerai seulement une grande cathédrale du rite bulgare dominant la ville, un lycée de filles tout à fait monumental et une maison française des Oblates bâtie aux frais de Mlle de Casteix. On a planté un parc au-dessus d'une jolie plage de sable, où sont les bains et on s'occupe d'organiser la distribution d'eau et la canalisation d'égouts. Mais tout Varna est dans son port, auquel on vient de travailler activement de 1895 à 1906 et dont il est, par suite, intéressant de dire quelques mots, d'autant plus que les plans ont été dressés par un inspecteur général français, M. Guérard, et exécutés sous la surveillance d'un ingénieur français, M. d'Istria, par une Société bulgare Michailovsky et Haïrabedian, à la tête de laquelle est M. Z. Bracchkoff.

La situation de Varna est très belle, au fond d'une rade qui, elle-même, s'enfonce déjà dans une concavité de la mer Noire, entre le cap Gulgrad et le cap Emineh et au débouché de cette large vallée de la Provadia, dont les limans côtiers, très étendus, ayant jusqu'à 18 mètres de fond, pourront, un jour ou l'autre, par le moyen d'un canal assez simple de 1 200 mètres, fournir des arrières-bassins, avec un superbe abri pour une flotte de guerre. La difficulté était, d'une part, l'ouverture directe sur le large, qui exposait le port à toutes les houles de la mer Noire et, de l'autre, le mouvement prononcé des sables, qui travaille sans cesse à encombrer la baie. Il suffit, en effet, de regarder la carte

pour [illegible]
sur [illegible]
en sens [illegible]
régulariser [illegible]

Pour [illegible]
construire [illegible]
dans le sens [illegible]
à peu près [illegible]
puis [illegible]
à elle [illegible]
conquis sur la mer [illegible]
[illegible] mètres de long [illegible]
tous les [illegible]
en est résulté [illegible]
[illegible]
nouvelles [illegible]
navires pourront [illegible]
à [illegible]
par la digue [illegible]
quai, entre [illegible]

Cette construction, qui [illegible] un peu plus de quatre ans, a coûté plus de 7 millions. On y a employé des blocs artificiels de [illegible] tonnes, préparés sur le rivage et portés au point de mouillage par des chalands; et le dragage a été opéré avec un système permettant de refouler directement à 300 mètres. Enfin, comme dernier détail, j'ajouterai que les bordures de quai ont été exécutées en granit du mont Vitosh (près Sophia), tandis qu'à Bourgas on avait eu intérêt à faire venir du porphyre français de Saint-Raphaël.

Le gouvernement bulgare porte un intérêt naturel à son port et subventionne diverses Compagnies de navigation qui y font escale. Il y entret[illegible] également sa marine de guerre, composée jusq[illegible]vel ordre d'un croiseur acheté au Creusot et co[illegible]é par un officier de marine français.

Le mouvement du port de Varna a été, en 1904, de 1000 navires représentant 735000 tonneaux et correspondant à des importations et exportations à peu près équilibrées, l'une comme l'autre d'environ 35 millions de francs.

Les environs de Varna peuvent donner lieu à quelques jolies promenades. La première, qui s'impose, est la visite du château princier d'*Euxinograd* sur la pointe nord-est de la baie : château construit jadis pour le prince Alexandre de Battenberg, mais surtout achevé, embelli, entouré d'un parc, doté d'un port, etc., par le prince Ferdinand.

De Varna à Euxinograd, la traversée est de 5 à 6 kilomètres ; dans le petit remorqueur qui nous conduit, elle dure trois quarts d'heure. On accoste le long d'un petit quai tout neuf. On saute sur la plage de sable fin et l'on monte, à travers le parc, jusqu'au château, dont la situation est fort belle. Euxinograd est sur un cap, dominant la mer en tous sens. La propriété a deux kilomètres de long. Depuis une douzaine d'années, un parc dessiné par un architecte français, M. André, a poussé avec une vigueur surprenante et fait une parure de feuillages à la pointe, qui devait être jadis légèrement ensoleillée. Quelques vieux arbres, autour d'une fontaine, proviennent d'un ancien monastère grec et jettent leur ombre sur une terrasse, d'où la vue s'étend au loin.

L'ensemble, élégant mais simple, fait moins penser au palais d'une majesté royale ou même à la vieille demeure d'une antique aristocratie en Angleterre, en France, en Autriche, qu'à une propriété bourgeoise, où la richesse est de date un peu récente. Le temps, qui manque ici et qu'on ne remplace pas, en est la cause. Mais quelques détails, où l'on devine l'âme du propriétaire, éveillent pour lui la sympathie. C'est le soin de ménager partout la vue sur l'horizon de mer ;

c'est ce bout de jardin alpin, auquel on a fait une place dans des rochers, et ce parterre de rosiers, d'où l'on découvre au loin Varna ; c'est devant le château, cette réduction des bassins de Versailles, à laquelle on semble attacher un prix spécial et plus bas, ce fronton de Saint-Cloud encastré dans le mur de la terrasse ; ce sont les cordons de nids d'hirondelles, que l'on a ordonné de respecter sous les corniches et qui entourent la maison de leur bruit ; ce sont les moulages de chapiteaux romans, rapportés par le prince lui-même d'un voyage ; c'est enfin cette chambre isolée au rez-de-chaussée dans la verdure, où il se plait à venir coucher : cette chambre nue, dans les murs de laquelle sont encastrés trois ou quatre bas-reliefs antiques.

Une promenade d'un tout autre genre nous conduisit le lendemain, à l'ouest de Varna, visiter deux véritables curiosités naturelles, deux de ces curiosités *pour Baedecker*, que l'on est sûr de trouver à point nommé et qui ici ont cet attrait de plus de rester encore réservées, dans leur coin inconnu, pour les Baedecker de l'avenir : ce sont les *sources jaillissantes de Devna* et la *forêt de colonnes de Dikilitach*. J'en pourrais ajouter, sur le chemin, une troisième, mais intéressante seulement pour les géologues : ces *limans de Devna*, Devnindski limni, dont l'origine soulève de si curieux problèmes.

De Varna à Devna, dans la direction exacte de l'est à l'ouest, on suit, en effet, cette chaine de larges étangs, qui terminent la vallée de la Provadia et qu'un cordon de sable sépare seul de la baie de Varna : étangs profonds, puisque, dans leurs eaux de 18 mètres, on a pu songer à établir un abri pour des navires de guerre et, par suite, importante vallée sous-marine, dont le creusement, d'après les terrains encaissants et les terrasses relevées sur les berges, remonte à une époque très récente. Il serait hors de propos de discuter ici les théories, auxquelles ces limans ont donné lieu : il suf-

fira de remarquer qu'une question d'un intérêt très général se pose ici comme pour d'autres vallées sous-marines post-pliocènes, les fjords norvégiens par exemple et qu'on a pu se demander si l'on ne tenait pas là un indice de ces derniers mouvements de l'écorce terrestre, contemporains de l'homme, qui, bien qu'incontestables dans leur ensemble, prêtent néanmoins à la discussion dans chaque cas particulier.

Toute la première partie de la route, en quittant Varna, n'a d'attrait que la vue de ce lac bleu, séparé au loin de la mer par une mince bande de sable clair.

A *Aladin*, sur le bord du chemin de fer, sont de grandes carrières de moellons, établies pour les travaux du port et d'où l'on emmène incessamment des wagons de pierre jaunâtre. Puis, commencent les grandes pentes de marnes blanches éblouissantes au soleil, sur lesquelles des traînées d'herbe maigre, limitées à certains niveaux horizontaux qui correspondent à une nature de terrain plus défavorable, ressemblent de loin aux ombres projetées par les nuages.

Nous traversons un bout de vallée un peu marécageux ; on me montre de loin le village de Devna grimpé sur sa colline; en bas, un mince ruisselet bordé de quelques arbres poudreux avec des maisons neuves. C'est là, me dit-on, que se trouvent ces sources vantées ; je ne puis réprimer un mouvement de déception.

Entendant parler de sources, qui produisent, dès leur émergence, près de 6 mètres cubes par seconde, ou 500 000 mètres par jour, soit le douzième de ce que débite la Seine à Paris, je m'étais imaginé d'avance une de ces belles fontaines sortant d'une grotte ou de la base d'un rocher dans la verdure, comme à Vaucluse, aux sources du Lison, en divers points de la Dalmatie, ou surtout comme dans ces pays d'Orient, de Syrie, vers lesquels mon souvenir m'avait reporté d'abord, à Baal-

beck, à Damas. En général, toutes ces eaux à débit extraordinaire sont alimentées par la circulation de véritables rivières souterraines dans les fissures profondes d'un plateau calcaire et le pittoresque de leur émergence en résulte. Ici, le phénomène paraît différent et n'en est, pour qui réfléchit, que plus curieux.

C'est à travers un couvercle de marnes occupant une large vallée plate que les eaux, accumulées en pression dans un calcaire sous-jacent, font irruption sur un point particulièrement faible ; nous avons ici un puits artésien naturel, une nappe artésienne qui crève.

La conséquence, c'est, de tous côtés, sur la plaine, le jaillissement, le bouillonnement des eaux dans toute une série de petits lacs, d'étangs, réunis les uns aux autres par des déversoirs, par des bras. Parfois, quand l'eau est basse ou très claire, on distingue, au fond, de véritables entonnoirs, des vasques, d'où montent ces jaillissements. Et, en même temps, on aperçoit, dans l'eau, les tortues qui nagent, les anguilles qui se déroulent. Quelques saules ont poussé sur les bords et, avec le désordre forcé des étangs à divers niveaux, des eaux limpides aperçues à travers les branches, des bâtiments en désordre, produisent des tableaux pittoresques. Mais l'ensemble est surtout industriel. Ces sources puissantes sont une richesse pour le pays ; des moulins à farine s'y sont créés de tous côtés, saupoudrant toits et arbres de leur poussière blanche et un embranchement de chemin de fer de 6 kilomètres a été construit spécialement pour y accéder.

Au retour, nous prenons par le haut du plateau pour rentrer à Varna et là, c'est tout à fait à l'improviste que nous tombons sur la forêt des colonnes de pierre : un phénomène exceptionnel, qui n'est nullement inconnu, mais dont j'ignorais la place.

Que l'on imagine en pleine campagne, sur le bord d'un plateau, la rencontre d'une immense ruine antique, une multitude de colonnes mal alignées, irrégulières de taille et de hauteur, comme on en voit dans certains monuments d'une basse époque, où on les a apportées de tous les coins du monde et de tous les temples détruits ou pillés : quelque chose de comparable au réservoir des mille colonnes à Byzance, ou à la mosquée de Cordoue, mais ici librement planté sous le ciel et absolument naturel.

Il ne faudrait pas exagérer la régularité du phénomène ni ses proportions, déjà assez extraordinaires telles qu'elles sont. La hauteur des colonnes est de 5 à 6 mètres au maximum ; leur diamètre, absolument circulaire, souvent d'un mètre. Les stratifications y simulent des joints et les érosions verticales de la pluie des cannelures doriques ; quelques-unes mêmes commencent, dit-on, à se creuser en vasque au sommet. Ces colonnes debout se dressent au milieu d'un sable fin pétri de ces petits disques plats (nummulites) que l'on trouve, par exemple, autour du Caire et où la légende voit alors les restes pétrifiés des lentilles que les Hébreux captifs mangèrent devant les Pyramides. A leur pied et entre elles, d'autres blocs informes simulent les débris de frontons détruits. Tout l'ensemble peut occuper, sur environ 500 mètres de long, trente à cinquante mètres de large.

Le coup d'œil n'est pas seulement singulier ; il est beau, surtout à cette heure du soir où les ombres s'allongent et où les grands troupeaux de vaches, de buffles, de chèvres, rentrant à l'étable, passent à travers ces débris géologiques, comme, sous un autre ciel, on les voit errer parmi les ruines siciliennes. Le ton bruni, chaud, couleur d'ocre ou de sienne brûlée des colonnes les détache sur le fond du ciel encore bleu.

Quand on cherche l'explication du phénomène, il faut d'abord se rappeler qu'il n'est pas unique dans la région ; on le retrouve, avec de moindres dimensions, sur l'autre rive du liman de Devna. Erosion à coup sûr, provoquée peut-être par les affaissements du sol, dont ce liman semblerait porter l'empreinte ; action des eaux sauvages ayant coulé en torrent dans les fissures sinueuses du grès nummulitique et tournoyé autour de certains blocs ainsi isolés, comme dans le cas bien connu des Erdpyramiden. Puis les pentes se sont régularisées, les mouvements d'eau violents ont cessé, l'assèchement s'est fait et la suite des temps n'a plus fait qu'adoucir les formes, user les saillies, creuser des cannelures ou des cupules, donner à l'ébauche de la nature son modelé définitif.



CHAPITRE VI

LES BALKANS DE BULGARIE

Description d'ensemble des Balkans. — Le Balkan de l'Ouest et les gorges de l'Isker. — Le Balkan Central et la zone des formations charbonneuses. — Drenovo et les sculpteurs sur bois. — Trevna. — Radevtsi et ses mines. — Un bassin houiller pittoresque. — La grande forêt des Balkans. — Les tableaux colorés des villages. — L'auberge de Borouchtitza et le battage du grain. — Le versant sud des Balkans. — Seltsi. — Le déboisement. — Dans le lit du torrent. — L'arrivée à la vallée des roses. — La vallée des roses; la culture des rosiers et la fabrication de l'essence de roses. — Maglisch. — Les aires à battre le grain d'aspect mycénien. — Haïnboise et les souvenirs de la campagne de 1878. — Haïnkiou et la maison du pope. — Les chiens bulgares. — Tvarditza. — Le gros gibier. — L'arrivée des Turcs à Eléna. — Le sommet de Tchoumerna. — Effet de brouillard. — Les Karakatchani et les tziganes. — Le passage du gué. — Le village turc de Sarayar. — Les paysages de Béla et les types de femmes. — Les hôtels de villages. — Soleil couchant à Slivno. — La station thermale. — Nova Zagora. — Les paysages verdoyants de la Toundja. — Le passage de Kasan et Kotel. — Les sources vauclusiennes de Kotel.

L'ENSEMBLE DES BALKANS.

Le Balkan, l'antique Hémus, est, en quelque sorte, la raison d'être de la Bulgarie, qui, plus que toutes les autres nations dites, comme elle, balkaniques[1], mérite réellement ce nom, puisqu'elle possède le Balkan

1. Cette dénomination générale tient à ce que, pour les Turcs, toutes les montagnes de la péninsule portaient également le nom de Balkans.

lui-même. Cette grande montagne, à peu près rectiligne, ou plutôt incurvée en un arc très ouvert, qui forme l'arête médiane du pays entre deux rangées de plaines, en marque l'ossature solide, la colonne vertébrale, sur laquelle sont appliquées les chairs. Géologiquement, c'est par les mouvements tertiaires, dont le Balkan représente la synthèse, que toute la péninsule a été disloquée, reconstituée, et finalement modelée.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer, d'après la réputation un peu farouche que les Balkans ont prise dans l'histoire, une Alpe ni même une Pyrénée. Le Rhodope, en Bulgarie même, monte sensiblement plus haut dans le massif du Rilo et du Mous Alla, avec des sommets de 2 900 mètres; et surtout ses crêtes de granit sont plus abruptes, accrochent davantage les neiges, prennent mieux une allure alpestre. Dans les Balkans, on n'atteint pas 2 400 mètres, et les crêtes, composées pour la plupart de gneiss friables ou de sédiments aisés à démanteler, ont un air rusé, arrondi, qui ferait juger cette saillie montagneuse plus vieille qu'elle ne l'est en réalité. A distance, cela se traduit par l'aspect d'une longue vague presque horizontale que prennent les Balkans, vus de la plaine de Sophia, de Philippopoli, ou, au nord, du plateau de Plevna et de Tirnovo. L'aspect pittoresque en souffre, du moins au gré des alpinistes, qui ne rêvent que plaies et bosses; mais les Balkans doivent, en revanche, à leurs faibles saillies, leur merveilleuse parure de forêts centenaires : non pas les froids sapins helvétiques aux couleurs funèbres, faits pour s'assortir avec un paysage de brumes et de neiges, mais les grands hêtres au tronc clair et les chênes, au travers desquels l'éclat du jour se traduit encore en joyeuses taches de lumière sur les feuilles rousses des sous-bois, sur le gris lacet des sentiers.

Comme il arrive dans de très nombreuses chaines montagneuses, le Balkan est dissymétrique; son versant nord, adossé au plateau prébalkanique, s'abaisse doucement par terrasses; son versant sud est coupé



LES AIRES PLATES OU L'ON BAT AU FLÉAU LA PAILLE DE SEIGLE, A SELTSI (page 233).

brusquement par des vallées d'effondrement, sur la longueur desquelles apparaît une rangée de sources thermales.

Pour un géologue, le Balkan, c'est essentiellement la chaine plissée, la zone tectonique, que les mouvements alpins ont comprimée et fait surgir entre

deux noyaux solides et plus anciens, marqués : l'un par le plateau du Danube et de la Russie méridionale, l'autre par le Rhodope. Les Balkans forment ainsi une traînée continue avec les Alpes de Transylvanie, dont ils sont le prolongement immédiat et commencent, si l'on veut, à Orsova sur le Danube avec une direction nord-sud, pour s'infléchir peu à peu dans le sens est-ouest au nord de Sophia, puis obliquer au nord-est et aller mourir au cap Émineh sur la mer Noire. Dans toute la dernière partie de leur parcours au delà de Slivno, l'effort de plissement semble s'épuiser; de grandes zones tabulaires s'intercalent dans la bande plissée, dont elles occupent un moment presque toute la largeur, en même temps que les terrains crétacés apparaissent seuls au jour. Le relief de la crête tombe alors peu à peu, dans le sens de l'ouest à l'est, de 800 mètres à 400. Les géographes entendent d'habitude les Balkans dans un sens moins étendu et ne les font commencer qu'après la Stara Planina, à l'est des gorges de l'Isker.

Sur les cartes on distingue, en outre, dans cette chaîne continue qui va de Vratsa au cap Émineh, toute une série de Balkans locaux, généralement désignés par un nom de ville, et qu'il est inutile d'énumérer en détail. Les principaux sont, de l'ouest à l'est, après la Stara Planina[1], les Balkans de Berkovitza, de Vratcha, d'Etropole, de Zlatitza, de Veliki, de Slivno, puis, en déviant au nord, de Kodscha, Karnabat, etc.

Au nord et au sud, il existe encore des chaînons parallèles, tels que le Balkan de Dervent, ou, au sud de la Toundja, la Sredna Gora (Karadstcha dagh), qui est seulement une haute colline.

1. Planina, Gora, Dagh, qui reviennent souvent dans les noms de montagnes, signifient : montagne; les deux premiers en slave, le dernier en turc.

L'importance stratégique de toute cette muraille montagneuse a fait cataloguer les cols, qui permettent de la traverser. Un seul est, jusqu'ici, adopté par une voie de chemin de fer, celui qui suit la vallée de l'Isker; mais quelques autres donnent passage à des chemins, que l'on peut à la rigueur considérer comme carrossables : entre Berkovitza et Tsaribrod; entre Plevna et Sophia, par Orchanié; entre Troian et Karlovo (Rosalita) (le col le plus élevé de tous, qui atteint 1 900 mètres); entre Gabrovo et Kasanlik (la Schipka); entre Eléna et Tvarditza, par Tchoumerna; entre Osman bazar et Slivno, par Kotel (col de Kasan ou Démir Kapou); entre Choumla et Iamboli, par Virbitza; entre Choumla et Karnabat; entre Provadia et Aidos; enfin, le long du cap Emineh. Le col de la Schipka (dentelle), praticable aux voitures depuis un passage de Mahmoud en 1836, a joué le rôle que l'on sait dans la guerre de 1878. Celui de Kotel est également suivi par une bonne route, ainsi que la route facile de Iamboli à Choumla, où l'on doit depuis longtemps établir un chemin de fer. La route côtière de l'Emineh par Monastir Kiou et le couvent de Saint-Nicolas (*Finis Hœmi* des Romains) fut jadis la grande route de Darius marchant contre les Scythes, des Byzantins commerçant avec les Russes, des Russes envahissant la péninsule en 1829; elle a perdu son importance.

Dans le massif lui-même, la valeur de ces cols, dont j'ai nommé seulement les principaux, est très variable suivant les régions, et, comme l'a montré la dernière guerre russo-turque, moindre en général qu'on ne le croirait d'abord, par suite de la facilité avec laquelle on trouve souvent à les tourner. Si, dans les parties les plus hautes de la chaine, au sud de Troian, où le sommet de Vetzen atteint 2 200 mètres et le Jumruktzal 2 374, on peut éprouver quelque peine à passer, d'ordinaire on ne fait pas plus de 10 à 15 kilo-

mètres suivant la longueur de la chaîne sans rencontrer un col, et, dans le Balkan de Véliki que j'ai battu en tous sens de Gabrovo à Slivno, j'ai pu recouper je ne sais combien de fois la ligne de partage dans un sens ou dans l'autre par des sentiers nouveaux, sans même m'en apercevoir : tant l'orographie des chaînons était confuse et la crête peu distincte au milieu des bois.

Je reviendrai tout à l'heure en détail sur la région centrale des Balkans, qui a formé l'objet de ma première exploration en Bulgarie ; mais il faut auparavant donner une idée du Balkan ouest en le traversant suivant sa coupure principale, par les gorges de l'Isker, où il va nous offrir des aspects tout différents de ceux que nous rencontrerons dans le Balkan central de Radevtsi.

Le Balkan de l'ouest et les gorges de l'Isker.

De Sophia à Plevna et Routschouk, le passage que nous allons suivre s'est trouvé tout naturellement indiqué par le curieux défilé où la rivière l'Isker s'engage au travers des Balkans. Logiquement, le bassin de Sophia semblerait avoir son écoulement naturel sur le flanc sud du Balkan et dans le sens de sa longueur, par Zlatitza, Dervent et la Toundja. Une traînée de dépôts alluvionnels, marqués sur les cartes géologiques, indique ce parcours d'apparence normale, qui est aujourd'hui interrompu par plusieurs seuils assez élevés à Dervent et à Kalofer, où le Balkan se rattache à la Sredna Gora et au Rhodope. Au lieu de cela, l'Isker part transversalement au Balkan vers la cote 500, le recoupe dans une zone où la chaîne atteint 1 400 à 1 500 mètres d'altitude (par conséquent suivant des gorges très profondes), et va ressortir dans le plateau Danubien, à environ 200 mètres d'altitude.

Quand on se trouve en présence d'un phénomène

semblable, qui n'est pas rare dans les régions montagneuses, l'explication en apparait parfois aussitôt dans le creusement progressif, au voisinage, d'une grande vallée principale, qui a entrainé l'abaissement correspondant de l'affluent, descendu par un sciage continu au-dessous de son ancien cours. C'est ainsi que les gorges de la Tamina, à Ragatz, dans les Grisons, correspondent à un lit primitif du Rhin. Le fleuve principal, ayant adopté un autre cours, s'est trouvé en aval à un niveau plus bas, et la Tamina, pour rejoindre sans cascades ce lit abaissé du Rhin, dans lequel elle se jette près de Ragatz, s'est creusé peu à peu des gorges de plus en plus profondes.

Pour l'Isker, il n'y a rien de semblable, et, puisque le bassin de Sophia a commencé à se vider par là dans le Danube, il faut bien imaginer qu'au début la pente naturelle était dans ce sens, c'est-à-dire que le bassin, le lac de Sophia, se trouvait à un niveau supérieur au Balkan, ou que la barrière entre ce bassin et le Danube était assez mince et fragile pour céder sous la pression des eaux. Comme le Balkan montait certainement alors, avant les érosions qui l'ont aplani, beaucoup plus haut qu'aujourd'hui, c'est une dénivellation d'au moins 1 000 mètres qu'il faut supposer pour le bassin de Sophia, entre l'état de choses primitif et l'état que nous constatons. Or, ce bassin a toute l'allure d'un bassin d'effondrement : limites brusques et rectilignes, ceinture de roches éruptives, et, sur tout le bord sud, trainée de sources thermales. On est donc bien tenté d'imaginer que l'effondrement s'est continué à une époque récente, après que le régime hydrographique actuel a commencé à s'établir.

Ce serait un indice de plus de ces mouvements récents, auxquels les limans de Varna, sur la mer Noire, font également penser, et dont nous croirons retrouver un autre indice dans le Balkan de Véliki en

constatant à quel point la crête orographique y diffère de la ligne de partage des eaux. Les tremblements de terre violents, qui se sont souvent manifestés à Sophia, tandis que le Balkan central est généralement stable, pourraient confirmer en ce point l'existence d'une zone faible, suivant une ligne générale de dislocation.

Quoi qu'il en soit, l'Isker, qui n'est dans la plaine de Sophia qu'un réseau de ruisseaux convergents, réunit toutes ces eaux en rivière vers Koumaritsa et Kourilo, pour entrer en gorge dans le Balkan et y tracer, à travers des terrains divers, dont chacun ramène le facies pittoresque qui lui est propre, une véritable coupe géologique, que nous allons maintenant nous borner à décrire. Précisément, la composition pétrographique des Balkans est ici assez particulière en raison du rôle prépondérant qu'y jouent les terrains carbonifères et permiens, dont la dernière trace disparaît à l'est, vers Vetzen, au sud de Troian. La présence du carbonifère aux schistes et grès noirâtres, du permien aux terrains colorés oranges et rouges, celle de quelques granits et gneiss, donnent à certaines parties de ces gorges, les premières rencontrées en venant du sud, des aspects qui nous sont familiers sur les mêmes terrains dans le Plateau Central.

Le long de l'Isker aux eaux jaunes, nous passons d'abord en zigzag à travers les terrains rouges, bruns, noirs ou violacés, dont les bancs déchiquetés s'inclinent et dont les débris coulent sur les pentes, comme si nous longions l'Aumance, le Cher et la Sioule.

Le caractère plus spécial de ces gorges bulgares, qui les rend comparables si l'on veut, non plus aux vallées granitiques du Plateau Central, mais aux cañons du Tarn ou de la Jonte, se manifeste seulement plus loin quand les calcaires secondaires aux strates horizontales apparaissent et introduisent dans le paysage

leurs bancs tabulaires, coupés par des lignes d'escarpement superposées, formant comme une série de gradins colorés, que raccordent des pentes plus douces et tapissées d'herbe. Là, ces calcaires se montrent déchirés en récifs dans leurs parties hautes, perforés de grottes dans le bas, avec toutes les érosions étranges, toutes les disparitions et réapparitions de rivières, toutes les sections d'abîme étalées au jour, que pourrait souhaiter un spéléologue. Les couleurs des calcaires vont du gris au vermillon et à l'orange, interrompues par le vert pâle des gazons, où les buissons et les arbres font des taches plus sombres. Avec un bel effet de lumière, le spectacle est merveilleux.

La voie tourne et serpente, modifiant sans cesse les aspects. Un instant, quelques roches cristallines ramènent des paysages de la Creuse; puis on retrouve les calcaires, mais cette fois mis sens dessus dessous par les plissements, culbutés en bancs tout à fait verticaux, et ces bancs déchaussés par les ravinements en de singulières murailles naturelles.

C'est le point le plus saillant de la route, et celui qui donne le moins l'impression toujours fâcheuse du déjà vu. Puis la gorge s'élargit en vallée le long d'un grand village bulgare aux maisons basses, étalé à flanc de coteau. Au loin, les calcaires, redevenus horizontaux, dessinent de petites berges droites, des semblants d'escarpement, qui se rapprochent encore, s'élèvent, et, de nouveau, vers Karpikovo, resserrent la voie pour un court défilé entre des murailles orange percées d'innombrables grottes[1] Cette fois, c'est bien fini, les Balkans sont passés, et le grand plateau d'herbages et de cultures commence, monotone, pour s'étaler jusqu'au Danube...

1. Voir la suite de la route vers Plevna, page 114.

LE BALKAN CENTRAL ET LA ZONE DES FORMATIONS CHARBONNEUSES.

Si nous voulons maintenant parcourir le Balkan central et oriental, nous pouvons nous supposer transportés directement à la vieille et curieuse petite ville de *Tirnovo* (ou Trinova), qui sera le point de départ de nos itinéraires. Ces courses dans les Balkans, effectuées d'abord en septembre 1904, puis en mai 1905, ont eu successivement deux buts scientifiques différents : étudier d'abord la formation charbonneuse, qui occupe une grande extension de Gabrovo à Slivno, puis chercher les relations hydrologiques du Balkan avec l'avant-pays de la Dobroudja. Ces études, dont je n'aurai pas à parler ici, si ce n'est pour en donner très brièvement quelques conclusions pratiques, m'ont amené à explorer avec un soin particulier la région située entre Trevna et Seltsi, puis à suivre la chaîne de Kasanlik à Slivno et Kotel en passant tour à tour d'un versant sur l'autre. D'autres courses m'ont conduit : au sud, à travers la Sredna Gora, vers Nova Zagora; au nord, vers Djoumaya et Choumla; à l'est vers Iamboli et Bourgas. Ce sont tous ces pays dont je vais essayer de tracer une image fidèle.

En partant de Tirnovo, une bonne route, qui sera bientôt suivie par une voie ferrée, s'enfonce au sud vers Drénovo, Trevna et Radevtsi, le point principal où l'on exploite aujourd'hui la houille dans les Balkans. Après un dernier coup d'œil sur la ville de Tirnovo, en amphithéâtre au-dessus de la Iantra, la route part droite sur le plateau, et, jusqu'à Trevna, nous retrouvons l'aspect ordinaire du plateau prébalkanique avec lequel nous nous sommes familiarisés dans un chapitre antérieur : des cultures de blé et de maïs, auxquelles, ici, se mêlent les vignes. La route est très

fréquentée; beaucoup de ces longs chariots qui servent aux paysans de toute la Bulgarie, sortes de longs demi-cylindres couverts d'une natte ou d'une étoffe en poil de chèvre brune, et traînés lentement par deux buffles; beaucoup aussi de phaétons à deux chevaux très civilisés. Nous ne sommes pas encore dans les Balkans, mais il faut de suite se faire à l'idée que les Balkans n'ont, en aucune manière, rien de sauvage, que les cultures y tiennent une bonne place à côté des bois, et que les villages y sont très nombreux.

Bientôt l'approche de la montagne qui abrite du midi et entretient la fraicheur, donne au paysage un aspect plus frais que d'habitude. Voici sur le bord de la route, une auberge d'étape, installée à la turque avec un café sous les arbres; tout autour, des haies de prunelliers et d'églantiers, comme dans le Morvan. Ces haies, nous ne les aurions pas rencontrées vers Plevna ou Rasgrad. En même temps, quelques légers mouvements de collines marquent les premières terrasses de la montagne.

Drénovo, où nous faisons halte, est un très pittoresque village de vieux style turc; ses habitants ont une réputation en Bulgarie pour leur talent de sculpteurs sur bois et la justifient par la façon dont ils ont orné leurs maisons de bois brun plantées en désordre, entaillé, gravé, sculpté les poutres, les corniches, les solives, les encadrements de fenêtres, les bordures de toits. C'est, à cet égard, la plus jolie petite ville que j'aie vue en Bulgarie, pas banale, pas moderne, mais formée de bâtiments aux incohérences amusantes, avec des avant-corps, des surplombs, des pans coupés, des toits à redans multipliés, dont les bizarreries et les complications sont imposées par les surfaces à couvrir, des magasins en étalage sur la rue comme dans un bazar turc et fermés d'un auvent incliné qui se relève le jour.

Chez l'hôte qui nous reçoit, l'intérieur et la forme

affable de l'hospitalité me rappellent les villages grecs : la pièce basse, les très larges baies, le divan contre le mur et la petite fille qui nous apporte, sur un plateau, les confitures, les verres d'eau, l'eau-de-vie de prune, les raisins, toutes les sucreries traditionnelles. Une différence pourtant avec les coutumes orientales, c'est l'attitude des femmes, qui, nullement empruntées, se mettent, ici, à table avec les hôtes et prennent part à nos conversations sur les champs d'expérience agricoles, au lieu de rester à l'écart, comme dans la plupart des villages grecs, pour offrir seulement l'aiguière et servir d'un air timide.

Au voisinage de Drénovo, dans une petite gorge de la rivière, est, pour les Bulgares, un lieu de pèlerinage, un couvent où, en 1876, un corps des premiers insurgés fut cerné par les Turcs et froidement massacré.

Après Drénovo, le paysage s'accidente décidément et les bois abondent, de grands bois de beaux chênes verts et de hêtres, comme sur les premiers contre-forts pyrénéens. On dépasse *Trevna* et c'est tout à fait la montagne. Trait caractéristique : la route cesse. Nous continuons néanmoins encore un peu le long du torrent, sur un chemin insolite, avec nos quatre chevaux de front, l'un dans la rivière, l'autre sur la pente, et nous venons aboutir enfin à Radevsti, au fond de la vallée, au point où la montagne brusquement se dresse, désormais abordable seulement pour des chevaux et des mulets.

Il y a, à *Radevsti*, deux choses distinctes : un charmant village bulgare, qui fourmille en motifs de tableaux tout préparés, de quoi ravir un peintre et, deux kilomètres plus loin, une mine de houille, dont quelques bâtiments seuls apparaissent avec un bout de voie ferrée et un commencement de plan incliné : tout le reste, avec les galeries, étant caché plus haut, au flanc de la montagne, dans l'épaisse forêt de hêtres. C'est dans le bâtiment directorial de la mine, palais jadis

d'une somptuosité inutile, aujourd'hui abandonné, démeublé, sans vitres aux fenêtres et laissant passer en tous sens la bise avec la pluie, que nous établissons pour quelques jours notre quartier général.

Je ne raconte pas ici des souvenirs de voyage et ces récits d'excursions balkanesques ont seulement pour but de préciser, en les situant dans le temps comme dans l'espace, des tableaux qui perdraient une partie de leur intérêt en restant dans le vague. On ne trouvera donc pas les détails de ce campement improvisé, où un très courtois et spirituel ministre bulgare, M. Ghénadieff, coucha par terre, en dortoir, avec un attaché militaire de France et le directeur de son service des mines; mais la compagnie d'un ministre nous valut, ce soir-là, une petite cérémonie, qui constitue un trait de mœurs à noter.

En passant, dans la journée, par tous les villages, nos landaus, précédés de gendarmes à cheval, avaient naturellement éveillé l'attention de la population et, quoique les Bulgares ne témoignent, en général, pour les étrangers, aucune curiosité méridionale, la tournée du ministre, annoncée d'avance, et peu à peu grossie par la renommée, était, dans les derniers temps, devenue le prétexte d'une petite manifestation. En dehors de tous les motifs ordinaires que les habitants pouvaient avoir de lui témoigner leur sympathie, une grave question se posait, en effet, pour eux, celle de la ligne alors en projet, suivant cette même route, que notre expédition pouvait aider à faire voter. Aussi trouvions-nous, à l'entrée des villages, la population sous les armes et les gamins courant pour annoncer notre approche. Après quoi, il fallait s'arrêter pour accepter, sinon des vins d'honneur (on boit peu en Bulgarie), du moins des déjeuners successifs qu'un estomac politique était seul capable d'engloutir l'un après l'autre.

Dans une de ces haltes masticantes, 10 kilomètres

au moins avant Radevsti, le ministre, à mon admiration, s'était trouvé dire qu'il mangerait encore volontiers le soir un cochon de lait. Et c'est pourquoi, à onze heures du soir, en pleine montagne, nous vîmes arriver pompeusement, comme dans un repas de théâtre, sur deux plateaux recouverts d'un dôme de métal et soutenus, pendant 10 kilomètres, à bout de bras, les deux cochons cuits tout entiers dans leur graisse et reposant d'un sommeil d'enfant paisible sur leur lit de verdure, au milieu d'une troupe d'électeurs fidèles qui s'étaient relayés en les apportant...

Et, les jours suivants, commencent les courses autour de Radevsti, vers les divers affleurements de houille, qui forment, de tous côtés, des taches noires dans les bois, sur le bord des sentiers, au fond des ravins : des taches noires, nullement ignorées des habitants, mais, au contraire, explorées avec un soin minutieux par d'innombrables galeries, et régulièrement concédées ou en instance de concession.

Les principaux de ces gisements houillers, ceux de la concession dite Prinz-Boris, avaient été, dès 1871, au temps des Turcs, explorés par un ingénieur autrichien, M. Schrœckenstein.

Plus tard, un Français, venu dans ce pays comme entrepreneur pour la construction d'une ligne de chemin de fer, eut l'idée de les exploiter et forma une Société française, qui, après diverses vicissitudes, les possède encore. Mais les travaux de cette Société furent conduits avec le luxe d'installations inutiles et le défaut de sens pratique qui caractérisent tant d'industries dirigées au loin par un Conseil d'administration parisien, avec un chef local incompétent. Le manque de débouchés, qu'il était facile de prévoir dès l'origine, en a amené l'arrêt depuis plusieurs années et la construction prochaine de la ligne Tirnovo-Borouchtitza permettra seule de les reprendre. En dehors

de cette exploitation, qui a présenté un caractère véritablement industriel et dont je redirai plus tard quelques mots à cet égard[1], on gratte de tous côtés sur les affleurements, soit par des tranchées à ciel ouvert, soit par des systèmes compliqués de galeries. Le charbon, étant à flanc de montagne, s'extrait sans aucune peine; il est souvent de bonne qualité; mais sa descente à dos de mulet et son transport jusqu'aux petites villes industrielles des Balkans : Gabrovo, Slivno, Kasanlik etc., où l'on peut le consommer, en augmentent démesurément le prix.

Une visite de bassin houiller est généralement dépourvue de tout pittoresque et il y a peu de pays plus laids dans le monde que ceux qui s'étendent, par exemple, sur les mines de Belgique, du nord de la France ou de la Silésie. Bien que cette vie du mineur au charbon puisse fournir matière à une robuste peinture, à une sculpture admirable de grandeur antique, avec un artiste de génie comme un Constantin Meunier, le tableau par lui-même est laid, sale, attristant, et l'on ne se fait pas, en général, « charbonnier » pour admirer des paysages. Le contraste est d'ordinaire fâcheux avec les mines métalliques, situées, pour la plupart, dans la montagne, souvent dans la forêt, au-dessus de la mer, où, dans les larges excavations semblables à des grottes, le mineur respire librement et travaille à l'aise, pour sortir le soir, en face de l'horizon sans limite et redescendre, par les sentiers rapides, vers sa maison de paysan et sa seconde vie campagnarde, sans promiscuité, sans excitants malsains. Mais les charbonnages des Balkans ont tout le charme ordinairement réservé aux filons de métaux et ce sont de vraies promenades que ces chevauchées journalières, par lesquelles nous les visitons tour à tour.

1. Voir page 427.

Chaque matin, nous grimpons ainsi, sous la merveilleuse forêt de hêtres, par les sentiers lumineux, le long des ravins encombrés de verdure, où l'eau chante, vers les divers contreforts qui dominent la vallée de Radevtsi, redescendant parfois dans la vallée très verte pour atteindre, à travers le torrent, un flanc opposé. Partout, sous ces bois que l'on imaginerait sauvages, des sentiers, qui prennent aisément, parmi ces beaux arbres, l'allure d'un chemin de parc, s'offrent à nos chevaux et, quand il nous plaît de les quitter, on peut encore, toujours à cheval, se lancer à travers les bois, sans craindre une de ces brusques surprises, un de ces à-pics ou de ces escarpements, qui viendraient vite arrêter l'audacieux essayant une pareille tentative dans les Pyrénées.

Je ne puis espérer rendre, ni par des mots, ni par des illustrations, le charme de ce pays. Qui n'a vu et qui ne se figure une forêt de beaux hêtres, sur une pente douce de montagne, avec des ravins frais et des ruisseaux ? Mais la beauté propre de ces Balkans sur tout leur versant nord et leur cime, c'est l'étonnante continuité de cette forêt, à travers laquelle on chemine au hasard pendant des jours entiers et c'est le chaud soleil d'Orient, qui, transparaissant à travers les feuilles, met, dans l'ombre même, la joie de sa lumière en vous en épargnant l'ardeur.

Au pied de la montagne, comme à Radevsti, s'enfoncent, de tous côtés, de petites vallées encombrées de végétation et pourtant lumineuses, avec des rivières limpides qui coulent sous les arbres, au milieu des prés, sur un lit coupé de dalles blanches, des ruisselets bavards, des moulins sur des cascatelles et de gais villages. Plus haut, sur les premières pentes, on trouve des prés avec des pommiers ou des pruniers, des champs de blé moissonnés couvrant les pentes arrondies de collines nues. Et aussitôt commencent les forêts de

hêtres et de chênes, qui occupent toutes les parties hautes de la montagne, des bois très touffus, avec, de distance en distance, quelque arbre très gros : un parc géant au milieu duquel nous circulons en file indienne, conduits par un paysan en sayon brun et culotte brune, le bonnet de laine brune sur la tête, les jambes dans des jambières blanches lacées, qui porte, pour la forme, une cognée sur l'épaule, comme si, dans cette montagne facile, nous pouvions avoir jamais à nous frayer un chemin.

Le village de Radevsti, où nous ramènent sans cesse nos courses, est, avec des caractères communs à tous, un des mieux plantés et des plus pittoresques parmi tous les nombreux hameaux qui s'étendent sur les pentes ou s'allongent dans les vallées du Balkan septentrional. Les maisons, au soubassement de pierre jaunâtre[1], ont un étage unique, couvert d'un enduit blanc, un peu en surplomb, un toit de dalles jaunâtres et, sous ce toit, prolongeant la maison, une terrasse en bois, portée par des poteaux. Autour d'elles, s'étendent les aires nues ou couvertes de gerbes éparses : admirable jonchée d'or, qu'en cette saison d'automne, merveilleusement propice aux tableaux de la vie champêtre, foulent en rond des chevaux et des bœufs, poussés par une paysanne aux tons vibrants, au vermillon, à l'orange resplendissants. Auprès, ce sont des choses bizarres en forme de champignon ou de parapluie, qui étonnent d'abord et qu'on reconnaît bientôt : les champignons pour des meules de foin, les parapluies pour des provisions de feuillages séchés, qu'on met en l'air, sur des branches fourchues, pour en faire, l'hiver, de la litière aux bêtes. Puis viennent, à côté

1. La chaumière bulgare se compose d'un mur (stena) en clayonnage (poviv), soutenu par des pieux (kolci), revêtu pour le consolider d'une seconde claie (preplet) enduite de chaux (var).

de chaque maison, le four du boulanger, la grande cuve où l'on cuit les prunes comme une lessive; des clayonnages d'osier violacé ou des palissades en branches bleutées ferment l'enclos; et, plus loin, s'allongent les étroits ponts de bois jetés en travers du torrent, parfois avec deux mains courantes, faites d'une gaule portée sur des appuis inclinés, les ponts à l'air chinois dont l'accès a lieu entre les troncs serrés de deux arbres.

Massez maintenant des vergers sur le coteau auquel s'appuient les maisons; ajoutez, comme note de couleur, dans cet ensemble où dominent les tons un peu neutres des bruns et des ocres, les points rouges des piments, des tomates, les chapelets orange des oignons, suspendus aux solives de bois, accrochés aux toits des terrasses et faites promener, entre ces maisons brunes où luisent ces choses éclatantes, entre ces barrières violacées, par-dessus lesquelles on voit resplendir l'or des gerbes sous la joyeuse foulée des chevaux, des femmes au fichu rouge sur des tresses tombantes, avec une grosse fleur dans les cheveux, la blancheur du linge aux manches et dans l'ouverture du corsage, le tablier à raies rouges....

Le plaisir de ces courses errantes dans l'éternelle forêt lumineuse qui évoque l'idée shakespearienne de la forêt d'Ardennes, c'est l'imprévu des ravins que l'on rencontre, moussus, pleins de la flore des lieux humides et profonds, envahis par les larges feuilles des aristoloches, ou le débouché sur une clairière, dont les arbres centenaires, adossés aux rochers, composent un tableau de Rousseau, ou encore l'horizon soudain élargi et laissant voir, par delà une vallée baignée de brume azurée, d'autres croupes montagneuses, superposées en plans successifs comme des vagues, et toutes également boisées.

Quand l'heure est venue du repas, on s'arrête au

bord d'une source; on étend sur l'herbe le tapis de poil de chèvre, rayé blanc et brun, on allume une flambée et, passant sur un bâton fourchu quelques tranches de viande ou un poulet maigre, on prépare une grillade, à laquelle le grand air et la marche prêtent le plus savoureux fumet.

Puis on repart à travers les profondeurs des bois pour découvrir de nouveau, émergeant de l'ombre au soleil couchant, les grands horizons vaguement ondulés, qui s'étendent dans le lointain jusque par delà le Danube.

Quelques villages, quelques coins de tableau, dans ces courses étendues à une quinzaine de kilomètres autour de Radevtsi, m'ont laissé un souvenir particulier. Ainsi ce petit hameau de *Borouchtitza*, qui aura bientôt l'honneur d'être le terminus momentané d'une ligne de chemin de fer destinée à devenir transbalkanique.

La première image qui m'en reste est celle de la terrasse couverte où nous nous sommes assis à midi dans une sorte d'auberge; terrasse dont on retrouve l'équivalent au bout de toutes les maisons bulgares, adossée d'un côté au pignon blanc et, par les trois autres, ouverte sur la campagne, mais qui là se trouvait plonger sur un fond de ravin aux arbres verdoyants. Ainsi le tableau que nous avions sous nos yeux comprenait : à gauche, un mur blanc, à travers lequel on entrevoyait, par deux portes, deux pièces sombres, l'une servant d'épicerie, l'autre où cuisinait la femme; en face et à droite, un fond de verdure ensoleillée, coupé par les barres sombres des étais et par les silhouettes détachées à contre-jour de quelques paysans bulgares.

Ces paysans étaient, à notre entrée, assis sur des tabourets très bas, mangeant et causant : sur la tête, le bonnet de laine brun, en forme de court cylindre

qui caractérise aussitôt le Bulgare, le gilet également brun laissant voir, quand la veste est retirée, la chemise, ou blanche ou rayée de rouge, la ceinture rouge, la culotte brune soutachée de noir, et les jambières blanches à cordons lacés. Nous-mêmes étions assis comme eux, autour d'une petite table ronde presque au ras du sol, pour manger, dans ces plats estampés au nom de l'hôtesse, qui sont le cadeau de noces de ses parents, l'habituelle grillade de bœuf, le *pasterma* en petites tranches tailladées.

Dans la pièce sombre à côté, seulement éclairée par une très petite fenêtre, on apercevait le sommeil calme de deux marmots et, d'eux à nous, allait et venait la femme, avec le costume de cette région : les cheveux en deux tresses pendantes, enveloppés d'un fichu jusqu'au bout des tresses; la robe sombre au corsage échancré par-devant et sans manches, montrant le blanc de la chemise ; le tablier de couleur et la ceinture rouge, attachée par deux larges agrafes de métal.

Sur cette sorte de terrasse, on voyait encore, de tous côtés, pendus au mur, accrochés aux poteaux, soutenus par des ficelles, des sacs en poil de chèvre rayés de brun et de noir, des chapelets de piments, des linges, des légumes... Des poules picoraient et s'envolaient dans le noir de la charpente... Et les linges, d'une toile un peu rude, aux dessins géométriques de couleur, avaient cette originalité, ce relief des étoffes communes, échappant à la régularité bête de la machine, que l'on trouve un peu partout dans les maisons orientales, filées, tissées, fabriquées par la fille de la maison pour former sa dot, blanchies et séchées sur le pré voisin, en longs rubans blancs qui semblent de loin des lacets dénoués, puis découpées en chemises, en jupons, en serviettes.

L'autre image colorée, qui m'est restée de Borouchtitza, est celle du battage du grain. On était alors au

milieu de septembre et toute la moisson jaunie se transformait, sous les traîneaux ou les fléaux, en bons sacs de froment ou d'orge.

Le battage du grain est toujours un incident pittoresque dans la vie des fermes, même dans nos pays, où la mécanique hideuse fait ce travail brutalement, à l'intérieur des machines, avec des tourbillons de noire fumée. La balle s'échappe toujours au soleil en poussière dorée et la gaieté du résultat atteint après le long travail annuel, du froment blond arraché à la terre, prêt à être converti en bonne et sonore monnaie, se traduit sur tous les visages. Mais, dans les pays où ce qu'on appelle la civilisation n'a pas encore trop avancé son œuvre de destruction barbare, le spectacle est tout autrement joli.

En Bulgarie, on bat parfois au fléau quand on veut garder la paille pour couvrir les toits; le plus souvent, quand on ne craint pas de hacher les épis, on promène sur eux un traîneau de bois, sous lequel sont incrustées des rangées de silex tranchants, des couteaux de l'âge de pierre. C'est le travail que l'on voyait dans toutes les fermes, le jour de notre passage à Borouchtitza, par le plus merveilleux soleil d'automne et dans l'éclat le plus radieux des costumes colorés de femmes et d'enfants.

Partout, entre les grands hangars aux tons clairs, s'étend l'aire en terre damée, circulaire, dans un cercle de clayonnages. Des arbres fruitiers, contre la claie palissadée, jettent leurs ombres. Les poteaux bruns, qui portent la terrasse couverte de la maison, se profilent en sombre sur la clarté de l'aire éblouissante. A droite et à gauche, on aperçoit des instruments de bois de formes inusitées : ici le métier à tisser de la femme, avec ses pièces articulées et ses fils tendus; là le traîneau qui, en hiver, permet de circuler sur les pentes neigeuses de la montagne.

L'aire, bien nette, est couverte de gerbes rayonnantes et l'on voit passer et repasser, tournant en rond, le traineau attelé de deux bœufs blancs, que conduit une femme grave, l'aiguillon en main, nourrissant un bébé tout en marchant, tandis que, sur le traineau, pour lui donner du poids, une fillette se dresse, semblable à une conductrice de char antique, où parfois tous les marmots de la famille se tiennent groupés pour une journée entière comme dans un manège de chevaux de bois; vous voyez avec quelle joie profonde. La fillette, la femme, avec leurs bracelets d'argent, leurs sequins au cou, leur jupe rayée, leurs manches blanches, leur fleur énorme dans les cheveux, ou leur fichu coloré sur leurs tresses tombantes, étincellent au soleil. Et toujours les ombres violettes du cortège se déplacent en tournant sur l'or du tapis radieux... Puis, quand les bœufs ont passé, les femmes, les enfants, les hommes même, râtissent les épis, recueillent le grain.

Et déjà, à côté, de hautes meules, qui se dressent, donnent, avec les incidences de rayons, les reflets, les teintes de la paille plus ou moins vieille, la gamme la plus exquise de nuances, passant, dans la clarté, des safrans aux chromes, aux ocres, aux sienne brûlée, aux oranges et, dans l'ombre, des bleus aux lilas, aux bruns...

Au sud de Borouchtitza, le jour où nous quittons enfin Radevtsi, pour commencer nos zigzags à travers les Balkans, notre course nous conduit vers *Seltsi* et *Maglisch*, dans la vallée de la Toundja. Par la forêt de hêtres lumineuse, c'est, à partir de Radevtsi, l'habituelle chevauchée en file indienne, montant et descendant doucement par des sentiers sinueux, qui, à un moment donné, sans que nous sachions au juste lequel, longtemps avant d'avoir atteint la ligne des crêtes saillantes, nous met sur le versant sud des Balkans. Devant nous,



DANS LE LIT DU TORRENT VERS LA VALLÉE DES ROSES (page 232).

les montagnes se dressent encore à plusieurs centaines de mètres au-dessus de nos têtes, quand nous nous apercevons que les ruisseaux ont changé de sens et coulent maintenant vers le sud. Celui que nous commençons à suivre va, tantôt à droite, tantôt à gauche, plus ou moins loin, plus ou moins encaissé dans sa vallée à nos pieds, nous accompagner vers Seltsi et Maglish, pour aller un peu plus tard se jeter dans la Toundja, elle-même affluent de la Maritza et tributaire de la mer Egée.

Le phénomène est trop marqué pour ne pas valoir deux mots d'explication. Précisément dans toute la région de Borouchtitza et Seltsi, où la formation charbonneuse aux terrains friables s'enfonce en golfe sur la carte dans la direction du sud et s'enclave dans des terrains plus résistants de gneiss et de granit, la distance entre la ligne de partage des eaux et la ligne de crête atteint près de 10 kilomètres, avec une différence de niveau de 400 à 500 mètres. Comme les vallées ont dû être faites par les rivières, avant que les rivières fussent recueillies par les vallées, on peut en conclure que la ligne de crête, d'abord confondue avec la ligne de partage des eaux, a reculé peu à peu vers le sud, soit par un simple effet de l'érosion (qui exige toutefois lorsqu'on veut en analyser la marche, des conditions un peu compliquées), soit par un déplacement interne de la chaine elle-même, un mouvement de bascule, auquel j'ai déjà fait allusion et qui, pour diverses raisons, n'est pas invraisemblable.

Un peu avant d'arriver à Seltsi, la forêt s'interrompt et l'aspect du paysage se trouve entièrement modifié par l'apparition des calcaires triasiques, taillés en escarpements, découpés en récifs. Au pied de ces escarpements, le long desquels le sentier descend par brusques lacets, le village de *Seltsi* s'allonge le long de son petit torrent, toujours avec le même genre de

maisons espacées et basses, aux toits de pierre ou de chaume, les aires plates où l'on bat au fléau la paille de seigle, les vergers mêlés aux maisons, les meules colorées et, ici, un fond sombre de montagne, sur lequel se détachent, encore mieux que d'habitude, toutes les choses brillantes.

Comme dans tous ces villages des Balkans, les sujets de croquis se présentent à chaque pas. C'est le torrent avec ses ponts de bois, les saules qui le bordent, les bêtes qui cherchent de l'herbe dans un lit caillouteux, les batteurs aux fléaux levés et retombants, les maisons dans les arbres, les femmes qui tissent en plein air; c'est la lumière éclatante sur les bancs des quenouilles ou des linges; c'est le jeu des ombres dans ces maisons à plans compliqués, où les terrasses ouvertes font de larges trous et qui n'ont absolument rien de la rectitude édilitaire à laquelle les émules de M. Haussmann condamneront uniformément, d'une extrémité du monde à l'autre, nos misérables descendants.

Au delà de Seltsi, vers Maglish, il faut dire adieu à la forêt. La nature des roches a changé; gneiss altérés, effrités, décomposés, friables, réduits en arène sableuse et ravinés par toutes les eaux au lieu des grès plus résistants, plus favorables à la poussée des plantes et des arbres. Le caractère du pays a décidément l'aspect du versant méridional, qui (beaucoup, parait-il, par l'influence fâcheuse des Turcs, établis autrefois d'une façon plus stable sur ce flanc) est presque entièrement déboisé. Quand on a pris l'habitude de cheminer sans cesse sous la frondaison des hêtres centenaires, on est plus affligé encore de cette nudité, contre laquelle le Gouvernement commence à lutter par un reboisement rationnel, plus ennuyé de ces pauvres maquis trop bas pour résister à la dent vorace des chèvres, de ces taillis qui ont tant de mal à grandir.

Comment s'est opéré ce déboisement désastreux? l'histoire est bien simple et se répète à peu près semblable dans tous les pays. C'est d'abord l'incurie : les pâtres allumant un feu qui gagne un bois ; les troupeaux épars broutant les jeunes pousses; et c'est un peu aussi la rapacité paysanne. En des pays à cadastre mal assis, où les forêts appartiennent à la commune ou à l'État, tandis que le champ voisin est au campagnard, déboiser c'est s'arrondir. Un grand arbre bordait le champ; un feu, allumé par mégarde, l'incendie; il faut l'abattre : on enlève la souche qui gêne, et, l'an prochain, la charrue gagne un sillon de plus; autant de gagné pour le froment que de perdu pour la forêt...

Mais ce qu'on ne voit pas de suite et ce qui se traduit trop tôt, un peu plus bas, sur les pentes de la montagne et dans la plaine, c'est l'inondation, conséquence du déboisement; ce sont les ravages des torrents et les hectares de champs fertiles enfouis sous les galets et les sables au débouché des ravins, pour quelques ares gagnés à la naissance des ruisseaux, où les racines retenaient les terres, où les feuilles condensaient les brumes, où la forêt régularisait le régime des eaux...

Entre Seltsi et Maglisch, le ruisseau, trop encaissé, insinué au fond des gneiss dans des gorges trop profondes, se prêterait mal à notre marche. Nous commençons donc par escalader les pentes meubles, où coulent les roches désagrégées, pour aller redescendre plus bas dans le lit du torrent. Cela nous vaut d'abord une belle vue sur les gorges mêmes, découpées en dents de scie dans les profondeurs de la roche : tous les plans successifs d'un côté restant dans l'ombre, tandis que ceux de l'autre sont inondés de lumière. Après quoi, au passage d'un col, se découvre devant nous, dans un triangle de clarté, une large plaine baignée d'azur très pâle, où brille un ruban argenté, que domine au fond un rang de montagnes loin-

taines. C'est la première apparition, poétisée par l'éloignement, de cette « vallée des roses », ou vallée de la haute Toundja, que mes amis bulgares dont, je le dis aussitôt, je n'ai pas partagé l'enthousiasme, m'annoncent depuis longtemps comme une sorte de terre de Chanaan.

Pour l'atteindre, il nous reste à descendre encore. Nous commençons par suivre un moment, sous les feuillages touffus, le lit d'un torrent à sec; une belle allée de sable fin bien ombreuse, du milieu de laquelle surgissent en tous sens, avec les inclinaisons les plus imprévues, de larges cépées de hêtres aux racines apparentes et tordues comme de noirs serpents; les berges, elles aussi, portent des cépées semblables, dont les branches, projetées au hasard, vont rejoindre, en ogives successives, les rameaux que lancent à leur rencontre les piliers du centre de la nef.

Puis voici un plateau de chaumes moissonnés, formant terrasse entre le Balkan et la plaine; et une dernière descente, à travers les champs de rosiers, dépouillés en cette saison de toutes leurs fleurs, nous conduit jusqu'à la vallée de Maglisch.

Cette vallée, si vantée et fameuse dans toute la Bulgarie par la culture intensive des rosiers, peut offrir quelque attrait pendant la quinzaine de jours environ, chaque année, où les rosiers y sont en fleurs. L'ayant parcourue une première fois en septembre, quand les rosiers dépouillés ont l'air de maigres buissons, j'y suis revenu en mai, quelques jours trop tôt pour voir les boutons éclore; je ne puis donc parler que par ouï-dire de la floraison; mais celle-ci est, en tout cas, limitée à la zone étroite de terrain appuyée aux Balkans sur leur flanc méridional.

Tout le reste de la vallée est une grande plaine de moissons, nue et jaunie à l'automne, verte au printemps, qui n'a d'autre beauté que celle de la glèbe

fertile et prospère. Sur l'un des côtés, les Balkans, très nus, et relativement abrupts, dressent leurs croupes fauves, assez comparables à celle des Apennins, par exemple dans les monts Lepini au sud de Rome. Sur l'autre, une ligne de colonnes basses et régulières, à faibles ondulations, représente la Sredna Gora. L'intérêt de la vallée des roses est donc surtout un intérêt industriel; mais, à ce titre, la question vaut la peine qu'on s'y arrête un instant, ne fût-ce que pour établir un contraste facile (et d'ailleurs pittoresquement contradictoire) entre le pays des roses au sud des Balkans qui est, en réalité, le pays dénudé et triste, et le pays du charbon au nord, qui est celui des grandes forêts lumineuses, des sources claires, des vallées verdoyantes et des gais villages.

La culture intensive des rosiers dans la haute vallée de la Toundja, vers Kasanlik, Maglisch ou Haïnkiou, est une de ces petites industries curieuses qui étonnent d'abord par leur développement, et dont l'horticulture présente quelques exemples. Ainsi, la culture des fleurs pour parfums dans la région de Grasse; celle des lilas d'hiver en Belgique; celle des champs de violettes aux environs de Paris, à Marcoussis; celle des fraisiers, près de certaines grandes villes, à Fontainebleau ou au lac Nemi dans la campagne romaine.

La Bulgarie n'a pas le monopole de l'essence de roses dans le monde, et il suffit de penser à ces pays d'Ispahan, où nous ont conduits les poètes persans, à ce pays des roses chanté dans Lalla Rook, avant d'être décrit par Pierre Loti; mais, en Europe, la production commerciale y est à peu près localisée.

En automne, le tableau qui en résulte n'a rien de pittoresque. Les pieds de rosiers sont alignés comme des ceps de vignes, avec des intervalles qu'on laboure à la charrue. L'aspect de ces maigres arbustes hauts sur tige et pauvres en feuilles, étonne plus qu'il ne

séduit; mais, pendant les quelques jours de printemps où la floraison s'épanouit avant de tomber sous les ciseaux, l'aspect change : le pays apparait, dit-on, comme un grand parterre aux fleurs rouges ou blanches, d'où s'exhale une odeur pénétrante.

Dans cette saison, un luxe qui remonte aux Romains consiste à prendre, dans une des nombreuses stations thermales de la Bulgarie, un bain de roses. On jette, dans l'eau chaude de la piscine, une dizaine de kilogrammes de roses dont les pétales s'éparpillent sur l'eau, puis s'y rassemblent par guirlandes en embaumant.

Le moment venu, c'est-à-dire du 15 mars au 15 juin, il faut faire la cueillette avec des précautions spéciales. Si on veut, en effet, que les fleurs gardent tout leur parfum, il est nécessaire de choisir l'instant exact de la maturité; c'est pourquoi la collecte, opérée par des femmes ou des jeunes filles, doit être effectuée avant le lever du soleil, du moins avant que la chaleur du jour ne soit trop forte.

Les roses cueillies, leur distillation s'exécute couramment dans les appareils les plus rudimentaires. Chaque propriétaire de rosiers a son alambic et distille ses fleurs, comme nos bouilleurs de cru leur alcool. On produit ainsi chaque année pour 3 à 5 millions de francs de cette essence, dont un bon tiers est absorbé par nos parfumeurs de Grasse.

La petite ville de *Maglisch*, l'un des centres principaux de l'industrie des roses, qui a entrainé cette digression, est d'un aspect moderne, devant lequel on ne peut s'empêcher de regretter les jolis villages pittoresques du Balkan nord enfouis dans leur verdure. Cependant, un torrent, sur les berges duquel s'appuient quelques maisons au dessin de bois apparent, une église à coupole de métal, un minaret au milieu des arbres, et, dans le fond, le décor des Balkans,

dressant brusquement leurs pentes arrondies et pelées sur la plaine, fournissent matière à tableaux. Généralement, les habitations, suivant l'usage de tout le pays, ont un étage bas et long surplombant le rez-de-chaussée et continué à un bout par une terrasse couverte, avec un toit aplati en tuiles rondes. Aux solives pendent, outre les piments et les épis de maïs ordinaires, les feuilles de tabac qu'on ne rencontrait pas sur le versant nord.

A l'entrée de la ville, un aspect très curieux, qui évoquerait volontiers des souvenirs mycéniens et préhistoriques, est produit par la succession d'une dizaine d'aires à battre le grain, circulaires, analogues à celles qui accompagnent chaque maison dans les villages campagnards, mais ici juxtaposées en raison de la tournure citadine qu'ont prise les maisons, serrées l'une contre l'autre en forme de véritables rues. Rangés à la file, un peu irrégulièrement suivant la forme du terrain, ces grands espaces nus et plats, qu'entourent en cercle de grosses pierres dressées, donneraient sans doute plutôt, si on les rencontrait en des fouilles, l'idée de quelque cromlech ou antique monument religieux, que celle d'un très moderne instrument agricole.

Après une nuit passée à Maglisch, nous continuons, toujours sur le versant sud des Balkans, vers Haïnkiou. L'aspect demeure à peu près le même : celui d'un grand territoire fertile, où abondent les champs de blé et de maïs, avec les vignes, les vergers, les plants de tabac et les rosiers, ceux-ci surtout développés sur le bord de la montagne que nous longeons à quelque distance. Les pentes sont dénudées; la plaine, où dominent les chaumes, s'endort moite et morne sous un ciel gris, qui rayonne de la chaleur comme une voûte d'étuve. Les seuls accidents du paysage sont, avec les points noirs des troupeaux et les grands bras des puits à ba-

lanciers, ces buttes circulaires, ces tumuli si fréquents dans toutes les parties de la Bulgarie. Seul, le bord même de la plaine, au pied des Balkans, surtout quand on approche des villages comme Lachanli, est plus verdoyant. Là, ce sont d'abord les vignes; puis les champs de rosiers, dans lesquels on voit parfois passer, entre deux rangées d'arbustes, un attelage de bœufs blancs conduit par un enfant; ou encore les champs de tabac, dont les pieds, bien espacés, sont en septembre couverts de fleurs, et dont les femmes s'occupent alors à cueillir soigneusement les feuilles; puis les vergers de pruniers et de pêchers; les grands noyers au milieu des vignes. Quand on s'éloigne des villages, ou que l'on quitte la bordure des Balkans, les vergers cessent, et l'on se retrouve au milieu des chaumes à perte de vue, coupés seulement au loin par quelques forêts de chênes, telles que celle de Toulova, où eurent lieu, en 1877, des combats célèbres. Aucune haie n'interrompt ces champs, parmi lesquels de minces sentiers semblent vagabonder en tous sens. Tous les 2 ou 3 kilomètres, on rencontre un puits avec un grand balancier, dont la longueur indique la profondeur de l'eau : une profondeur qui va parfois jusqu'à 10 mètres. Les montagnes de gneiss, sur notre gauche, sont toujours aussi ravinées, aussi nues; les torrents, qui, d'ordinaire, n'ont pas un filet d'eau, étendent leur lit de cailloux dévastateur sur des centaines de mètres, parfois sur plus d'un kilomètre.

Voici pourtant, par hasard, une rivière qui coule; tout auprès, une quarantaine de pièces de toile, que viennent de laver des femmes, s'étalent en longs rubans sur les galets. Et, plus loin, c'est une forêt qui marche, comme dans Macbeth : sur une troupe de pauvres petits ânes, des accumulations de branches dans lesquelles ils disparaissent absolument. Ce sont ces branches que l'on met ensuite à sécher sur des four-

ches aux bords des maisons pour faire, l'hiver, de la litière aux bêtes....

Avant Haïnkiou, débouche des Balkans, le long d'un torrent, la route d'Haïn Boise, qui a joué un rôle important dans la guerre de 1877 et par laquelle on avait également proposé de faire passer la ligne du chemin de fer, avant qu'on eût adopté le tracé plus à l'ouest par Borouchtitza. Ces souvenirs sont ici très vivants, et l'on me rappelle, sur les lieux mêmes, les épisodes de cette campagne historique.

C'est le 7 juillet que le général Gourko avait occupé. Tirnovo, laissé sans défense par Saïd pacha; il en repartit dès le 10 pour passer, dans un raid hardi, les Balkans. Les Turcs gardaient les deux passages classiques de la Schipka à l'ouest et de Tchoumerna à l'est; ils n'avaient pas pensé à tous ces cols intermédiaires de la région de Radevtsi, Seltsi, Borouchtitza, Haïn Boise, plutôt praticables pour une troupe à cheval que pour une armée. L'un d'eux cependant, celui qui va directement de Tirnovo à Haïnkiou par Voinéga et Haïn Boise, franchit la ligne de partage très au nord, à moins de 700 mètres d'altitude, et redescend ensuite en pente douce sur le bord facile de la rivière. C'est par là que se lança Gourko; le 12, il était au col, et le 14 à Haïnkiou, où il tombait, par surprise, sur un bataillon turc en train de faire cuire la soupe. Ainsi entré dans la vallée de la Toundja, il tournait aussitôt à l'ouest par la route de Maglisch que nous venons de suivre, et, le 17, s'emparait de Kasanlik, c'est-à-dire de l'extrémité sud du col de la Schipka, attaqué d'autre part au nord par le général Radetsky arrivant de Gabrovo. Dans ces conditions, la Schipka ne pouvait tenir; le 18, les Russes l'enlevèrent de force et se trouvèrent ainsi maîtres de la route de Constantinople.

J'ai déjà raconté précédemment la suite de la campagne; je rappelle seulement comment, à la fin de

juillet, Gourko, qui s'était avancé, un moment, jusqu'à Karabounar, presque à l'embranchement d'Andrinople, dut reculer à Stara Zagora, où il se battit trois jours; puis, toujours en se défendant, vers Kasanlik, par cette forêt de chênes de Toulova, que nous regardions tout à l'heure dans la plaine; et de là, enfin, à la Schipka, où se concentra, pendant tout l'hiver, la défense des Russes.

Tandis qu'on me fait ce récit, nous traversons encore de grands communaux à l'herbe rase, où paissent les chevaux, et, vers une heure, nous entrons dans *Haïnkiou,* petit village très campagnard, étalé en terrain plat autour d'un ruisseau dans les vergers, comme dans une oasis au milieu de ce désert : village sans grand caractère, aux maisons basses avec chapelets de piments, de maïs et de tabac.

Nous logeons à Haïnkiou dans la maison du pope : une cour de ferme avec des bâtiments à terrasse couverte tout autour; dans l'une des maisons, notre chambre, si basse que j'en touche presque le plafond en me levant, avec la grande baie fermée par des volets de bois intérieurs, et, sur les murs, des icones, un portrait de l'exarque de Constantinople, etc., un tapis entouré de coussins sur deux côtés pour s'asseoir à terre, un poêle blanchi à la chaux dans un coin. Le fils du pope, qui a étudié à Munich, est aujourd'hui professeur de chimie. Ce mélange de chimie et d'orthodoxie est assez moderne.

Le soir, le pope nous regarde manger sans prendre part à notre repas, à cause du mercredi, jour de jeûne. Nous sommes assis, à la lueur vacillante des bougies, sur la terrasse couverte, où parfois un gros papillon de nuit s'engouffre, attiré par la clarté, et vient tourbillonner autour de nos têtes.

On nous sert les plats nationaux : le givetsch, composé de légumes, tomates, piments, etc., bouillis dans

une casserole avec des viandes; les tranches de bœuf séchées au soleil et salées; le fameux lait bulgare, le yougourt, dont on ne saurait oublier la mention dans un voyage en Bulgarie, et le café à l'orientale.

Puis, nuit troublée par les ordinaires aboiements des chiens bulgares, qui, avec le fracas du torrent et le vacarme des coqs matineux, constituent ce qu'on est convenu d'appeler le silence de la campagne. L'utilité de ces chiens, contre la dent féroce desquels on m'a depuis longtemps mis en garde, m'est expliquée par le mode de culture appliqué dans le pays. On ne connait à peu près pas en Bulgarie la ferme isolée au milieu des champs qui en dépendent, comme elle existe d'ordinaire en France. De semblables fermes auraient été intenables dans l'état d'anarchie où l'on tremblait du temps des Turcs; aujourd'hui, où la sécurité est parfaite, les usages subsistent, et la demeure du paysan bulgare est souvent à 3 kilomètres et plus de ses champs. Il part donc le matin pour les cultures, laissant la maison et parfois les enfants sous la garde des chiens. Il suffit d'avoir voulu errer un peu en flâneur dans un village bulgare, à la recherche de quelque sujet de croquis, pour avoir pu se rendre compte que ceux-ci remplissent bien leur office.

D'Haïnkiou nous employons une première journée à monter vers *Boukovaïa Poïana*, sur la cime des Balkans, en laissant sur notre gauche le col de Haïn Boise. Après les maigres taillis de chênes qui occupent seuls les pentes du versant sud, nous rentrons bientôt dans la grande forêt de hêtres, où il n'est pas rare de trouver des troncs ayant de 80 centimètres à 1 mètre de diamètre. Sous ces beaux arbres, dans un fourré de verdure, des ruisseaux, descendant de bloc en bloc, font alterner les vasques claires avec les cascatelles. Puisqu'il faut toujours chercher des souvenirs anciens pour accrocher par comparaison ses souvenirs nou-

veaux, on dirait ici souvent des paysages des Vosges.

Le lendemain, nous quittons Haïnkiou pour *Tvarditza*, d'où nous devons monter à Tchoumerna. D'Haïnkiou à Tvarditza, ce sont deux heures de plaine monotone dans la vallée de la Toundja, toujours longée par les mêmes pentes dénudées, où les gneiss s'effritent, et formée des mêmes chaumes, avec des vergers, où se cachent les villages au pied sud des Balkans. De grands noyers s'espacent à quelques 200 ou 300 mètres l'un de l'autre; les tumuli, en forme de butte, sont innombrables; les troupeaux de moutons font de petites taches noires dans la plaine jaunie et poudreuse, et l'on voit avancer lentement les blancs attelages de bœufs.

Quand nous approchons de Tvarditza, les champs de rosiers se multiplient. Tvarditza est à la sortie d'un défilé très fréquenté et à peu près praticable aux voitures, qui traverse les Balkans par Tchoumerna, d'Eléna à Eski Zagora. C'est, entre la Schipka à l'ouest et le col de Kasan à l'est, la meilleure route pour passer la chaîne, et c'est, comme je le rappelais tout à l'heure, une de celles qui ont joué un rôle dans la guerre de 1877-1878.

Tvarditza, où je suis revenu deux fois à huit mois de distance, m'a paru beaucoup plus pittoresque la seconde fois, dans sa parure de printemps, que la première fois, en automne.

Le village, par lui-même, est d'une forme et d'une plantation un peu quelconque : maisons de pierres jaunâtres à toits de tuiles, espacées et très basses, sans leur soubassement ordinaire, comme tapies par terre. Mais ce qu'il y a de joli à Tvarditza, c'est le vrai torrent montagnard déboulant en gave du haut des pentes jaunies et baignant le pied des grands arbres; c'est le pont de bois sur lequel passent les attelages de bœufs blancs conduits par des femmes en

costume national; et c'est, comme fond de tableau, le Balkan avec ses croupes fauves, le long desquelles on voit monter en serpentant, vers l'échancrure d'un col, les lacets de la grande route à venir.

Le long de cette belle route dont, jusqu'à nouvel ordre, il est plus prudent de parler un peu au futur, nous commençons bientôt à grimper au-dessus des gorges de gneiss et de granit enchevêtrant leurs zigzags ordinaires. Pour nos chevaux, c'est un excellent sentier, où nous avançons d'un pas allègre. Tant qu'on est sur le versant sud, le versant dénudé, l'aspect demeure triste et morne malgré le beau soleil et la couleur dorée des herbes : pentes ravinées qui s'éboulent, maigres taillis n'arrivant pas à surmonter la dent vorace des chèvres. Nous nous élevons aujourd'hui vers un vrai sommet des Balkans, un sommet de 1 540 mètres, ce qui n'a encore rien de bien farouche, le Tchoumerna, et les croupes boisées, visibles à plus grande distance qu'autour de Radevtsi, prennent davantage l'aspect de montagnes. Dans ces forêts, qui reparaissent dès qu'on approche du versant nord, le gibier abonde encore : les cerfs, les sangliers, les renards; la nuit dernière, dans une cabane où nous passons, on a trouvé les traces d'un ours. Le gendarme qui nous conduit a été cet hiver attaqué par un loup, qu'il prenait d'abord pour un chien, et, n'ayant pu faire partir l'amorce de son revolver, a dû se réfugier dans un arbre, où le loup a encore trouvé moyen de le mordre au pied; tandis qu'il nous raconte cette histoire, un aigle plane au-dessus de nos têtes.

Comme nous arrivons à Tchoumerna, voici une rencontre imposante et qui me démontre d'une façon péremptoire la viabilité de la route, un peu douteuse pour moi jusque là : soixante chars à buffles escortés par des soldats et marchant à la file, le déménagement militaire d'un bataillon. Cette route est, en effet, une

voie stratégique d'une certaine importance, par laquelle communiquent les deux garnisons d'Eléna et de Nova Zagora. Du col de Tchoumerna, que nous atteignons en ce moment, la descente est rapide vers cette petite ville d'Eléna, dont mon compagnon, qui y est né, me raconte l'histoire, insistant sur ces souvenirs de la guerre de 1877 qui font, dans l'histoire de la Bulgarie, à peu près la même coupure et tiennent la même place dans toutes les pensées que la guerre de 1870 dans les nôtres.

« En 1877, me dit donc M. X..., j'étais encore enfant; notre petite ville avait été jusque là tranquille et prospère; elle occupait même plus de place dans le pays qu'aujourd'hui, avec ses 3000 âmes, parce que, ayant le privilège d'une église chrétienne, elle attirait les paysans de toute la contrée qui, en venant aux offices, y faisaient aussi leurs achats; elle seule possédait des boutiques, une école, du commerce; aujourd'hui, où il y a des églises, des écoles et des boutiques partout, ces longues courses n'ont plus de raison d'être : chacun achète ce dont il a besoin dans son village, ou le fait venir par la poste. Donc, on vivait bien à Eléna, sauf qu'on travaillait naturellement à se débarrasser des Turcs, et que tout le monde conspirait plus ou moins. Quand les Russes arrivèrent au mois de juillet, ils furent les très bien reçus; le Gouvernement russe s'était installé à Tirnovo, il avait établi un délégué à Eléna avec des troupes, et tout fonctionnait déjà à la russe. Cela dura jusqu'en novembre; vous savez comme, à ce moment-là, les choses traînaient encore en longueur pour les Russes; Osman pacha tenait dans Plevna, où Totleben l'investissait avec méthode, et on était un peu moins avancé en apparence que six mois auparavant, quand, une nuit de la fin de novembre, le 21 exactement, où il y avait je ne sais quelle fête russe, tandis qu'officiers et soldats buvaient à qui mieux mieux, déjà

ivres pour la plupart, des paysans arrivèrent affolés, en courant, déclarer que les Turcs approchaient, qu'on les avait vus à quelques kilomètres. Les officiers, excités par le vin, rudoyèrent les paysans, qui insistèrent; et, comme il en accourait d'autres à la débandade, on les traita tous de lâches, de trembleurs, disant qu'ils avaient eu peur de Croquemitaine; et, pour les faire taire enfin, on les enferma dans la cave.

« L'argument était sans réplique; les réclamations cessèrent en effet; et l'on put tranquillement recommencer à boire. Comme la maison de mon père était la principale du bourg, le général l'occupait et donnait l'exemple du tapage. Au matin, on buvait encore, quand les Turcs apparurent soudain sur les hauteurs voisines, avant que les Russes dégrisés eussent pu essayer de les arrêter. C'était Suleiman pacha arrivant de Choumla dans une pointe hardie pour essayer d'aller aider Osman pacha dans Plevna. Alors, sous la pluie des balles, tandis que les soldats organisaient trop tard un semblant de résistance, les habitants, les femmes, les enfants commencèrent à se sauver demi-nus vers les bois. Ils n'étaient pas encore tous sortis, que les Turcs entraient; pour les retardataires, c'était la mort: avec leur sauvagerie ordinaire, ces brutes massacrèrent, outre les deux régiments russes, tout ce qui restait de la population : les vieillards, les infirmes, qui n'avaient pu se sauver, et mirent le feu à la ville; ils la brûlèrent tout entière, sauf une seule maison de pierre, celle où avait déjà logé le général russe, qui fut épargnée par le général turc à son tour, pour y loger.

« Ce corps d'armée turc, une fois maître d'Eléna, pouvait avancer, sans coup férir, jusqu'à Tirnovo, la capitale provisoire du gouvernement, où les Russes, avec leur habituelle insouciance et leurs « nitchevo », n'avaient laissé qu'un bataillon. Tirnovo pris par surprise, ils arrivaient sur les derrières des assiégeants de

Plevna et sauvaient peut-être la campagne. Heureusement, ils perdirent leur temps à piller. Plevna tomba,



CHAMPS DE ROSIERS DANS LA VALLÉE DES ROSES (page 237).

et les Turcs repartirent d'Eléna sans attendre qu'on vînt les y attaquer · la guerre etait terminée. »

Nous causons ainsi près du col de Tchoumerna, qui, contrairement à ce que nous avons vu pour les autres cols de la région de Radevtsi, Seltsi, etc., a, lui,

véritablement l'air d'un passage de montagnes, où l'on se sent à cheval sur les deux versants. Col dans les prairies plantées de beaux arbres, en face de la croupe boisée du mont Tchoumerna, qui, vu d'ici, ressemble fort au Beuvray dans le Morvan. Une auberge est au col, ainsi que dans les passages des Alpes, encombrée à toute heure par un mouvement de rouliers.

Quand nous en repartons, à deux heures, le temps, jusque là magnifique, commence à se couvrir ; nous plongeons dans la grande forêt de hêtres et le soleil sans doute s'y enfonce aussi, mais d'un autre côté, car il disparaît; bientôt les nuages nous envahissent; les Balkans, que j'appelais dédaigneusement un peu plus tôt des montagnes de province, veulent nous prouver qu'ils peuvent avoir de la pluie, des brouillards, du froid et du vent comme les Alpes. La situation semble même un instant se corser, car nous sommes en pleine forêt, sans aucune espèce de sentier, suivant au jugé, dans l'ombre qui s'accroît, une direction mal connue. Nous ressortons enfin de l'ombre pour aborder, dans les prés où il fait encore un peu de jour, la dernière croupe, une prairie émaillée de crocus violets couvrant la cime peu escarpée, que nos huit chevaux à la file longent dans un brouillard intense. On me dit que la vue est splendide d'ici par un beau temps; c'est un peu comme les levers de soleil que l'on va voir sur les sommets de Suisse; j'écoute ce renseignement avec intérêt, sauf à en contrôler demain l'exactitude. Pour le moment, la forêt, qui se rapproche de nous, dans laquelle nous allons entrer, qui va nous reprendre en sa nuit, me cause quelque préoccupation. Evidemment, si nous nous perdons, le mal ne sera pas grand; il y a, comme je l'ai dit déjà, fort peu d'escarpements dans les Balkans, et huit hommes avec huit chevaux trouvent toujours moyen de se tirer d'affaire. C'est, au pis aller, l'affaire d'une nuit à passer autour

d'un feu : une nuit à la belle étoile, car, ce matin même, nous avons renvoyé, comme décidément inutile, tout un matériel de tentes, emporté au début dans l'hypothèse d'aventures semblables. Néanmoins, il serait évidemment plus agréable de retrouver sa route, avec la maison bien close et bien chauffée, où l'on nous a préparé des lits. Or, au moment où cet espoir semble s'éloigner de plus en plus, voici que l'on entend aboyer des chiens, que l'on voit apparaître dans le brouillard des hommes en fustanelle, des bergers nomades qui parlent grec et que l'on appelle ici les *Karakatchani*. Ce campement de bergers, on me l'avait annoncé comme le phare qui indique l'entrée du port. La maison forestière est, en effet, là tout près, avec son poêle, ses lits, sa cuisine, et nous nous y réfugions juste au moment où la pluie commence à tomber sérieusement, pour ne plus cesser de la nuit.

La suite des affleurements charbonneux de Radevtsi passe à Tchoumerna, et c'est elle que nous sommes venus chercher dans les ravins de la forêt. Après quoi, nous redescendons, le lendemain, au sud, vers Bela et Slivno. A mesure que nous nous abaissons, nous sentons, comme il arrive souvent en montagne, les nuages fondre autour de nous et la chaleur renaître. En quelques minutes, nous sommes sortis de la zone nébuleuse et froide, où nous avons passé la matinée, pour retrouver le soleil resplendissant.

Sur notre chemin, un campement bizarre, celui de nos Karakatchani d'hier soir, ces nomades grecs qui, depuis deux ou trois ans, se sont fixés ici pour faire, avec leurs chevaux, le métier de descendre la houille à la plaine. Dans une prairie, à la lisière de la forêt de hêtres et au haut d'une pente abrupte, sont cinq ou six huttes rondes entièrement couvertes de feuillage, avec une ouverture basse, comme dans les huttes lapones. J'y monte à cheval, au milieu des aboiements

furieux d'une douzaine de chiens et je vois sortir curieusement une bande de femmes, au corsage et à la jupe d'un brun rouge, sur une chemise qui n'est pas toute blanche comme celle des femmes bulgares, mais couverte de broderies rouges et bleues comme du côté de la Grèce et comme en Roumanie, avec de larges manches également brodées, très évasées du bas.

Un peu plus loin, dans un autre campement plus bizarre, sont établis quelques-uns de ces tziganes musulmans qu'on rencontre par tous les chemins de la Bulgarie et qui occupent même tout un quartier à Sophia. D'extraordinaires types hindous, d'un brun cuivré, avec des turbans bariolés, formés d'un foulard où le rouge domine, enroulé autour d'un fez, le gilet brun, la large ceinture rouge, les culottes bouffantes; les femmes, aux têtes de mégères, aux cheveux crépus, fumant de petites pipes courtes, souvent dépoitraillées jusqu'à la ceinture, mais sans choquer pour cela le moins du monde la pudeur, tant la couleur de leur peau se confond avec celle de leurs loques; des enfants à peu près nus; des chevaux au piquet. Toute cette horde aux vêtements rapiécés, faits de plus de trous que de pièces et multicolores, est accroupie, couchée ou groupée sous des abris (leurs maisons!) formés de quelques branches fichées en terre, avec un bout de toile par derrière; des haillons de toutes couleurs flottent sur des bouts de bois ou des bâtons; d'autres de même valeur chargent le dos des petits ânes gris; on dirait un camp de chiffonniers asiatiques, établi à 1000 mètres d'altitude dans la forêt des Balkans et l'on comprend l'étonnement indigné qui saisit nombre de Bulgares le jour où Stamboulof, ayant besoin d'électeurs complaisants, imagina de faire voter en bloc tous les tziganes de Sophia.

Maintenant, grâce au soleil reparu, nous recouvrons la vue de lointain qui nous avait fait faux-bond hier;

toute la Bulgarie du Sud est sous nos yeux : une série de profils formant des plans successifs, qui, en ce moment, se détachent sur un ciel nébuleux, aux strates de nuages horizontales et teinté de jaune à la base comme dans la « Bataille des Cimbres » ou dans le « Passage du Gué », de Decamps. Le vent souffle fort, balayant ces brumes devant nous, tandis que nous nous abaissons progressivement vers une dépression horizontale, un petit bassin d'effondrement tertiaire pris dans les plissements du Balkan et qui, sans être encore la plaine, n'a plus, au milieu des taillis, que des ondulations assez faibles.

Le passage d'un gué, où nous croisons une troupe de cavaliers turcs, donne l'habituelle impression orientale de ces rencontres, avec l'émoi des fins chevaux dressant la tête, les harnais brillants aux verroteries bleues, les couvertures de selle en couleur, les turbans, les ceintures dont les reflets rouges miroitent dans l'eau, et l'éclaboussement en perles sous le piaffement des bêtes impatientes.

C'est, en effet, un petit village turc que nous rencontrons peu après, à *Sara Yar*, un des très rares endroits où les Turcs soient restés dans cette région ; les aspects familiers de l'Orient reparaissent ainsi un instant, au lieu des costumes bulgares, trop sobres de tons dans leurs nuances brunes, noires ou blanches, pour faire beaucoup valoir le vert des paysages. Ils sont peu farouches ces Turcs et, comme, les chevaux soufflant, je fais un croquis d'après un groupe amusant de bonshommes enturbannés, assis devant le café, sous la tonnelle de verdure, un d'eux, gros, grand, souriant, aux petits yeux bridés sous le front saillant, au large turban blanc, à la majestueuse houppelande violette, vient, sans souci des préceptes de Mahomet, solliciter son portrait. C'est le maitre d'école et, en même temps, le prêtre de l'endroit. Je l'introduis d'abord dans le

groupe, mais il se trouve trop petit ainsi; je le fais alors poser seul devant moi, la main sur son bâton et il me regarde dessiner avec extase... Puis, quand nous repartons, tous ces braves gens reprennent la seule occupation de leurs journées: fumer ou simplement baguenauder à l'ombre de la vigne vierge, écouter des histoires et rire comme des enfants. Tandis que le Bulgare travaille du matin au soir sans jamais paraître au café ou à l'auberge, eux prennent la vie facile à l'orientale, se contentant, quand l'argent manque, d'aller faire un ou deux transports de bois; après quoi, satisfaits de tenir en poche quelques sous, ils recommencent à se reposer. C'est ainsi que, peu à peu, la terre leur échappe et passe aux mains des chrétiens; on ne saurait vraiment s'en étonner.

De Sara Yar à Béla, nous continuons à traverser un pays de collines accidentées, à taillis verdoyants, où, de temps à autre, quelque gué, toujours pittoresque, vient couper la marche de notre caravane.

Béla, où nous arrivons le soir, est un joli village campagnard, dans le genre de Radevtsi (quoique sur le versant sud), avec un torrent encaissé entre des berges abruptes, ombragé de saules, coupé de petits ponts faits d'une seule poutre et d'une main courante, et dominé par des escarpements de couches tertiaires, où les bandes rouges des argiles, à peu près horizontales, alternent avec les bandes blanches des grès. Des bœufs qui traversent l'eau, des oies qui s'envolent au-dessus, et voilà un tableau. Des tableaux, il y en a à chaque pas dans ce village, où mes compagnons s'étonnent de me voir trouver quelque intérêt. Et les types féminins, si je pouvais les saisir, compléteraient bien le décor; non pas pour leur beauté, grand Dieu! quoique un sentiment de pudeur irrationnel les fasse fuir à mon approche, mais au contraire pour leur laideur, qui est tout particulièrement originale. Il faut qu'il subsiste

ici, comme vers Slivno, quelque reflet spécial d'une race très asiatique, très mongole, peut-être métissée de nègres. C'est un type kalmouk grossièrement équarri à coups de serpe, aux fortes pommettes, à la lèvre inférieure proéminente ; et la coiffure est à l'avenant : par-devant, sur le front, un rang de mèches courtes, d'inégale longueur, qui semblent avoir été taillées dans l'obscurité par un coiffeur de régiment ; en arrière, quatre ou cinq petites tresses à moitié recouvertes d'un foulard et piquées d'une grosse fleur démesurée, comme un tournesol, une pivoine épanouie, ou une grappe entière de lilas. Les fiancées ajoutent encore, par-dessus, un singulier édifice, surmonté de plumes, de roses, de tournesols, avec des cordons de couleur, des rangées de sequins pendantes dans le dos ; puis ce sont des colliers de monnaies, des bracelets, etc., toute une quincaillerie, qui leur donne absolument l'air de femmes sauvages. Mais sauvages, elles le sont, en effet, à un degré surprenant, et presque impossibles à reproduire, si ce n'est à distance ou de dos.

Dans ce village, comme dans la plupart des autres, on voit faire aux paysannes des métiers divers et souvent très pittoresques, à la façon de toutes les industries primitives, non encore gâtées par l'intervention barbare des machines. Ici, l'une file ou tisse ; là, une autre accroupie tend la trame sur un cylindre de bois, tandis qu'une compagne tire la même trame à l'autre bout. Partout il y a de petits fours pour cuire soi-même le pain ; ailleurs, la récolte de prunes bout dans une cuve, ou c'est l'alambic de cuivre pour la distillation de l'essence de roses ; ou encore, maintenant que le travail de la récolte est terminé, on s'organise pour faire chacun son charbon de bois.

Que de motifs formant tableau : les chemins serpentant au milieu des enclos palissadés par [illegible] lesquels on voit l'aire à battre le grain [illegible]

les chambres basses d'où sort en courant quelque marmot; les vergers autour des chaumières; le toujours joli spectacle de la fontaine où, le soir, les femmes vont remplir leurs cruches et leurs seaux, avec de belles attitudes; le chemin descendant à la rivière, par lequel montent, à ma rencontre, des vaches ou des moutons, comme un Troyon; les grandes meules jaunes sur le fond boisé de la montagne qu'azure déjà la nuit tombante; les bébés effarés que je fais fuir; le mouvement de cette femme qui fend du bois à coups de cognée!... On voudrait pouvoir s'arrêter longtemps: mais la nuit close me chasse à l'hôtel, où nous attendent prosaïquement l'habituel bouillon de poulet, les grillades d'agneau et le *givetch*, ce ragoût de mouton agrémenté de légumes divers et de piments.

J'ai bien dit : à l'hôtel; car il ne faudrait pas s'imaginer qu'en Bulgarie on soit réduit d'ordinaire, comme c'est si souvent le cas en Orient, à abuser d'une hospitalité toujours volontiers offerte. Dans la plupart de ces villages, de ces petites villes où nous passons, il existe des hôtels ou des auberges. Ceux des villes, il est vrai, sont, comme en France, à redouter pour leur saleté; mais les auberges de campagne n'exposent pas aux mêmes dangers; on y trouve d'ordinaire une chambre nue et toute blanche, dans laquelle on organise soi-même son coucher. Le prix en est modeste: 40 à 50 centimes par nuit. L'hôtelier fournit le toit, les quatre murs, une table, du feu, et, si l'on veut, vend quelques provisions, cuisinées ensuite par vos hommes. Le bénéfice est moins, on le conçoit, dans le prix du logement que dans les accessoires. En général, cet homme est également épicier, banquier et barbier. Dans la salle commune, pleine de Bulgares et de Turcs, on rase l'un, tandis que l'autre m[illegible] qu'un troisième fume, que le cafedji chauffe son [illegible]e des femmes

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
également [illegible]
sant [illegible]
sa [illegible]
quels [illegible]
voit, [illegible]
sur l'autre [illegible]
Bukowine. [illegible]
semblables [illegible]
épiciers, [illegible]
économe. [illegible]
que par des [illegible]

De Béla [illegible]
après un [illegible]
bonneux de [illegible]
sés. Nous [illegible]
Slivno, [illegible]
tant la [illegible]
rencontre [illegible]
à cheval, [illegible]
Slivno, ou [illegible]
espacés, [illegible]
paysage [illegible]
s'élargit, bordé de [illegible]
tout droit ou se [illegible]
Notre caravane, dans [illegible]
serpentent les blancs [illegible] ou
pentes, ou nues ou [illegible] à des
airs un peu algériens. [illegible]
confluent (à la rencontre de [illegible] vallées), est une
petite ville industrielle de [illegible] âmes, la cinquième

[illegible]contre
[illegible]nts, où
[illegible]. Tout
[illegible] et de
[illegible]umière
[illegible]bleues.
[illegible]t, une
[illegible]édiaire
[illegible]tre un
[illegible]e trop
[illegible]i pour
[illegible]re des
[illegible] beau-
[illegible] la ri-
[illegible] matin

[illegible] il fait
[illegible] verte,
[illegible]s'acci-
[illegible]hênes.
[illegible]s, que
[illegible]et que
[illegible]rdure.
[illegible]ai, les
[illegible]l'éclo-
[illegible]ntrent
[illegible], nous
[illegible]undja.
[illegible]nie de
[illegible]ui fait
[illegible]es, de
[illegible]ère au
[illegible]plaine
[illegible]er, me
[illegible] diffi-
[illegible] je me

de la Bulgarie, où il existe dix-huit fabriques pour le drap de soldat. Une dizaine de ces fabriques sont dans la vallée que nous suivons, et l'on voit des femmes étendre, sécher, retourner, ou ramasser sur les cailloux des tas de laine, ici blanche, ailleurs brune.

Enfin voici la ville : un effet rose sur un fond de collines bleu sombre; puis, en approchant, des faubourgs sombres et pas pittoresques, aux maisons basses, un minaret décapité, des habitations plus élégantes, également basses, à enduit jaune, verdâtre, ou décorées de dessins bleus à l'italienne; des rues de sous-préfecture, quelques bâtisses officielles et un jardin.

Deux côtés sont jolis à Slivno : le haut de la ville avec le quartier tzigane et les « roches bleues »; le bas, avec les bords du torrent qui descend à la Toundja. Je monte d'abord, comme un voyageur consciencieux doit toujours le faire dans une ville nouvelle, pour avoir une idée d'ensemble. Vers le nord, la ville s'adosse à des montagnes calcaires, en forme de récifs, d'un aspect très inusité en Bulgarie, des formes d'alpes dolomitiques, que le soleil couchant éclaire admirablement en y laissant de larges pans d'une ombre tout à fait bleue : d'où leur nom de roches bleues.

A l'autre extrémité de la ville, dans le bas, on voit de loin une grande rivière, au large lit de cailloux, s'enfuir vers une bande lointaine de collines sombres, au bout d'une immense plaine, comme vers la mer.

Tandis que je regardais ce spectacle fort beau sous un vaste ciel d'orage, à larges rayures d'un jaune éclatant entre des nuages sombres, j'eus les yeux attirés vers un mouvement de foule qui se faisait dans une prairie au couchant sur les pentes dominant la ville, et je partis aussitôt le voir de près. C'est, pour les Bulgares, un vilain quartier, un quartier pauvre qui dépare leur cité et, même pour un étranger, on ne peut

pas dire que ce soit un quartier pittoresque; mais il est amusant par les types et par les costumes. Là dominent les tziganes, aux cheveux noirs, au teint presque nègre, à la lèvre inférieure étonnamment saillante: les hommes en costume turc; les femmes avec ces paquets de fleurs démesurées, naturelles ou artificielles, cet attirail de pendeloques, ces plumes, qu'affectionnent aussi les paysannes bulgares et dont j'ai déjà dit un mot à Béla. Toute cette foule bariolée grouillait, se promenait et éclatait en tons violents au soleil, dans une prairie, où, par endroits, la danse du choro ondoyait en rondes ou se déroulait en farandoles. Le long de la prairie, du côté de la ville, un simple rang de cases en pisé jaune, sans fenêtres, très basses, arrêtait l'œil au second plan, dominé par la vue plus lointaine de la ville aux toits de tuiles perdus dans la verdure, de la grande plaine claire et des collines bleu sombre à l'horizon.

Le soleil jetait alors ces derniers rayons presque parallèles à la terre, qui prennent, avec leur contraste d'ombres indéfiniment allongées, une telle intensité; on était à cette heure où les rouges éclatent en fusées de pourpre avant de s'éteindre, bientôt confondus avec les verts; dans les groupes, dans les danses, le noir, le rouge, le jaune, l'orange des costumes, pétillaient en taches vibrantes; le blanc des linges et des manches éblouissait, mis en relief par les larges ombres bleues; et, dans le lointain, sur la plaine, on voyait littéralement étinceler, parmi les arbres, des maisons blanches...

Le bas de Slivno, où je redescendis ensuite, n'avait pas le même attrait de couleur; mais un rang d'échoppes à la turque, ouvertes d'un côté sur un boulevard planté d'arbres, de l'autre adossées au fleuve caillouteux que traverse le pont, n'est pas non plus sans mérite...

de la Bulgarie, où il exist
drap de soldat. Une dizain
la vallée que nous suivon
étendre, sécher, retourne
loux des tas de laine, ici b

Enfin voici la ville : u
collines bleu sombre ; p
bourgs sombres et pas
basses, un mina, et décap
gantes, également basses,
décorées de dessins bleu
sous-préfecture, quelque
jardin.

Deux côtés sont jolis
avec le quartier tzigane e
avec les bords du torren
Je monte d'abord, comm
doit toujours le faire d
avoir une idée d'ensem
s'adosse à des montagne
d'un aspect très inusité
dolomitiques, que le s
blement en y laissant d
à fait bleue : d'où leur n

A l'autre extrémité d
de loin une grande riv
s'enfuir vers une bande
au bout d'une immense

Tandis que je regardai
un vaste ciel d'orage, à l
tant entre des nuages s
vers un mouvement de f
prairie au couchant sur l
et je partis aussitôt le voir
gares, un vilain quartier,
pare leur cité et, même pou

...sées de verdure et dorées de soleil. A la rencontre ...route et de la rivière, quelques bâtiments, où ...logeons, marquent une station thermale. Tout ... c'est un fouillis de verdure, de saules et de ...rs, dont les fuseaux clairs s'enlèvent en lumière ...r du couchant, sur le fond des collines bleues. ...t, et ce n'est pas un mince compliment, une ...ère de France, quelque chose d'intermédiaire ...Loir et la Sioule d'Auvergne. Ce doit être un ...ir pour les Bulgares de quitter la plaine trop ...e de Iamboli, Zagora ou Philippopoli pour ... dans cet établissement coquet, prendre des ...males, qui doivent certainement guérir beau... ...maladies, suivre à l'ombre les bords de la ri... ...quille sous les arbres et s'éveiller le matin ...les oiseaux.

...ous nous réveillons ainsi nous-mêmes, il fait ...mps lumineux; la campagne toute verte, ... prés, en ce mois de mai, ondule et s'acci... ...quée de taillis qui se reboisent en chênes. ...ndons ainsi sur la vallée des roses, que ...e toute jaune et nue à l'automne et que ...ransformée en un immense lit de verdure. ...ement, quoique nous soyons au 17 mai, les ...Tvarditza, dont on m'avait annoncé l'éclo... ...n retard cette année et ne nous montrent ... boutons entr'ouverts. De Tvarditza, nous ...ors, vers *Binkos*, la vallée de la Toundja. ... être accidenté, n'a pas la monotonie de ...st surtout d'un vert admirable, qui fait ...ands troupeaux de vaches blanches, de ... chevaux épars le long de la rivière au ...rés. Ce soir-là, nous allons par la plaine ...un petite ville qui, l'an dernier, me ...taine, séparée de Paris par des diffi... ...correspondance et où, cette fois, je me

retrouve bien tranquille, absolument chez moi. C'est extraordinaire comme, en quelques mois, la Bulgarie a changé d'aspect à mes yeux!...

Cette impression si naturelle, que l'on éprouve si aisément lorsqu'on revient pour la seconde fois dans le même pays et qui s'accentue encore lorsque, après y avoir été seul, on revient deux, tous les détails matériels la confirment. Le Balkan même, qui, sans jamais avoir été bien effrayant l'an dernier, nécessitait pourtant de longues chevauchées, des repas de rencontre et des gîtes aventureux, nous allons le traverser cette fois dans un bon landau à quatre chevaux, en couchant dans un presque confortable hôtel.

La route de Slivno à Kotel reste d'abord, pendant trois heures, en plaine, au pied du Balkan, avant d'attaquer la montée. C'est toujours la même vallée fertile et sans intérêt que nous commençons à connaitre. Enfin nous tournons au nord et traversons d'abord une première colline d'une centaine de mètres pour redescendre dans la vallée de *Mokréni*.

Là, c'est la halte habituelle : le déjeuner sur une terrasse ouverte au-dessus d'une autre tonnelle, où une vingtaine de paysans bulgares à bonnet brun et ceinture rouge sont attablés bien en vue, et campés de face comme pour chanter un chœur d'opéra-comique.

Après Mokréni, le Balkan commence, mais un Balkan nullement escarpé et dont, jusqu'à Kotel au moins, les pentes sont on ne peut plus douces. La grande forêt du Balkan central n'existe malheureusement pas ici, et il faut se contenter des taillis de chênes encore bas, que l'Administration forestière surveille avec un soin jaloux et qui donneront quelque jour, mais seulement un jour, de belles forêts. A 500 mètres d'altitude, plateau formant terrasse avec une large vue; de grands oiseaux bleus s'envolent devant nous; les troupeaux de buffles s'entassent dans les prés, des buffles dont les

Turcs teignent au henné la mèche pendante sur le front, comme ils teignent les cheveux et les ongles des femmes. Des sources claires brillent dans la verdure, ou fuient sous les saules. La tache rouge d'une ceinture ou d'un fez jette sa fanfare à la Delacroix.

Plus on avance vers le nord, plus les bois s'épaississent et commencent à se mêler de grands arbres. Avant Kotel, de véritables gorges s'enfoncent entre des pentes boisées, avec des récifs de calcaires blancs ou gris. De tous côtés, dans ces bois, les lilas fleurissent, en sorte que toutes les femmes rencontrées sur le chemin ont quelque touffe de lilas dans les cheveux.

Enfin, une large vallée verte entre des collines boisées monte doucement vers la petite ville de Kotel, qui s'étale au large sur une pente coupée d'un ravin.

Kotel est une vieille ville historique des Balkans, une sous-préfecture jadis importante, aujourd'hui assez mal située sur ce passage de montagne. Il y a une dizaine d'années, en 1895, la ville a brûlé presque complètement; il eût peut-être mieux valu alors en profiter pour la transporter ailleurs; mais on en fit une question de souvenirs patriotiques : une souscription nationale fut organisée dans toute la Bulgarie, et l'on rebâtit, à la même place, pour remplacer l'ancienne cité aux demeures de bois, [illegible] dont les maisons alignées, [illegible] contemporaines les unes [illegible] air de cité industrielle.

Heureusement [illegible] Kotel subsistent [illegible] ville où sont [illegible]
à [illegible]
qu [illegible]
[illegible]

calcaire, dans une vasque bouillonnante, avec une force à faire tourner de suite des moulins.

Cette promenade est jolie : d'abord, les sources mêmes; puis surtout la petite rivière, que celles-ci alimentent et qui s'en va parmi les prés plantés d'arbres, coulant sous les ponts de bois, disparaissant dans les moulins à foulons, auprès desquels les femmes bavardent tout en démêlant la laine ou filant leur quenouille à l'ombre.

La véritable crête du Balkan se dresse immédiatement au-dessus de Kotel, formée précisément par ces calcaires dont les fissures absorbent les eaux et donnent en bas naissance à de grosses sources. Cette partie de la montée est absolument nue, comme les cols des véritables altitudes alpestres, situés au-dessus des limites de la végétation. Au pied, dans les prés, nous croisons un campement de bateleurs tziganes : des montreurs d'ours et de singes qui, étendus sur l'herbe, s'amusent à exercer leurs bêtes dans la lumière; les teints bistrés, les loques brunes coupées de taches rouges, les oripeaux éclatants se détachant au soleil sur le fond vert uniforme.

Le col de Kasan est absolument nu, dominé à droite par quelques roches calcaires escarpées au-dessus d'un petit bois; puis la descente se fait rapidement sur Titcha, entrainant un brusque changement géologique, qui, même lorsqu'on n'en connait pas l'explication ni la nature précise, doit frapper les yeux les moins prévenus.

C'est la substitution soudaine du plateau tabulaire au Balkan plissé; ce sont les couches tout à fait horizontales de calcaires et de marnes remplaçant les argiles noires, les bancs rouges, les calcaires violemment redressés que l'on avait traversés depuis Kotel. Au passage d'un gué, l'horizontalité des terrains se traduit en véritables dalles que tranchent en aval des casca-

telles. Puis *Titcha* apparait sur le bord du torrent, avec ses maisons de bois basses et sa mosquée.

Le temps de laisser souffler les chevaux, et nous repartons à travers les taillis, où, de place en place, des hommes armés montent la garde avec des apparences de brigands, en raison de l'affluence qu'attire aujourd'hui la grande foire de Djoumaya, agrémentée de bateleurs et de montreurs d'ours. Par suite de l'horizontalité des terrains, il semble sans cesse que l'on monte ou que l'on descende les marches d'un escalier; tout le pays a pris la disposition tabulaire, qui domine dans le grand plateau prébalkanique de Plevna, Rasgrad, etc., jusqu'au Danube.

Ce sont, comme sur les nappes basaltiques du Cantal, des étendues de verdure avec des troupeaux sous un ciel pâle.

Osman bazar apparait étalé sur une hauteur avec des toits de tuiles rouges sur des maisons basses à la turque et quatre ou cinq minarets. Nous nous arrêtons sur une grande place vide, en face d'une tour carrée surmontée d'un clocheton de bois à jour, que prolongent : à droite, un rang de maisons basses; à gauche, une vieille construction ruinée, à toit de tuiles courbes, quelque bain turc sans doute. Une rue monte à côté de notre auberge, vers un grand puits à balancier, qui nous prouve que nous sommes sortis du pays des sources, du Balkan proprement dit. Sur la place, des enfants turcs aux couleurs éclatantes, fez rouges, turbans roses ou blancs, chemises orange, roses, violettes, etc., jouent gaiement dans la lumière.

Après Osman bazar commence de suite un bois de grands chênes, le premier coin de vraie forêt que nous rencontrions dans cette dernière traversée du Balkan. Puis, la campagne très verte apparait mamelonnée, avec des haies, des arbres épars dans la verdure des champs, des sources, des eaux courantes,

Enfin, nous passons les défilés du Balkan de Dervent, un coin de terrain plissé qui s'intercale dans le pays tabulaire et qui détermine un relief montagneux, des formes déchiquetées de terrains verticaux découpés par l'érosion, des escarpements, des gorges profondes.

Dans ces gorges, les taillis, la forêt, sont encore gardés par des Turcs ou des Bulgares, cousus d'armes et pareils à des brigands; les lilas fleuris donnent aux massifs de verdure leur teinte violacée. Enfin, l'on ressort dans la plaine verte, qui brusquement succède à la montagne, comme la montagne avait succédé au plateau; il semble qu'on ait descendu du haut d'une terrasse, et, de tous côtés, sourdent, en innombrables fontaines, les eaux infiltrées sur les pentes.

Quelques kilomètres encore; le Balkan s'éloigne de plus en plus derrière nous; à la nuit tombante, nous entrons à *Djoumaya.*



CHAPITRE VII

LES DÉPRESSIONS CENTRALES. SOPHIA — PHILIPPOPOLI

La voie internationale des dépressions centrales. — De Belgrade à Sophia. — L'arrivée à Sophia. — Le passé de la capitale. — Sa situation. — Ses monuments. — L'aspect de la ville. — Le mont Vitosh. — Les sources thermales autour de Sophia. — Le Kastron de Boyana. — De Sophia à Philippopoli. — La porte de Trajan. — Les tumulus de Tatar Bazardschik et le trésor d'Izgherli. — Philippopoli. — Les routes de Constantinople et de Bourgas.

La région de la Bulgarie que nous abordons maintenant est la moins pittoresque du pays. Au sud de la chaine balkanique, entre celle-ci et le Rhodope, où reparaissent les hautes cimes avec les bois, c'est l'alignement des dépressions centrales, à peine séparées l'une de l'autre par de courtes collines ; c'est la grande voie de communication internationale qui relie Paris et Vienne avec Constantinople et l'Orient ; et, comme tous les chemins des nations, c'est une zone déprimée, plate et monotone, sur laquelle semble encore peser l'ennui et flotter la poussière de toutes les générations en marche qui l'ont successivement foulée. C'est, par contre, pour la même raison, la région des deux capitales bulgares, Sophia et Philippopoli : les villes populeuses s'établissant volontiers en des carrefours lar-

gement ouverts de toutes parts et vers lesquels tous les produits convergent.

Quand on traverse la Bulgarie en chemin de fer de Paris à Constantinople, cette région est la seule que l'on en voie et le tableau n'est pas fait pour inspirer le désir de s'arrêter, d'aller visiter le reste. Le pays bulgare qui, aperçu ainsi en courant, donne au voyageur l'impression de vastes plaines monotones et fertiles, n'apporte aucune coquetterie pour se montrer dans ses atours et dans sa parure de forêts. Pour la culture même, celui qui se contenterait de visiter les environs de Sophia concevrait une idée fâcheuse et inexacte, car ce bassin est occupé par une population de paysans spéciale, qui, malgré son voisinage de la capitale, passe pour tout particulièrement arriérée...

Après une nuit employée à traverser les plaines indéfinies de la Hongrie, l'heure du réveil sonne, pour les voyageurs de l'Orient-Express, au moment où l'on passe le pont de *Belgrade*, en face de la ville étagée sur sa colline avec ses clochers et ses tours. Puis, c'est *Nisch* : une caserne; un bout de rempart; quelques baraques d'usines en briques; des maisons basses blanchies à la chaux et couvertes de tuiles, étalées dans la verdure maigre; des soldats sous la tente; des officiers bottés à casquette russe; en somme, un grand village militaire au milieu d'une plaine poudreuse.

On commence alors à monter lentement vers le col peu élevé qui sépare la vallée de Nisch de celle de Sophia : d'abord des terrains rouges sans herbe, avec quelques arbres espacés sur ce rouge, qui les fait crûment ressortir; puis de petites gorges calcaires, par endroits très resserrées, où coule une rivière boueuse entre des escarpements gris tachés d'orange. Bientôt la pente s'interrompt et l'on se retrouve dans une plaine de maïs entre des montagnes calcaires

arrondies. *Pirot*, qui figure sur les cartes, est aussi un village avec une grande caserne.

A *Tsaribrod*, on pénètre en Bulgarie; la ligne monte encore un instant, puis descend rapidement dans une plaine absolument nue, avec un rang de grandes collines en vue qui sont les Balkans, et, à trois heures, on s'arrête en gare de *Sophia*.

La capitale de la Bulgarie, quand on la voit du chemin de fer à l'arrivée, n'apparait pas non plus bien séduisante. La gare est loin de la ville, qui se montre à distance plate et basse. Il faut, pour s'y rendre, trotter un bon moment sur une large route cahoteuse à travers un faubourg à peu près aussi dépourvu d'habitations que celui qui avoisine la gare d'Athènes. Enfin l'on entre en ville : la route ne devient pas meilleure, mais les maisons se tassent, prennent l'air européen; c'est le boulevard Marie-Louise; on croise des tramways à trolley, des bicyclettes; un pont; le mouvement de monde s'accentue; les maisons ont plusieurs étages; on trouve un quartier commerçant et animé avec une dernière mosquée encore debout. Puis, une bâtisse importante, à enduit jaune, avec un bout de jardin et une grille, représente le palais du prince; à gauche, une rue monte à la Chambre des députés en longeant un jardin public; c'est l'entrée du quartier élégant, du « West End », au bout duquel s'étale, dans la verdure, une sorte de Bois de Boulogne.

Les Bulgares tirent quelque fierté de leur capitale. Pour l'apprécier avec justice, il faut, comme un peu pour toute chose en Bulgarie, tenir compte de sa jeunesse : Sophia a beau, comme je vais le rappeler, être une des plus anciennes villes de l'empire byzantin, en tant que ville moderne, son âge ne dépasse guère vingt ans. C'est une très jeune cadette à côté de Bukarest, par exemple, et il n'est pas bien surprenant qu'en retournant de Sophia à Bukarest on éprouve

une impression analogue à celle que cause le passage de Bukarest à Pesth, puis de Pesth à Vienne, enfin de Vienne à Paris. Quand on franchit ces diverses étapes de l'Orient à l'Occident, il semble un peu que l'on rentre progressivement de la campagne à la ville. Mais, précisément, l'impression d'ensemble que m'a laissée Sophia, avec ses maisons espacées entourées de jardins, sortes de gentils cottages bien aérés sur de larges avenues, est celle d'un joli faubourg campagnard près de Londres, ou d'une ville coloniale anglaise.

Cette impression tient à la façon dont la ville moderne s'est trouvée bâtie tout à neuf par rectangles, d'abord encadrés de rues toutes droites et d'équerre, avant même de posséder des maisons, comme les cités nouvelles d'Australie, d'Amérique ou d'Afrique australe. Il y avait pourtant jadis une vieille ville à Sophia, avec des quartiers à la turque aux maisons de bois compliquées, aux ruelles étroites; mais un ministre à poigne (on en voit parfois en Bulgarie) ordonna de jeter bas tout cela et, pour vaincre d'un coup les résistances en s'attaquant à la plus grave, il commença par une très vieille et très vénérée église, que le peuple avait en particulière dévotion. Les femmes, à cette nouvelle, s'assemblèrent, face aux démolisseurs, en une révolte tumultueuse; mais le procédé du maréchal Lobau en eut raison et, l'église une fois abattue, tout le reste alla sans peine. C'est ainsi qu'une ville de vingt siècles paraît aussi neuve qu'une Johannesburg ou une Kalgoorlie. Bien peu de débris du passé ont été épargnés et ceux-là mêmes que l'on voit encore n'ont pas subsisté sans quelques protestations de ce peuple très jeune et partant trop moderne. Maintenant, les habitations étant bâties, la ville se paye peu à peu des monuments; après le parlement, le palais du prince et la poste, c'est un théâtre (inauguré au début

de 190[illegible] une [illegible]
auront pour [illegible]
auréole des souvenirs [illegible]
sées et [illegible]



[illegible]

Nous [illegible]
auparavant [illegible]
passé qu [illegible]
les vieilles [illegible]
moins la force [illegible]
même d'une [illegible]
Ce passé [illegible]

de la Bulgarie. Dès le temps des Thraces, il y avait là une ville des Serdes, que les Romains conservèrent après la conquête et que Trajan nomma Ulpia Serdica. Sa position était, dès lors, tout indiquée à l'intersection des deux routes naturelles qui, pour nous, conduisent : l'une, de Belgrade à Byzance, l'autre de Bukarest et Routschouk par l'Isker à Salonique ou à la côte Adriatique, et qui existaient déjà dans l'antiquité : la seconde même beaucoup plus importante alors qu'elle ne l'est maintenant, quand les communications, aujourd'hui si difficiles par les pays albanais, étaient courantes vers l'Illyrie, et, par Dyrrhachium, vers l'Italie.

D'après une tradition très probablement légendaire, cette situation favorable aurait si bien frappé Constantin le Grand qu'il aurait songé à y transporter la capitale de l'Empire. Quoi qu'il en soit de cette légende, le fait historique est que Dioclétien établit à Serdica le centre de la Dacie inférieure. Plus tard, il s'y tint, en 349, un concile. En 466, les Huns dévastent la ville et s'y font vaincre par Anthémius. En 809, elle devient bulgare et prend le nom de Sredez (Triaditza des Byzantins). Puis, à la fin du xe siècle, quand Jean Tzimiscès conquiert la Bulgarie danubienne, ce coin de Sophia reste indépendant et devient bientôt le foyer de la rébellion ; pendant les guerres de Basile II, on voit alors, en 986, le Basileus venir l'assiéger sans succès et se faire battre au retour à la porte Trajane. Quinze ans après, il revient victorieux par la même route et s'en empare. A l'époque des croisades, Sophia est sur la route des Croisés, qui subissent, dans ce trajet aujourd'hui si facile de Nisch à Sophia et Philoppopoli, les privations les plus grandes et les pertes les plus affreuses. En 1382, Sophia est prise par les Turcs, un moment reconquise par Wladislaw III, roi de Pologne et de Hongrie en 1443, et dès lors, définitivement asservie jusqu'à l'émancipation de 1878.

nord, forment une
ondulante et comme
nt, sous les rayons
gauche, en accen-
faibles saillies par
u sud, par contre,
pe qui touche à
ntagne syenitique
s, quoique polies
e dressent néan-
es angles obtus

toute la beauté
rande montagne
us de la ville, je
qui eût demandé
'à son pied. La
t de la ville, je
, à travers les
Bientôt j'eus
sur lequel se
ments officiels,
d'un côté, la
me retournant,
et la ville. Un
nnait, sur les
ts outrés à la
ste avec des
, par exemple,
, laissant par
Stara Planina,
basse; puis
laquelle, au
s de verdure,
ne coupole, en
uissants. Vers

coupoles, la Böjük Djami, dont on a fait le Musée national, avec des restes antiques, des tableaux d'artistes bulgares et de curieuses collections de costumes, d'objets populaires, etc.

Une autre petite église byzantine, convertie en mosquée par les Turcs, puis restaurée (un peu, je crois, par l'initiative du prince Ferdinand), est dédiée à la Sagesse divine, l'Haghia Sophia, dont la ville même a, depuis le XVIe siècle, pris le nom.

On montre également les travaux de l'immense cathédrale élevée par souscription nationale et qui doit occuper dans la ville une place prédominante, la Sweti Alexander Newski, commencée en 1896, pour laquelle on a recueilli 25 millions. Nous avons déjà aperçu en passant le palais princier, bâti dans un style officiel assez incolore, que l'on peut, si on le veut, qualifier de Renaissance : un grand bâtiment long à toits mansardés avec un pavillon central à toit plus haut, devant lequel s'avance une terrasse. Puis vient le bâtiment du Sobranié, c'est-à-dire la Chambre des députés, en face de laquelle se dresse le grand monument équestre du tzar libérateur, par A. Zocchi. Enfin, autour du jardin municipal situé devant le palais, on bâtit aujourd'hui des ministères.

Les principales habitations qui entourent ces monuments ont, pour la plupart, l'aspect ordinaire à Pesth ou à Vienne : des architectures composites à façades ornementées et imitant la sculpture en ciment moulé, avec des enduits peints, parfois décorés d'arabesques obtenues à l'italienne au moyen de patrons ajourés. Ce procédé permet de bâtir vite, ainsi qu'il est utile de le faire dans une ville au développement aussi actif. Les soubassements seuls sont en pierre; au-dessus on élève des murs en briques, sur lesquels on applique cet enduit, qui simule la pierre de taille, et même la pierre la plus prodiguement ornementée.

C'est, en plus solide et plus élégant, le pendant de ces charpentes en bois, sur lesquelles on cloue des tôles ondulées dans la première phase des camps miniers américains.

Le tout forme une ville de 70 à 75 000 âmes, qui n'a à peu près rien d'exotique dans son aspect et dont la population paraît tout d'abord identique à celle de n'importe quelle ville française, quoique 2 000 Turcs encore restés dans un faubourg, les paysans Schopes en costume, les uniformes à la russe des soldats et des officiers, les costumes des popes jettent à l'occasion dans les rues une certaine couleur locale.

Un globe-trotter, qui a déjà fait et refait sa tournée de capitales européennes, ne saurait être très sensible à ces beautés édilitaires, très appréciées dans les villes qu'on est amené à habiter et le moindre coin de vieilles maisons à la turque ferait bien mieux son affaire. C'est à la recherche de ces « motifs à croquis », introuvables dans les villes modernisées, que j'ai souvent couru les faubourgs de Sophia et les environs. Quand on parcourt ainsi un peu les parties populaires, l'impression trop européenne s'atténue et l'on s'aperçoit encore à mille indices qu'on est à moitié chemin entre la Hongrie, la Russie et la Turquie. Ce sont d'abord tous ces officiers à la russe avec leur casquette plate recouverte en blanc, leur veste blanche coupée en travers par la bandoulière qui porte l'épée, leur culotte sombre, ou bien sanglés dans une longue lévite en drap gris; ce sont les types populaires à fortes pommettes, à moustaches rousses, à petits yeux de renards; ces autres à la figure massive, équarrie à coups de hache, dont les grosses pommettes asiatiques et les yeux légèrement bridés établissent les parentés avec les races diverses qui vont de la Sibérie à la Chine; ce sont les paysans au bonnet de fourrure brune, à la veste de peau; et surtout les paysannes Schopes des environs,

qui portent ici une dalmatique de laine bleue brodée, soutachée d'ornements blancs, sur la chemise blanche, avec le foulard blanc noué en capuchon sur la tête et retombant comme une serviette par derrière ; ce sont encore les servantes venues du Rhodope avec leur jupe vermillon formant fourreau, leurs bas noirs à crevés roses, leur corsage brun à bretelles bariolées sur la chemise blanche et leurs nattes dans le dos; ce sont les Turcs à turban; ce sont les juifs à énorme nez crochu, à longue lévite et à mèches en tire-bouchon comme en Pologne ou à Jérusalem; et ce sont encore les voitures attelées à la russe avec quatre chevaux de front; et les attelages de buffles, errant la tête basse dans les rues.

Turcs et juifs, qui ajoutent à la couleur locale, ne sont pas spéciaux à Sophia; mais, en ce qui concerne les costumes bulgares, il est certain que Sophia est l'endroit de la Bulgarie où l'on en voit le plus et où ils sont le plus divers. Cette race des paysans Schopes, qui est spéciale aux environs de Sophia et qui a conservé tout entière son costume, est notamment très curieuse.

En courant ainsi à travers la ville, je me dirigeai un soir du côté du couchant, où il me semblait y avoir des quartiers un peu plus respectés par les progrès de la voirie et j'arrivai ainsi dans un grand cimetière turc abandonné, dont les pierres blanches, les dalles aux inscriptions historiées gisent en désordre dans l'herbe. On peut de là apprécier un peu la situation de la ville, qui disparaît ailleurs lorsqu'on reste dans les rues.

Sophia est, comme le montre aussitôt une carte de géographie, dans une plaine entre deux rangées de montagnes, dont l'une au nord se rattache aux Balkans, l'autre au sud au Rhodope; mais, ce que la carte n'exprime pas, à moins de savoir traduire en illustrations les données géologiques, c'est l'aspect propre de

ces deux chaînes. Les Balkans, au nord, forment une longue traînée de hauteur inégale, ondulante et comme moirée, à l'heure du soleil couchant, sous les rayons qui l'effleurent obliquement par la gauche, en accentuant les moindres ravins, les plus faibles saillies par la longueur anormale des ombres. Au sud, par contre, le promontoire avancé du Rhodope qui touche à Sophia, le Vitosh est une haute montagne syenitique de 2 291 mètres, dont les roches dures, quoique polies et usées par de longues érosions, se dressent néanmoins en saillie dentelée avec des angles obtus auxquels s'accrochent les nuages.

Ce fond de tableau du Vitosh fait toute la beauté du panorama de Sophia et, dès que la grande montagne sombre me fut ainsi apparue au-dessus de la ville, je songeai, sinon à en faire l'ascension qui eût demandé trop de temps, du moins à aller jusqu'à son pied. La direction était tout indiquée et, sortant de la ville, je partis, au hasard des sentiers étroits, à travers les vergers bas et les champs de maïs. Bientôt j'eus atteint un premier rang de collines, sur lequel se dressent encore quelques grands bâtiments officiels, une école militaire et un séminaire; d'un côté, la montagne, me dominait; de l'autre, en me retournant, je découvrais à mes pieds la plaine et la ville. Un orage furieux, qui menaçait alors, donnait, sur les vallées et les Balkans lointains, des effets outrés à la Ribera d'ombres intenses en contraste avec des lumières violentes. A certains moments, par exemple, tout Sophia s'enfonçait dans l'obscurité, laissant par derrière en clarté la longue bande de Stara Planina, moutonnée comme un sable à marée basse; puis l'ombre passait sur la montagne, devant laquelle, au contraire, la ville, aux toits rouges coupés de verdure, allumait ses vitres ou le métal de quelque coupole, en projetant brusquement des rayons éblouissants. Vers

l'ouest, du côté de la Serbie, où l'orage accourait, une énorme masse de nuages en marche laissait filtrer, par des trous aux lueurs électriques, des faisceaux de lumière et, sur la plaine, dans l'ombre portée du ciel, chacun de ces faisceaux faisait briller de blanches maisons avec une intensité extraordinaire. Enfin, quand on se retournait au sud, on voyait, sur le Vitosh d'un bleu presque invraisemblable, se détacher en jaune éclatant des meules de paille, comme collées à lui de l'autre côté d'un ravin. Un peu après, l'orage éclatait en trombes d'eau avec une fougue toute méridionale...

Quelques autres promenades plus lointaines autour de Sophia, ont eu pour but la visite des sources thermales de Gornia-Bania, Kniajévo et Banki. C'est une des curiosités géologiques de Sophia que cette ligne de nombreuses sources thermales, situées sur tout le bord sud du bassin tertiaire effondré, contre la ceinture de roches volcaniques. Les Turcs, très friands de bains chauds, comme les Byzantins et les Romains auxquels ils ont succédé dans ces pays d'Orient, ne les avaient pas négligées et leurs installations rudimentaires sont encore très fréquentées par le peuple bulgare; mais il y avait mieux à faire pour utiliser ces eaux chaudes, abondantes et salutaires, et c'est à quoi s'est attaché, depuis plusieurs années, le très distingué chef du service des mines de Bulgarie, M. Michailovsky, ancien élève de notre École des Mines de Paris, auquel on doit déjà les captages très réussis de Slivno et de Banki.

La route de Sophia à *Gornia-Bania* constitue une promenade très fréquentée des Sophiotes et la civilisation s'y manifeste par un tramway électrique, dont les potences rouges à trolleys l'agrémentent (pour qui aime les paysages industriels) d'une assez jolie perspective.

En sortant de la ville par un quartier où l'on construit fort, on passe devant une colonne commémorative du tzar libérateur; puis on s'enfonce à travers la plaine sur de vagues pâtures sans haies et sans arbres, le long du camp où les soldats sont casernés



LA VALLÉE DE LA TOUNDJA, A LA SOURCE THERMALE DE NOVA ZAGORA. (page 259).

en été sous la tente. A Gornia-Bania, sur une petite hauteur, un bout de village un peu pittoresque subsiste du temps des Turcs : maisons basses en désordre à étage du haut surplombant, plantées au bord d'un ravin dans la verdure. Quelques paysannes Schopes puisent de l'eau dans la source thermale. Elles ont, sur la chemise blanche, de grandes tuniques bleu

sombre à dessins blancs en forme de dalmatique, avec, par-dessus, une veste sans manches en peau de mouton, retournée la laine à l'intérieur (comme du côté de la Transylvanie et de la Bukowine); les cheveux pendants en tresse dans le dos sont recouverts d'un serre-tête blanc noué étroitement autour de la tête et rejeté par derrière; d'épais bracelets d'argent entourent les poignets; des colliers aux grosses pièces d'argent accrochées brillent sur le cou. Et ces femmes emportent l'eau, soit dans de petits barils en bois, soit dans deux vases de métal suspendus en équilibre aux deux bouts d'une perche.

Les hommes de la même race sont entièrement vêtus de laine blanche, avec une tunique blanche tombant au-dessus du genou et, couvrant le tout, une sorte de manteau brun sans manches; les jambes sont enveloppées d'étoffes blanches, que retiennent des lacets fixés à une babouche de cuir. Ils conduisent leurs chariots bas en forme de demi-cylindre très allongé couvert en nattes, que traînent les petits buffles noirs, aux énormes oreilles, aux larges cornes rejetées en arrière, marchant la tête basse et l'air malheureux en tortillant leurs jambes cagneuses.

Kniajévo, autre station thermale, est un lieu de promenade dominicale pour les Sophiotes quand il fait beau. Des deux côtés d'une longue rue, c'est le désordre habituel des maisons à la turque, précédées par une rangée d'arbres, qui portent accrochées les choses les plus disparates : ces maisons sur tous les plans, dans tous les sens, basses, avec des boutiques ouvertes, entremêlées d'appentis, d'étals de boucher, de cafés avec tables dans la verdure, de bouts de jardin fermés par une barrière, etc... La salle de bains turque est suivant le modèle connu : une pièce carrée très sombre, où le jour arrive seulement par quelques trous dans la voûte en coupole ; une piscine ronde, où barbotent des

hommes nus pêle-mêle dans une atmosphère suffoquante et une demi-obscurité.

Enfin, *Banki* est sur une autre route, à 18 kilomètres ouest de la ville. Aussitôt sorti de Sophia, on entre dans d'immenses communaux incultes, de grands prés horizontaux à l'herbe rase, où paissent seulement des moutons. Puis le paysage s'accidente ; on passe une colline; et, de l'autre côté, il semble que l'on aperçoive soudain le steppe russe, la Russie presque théorique de Tourguéneff, telle qu'elle nous apparaît à travers ses « Récits d'un chasseur ».

On débouche au-dessus d'une vaste plaine d'herbages, sur le haut d'une berge de rivière, brusquement coupée en un mur de terre brune, comme cela se produit partout dans ces terrains d'alluvions ; au loin, s'étendent des prés et, dans le bas, gambadent des chevaux que gardent des enfants groupés autour d'un feu, où ils se racontent sans doute, pour s'effrayer en s'amusant, des histoires terribles de revenants et de fantômes...

Encore quelques accidents de terrain, montées et descentes, avec des saules et des peupliers dans les fonds, le long des ruisseaux boueux grossis par les pluies et toujours ces herbages ras avec des moutons et des chèvres.

A Banki, dans le ruisseau d'eau chaude qui descend de la source thermale, une vingtaine de femmes Schopes, jambes nues et jupes retroussées, barbotent en lavant du linge étalé devant elles, sur des pierres. Très tassées, avec leurs dalmatiques bleues à dessins blancs, leurs chemises blanches à broderies rouges et noires, leur corsage échancré, souvent entouré de plusieurs galons de couleur, leurs colliers d'argent, leurs bracelets, leurs tresses dans le dos et leurs énormes fleurs rouges ou jaunes dans les cheveux, elles forment un amusant tableau.

Sophia, quand on rentre le so[illegible]
venant du couchant, se présent[illegible]
avec ses deux ou trois coupol[illegible]
rouges et ses verdures, qui, vues [illegible]
vert grisâtre. La ville s'étale en[illegible]
nord, semblables à une longue coll[illegible]
au sud, le Vitosh triangulaire, coupé [illegible]
les nuages.

A peu de distance de Sophia, on [illegible]
voir, au pied du Vitosh, le village d[illegible]
fut jadis, sur la cîme d'un rocher, un K[illegible]
bulgare, puis byzantin, emporté par l'em[illegible]
en 1016 et où subsiste une petite église [illegible]
treizième siècle.

Quand on quitte définitivement Sophia [illegible]
nuer la ligne des dépressions centrales ve[illegible]
popoli et vers Constantinople, on traverse un [illegible]
une plaine semblable à celles que nous ve[illegible]
parcourir. Puis la route s'élève pour franchir un [illegible]
de collines gneissiques, qui, sans avoir une al[illegible]
bien forte, jouent cependant un certain rôle topo[illegible]
phique : d'un côté, comme séparation entre le ba[illegible]
de l'Isker ou du Danube et celui de la Maritza ou de [illegible]
mer Egée et, d'autre part, comme raccord de la Sredn[illegible]
Gora qui se rattache aux plis balkaniques, avec le
massif du Rilo, qui dépend du Rhodope. Il y a donc là
un seuil à franchir, et ce seuil a toujours arrêté les
armées; c'est là que se dressait la fameuse porte de
Trajan; c'est là que Basile II fut vaincu par les
Bulgares. Cependant, à travers cette crête, la dépression naturelle, que suit aujourd'hui la voie ferrée, est
bien marquée, non seulement par la topographie, mais
par la géologie même. Une fracture tectonique, qui
raccorde le bord sud du bassin de Sophia avec le
bord sud du bassin de Philippopoli, apparaît, dans le
massif de gneiss lui-même, entre Samakov et Tatar

bassin tertiaire, qui s'étend de Pernik (au N. O.), contient, en divers points, importantes de lignite, la principale ressource combustibles de tout le pays bulgare. Les ...tes exploitations appartiennent à l'État; ...ui annuellement 120 000 tonnes de char... les reconnaissances déjà faites, pour... ce chiffre d'extraction pendant de ...nées. Ces lignites ne valent évidem... Cardiff ou du Charleroi, leur pouvoir ...épasse pas 5 400 calories; mais on peut ... prix : 12 francs la première qualité ... francs le tout venant, en sorte que, ...ges courants, pour les locomotives, ...de Sophia, c'est le charbon générale-

...tinue suivant cette direction, on ...rontière et, d'un coup, en péné... ...turc, ou recule de quelques cen... ...n que la majorité de la population ...slave, bulgare ou serbe. La sécu... ...dans toute la Bulgarie, devient ...on et la seule chose que l'on ...ustification des Turcs est que, ...la cause première, les efforts ...lgares pour délivrer le pays et ...es avec les bandes grecques ...pour beaucoup.

...res à peine d'un chemin fré... ...tière bulgare de la station de ...ternationale de Belgrade à ...ays est parcouru par des ...encore turc, sa transfor... ...aire d'*Uskub* (Scupi des

Bazardschik, jalonnée par des sources thermales, indices constants de grandes et profondes dislocations récentes.

Une fois sorti du bassin de Sophia, on monte lentement, au milieu de terrains schisteux et de grès rouges, dans un paysage, qui, par la similitude des formations géologiques, me reporte aussitôt en Bourbonnais. La lumière et le temps y contribuent. C'est le même effet de printemps retardataire que l'on trouve du côté de Montluçon en avril : les mêmes terrains, la même clarté, les mêmes bois de chênes encore nus, qui ont l'air de bouder le soleil et les mêmes blés en herbe se raccordant avec les prés par un tapis de verdure continu. Au sud, on aperçoit encore de la neige (le 1er mai) sur les contreforts du Rhodope.

Plus loin, on redescend vers la plaine de Tatar Bazardschik et Philippopoli. Ce côté-ci de la Bulgarie est un de ceux où les tumulus thraces se pressent le plus nombreux et indiquent les plus grands centres de population anciens. M. Degrand, qui les a fouillés[1], en a distingué de trois catégories, dont les principaux, allongés, sont de véritables nécropoles recouvertes d'une butte de terre, avec un mélange singulier d'objets de pierre et d'objets romains. Une autre curiosité archéologique de cette région vaut la peine d'être mentionnée, c'est le coteau d'Izgherli, à 16 kilomètres de Tatar-Bazardschik, où, dans ces dernières années, on a trouvé, à de nombreuses reprises, des quantités de pièces d'or (par 50 000 francs d'or à la fois) à l'effigie de souverains byzantins Alexis Ier, Jean II, Manuel Ier, avec de beaux plats d'argent massif : le tout dans des conditions si bizarres qu'on a supposé un trésor d'armée caché par les Byzantins en fuite. Enfin, dans un ordre d'idées tout différent, la région

1. Voir plus haut, page 25.

de Philippopoli est également celle où ont subsisté, jusqu'à nos jours, les débris des antiques manichéens[1].

La ville de *Philippopoli* (Plowdiw ou Filibé), que l'on traverse bientôt, est, après Sophia, la principale de la Bulgarie. Rebâtie par Philippe de Macédoine sur l'emplacement de la primitive Eumolpias des Thraces, elle fut l'antique centre hellénique de la Bulgarie du Sud, où, tout récemment encore, la population d'origine grecque était très nombreuse et, jusqu'en 1885, elle est restée la capitale de la Roumélie orientale, laissée sous la domination turque, tandis que la Bulgarie du Nord avait été déjà émancipée. Ces traits historiques, et la situation de Philippopoli, plus méridionale, plus influencée de tout temps par le contact de Byzance ou de Stamboul, donnent à cette ville une physionomie morale un peu particulière et à ses habitants un rôle à part dans les luttes politiques entre les partis. La population de la ville comprend environ 43 000 habitants, dont au moins 6 000 Turcs, 4 000 Grecs et de nombreux Arméniens. Le commerce est presque entièrement aux mains des Grecs et des Arméniens, qui ont aussi des fabriques de soie, des tissages de coton et des ateliers pour le travail du cuir.

Pittoresquement, la ville, située au sud de la Maritza, occupe des mamelons de syénite d'une soixantaine de mètres de hauteur, tout à fait isolés au milieu de la plaine. Des maisons de bois à la turque escaladent des pentes d'un piton assez escarpé, au bas duquel d'autres maisons semblables aux toits de tuiles s'agrémentent de verdure et de minarets. Au lieu des grandes rues droites en quinconce, qui caractérisent la ville européenne de Sophia, on trouve encore ici des rues tortueuses avec des mosquées, des minarets et des coupoles; l'aspect reste en partie

1. Voir pages 49 et 333.

oriental, sauf dans le quartier Sud récemment bâti au voisinage de la gare. Cependant les tramways électriques pénètrent jusqu'au cœur de la vieille cité, qui se modernise rapidement.

Auprès de la ville sont le coteau de Marko-Tépé, où, d'après la tradition, Marko, le héros serbe, aurait été enterré, et la colline de Bounardschik Tépé, sur laquelle on a élevé un monument commémoratif de la dernière guerre. Des collines qui dominent immédiatement la Maritza au Nord, la vue est fort belle sur la vieille cité aux nombreuses coupoles, que surmonte la grande masse du Rhodope.

Enfin, après Philippopoli, la voie continue en plaine vers Tirnovo-Sémenli, où se fait la bifurcation des deux embranchements sur Bourgas et sur Constantinople. Dans le sens de la Turquie, la voie suit une vallée un peu resserrée entre des collines basses pour atteindre bientôt la pittoresque cité, historiquement si fameuse, d'Andrinople. En allant à Bourgas, on reste dans la plaine fertile, où les blés en herbe alternent avec les jachères tapissées de fleurs jaunes, en vue des Balkans lointains aux formes surbaissées et la route par Nova Zagora et Iamboli, s'allonge monotone jusqu'à la mer.



CHAPITRE VIII

LE RHODOPE ET LA MACÉDOINE

Le rôle de la Macédoine dans les ambitions bulgares. — Pernik et ses mines de charbon. — Uskub, Istip et la route de Salonique. — La vieille Macédoine bulgare. — La Bulgarie du XIe siècle et les campagnes de Basile II. — Marko Kraliévitch. — Monastir. — Vodéna. — Le pays des lacs et ses caractères géologiques. — La vieille capitale d'Achrida. — Le massif du Rilo et ses couvents. — Les costumes du Rhodope. — Les côtes grecques de la Macédoine. — Pella. — Salonique et ses monuments. — Les rivalités dans l'Athos. — Les mines du Pangée. — La bataille de Philippes. — Kavala et le commerce des tabacs.

LA MACÉDOINE BULGARE.

QUAND on dépasse, vers le sud, la zone des dépressions centrales et la voie ferrée de Paris à Constantinople qui la suit, on arrive bientôt aux limites actuelles de la Bulgarie. Cette voie internationale suit la frontière à 30 ou 40 kilomètres de distance, parfois à 20 seulement, comme pourrait le faire une voie stratégique destinée à jeter rapidement des troupes sur toute la longueur. Au Sud-Ouest seulement, derrière Sophia, la Bulgarie pénètre dans le pays turc pour englober les régions de Pernik et de Köstendil, où elle tient les sources du Strouma et l'entrée des chemins qui descendent : d'un côté vers

Sérès, de l'autre vers Uskub et Salonique et pour prendre aussi le massif du Rilo avec les cimes du Rhodope. Mais si, dans le sens du Sud, la Bulgarie est étroite, par là s'étendent, pour l'avenir, « les grands espoirs et les vastes pensées » ; par là s'ouvre, au delà des bornes placées en 1878 par les diplomates, cette Macédoine, vers laquelle tend de toutes ses forces l'action bulgare et qui intéresse les Bulgares par-dessus tout. Je n'ai pas visité ce côté sud de la Bulgarie; et, de la Macédoine, je ne connais, pour l'avoir abordée dans un autre voyage, que la partie tout à fait grecque de la côte vers Kavala ou Salonique. Cependant, quoique en principe ce livre soit exclusivement restreint à des impressions personnelles, le côté macédonien de la Bulgarie tient une trop grande place dans les préoccupations du pays pour qu'il ne faille pas en dire au moins quelques mots.

La voie de pénétration naturelle de Sophia vers la mer Égée, ou même vers l'Adriatique, est la ligne déprimée qui, par un léger col au pied nord du Vitosh, fait passer, dès Pernik, dans le bassin du Strouma (Strymon), puis se continue sur Köstendil, où, un jour ou l'autre, se fera l'embranchement des lignes de Sérès et d'Uskub : cette dernière menant à Salonique, à Scutari d'Albanie, à Durazzo et à Janina d'Epire.

Pernik, qui eut son Kastron bien fortifié au temps du moyen âge bulgare et qui repoussa alors avec succès les assauts de l'empereur Basile (1005), est situé à l'entrée d'un défilé, où le Strouma s'engage entre deux collines nues. Cette petite ville d'autrefois a retrouvé son heure dans l'histoire bulgare contemporaine, car c'est de ce point qu'est partie la conspiration militaire destinée à renverser le prince de Battenberg; mais c'est surtout comme centre de l'industrie houillère en Bulgarie qu'elle est aujourd'hui

connue. Un bassin tertiaire, qui s'étend de Pernik vers Bresnik (au N. O.), contient, en divers points, des couches importantes de lignite, la principale ressource en combustibles de tout le pays bulgare. Les plus importantes exploitations appartiennent à l'État; elles produisent annuellement 120 000 tonnes de charbon et, d'après les reconnaissances déjà faites, pourront maintenir ce chiffre d'extraction pendant de nombreuses années. Ces lignites ne valent évidemment pas du Cardiff ou du Charleroi, leur pouvoir calorifique ne dépasse pas 5 400 calories; mais on peut les vendre à bas prix : 12 francs la première qualité sur la mine et 9 francs le tout venant, en sorte que, pour tous les usages courants, pour les locomotives, pour le chauffage de Sophia, c'est le charbon généralement usité[1].

Quand on continue suivant cette direction, on atteint bientôt la frontière et, d'un coup, en pénétrant sur le territoire turc, on recule de quelques centaines d'années, bien que la majorité de la population reste de même race slave, bulgare ou serbe. La sécurité, qui est si parfaite dans toute la Bulgarie, devient aussitôt problématique et la seule chose que l'on puisse dire pour la justification des Turcs est que, si leur régime en est la cause première, les efforts faits par les bandes bulgares pour délivrer le pays et leurs rivalités sanglantes avec les bandes grecques ou serbes y contribuent pour beaucoup.

Cependant 70 kilomètres à peine d'un chemin fréquenté séparent la frontière bulgare de la station de Koumanovo sur la ligne internationale de Belgrade à Salonique et, quand un pays est parcouru par des locomotives, il a beau être encore turc, sa transformation se fait vite. Le centre d'*Uskub* (Scupi des

1. Voir plus loin, page 424.

Romains), où passent chaque jour les express à wagons-lits allant d'Europe à Salonique et où bifurque, en outre, l'embranchement de Mitrovitza, tend rapidement à s'européaniser. C'est une ville de 30000 habitants, dont un bon tiers de Bulgares, Serbes, Albanais catholiques (ayant ici leur archevêque) et Grecs, avec des hôtels autrichiens et bulgares. Jadis, après avoir été une capitale romaine et une ville bulgare, ce fut la capitale serbe du grand empire du roi Douchan au XIVe siècle. On est ici à la limite des zones d'influence serbe et bulgare.

Un peu au sud, le chemin de fer laisse de côté la vieille *Istip* (Stipion), construite en amphithéâtre dans sa cuve de terrains tertiaires entourée de montagnes cristallines, avec une butte granitique que couronne un château fort, et point de départ d'une route classique qui, par la Stroumitza, descend à Sérès. Il traverse enfin la Porte-de-Fer (Démir Kapou) de Macédoine et aboutit à Salonique. Un massif de roches cristallines, un vieux noyau de la croûte terrestre, qui dépasse 2500 mètres, sépare au Sud la vallée du Vardar, par laquelle Uskub communique avec Salonique, du bassin de Monastir et de Prilep; mais, au nord, ce bassin se vide dans le Vardar, par la vallée de la Tcherna, qui a son confluent en face d'Istip. La montagne est restée farouche; la plaine, plus fréquentée, s'adoucit. On va maintenant sans peine à la rude *Monastir*, ou Bitolia (autrefois Hérakleia), la grande ville de 60000 âmes aux foires célèbres, le vieux centre de fanatisme, jadis aussi inaccessible que pittoresque, où aboutit, depuis une dizaine d'années, une ligne en cul de sac, montant de Salonique par la vieille capitale bulgare de Vodéna et les bords du lac d'Ostrovo.

Monastir, si l'on était dans un autre pays que la Turquie, deviendrait vite un centre de touristes, le point de départ de belles excursions vers les cimes de

CABARET DE PAYSANS BULGARES A MOKRÉNI (page 260).

la Néredska Planina, vers le pays des lacs, et vers l'Albanie. Mais, à part quelques grandes routes, sur lesquelles circulent rarement des Européens, tout ce pays montagneux, qui comprend les régions limitrophes de la Macédoine et de l'Albanie, est d'un accès difficile et il est à craindre qu'on le voie seulement s'ouvrir, comme tant d'autres, le jour où le pittoresque des vieilles mœurs, des villages orientaux, des antiques châteaux sur les cimes et même des forêts, en aura disparu.

Sans parler ici de l'Albanie qui nous entraînerait en dehors de notre sujet, ce doit être actuellement un coin bien curieux que cette vieille Macédoine bulgare du moyen âge, ce dernier retranchement de la défense bulgare au XI[e] siècle, de nouveau complètement bulgarisé aujourd'hui, qui comprend les antiques capitales d'Achrida, Prilep, Monastir et Vodéna, aux châteaux-forts en ruines, jadis défendus par les tzars bulgares contre les basileis byzantins. Là surtout, la propagande bulgare et russe a été active depuis une quarantaine d'années. Auparavant, tous les chrétiens y étaient devenus grecs, jusqu'à ceux dont le nom de Voulgaris ou de Bulgarides était une preuve suffisante d'origine slave. On leur a rappelé (au besoin par les moyens les plus persuasifs) qu'ils étaient Bulgares, que leur centre était Sophia et non Athènes; on a reconstitué l'église bulgare orthodoxe, l'école bulgare, au lieu des églises et des écoles grecques et, aujourd'hui, ce pays est mûr, quand l'heure du démembrement sonnera, pour se rattacher à la Bulgarie.

A l'est, s'étend d'abord la grande plaine fertile, la plaine d'alluvions de Monastir, l'antique Hérakleia, avec ses prés aux gras troupeaux et ses riches moissons dans un cercle de montagnes aux roches archéennes. Au nord, la ville très bulgare de *Prilep* (autrefois Prilapon) montre, dans la plaine, au pied de montagnes

échancrées en croissant, des maisons dans la verdure pâle coupée de peupliers plus sombres ou de minarets éclatants. Son vieux château rappelle quelques curieux souvenirs, tant du passé bulgare que de la domination serbe venue ensuite.

Là se trouvait, au début du XIe siècle, la plus puissante forteresse du tzar Samuel, le dernier défenseur de la Bulgarie, qui vînt y mourir en 1014 dans des circonstances romanesques[1].

Basile, cette année-là, était parti de Sérès par la vallée du Strouma pour envahir à l'ouest la Macédoine bulgare, quand il trouva les Bulgares retranchés à une quinzaine de kilomètres de Sérès, près de la ville actuelle de Demirhissar, dans le défilé de Cimbalongou. Vainement d'abord les Byzantins s'attaquèrent aux épais retranchements, aux palissades énormes, du haut desquels on les criblait de projectiles, quand enfin, ayant réussi à les tourner, ils débandèrent les Bulgares et en firent un affreux massacre. Samuel lui-même allait être pris quand son fils le sauva et tous deux, à franc étrier, partirent par la vallée de la Stroumitza, Istip et la Tcherna, franchissant dans une fuite éperdue près de 300 kilomètres, pour aller se réfugier dans le château de Prilep. Basile n'avait pas assez de forces pour les y poursuivre; mais il imagina un moyen sauvage de les frapper. 15000 prisonniers étaient, dit-on, tombés entre ses mains. Il les fit tous aveugler, sauf un par groupe de cent, auquel on laissa un œil pour qu'il put conduire les autres; et, délivrant alors ces misérables troupes d'aveugles menées par des borgnes, qui devaient cheminer les bras étendus en titubant, comme dans le tableau de Breughel le Vieux, il les renvoya, en marque sanglante de son pouvoir, à Samuel. Les chroniqueurs byzantins

1. Voir plus haut, page 56.

racontent que, lorsque le tzar vaincu vit arriver les premières colonnes de ces malheureux, il s'affaissa inanimé; on le rappela un instant à la vie; il demanda à boire de l'eau glacée et retomba dans une syncope, dont il mourut deux jours après, laissant un pays désormais livré à l'envahisseur.

Là également fut, au XIVe siècle, un peu au nord de la ville, le château du héros serbe légendaire, Marko Kralievitch, le vassal du tzar Douchan, ce Charlemagne serbe, dont l'histoire, sur laquelle je reviendrai plus loin[1], jette un jour si singulier sur la situation de ces princes féodaux chrétiens, combattant pour les Turcs, mais se faisant pardonner par leurs compagnons en raison de leur irrespect et de leur indocilité vis-à-vis du sultan. Un vrai barbare que ce Marko, demeuré si populaire, un ivrogne buvant le vin à pleins souliers. Il trouve une jeune fille jolie; comme elle le repousse en lui reprochant de servir les Turcs, de son poignard effilé il lui tranche le bras droit au ras de l'épaule et le lui met dans sa main gauche; puis il lui arrache les yeux, les enveloppe dans un mouchoir de soie et les lui jette dans le sein. Alors il lui dit : « Choisis maintenant, belle Rocanda, celui que tu préfères... »

Quarante kilomètres plus au sud, *Monastir* ou Bitolia, la grande et fanatique cité macédonienne, s'étale au pied de collines assez basses, toujours avec le même aspect qui est celui de toutes ces villes turques à demi montagnardes, Brousse, Sérajevo : une grande bande horizontale de maisons blanches ou brunes à toits de tuiles roses dispersées dans la verdure, que coupent, les uns en sombre, les autres en clair, les touches nettes, les coups de pinceaux verticaux des peupliers ou des cyprès et des minarets, avec quelques blanches coupoles de mosquées. Sur une hauteur,

1. Page 348.

quelques pans de murailles représentent le vieux château des rois bulgares, incendié par Basile II, à la fin de 1014 après la victoire de Cimbalongou, dans une de ces furieuses campagnes qui, au début du XIe siècle, aboutirent, par trente ans d'effort, à la conquête de la Bulgarie.

Quand on entre dans la ville, c'est le fouillis ordinaire de maisons de bois à moucharabièhs, à balcons fermés, à toits avançants, la bigarrure des costumes orientaux, le tumulte du bazar.

Plus loin vers l'est, l'antique voie égnatienne de Durazzo à Salonique par Ochrida et Monastir, que suit longtemps la ligne de chemin de fer moderne, va, sinueuse, longer le lac d'Ostrovo, et passe à *Vodéna*, vieille capitale bulgare ayant, comme toutes les autres, un bout de château sur un rocher couvert de maisons en bois aux enduits peints. Vodéna, l'antique Édesse des rois de Macédoine, enlevée par les Byzantins dès 1003, s'était soulevée vers 1010. Quand Basile II eut vaincu Samuel et pris ses châteaux de Prilep, de Monastir, d'Istip, dans la campagne de 1014 à laquelle je viens déjà de faire allusion, il se porta en 1015 sur Vodéna, l'emporta de force, en expédia tous les habitants sur le bas Strouma et construisit, pour défendre la passe de Vodéna, deux châteaux forts. Après quoi, il revint prendre ses quartiers d'hiver à Salonique; mais, dès l'année suivante, il attaquait le farouche pays de Mogléna, ce nœud de montagnes à peu près inaccessible aujourd'hui et habité par une population fanatique de Bulgares et Valaques apostats, qui dresse, entre Vodéna et le Vardar, ses cimes déchiquetées jusqu'à 2 500 mètres; il prit la ville forte de Mogléna et, suivant l'habitude du temps, pour tranquilliser le pays, en expédia les habitants prisonniers aux frontières de la Perse, en les remplaçant par des Arméniens ou Géorgiens d'Asie.

Au delà de Vodéna, toujours dans la direction du sud-est, la voie, qui descend de Monastir, se détourne droit au sud vers Karaférié (Verria), où sont les ruines de l'antique Berrhoea; après quoi, laissant au nord la plaine marécageuse du Jenidzegöl et, près d'Alakilissa, les ruines de Pella, la capitale de Philippe et d'Alexandre de Macédoine, elle coupe droit, à travers le Vardar, vers Salonique.

Quand on dépasse, au contraire, du côté ouest la plaine de Monastir et de Prilep, on retrouve un pays montagneux, des montagnes gneissiques, aux cimes allongées dépassant 2500 mètres, dont les vallées compliquées englobent les grands lacs de la Macédoine bulgare, celui de Prespa avec ses deux pointes comme deux cornes allongées au sud, celui d'Ochrida, celui de Malizko et, entre eux, une haute crête nue de 2000 mètres.

Pour s'imaginer ces grandes nappes d'eau macédoniennes, il faut d'abord se représenter leur taille . 15 kilomètres de large sur 30 de long pour l'une, 12 sur 30 pour l'autre, c'est-à-dire quelque chose de comparable aux grands lacs de Suisse et d'Italie. Mais les terrains qui les encaissent sont tout différents de ceux des Alpes. Au lieu des sédiments plissés et déchiquetés en crêtes aiguës par les mouvements tertiaires, dont le rôle est important en Suisse, tout ce massif, que nous venons de parcourir rapidement depuis Köstendil et le Rhodope jusqu'à la frontière d'Albanie, est un des vieux noyaux solides et anciennement consolidés du globe : un massif archéen composé, comme notre plateau central, de gneiss, de schistes cristallins et de granits, avec des lignes de dislocation, dont la principale suit le Vardar, marquées par des effondrements et des épanchements de roches éruptives tertiaires. Ces vieux terrains ont eu le temps de s'user pendant des siècles d'érosions, et leurs

formes sont généralement plus adoucies, tout en gardant ces crêtes schisteuses et ces gorges encaissées, dont notre plateau central suffit à donner l'idée. Mais, quand on pousse à l'ouest plus loin que le lac d'Ochrida pour entrer en Albanie, brusquement la nature des terrains change du tout au tout. Au vieux noyau gneissique succèdent alors les massifs crétacés qui, le long de l'Adriatique, vers le Montenegro et la Dalmatie, constituent toutes les Alpes dinariques. D'où le contraste que présentent les deux rives du lac d'Ochrida : à l'est, des gneiss dénudés; à l'ouest, des bois sur les calcaires.

Les voyageurs nous peignent ces bords des lacs d'Ochrida et de Prespa comme offrant des airs de paysages français : des eaux claires entourées de verdures, bordées souvent de roseaux ou de marais et se prolongeant au nord par des prairies, où la rivière limpide du Drin disparaît presque dans la verdure, avant de se perdre en de vagues marécages; des chemins parmi les hêtres, les houx et les clématites; au nord, du côté de la plaine, des champs de blé et de maïs alternant avec des prairies et des mares où se vautrent les buffles; à l'est, des montagnes abruptes et dénudées.

Les villages ont, en général, cette tranquillité qui caractérise partout les centres de population bulgare et les différencie aussitôt des gais villages grecs, où des hommes aux yeux vifs, à la stature élancée, tout le long du jour assis sur des tabourets bas dans la rue, sous les tonnelles de vigne, boivent des tasses de café et des verres d'eau en rectifiant les frontières de leurs voisins dans d'interminables discussions politiques. Le contraste est égal avec les villages féodaux et montagnards de l'Albanie, parcourus par de grands diables maigres et osseux, au nez busqué, aux joues creuses, aux longues moustaches, aux jambes de héron, cousus d'armes et brandissant leur long fusil.

Quand l'étranger arrive dans l'une de ces villes de la haute Macédoine, nulle émotion ne se manifeste, personne ne bouge, chacun reste à son travail : nous sommes en Bulgarie. Et, dans la campagne aussi, les paysans et paysannes au costume sombre, trapus, lourds, pas beaux, un peu tristes, comme somnolents, bien bulgares, grattent la terre avec persévérance pour entasser peu à peu au fond de leur grenier des tas de blé, qui se transformeront en beaux écus dans leur escarcelle.

Les petites villes gardent un mélange d'orientalisme, qui, avec leur situation ordinaire sur des rochers, au bord des lacs, souvent sur des presqu'îles ou des îles, fait leur pittoresque. Ainsi *Ochrida*, que l'on voit de loin s'avançant entre deux nappes claires des eaux, sur ses deux rochers couverts de maisons aux façades de bois ou aux enduits blancs : maisons basses à l'étage surplombant, au toit de tuiles plat, groupées en désordre, avec des minarets ; une citadelle aux remparts flanqués de tours sur un sommet, une métropole byzantine sur l'autre; et, par derrière, un fond de hautes montagnes sombres pour faire valoir la clarté des façades blanches. Ainsi, plus au nord, *Strouga*, également très bulgare, avec ses maisons de bois à quatre étages de plus en plus surplombants au-dessus du Drin.

Et, dans ces villes qui furent d'abord un peu des cités lacustres, il existe aussi des quartiers bas de poissonniers, aux filets bruns pendus ou séchant sur les galets de la rive, aux débris de poissons fétides jetés dans le ruisseau et disputés par des chiens.

Au sud du même lac aux eaux bleues, entre des pentes boisées de chênes, se dressait jadis la cité bulgare d'*Achrida*[1] (d'ahar, cour, en slavon) : le plus inaccessible retranchement du tzar Samuel, l'aoul

1. Voir plus haut, pages 52 et 56.

royal des Schischmanides, (qui avaient leur port de guerre à Durazzo), la capitale où l'on gardait précieusement le trésor royal et que l'empereur Basile atteignit seulement en 1016, dans une campagne glorieuse où il poussa d'abord vers Durazzo par la voie égna-



DANS LE RAVIN DE KOTEL (page 261).

tienne, puis revint par Pernik à Sophia (Triaditza).

A l'ouest du lac d'Ochrida, le pays prend bientôt un tout autre caractère et la limite si nette des formations géologiques, qui transforme brusquement le paysage, semble également marquer la frontière entre les races; plus loin, on sort de la Macédoine bulgare pour entrer en Albanie : un pays où les compétitions des Albanais, des Italiens, des Serbes mêmes, peuvent se donner carrière. Mais, si la politique bulgare n'a plus rien à

faire ici et cesse de nous entraîner dans ce sens, nous pouvons donc abandonner ces régions de l'ouest et rentrer un moment en Bulgarie dans le Rhodope pour visiter le massif du Rilo, avant d'aller jeter un coup d'œil sur les pays compris entre le bassin de Philippopoli et la mer Égée, où la limite entre des côtes évidemment hellènes et la montagne nettement bulgare devient si difficile à tracer et où, par suite, la rivalité violente des deux races se donne carrière avec une animosité toute spéciale.

LE RILO.

Le massif montagneux du Rilo est une des régions les plus pittoresques en Bulgarie. Des cimes de roches granitiques, qui montent à 2 665 mètres et qui, un peu plus loin, vers l'est, s'élèvent à 2 910 mètres au Mous Alla, retiennent les neiges presque jusqu'à l'été. Tout le haut est nu ou couvert de pins avec des airs alpestres; plus bas, les pentes portent de grandes forêts de sapins ou de hêtres. De nombreux couvents, qui ont fait donner à la région le nom de pays des curés, complètent l'aspect des montagnes par la poésie de leurs murailles aux toits de tuiles, que surmontent des coupoles à croix dorée et que coupent des cyprès.

L'excursion du Rilo peut se faire par l'une ou l'autre des deux petites villes qui longent son pied : Samakov au nord, où le torrent s'enfonce entre des pentes gneissiques aux maigres bois et Doubnitza à l'ouest, avec son étalage de maisons proprettes et modernes dans la plaine.

Sur la montagne, dans un paysage de pins qui rappelle les stations d'altitude à mi-hauteur de la Suisse, se trouve, à Tcham-koria (Iaslité), la résidence d'été où se plait le prince de Bulgarie, allant de ses horizons montagneux et de ses bois giboyeux

la ville en grande partie ; mais il sub-
quartiers d'une belle couleur orientale
la vieille ville haute, où se dressent des
de tours, nombreux sont les restes
débris antiques, les églises transformées

l'on peut voir la basilique de Saint-
siècle, avec ses deux colonnades
les côtés, son pavage en mosaïque
dans une crypte, le tombeau du saint
Démétrios, qui partage avec saint
orthodoxes. Là aussi saint Georges
IVe siècle, à la coupole décorée de
avec huit niches latérales.
bâtie d'après la tradition par
que la Sainte-Sophie de
plan ; Haghia Paraskévi,
du Ve siècle ; enfin l'église
grecque du XIe siècle,
les églises byzantines,
aux colonnettes
par des arceaux.
piliers à bas-
de Gale-
Thessalonique
la ville, par
sculptures
dans
autre
mission
pation
rieuse
de

LES CÔTES GRECQUES DE LA MACÉDOINE.

Pella, capitale glorieuse d'Alexandre, n'est guère, pour le moment, qu'un souvenir sur le bord du Jénidzé Göl, à l'ouest du Vardar et de Salonique. Elle est assez loin dans l'intérieur; mais, sur la côte même, grandit chaque jour, au fond de son golfe, Therma ou Thessalonique (Salonique), la riche cité byzantine et la populeuse ville moderne, si admirablement située et par laquelle passerait si naturellement, si directement, une route de l'Egypte et des Indes le jour où le pays serait européanisé.

Salonique[1] est surtout une ville juive plus encore qu'une ville grecque. Sur ses 120 000 habitants, plus de la moitié sont des juifs espagnols, Sefardim ou Spaniols, arrivés au XVe siècle d'Espagne et gardant leur vieux costume très original. Les Grecs, qui sont une quinzaine de mille, occupent le reste de l'activité commerciale. Les musulmans apportent le pittoresque de leurs costumes et de leurs mosquées. Quant aux relations avec la Bulgarie, elles se sont surtout accusées jusqu'ici par les attentats et les troubles demeurés fameux de 1903. C'est un des points où les ambitions bulgare et grecque se trouvent le plus directement en conflits, d'autant plus violents que la proie est plus belle à prendre : Salonique étant, après Constantinople, le principal port de toute la côte.

Vue de la mer, Salonique apparait comme un grand triangle de maisons en amphithéâtre sur une colline jaune dénudée, à côté d'une large plaine. A l'intérieur, les incendies et les tremblements de terre ont permis

1. J'ai décrit autrefois la côte de Macédoine, Salonique, Kavala, Philippes, le Mont-Athos, avec les îles de l'Archipel, Thasos, Mytilène, Lemnos, etc..., dans mes *Grecs de Turquie* (Cornély, 1897).

vénitienne aux remparts crénelés flanqués de tours carrées, qui remplace une acropole antique et dont les Turcs, à leur tour, ont fait plus tard une prison.

Après Salonique, nous pouvons couper la presqu'île de Chalcidique et son trident montagneux par la dépression semée de lacs, où se trouvaient jadis les villes de Lété et d'Apollonia. La montagne sainte de l'*Athos*, qui s'éloigne déjà trop de la Bulgarie pour être étudiée ici, est cependant un des points où la compétition ardente des Slaves (Russes ou Bulgares) et des Grecs a pris, dans ces dernières années, le plus de vivacité. Hellène était jadis tout entière la montagne sainte; mais, après la guerre de l'indépendance grecque, à laquelle les moines armés avaient pris part, la Russie dut intervenir pour les protéger; peu à peu, sous ce prétexte, elle a envoyé, parmi eux, d'autres moines orthodoxes, qui ont réclamé leur part dans le pays et qui, bien argentés par des subsides plus ou moins officiels, ont construit alors cet immense couvent appelé le Russiko ou Saint-Pantéléïmon, en outre des anciens couvents bulgare et serbe et des 17 couvents grecs. A en croire les moines grecs, peut-être animés par la jalousie, ce Russiko ne loge pas des moines, mais des soldats, dont le nombre dépasserait 3000; ce serait un retranchement tout préparé pour une invasion future. Soldats peut-être pas; mais il est certain que, là comme dans toute la Macédoine et même dans la Thrace, les Russes et les Bulgares (qui, dans ce cas, travaillent ensemble), ont fait, depuis quarante ans, des efforts énormes et souvent couronnés de succès pour grouper, en une formule religieuse par des églises et des communautés, puis en une nation par les écoles et par la résurrection de la langue slave oubliée, d'anciens frères de race, devenus, depuis bien des générations, des Hellènes.

Après la Chalcidique et le golfe d'Orphani, on trouve,

au voisinage de la côte, le massif du *Pangée*, derrière lequel sont, dans la plaine fertile couverte de moissons et de plants de tabac, les deux importantes villes de Sérès et de Drama. Le Pangée (Bounar Dagh), c'est l'antique pays des mines d'or macédoniennes, où l'on



KOTEL EST UNE VIEILLE VILLE HISTORIQUE DES BALKANS (page 261).

a retrouvé récemment quelques filons. Quatre cents ans avant Jésus-Christ, Hérodote nous parle déjà de ces mines d'or et d'argent, dont l'une produisit à Alexandre un talent d'argent par jour et, près de cinq cents ans plus tard, au premier siècle après notre ère. Strabon nous signale plus précisément, pour leur richesse, les mines de Daton sur le golfe Strymonique (golfe d'Orphani), de Philippes et de toute la contrée jusqu'à la Péonie qui, dit-il, ont fait jadis toute la

fortune de Cadmus. Si l'on ajoute les mines de Thasos également citées par les Anciens et dont je crois avoir autrefois retrouvé l'emplacement, on voit qu'il y avait, dans ce coin de pays, toute une petite Californie antique.

Sur le flanc est de ce mont Pangée était jadis un lac, aujourd'hui remplacé par une grande plaine d'alluvions un peu marécageuse et au bord duquel se dressa l'antique ville de Crénide ou *Philippes*, dont il reste encore des ruines importantes. C'est peut-être sur ce lac que se trouvaient, au temps d'Hérodote, les anciennes cités lacustres du mont Pangée, décrites par le vieil auteur : « Au milieu de l'eau, dit-il, sont les cabanes bâties sur de longs pilotis et reliées à la terre par d'étroites planches. Dans chacune de ces cabanes, on laisse une trappe ouverte au milieu des planches, donnant directement sur le lac et, pour éviter que les enfants n'y tombent, on leur attache le pied avec des liens de jonc. Quand on veut du poisson, il suffit de descendre par cette trappe une corbeille au bout d'un câble; on la remonte bientôt pleine; et ce poisson sert même à nourrir les chevaux et les bêtes. »

Cet emplacement de *Philippes* est doublement célèbre par la grande ville qu'y fonda Philippe de Macédoine et par la bataille où Brutus et Cassius, en l'an 42, se heurtèrent aux triumvirs. Là passait, en effet, l'antique voie Égnatienne de l'Adriatique à l'Hellespont, que nous avons déjà rencontrée à diverses reprises de Durazzo à Monastir par le lac d'Ochrida, puis d'Ochrida à Salonique; et, sur cette grande route directe, presque entièrement terrestre, de Rome en Asie, aujourd'hui perdue au milieu de tant de pays oubliés ou sauvages, alors incessamment suivie par tout ce que Rome envoyait de fonctionnaires, de soldats ou de commerçants à ses provinces asiatiques, ce fut ce jour-là l'Occident qui se heurta contre l'Orient.

La plaine de Philippes, avec son petit mamelon jauni du Madjar Tépé, où, dit-on, se tenait Brutus pendant le combat, et ses ruines éparses, voilà le lieu où il faut nous imaginer les scènes finales du drame de Shakespeare.

Entre Philippes et Kavala vers la côte, la plaine de oissons s'étend nue et terne sans un arbre, ni une ie.

Au bout de ce pays, le petit port de *Kavala*, qui a 000 habitants, est le centre bien grec du commerce tabacs en Turquie. Sur un haut rocher de gneiss s'avance dans la mer, un bout de ville orientale coquettement planté, avec des maisons entourées latanes et de cyprès et une ceinture de murailles lées. Au nord, un aqueduc à trois étages, probaent génois, conduit vers la montagne.

la est l'échelle de *Thasos*, la très pittoresque île aux montagnes de marbre, aux platanes et niers centenaires, aux horizons lointains, aux costumes, aux restes partout visibles d'an-

côte se poursuit très plate, très nue, souvent vers *Port Lagos* et *Dédéagatch*, avec de grands estilentiels au milieu de landes jaunâtres et la région de la Thrace située au sud d'Anqui, jusqu'à nouvel ordre, dépasse les limites arie, — même très agrandie conformément à ons, — que nous avons essayé de parcourir.



CHAPITRE IX

LE PEUPLE BULGARE

Le Bulgare. — Son type, son caractère, sa vieille réputation de mauvais « boulgre ». — Les distinctions sociales en Bulgarie. — La bourgeoisie. — Les fortunes. — Les paysans. — Les ouvriers. — Qualités d'économie, d'endurance et d'énergie. — Le contraste des villages bulgares et des villages grecs. — Différence entre les Bulgares et les Roumains. — Les rudesses de la politique. — Le rôle restreint des Juifs en Bulgarie.

La religion. — Son rôle dans les reconstitutions nationales. — Les querelles de sectes. — Le particularisme des Bulgares. — Leur conversion au christianisme et l'hérésie manichéenne. — Les projets de ralliement au catholicisme. — Les luttes pour l'exarchat. — Le baptême orthodoxe du prince Boris. — La cathédrale de Sophia. — Le peu de religion réelle. — Le Bulgare n'est pas un moujik.

Les écoles et l'instruction publique. — La très faible proportion des lettrés. — La propagande par les écoles en Macédoine. — La littérature. — Le pays d'Orphée. — Les légendes et contes populaires.

Mœurs et coutumes. — Les danses, le choro et le jeu de l'ours. — Fêtes, médecine populaire, cérémonies funéraires. — La nourriture. — Le lait bulgare. — Les peuples non bulgares de Bulgarie, grecs, tziganes, pomakres, schopes, juifs, tartares, etc. — Le rôle en ethnographie des transplantations historiques. — Les Turcs de Bulgarie. — Leur situation légale. — Statistique de la population bulgare.

LE BULGARE, SON TYPE, SON CARACTÈRE, ETC.

NOUS avons, jusqu'ici, depuis le commencement de cette étude sur la Bulgarie, négligé beaucoup le présent pour le passé, tout au moins l'histoire immédiatement contemporaine pour les anciens souvenirs

et même, d'une façon plus générale, laissé de côté l'homme pour le paysage, les acteurs pour le décor. Il est temps de faire l'inverse et, abandonnant la description physique du pays avec ce qu'elle a pu nous rappeler chemin faisant d'intéressant ou de curieux, il nous faut essayer de résumer une impression d'ensemble sur ce peuple bulgare encore si mal connu, sur son état social, son organisation, ses forces économiques, ses ambitions et son avenir.

Qu'est-ce que le peuple bulgare, que veut-il et que peut-il? Oser répondre à de semblables questions m'a toujours semblé bien hardi. Pour commencer par la plus simple : « qu'est-ce qu'un Bulgare? » il y a assurément quelque prétention à vouloir définir et portraiturer cet être insaisissable et polymorphe qui constitue un peuple, une nation : aujourd'hui surtout, où les communications faciles d'un pays à l'autre, les voyages, l'éducation reçue dans les universités étrangères effacent les particularités de caractère les plus saillantes, comme le costume uniforme rend tous les hommes extérieurement pareils. Cette prétention semble toucher à l'outrecuidance quand il s'agit d'une contrée dans laquelle on n'a pas vécu de longues années, et, forcément, en prenant alors la plume, on tremble un peu à la pensée d'imiter, sans le vouloir, ce classique voyageur pour lequel toutes les femmes d'un pays, jugées d'après une seule, étaient blondes. Cependant, si paradoxale que puisse sembler cette affirmation, ce n'est peut-être pas quand on a passé sa vie parmi une catégorie d'hommes, ni même quand on y a très longtemps séjourné, qu'on est le mieux en mesure d'en donner la caractéristique sommaire. Les traits de ressemblance entre des frères sautent immédiatement aux yeux de celui qui entre pour la première fois dans une famille; ils disparaissent pour les membres de cette famille même...

Avant d'arriver en Bulgarie, je m'étais fait, comme tout le monde, une certaine idée conventionnelle du pays et de ses habitants. J'ai déjà dit à quel point le décor répondait peu à ce programme ; il en est un peu de même des acteurs. On a été bercé par les histoires de brigands où Stamboulof jouait le rôle de croque-mitaine ; on a encore présentes à l'esprit les vieilles caricatures de nos journaux illustrés, qui représentaient le prince Ferdinand et son implacable ministre échangeant une étreinte ensanglantée ; et l'on se trouve en présence d'un ministre stambouloviste qui est le plus aimable, le plus intelligent et le plus spirituel des gentlemen. On vient de lire dans les journaux le récit des attentats commis par les bandes bulgares en Macédoine, des pays terrorisés, des Grecs convertis au bulgarisme le couteau sur la gorge ; et, dans un club élégant de Sophia, autour d'une table couverte de fleurs, des Bulgares en habit noir, qui parlent le parisien le plus pur, vous tiennent une conversation, où ils se montrent également au courant de nos séances de l'Académie des sciences, de nos intrigues parlementaires et des coulisses de nos théâtres. Cela n'est pas sans introduire d'abord un certain trouble dans les idées : trouble, avec lequel un bon globe-trotter est cependant familiarisé par l'habitude, car, à quelque coin du monde que l'on aille, on trouve toujours l'homme assez semblable à lui-même, ni si mauvais ni si bon qu'on avait pu de loin se l'imaginer...

Mais, en cherchant ici à donner une idée du Bulgare, je penserai beaucoup moins à cette élite, tout en lui attribuant bientôt sa juste place, qu'à la foule anonyme rencontrée dans les rues, dans les campagnes, dans les hôtels, dans les chemins de fer, dans les foires. D'après tous ces individus quelconques et divers, je me fais une certaine idée physique et morale du

Bulgare, qui comporte évidemment de nombreuses exceptions, auxquelles je pense aussitôt et qui n'en est pas moins généralement vraie d'une vérité relative.

Comme point de comparaison parmi les races qui nous sont bien connues et dont le nom suggère aussitôt une idée précise, sans aller chercher loin le Mogol, l'Auvergnat, près de nous, présente quelque analogie extérieure avec le Bulgare. Des deux côtés, race également courte, trapue, solide, sobre, économe, travailleuse, à la tête carrée (que les Hellènes prétendent un peu dure et même vide). Voulgaro Képhalè, tête de Bulgare, est précisément l'équivalent de « tête d'Auvergnat ». Les Grecs disent aussi Chondro Képhalè, grosse tête vide. Le type bulgare a, cependant, quelque chose de vaguement asiatique, dont notre Auvergnat ne donnerait pas l'idée. On prétend, comme nous l'avons vu, les Bulgares d'origine finno-mogole et venus de l'Altaï; cela correspond assez avec leur aspect moyen : ils ont généralement les pommettes un peu saillantes, la tête large du bas, le maxillaire inférieur carré, souvent les yeux un peu trop rapprochés, et enfoncés sous l'arcade sourcillière comme les Turcs[1]. Les paysans, pour la plupart, portent les cheveux courts, la moustache, pas de barbe; chez les officiers ou les gens du monde, cette moustache très noire est d'ordinaire courte et volontiers relevée en crocs. Froisserai-je mes amis de Bulgarie si j'ajoute que, dans la campagne, le type des femmes est généralement lourd, mal équarri, fruste et sans l'élégance qui rend

1. En 1871, un voyageur, Dumont, nous les dépeignait avec des cheveux blonds ordinairement rasés, sauf une longue queue à la chinoise tombant sur les talons. Mais c'est une observation tout à fait anormale. Pour Mme Dora d'Istria, en 1868, les Bulgares ont les cheveux bruns et bouclés ; ils sont « petits, vigoureux, le front haut, les yeux peu ouverts et fendus obliquement, le nez aquilin, la barbe noire et bien fournie ».

célèbres les femmes de Cadix, de Florence ou de Mégare?

En dehors des races spéciales dont je parlerai à l'occasion, (comme les Schopes de Sophia, par exemple,



LES SOURCES VAUCLUSIENNES DE KOTEL (page 262).

chez lesquels un costume très original s'est maintenu jusqu'ici), et de quelques régions privilégiées, la tenue des hommes n'est guère particularisée, que par leur bonnet et parfois par la forme du gilet ou de la veste.

Le bonnet est très caractéristique et fait aussitôt reconnaître un Bulgare, comme le fez un Ottoman. On dirait même qu'habitués de longue date à porter le fez,

les Bulgares, le jour où ils n'y ont plus été contraints, ont adopté une coiffure qui s'en rapproche un peu; c'est un court cylindre, ayant à peu près la moitié de la hauteur de la tête, en laine brune ou noire. Quand le reste du costume n'est pas entièrement européen, le gilet en peau de mouton retournée est celui que l'on retrouve dans tout l'Orient, plus ou moins brodé, soutaché, agrémenté d'arabesques; il faut ajouter la large ceinture rouge et parfois les souliers en babouches, avec les cordons enlacés autour du mollet.

Le costume des femmes est beaucoup plus remarquable et nous en avons rencontré des types divers en parcourant le pays. Ce qui frappe le plus à première vue, ce sont les énormes fleurs aux couleurs éclatantes que ces femmes se piquent volontiers dans les cheveux : tournesols au jaune ardent, pavots rouges, pivoines, grappes de lilas, etc... J'ai décrit, en outre, à l'occasion, les costumes du plateau de Plevna, des Balkans, des environs de Sophia et du Rhodope.

Le caractère bulgare, en restant toujours dans ces notes générales qui ne s'appliquent exactement à aucun individu particulier, peut être résumé d'un mot, par rapprochement avec celui de nos campagnards français. Le Bulgare est, avant tout, un « paysan », un cultivateur, un enfant de la terre, attaché au sol, vivant de lui et vivant pour lui. Ses qualités et ses défauts sont à peu près ceux que nous sommes habitués à trouver chez nos paysans : solide, économe, travailleur, sobre, dur à lui-même et aux autres, mais poussant parfois la solidité jusqu'à la rudesse, l'économie jusqu'à l'avarice.

La vieille réputation légendaire du Bulgare en Occident, qui remonte au moyen âge, était, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, aussi mauvaise, sinon plus, que celle des Hongrois. Il suffirait, pour s'en rendre compte, de relire Candide; mais nous en avons, dans

notre langue même, une preuve à laquelle on ne pense guère. Parmi ceux qui parlent d'un « mauvais bougre », combien se souviennent que le boulgre ou Bulgare désignait jadis un hérétique, un Manichéen, un Albigeois, chargé des vices les plus honteux?

Quand, vers le milieu du XIXe siècle, on a commencé à s'occuper un peu des Bulgares et à prononcer, pour la première fois, leur nom en Europe[1], on les dépeignait comme des paysans sans instruction, n'ayant guère d'autre pensée en tête que leurs champs et leur femme; et l'on insistait aussi bien sur leur caractère pacifique que sur leur simplicité. Turcs, Hellènes, Roumains s'entendaient pour railler ces « Champenois », qui paraissaient, plus que tous autres chrétiens d'Orient, dociles aux Turcs et l'on disait proverbialement à Constantinople : « Tandis que le Serbe se met en colère, le Bulgare pleure ». Que le Bulgare fut capable lui aussi de se mettre en colère et même à l'occasion de cogner dur sur ceux qui le raillaient, soit sur les Turcs, soit sur les Serbes, il l'a bien prouvé depuis et l'on voit aujourd'hui les qualités militaires qui se cachaient sous son pacifisme. La vérité est que cette race de paysans était, comme toutes les races

1. Le public a généralement appris le nom de la Bulgarie au moment des négociations qui, en 1853, précédèrent la guerre de Crimée. A cette époque, le tsar Nicolas proposa à l'Angleterre, dans une conversation publiée un peu plus tard, un partage de la Turquie comprenant la formation de la Bulgarie en État indépendant. Il est curieux de trouver la trace de cette préoccupation dans un croquis d'Eugène Delacroix, daté du 18 septembre 1853 et représentant, d'après la suscription, neuf Bulgares. Ce croquis a passé, avec une aquarelle de Bulgare, à la vente Doria, en 1899. Vers la même époque, Gautier, visitant Constantinople, nous peint également les paysans bulgares à bonnets de fourrure, que l'on rencontrait alors fréquemment dans les rues de Stamboul et qui y ont aujourd'hui complètement disparu, du moins sous leur costume national. L'occupation de la Dobroudja par les troupes franco-anglaises en 1854 continua à attirer l'attention de ce côté.

noblesse démocratique. Mais il ne paraît pas que les luttes de l'indépendance se symbolisent, pour les Bulgares, dans quelques noms, dans un Canaris, un Botzaris, un Kitzos, un Miaulis, comme chez d'autres peuples où la gloire prend plus volontiers une tournure épique et, transfigurée par l'imagination des poètes, s'auréole d'un rayonnement légendaire. Je ne me suis pas aperçu qu'il y eût en Bulgarie une noblesse proprement dite.

Une bourgeoisie, il y en a une assurément, et elle s'accroît chaque jour avec le développement du pays, avec le progrès de l'instruction, avec l'accroissement de la richesse. Dès avant l'émancipation, le noyau de cette bourgeoisie existait déjà sous la forme de quelques familles assez riches pour envoyer leurs enfants étudier à l'étranger, à Moscou, à Vienne, à Paris, à Bruxelles. Car il ne faut pas s'imaginer, sous le joug des Turcs, un nivellement absolu, qui n'a jamais été réalisé pour aucune des populations chrétiennes conquises par les Ottomans. A peu près partout, il s'est conservé, chez ces chrétiens rayas, une certaine indépendance relative, volontiers compatible avec l'anarchie gouvernementale et la corruption organisée, caractéristiques de l'administration turque. Sans avoir gardé leurs privilèges féodaux comme les Albanais par exemple, les Bulgares avaient pourtant conservé certaines immunités, certains droits, certains « fueros », que l'on n'était pas encore arrivé à leur extirper totalement le jour où, par un coup de violence, ils ont repris soudain leur liberté tout entière.

A l'abri de ces privilèges, quelques familles avaient donc conquis ou gardé une situation de fortune largement supérieure à celle de leurs voisins. Depuis l'émancipation, cette bourgeoisie s'est accrue, soit des fortunes faites dans le commerce, dans l'industrie, ou, à la bonne vieille mode française, simplement dans l'accumulation patiente des « bas de laine »; un corps

de fonctionnaires assez nombreux y a puisé la plus grande partie de ses éléments et l'a consolidée à son tour. C'est cette bourgeoisie que l'on rencontre surtout dans les villes, c'est à elle qu'un étranger a principalement affaire. Le plus grand nombre des hommes ont étudié dans quelque université étrangère, la majorité en Russie ou en Autriche, quelques-uns en France, et la plupart savent donc une langue étrangère; les femmes, de même, ont été parfois en pension à Vienne ou en Allemagne.

Quand on descend d'un cran et que l'on visite de petits bourgeois notables de chefs-lieux de canton, on est surtout frappé, si l'on a l'habitude de l'Orient, où, même chez les chrétiens, le rôle de la femme est toujours un peu effacé, par l'attitude, au contraire très occidentale, des femmes. Tandis que, dans les intérieurs grecs, la femme apparait à peine pour apporter le plateau sur lequel elle vous offre du raki ou des confitures, puis vous sert à table sans s'y asseoir, la femme bulgare prend part à la conversation et s'assied avec son mari. Est-ce l'effet indirect des tendances dominantes dans les universités russes, où le féminisme, on le sait, est très à la mode?

Les rapports du bourgeois et du paysan m'ont toujours paru empreints de cordialité, en même temps que maintenus sur un ton d'égalité très démocratique. J'ai été frappé notamment de voir avec quelle bonne grâce tel paysan, que nous hélions de loin en passant à cheval le long de son champ, remplissait d'abricots ou de prunes les manches de sa veste pour venir nous les offrir et faisait cela, non en serviteur soumis, mais en camarade.

Cette démocratie réelle des mœurs, qui est si propre à simplifier les rapports des hommes entre eux et qui devrait être si naturelle, étonne toujours un peu quand on arrive de France. où l'égalité, comme la liberté, ont

été inscrites avec soin au fronton de tous les monuments pour pouvoir être ensuite oubliées dans la pratique. En Grèce, j'avais eu déjà la même impression. La Grèce est une monarchie et la Bulgarie en sera une demain : c'est-à-dire que les deux pays ont trouvé commode de mettre à leur tête, pour les relations diplomatiques, un fonctionnaire étranger, qui porte le titre de prince ou de roi. La France, au contraire, est depuis plus d'un tiers de siècle, une République; mais la France est un trop vieux pays pour qu'il n'y persiste pas, sous une égalité de mots, des différences de classe et de situation sociale, qui, traduites parfois en nuances presque insaisissables, n'en sont pas moins aisément perceptibles; notre démocratie a, pour correctif, des aristocraties de tous genres. Et, comme je le remarquais plus haut, il est facile de voir une évolution analogue se produire dans la république nord-américaine, par le fait seul qu'elle a un siècle de date, malgré l'afflux constant des émigrants qui la masque un peu. Tout pays qui vieillit, qui se constitue un trésor de traditions, de souvenirs et de gloires, personnifié dans certains noms, tout pays où il se crée simplement de grandes fortunes ou de grandes supériorités, dans quelque ordre que ce soit, est nécessairement aristocratique.

Je ne veux pas dire qu'il n'existe rien de semblable en Bulgarie ; mais, pour celui qui traverse le pays et en reçoit seulement l'impression générale, c'est bien peu de chose, et il faut espérer, pour l'avenir de cette jeune nation, que les progrès de l'âge, que les développements de l'industrie ne lui apporteront pas trop de nos occidentales discordes.

Un autre fait qui contribue à cette sorte d'heureuse égalité, c'est l'absence en Bulgarie de très grandes fortunes : surtout de ces fortunes rapidement échafaudées sur la spéculation financière ou sur le

travail d'autrui, qui donnent aisément à leurs possesseurs des airs de parvenus. La richesse en Bulgarie est d'habitude une richesse territoriale; l'une après l'autre, des générations de paysans ont arrondi leur domaine, ajouté à force de travail un morceau, puis



FEMMES DÉVIDANT DE LA LAINE, A KOTEL (page 261).

un autre; les héritiers actuels sont riches; mais ils conservent leur caractère de paysan, jusqu'au jour où leur fils ou petit-fils, ayant fait la sottise d'aller étudier dans les villes et de s'y mêler aux beaux messieurs qui se sont moqués de lui, apprendra, en faisant rouler d'abord les écus de ses aïeux, à les faire sonner au besoin. J'ai cherché à me rendre compte de ce que pouvaient être les fortunes bulgares; en somme, on

a vite fait de compter les millionnaires, non pas ceux qui ont à l'anglaise un million de livres sterlings, ou même, à l'américaine, un million de dollars, mais un simple million de francs. Tel qui le dépasse de peu m'était cité avec admiration. Quelques fortunes très rares arrivent à cinq ou dix millions et, parmi elles, plusieurs ont été faites en Roumanie, où le Bulgare, (qui est, je le répète, l'Auvergnat des Balkans), trouve aisément l'emploi de ses qualités d'endurance et de travail, par exemple dans les entreprises, au milieu d'une population moins travailleuse ou moins économe. Il est vrai que le fort intérêt de l'argent compense un peu l'insuffisance du capital. Un rendement de 7 à 8 pour 100, presque double de celui que l'on peut obtenir en France dans des conditions analogues, ne parait pas extraordinaire.

Enfin la classe ouvrière est assez peu représentée en Bulgarie, où il y a, jusqu'ici, fort peu d'industrie et pas de grosse industrie accumulant sur un même point, dans une fermentation dangereuse, des milliers d'hommes.

Si nous revenons, pour le mieux définir, au paysan bulgare, il faut ajouter ce que je dirai ailleurs plus en détail à propos de l'instruction publique, c'est qu'en général ce paysan sait lire et a même, en outre, quelques connaissances générales. La proportion des illettrés est infime et cela se sent aussitôt dans la façon dont ce paysan aborde son député ou son ministre et lui parle de ses cultures, en employant même à l'occasion des noms savants de graines ou d'insectes destructeurs, qu'il est évidemment très flatté de connaître, mais dont on ne pourrait jurer qu'il les comprend.

Ce n'est pas — car il ne s'agit pas ici de tracer un portrait idyllique et, par conséquent menteur — que le paysan bulgare soit, plus que tout autre, souple aux

améliorations et prompt à les accepter. La routine, que l'on peut appeler à l'occasion l'esprit conservateur, existe là comme ailleurs et il reste encore bien des progrès à introduire, auxquels s'attachent les hommes éclairés qui ont au gouvernement la charge spéciale des questions agricoles. Mais, en moyenne, le Bulgare donne l'impression d'un homme qui raisonne ce qu'il fait, qui le raisonne lentement, posément, à loisir, en ruminant, en remâchant ses idées et qui, pour n'avoir pas la réputation d'une intelligence primesautière et brillante, n'en parait pas aimer davantage à ce qu'on lui fasse prendre des vessies pour des lanternes.

Sa faculté d'assimilation est très grande et l'on a remarqué depuis longtemps, même à une époque où le Bulgare semblait avili par l'esclavage, que les jeunes gens de Bulgarie, dans les écoles mixtes de l'étranger, remportaient régulièrement des succès. Mais la qualité maitresse de ce peuple est encore son acharnement au travail, qui reste légendaire. Pour toutes les grosses besognes un peu dures on trouve le Bulgare prêt. Jamais il ne manque une occasion de réaliser un gain, même au prix d'une dure fatigue. C'est ainsi que de nombreux émigrants bulgares partent sans cesse en Roumanie, en Hongrie et en Serbie pour y accomplir des tâches pénibles, que leurs voisins plus dédaigneux jugent au-dessous d'eux; après quoi ils reviennent avec le pécule amassé, comme nos maçons et nos paveurs de la Creuse, comme les Piémontais, acheter un lopin de terre dans leur pays. Quand on a fait la jonction de la ligne bulgare avec la ligne serbe à Tzaribrod, sur 6 000 ouvriers, il y avait 5 500 Bulgares et seulement 500 Serbes. Ce n'est qu'un détail, mais il est typique.

En Roumanie, les Bulgares ont la spécialité du jardinage et de l'industrie maraîchère. On cite les

Roumains de Ploiesti, l'une des villes les plus prospères de la Valachie, l'une de celles où l'on travaille le plus et le mieux comme étant Bulgares d'origine, bien que devenus Valaques par la langue. De même en Serbie, les vallées du Timok et de la Morava, un grand nombre de cantons vers la frontière ont été autrefois peuplés par des colons bulgares, qu'attirait une liberté plus grande et qui se sont fait apprécier par leur activité et leur industrie. Tandis que le Serbe, comme le Monténégrin ou le Hongrois, a toujours quelque mépris pour les travaux manuels en dehors de l'agriculture, le Bulgare, prêt à tout, se fait sa petite place à force d'endurance et l'augmente peu à peu par ses économies. J'ai déjà dit que quelques-unes des plus grosses fortunes bulgares avaient été faites dans des entreprises en Roumanie.

Le paysan bulgare a encore d'autres vertus solides. Il n'est ni encombrant, ni bavard, ni buveur; il ne se répand pas en paroles; il ne perd pas son temps au cabaret et au café; et je ne parle pas seulement du goût déplorable pour la boisson, qui annihile certains Slaves du Nord, mais même de ce goût pour les conversations indéfinies devant une table où il y a un verre d'eau, qui caractérise les Hellènes.

Quand on a longtemps voyagé en pays grec, l'arrivée dans un village bulgare surprend par son calme, par sa placidité, par l'indifférence, au moins apparente, avec laquelle on voit arriver l'étranger, fût-il accompagné, comme je l'étais, d'une escorte officielle formant une véritable caravane et précédé de gendarmes. En Grèce, à toute heure du jour, mais surtout le soir quand tombe la chaleur et que les ombres s'allongent, on voit, sous les tonnelles de vigne ou sous les toiles étendues qui couvrent la rue, les hommes assis sur leurs petits tabourets bas, qui bavardent bruyamment et gaiement, mariant le grand Turc avec la

République de Venise, combinant et dissolvant des alliances, bâtissant ou renversant des ministères. Un étranger est signalé : aussitôt c'est un gai brouhaha, une rumeur de ruche en éveil ou de volière; l'un, l'autre, arrive, s'autorise d'une parenté lointaine, se recommande d'une amitié de rencontre, engage la conversation, vous invite, vous promène, pose des questions et recommence à démolir l'équilibre européen au caprice de sa fantaisie. L'hospitalité est charmante, elle est empressée; on a souvent même quelque peine à faire un choix entre trop d'offres obligeantes, à défendre son sommeil ou son repos...

L'arrivée dans un village bulgare est toute différente; personne dans les rues, pas d'auberge en plein air; on ne se croirait pas (et l'on n'est guère en effet) dans un pays d'Orient; à peine si, le dimanche, quelques buveurs s'assemblent autour de verres de vin dans le cabaret décoré de beaux chromos qui représentent le prince Ferdinand ou le tzar. Les chevaux ont beau faire sonner le pavé, personne ne sort sur les portes; et, sans doute, quand on est recommandé, introduit, l'hospitalité est encore parfaite, mais elle n'encombre pas : elle a, ou du moins elle avait pour moi, un caractère plus administratif, plus officiel.

Si le Bulgare ne ressemble pas à ses voisins du sud, les Hellènes, il ressemble encore moins à ses voisins du nord, les Roumains. Quand on passe de Bulgarie en Roumanie, le changement est manifeste; il semble, quoiqu'on ait marché vers le nord, que l'on retourne dans le midi. Les Roumains n'ont guère de latin que leur langue; et pourtant ce sont bien des Latins que l'on retrouve en eux. Du Latin, du méridional Latin, ils ont l'amour-propre et le goût du luxe, et le souci de la parure, et l'abondance de parole, et tout cet ensemble de qualités et de défauts, qu'il me siérait mal, Latin moi-même, de critiquer, mais qui, cepen-

dant, donne l'impression, chez un peuple historiquement plus vieux par sa libération plus ancienne, d'une plus grande jeunesse.

Mais, là où le contraste devient particulièrement saisissant, c'est quand, après avoir fréquenté des paysans bulgares, on se trouve en présence du paysan roumain, ou encore du Ruthène, dans les pays où subsiste le régime féodal, comme en général la monarchie austro-hongroise et surtout ses provinces écartées de la Transylvanie ou de la Bukowine. Je me suis trouvé une fois passer brusquement de la Bulgarie à la Bukowine; c'était comme si on m'avait fait reculer d'un siècle dans l'histoire. Au paysan libre, démocratique, parlant au bourgeois avec familiarité, en égal, succédait le serf du moyen âge, humble et soumis comme un moujik, que je voyais se ranger, s'aplatir contre la haie dans la boue du fossé pour laisser passer ma voiture : la voiture du monsieur inconnu, simplement capable de se payer un pardessus et un chapeau, avec le luxe momentané d'une guimbarde décarcassée traînée par une maigre haridelle. Presque prosterné, courbé à angle droit, le paysan me saluait d'un large salut prolongé, écartant son grand chapeau à plume, et découvrant sa tête inclinée aux longs cheveux bouclés, flottants jusqu'aux épaules. Puis, tandis que nous poursuivions, il attendait encore un moment, comme un soldat prussien devant lequel est passé son officier, pour quitter la position réglementaire et se remettre en marche. Le paysan bulgare, lui, est libre et se sent libre.

Cette indépendance ne va pas à l'occasion sans quelque rudesse. Le Bulgare, très doux et très pacifique d'ordinaire, passe pour mauvais quand il se fâche. Il a montré dans diverses occasions, ou ses hommes politiques ont montré pour lui, que sa poigne savait être à l'occasion un peu rude. Malgré tout ce

qu'il peut entrer de légende dans les histoires connues de Stamboulof, ou, plus récemment, dans ce qu'on nous a appris avec fracas sur les cruautés des bandes bulgares en Macédoine, sur les attentats de Salonique, sur les coups de dynamite contre le train de Constantinople, etc., le fond n'en reste pas moins vrai et il suffit d'en parler avec quelques Bulgares, très gentlemen en toute autre occasion, pour constater que, dans ces grandes questions politiques, une certaine brutalité, un peu de férocité même ne les choquent pas. Le seul moyen, disent-ils, pour forcer l'Europe à s'occuper de la Macédoine, est de démontrer aux Européens que leur sécurité à eux, Européens, l'ordre de leur commerce sont en danger sous le gouvernement turc, puisque cela seul réussit à toucher leur incurable égoïsme. Peu importe en pareil cas qu'il saute quelques maisons, quelques banques ou quelques voyageurs inoffensifs. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs!...

Les grandes qualités de travail et d'épargne, qui caractérisent le Bulgare et qui corrigent chez lui ce que sa physionomie pourrait avoir parfois de rudesse, éclatent dans un détail, où se marque avec une extraordinaire netteté sa supériorité sur la plupart de ses voisins. Ce détail, qui n'en est pas un tout à fait, concerne le rôle des juifs en Bulgarie.

On sait assez ce qu'est ce rôle dans les pays voisins, en Galicie et en Roumanie. Sans tomber le moins du monde dans la folie antisémite et tout en appréciant les grandes qualités de nombreux israélites français, il faut bien reconnaître que certaines qualités analogues de labeur assidu et d'économie forcenée, combinées avec les défauts connus de la race, deviennent, au milieu de peuples enfants, incapables de calculer et de réfléchir, un véritable instrument de destruction. Vis-à-vis du Polonais, du Russe, du Ruthène, du Roumain,

amoureux de luxe et de panache, jouisseurs, prodigues sans raison dès qu'ils ont quelque argent dans la poche, le juif est le tentateur, qui offre le crédit en échange des dettes et peu à peu absorbe terres et maisons en échange de la monnaie courante, vite envolée en fumée. Dans ces pays-là, l'histoire banale est celle de l'homme qui, ayant hérité ou gagné 100 000 francs, fait construire une maison de 300 000, commence à la décorer en palais, emprunte jusqu'à la limite de son crédit, donne une grande fête pour pendre la crémaillère, puis voit arriver avec stupeur les mémoires d'entrepreneur ou les traites qu'il est incapable de payer, se laisse poursuivre, saisir et va loger en prison, laissant à ses créanciers la somptueuse demeure qu'il a à peine un jour habitée. De même, le paysan roumain, toujours à court d'argent, est forcé de vendre à tout prix son blé dès la récolte, parfois même encore sur pied, parce qu'il ne peut attendre davantage.

En Bulgarie, c'est autre chose. Quoique le Bulgare soit slave ou se dise slave, il est évidemment d'une autre race que le Polonais ou même le Magyar, d'une race moins élégante, moins fine, moins aristocratique, moins ouverte peut-être au côté brillant de la poésie ou des arts, mais aussi moins sensuelle, moins légère, moins versatile, moins irréfléchie. Le type lui-même, on l'a vu, est différent : le Bulgare est un slave brun, trapu, à la tête carrée, aux fortes pommettes; c'est, je le disais tout à l'heure, un Auvergnat ou un Limousin des Balkans. Avec lui, le juif, dans la mauvaise acception du mot, le juif polonais n'aurait rien à faire; le Bulgare n'emprunte pas volontiers, ou n'emprunte qu'à bon escient, dans la mesure où il sait pouvoir payer, où le crédit lui est utile. Prévoyant, comme notre paysan français, il garde, au contraire, toujours devers lui, un peu d'argent d'avance; il conserve dans son grenier une partie de la récolte, prêt à saisir une

bonne occasion de hausse pour la vendre, prêt aussi à l'utiliser en cas de désastre imprévu ou de famine. Dans ces conditions, on trouve peu de juifs en Bulgarie, et on les trouve surtout dans quelques grandes villes, où ils tiennent des hôtels et des magasins, ou



LE PASSAGE D'UN GUÉ PRES DE TITCHA (page 263).

dans la vallée du Danube, sur le passage du commerce international avec la Hongrie, la Roumanie, etc.

Ce sont là des traits généraux qui, je le répète, s'appliquent à un Bulgare moyen et idéal plutôt qu'à tel ou tel Bulgare particulier. On peut ajouter une certaine différence entre les deux Bulgaries, qui se manifeste encore dans la division des partis politiques :

le Bulgare du nord plus indépendant, plus violent; le Bulgare du sud plus voisin de Constantinople (ou de Byzance), plus turquifié (ou plus hellénisé), plus soumis.

La Religion.

Parmi les traits particuliers qui caractérisent fortement un peuple, la religion est le principal, et, plus que partout ailleurs, pour ces peuples balkaniques, chez lesquels la religion a été le premier ferment du réveil national, le premier centre de groupement, autour duquel a cristallisé la nationalité. Les peuples conquis par la Turquie ont survécu par le christianisme et dans la mesure seule où ils sont restés fidèles au christianisme : ceux d'entre eux qu'à pu séduire la facilité de se convertir à l'islam ayant été de ce fait même assimilés. C'est partout sous la forme de communautés religieuses que les Grecs, les Roumains, les Serbes, les Bulgares, les Arméniens, ont continué à rester en rapport les uns avec les autres, de même qu'ailleurs le catholicisme prolonge, en Russie et en Prusse, la résistance polonaise à peu près disparue dans l'Autriche catholique. Ces communautés ont été, à la fois, un moyen de se réunir, de perpétuer les souvenirs du passé, plus prosaïquement de recueillir des fonds nécessaires à l'action et à la propagande, et aussi une occasion, pour les puissances européennes, d'intervenir. L'Église a précédé l'école, qui s'est associée plus tard avec elle et a continué son œuvre.

Mais, dans le domaine religieux, cette grande division des chrétiens et des musulmans n'est malheureusement pas la seule en Orient; il existe aussi des divergences profondes entre les diverses sectes chrétiennes, et, dans une seule secte, qui, pour le dogme et le rite, paraît uniforme comme celle des orthodoxes (appelés

schismatiques par les catholiques), entre les Églises des diverses nationalités, grecque, russe, bulgare et serbe. La lutte d'influence politique qui, depuis au moins cent ans, déchire la péninsule balkanique, se concentre surtout dans la rivalité entre le clergé grec et le clergé bulgare ou russe, comme, un peu plus loin, là où interviennent les catholiques, elle groupe, dans une certaine mesure, les divers orthodoxes dans une action commune contre les Latins. Il n'y a guère, en apparence du moins, dans l'Orient que des querelles religieuses; ou plutôt c'est la forme religieuse que prennent d'abord les querelles, auxquelles la fiction d'un durable Gouvernement ottoman interdit encore la mise en jeu plus ouverte des nationalités.

Quand on examine ces questions du dehors, et surtout avec l'état d'esprit qui domine actuellement en France, on peut être tenté de ne voir, dans toutes ces querelles, que des subtilités théologiques et des démêlés de sacristie; à première vue, on voudrait renvoyer dos à dos ces Byzantins retardataires, qui semblent s'entêter dans les plus vaines discussions de formules, ces bedeaux qui se disputent à coups de balai la possession d'un tapis dans le Saint-Sépulcre. Mais ce serait voir les choses d'une façon bien superficielle. Les orthodoxies russes et grecques, le catholicisme et le protestantisme classent aussitôt en Asie-Mineure un homme avec les Russes, les Grecs, les Français ou les Allemands. Quand, en Macédoine, on se bataille pour un exarchat, c'est la Russie, la Bulgarie et la Grèce qui se disputent d'avance Constantinople et Salonique; quand la création d'un évêché serbe à Uskub entraînait des fureurs en Bulgarie, c'est qu'il y avait là une prise de possession serbe sur une province encore turque, mais ambitionnée par la Bulgarie; quand les étudiants grecs faisaient une révolution pour ne pas laisser traduire l'évangile en grec moderne,

c'est que « la grande idée » était en œuvre et, quand, plus anciennement, la question des lieux saints a peu à peu entraîné la guerre de Crimée, c'est que les rivalités de Jérusalem symbolisaient des prétentions dans les Balkans.

En cette histoire religieuse de la péninsule balkanique, qu'il serait si curieux d'écrire depuis l'absorption de la mythologie grecque par celle de Rome, ou la transformation des dieux païens en saints chrétiens, jusqu'aux hérésies de l'empire byzantin et aux négociations d'hier pour les bérats de Macédoine, le rôle de la Bulgarie a toujours été un peu spécial et conforme précisément à cet intérêt national, dont je viens de rappeler l'influence prédominante en ces questions de schisme et d'hérésie. De tout temps, les Bulgares ont été chrétiens contre les musulmans, chrétiens orthodoxes, mais tendant à se particulariser contre les Grecs, ou même, à l'occasion, contre les Russes.

La conversion des Bulgares au christianisme date du IXe siècle; elle eut lieu, nous l'avons vu, sous Boris, devenu par le baptême Mikhail (843-888). Celle des Russes se produisit seulement un siècle plus tard en 990 et, par l'influence byzantine, qui, à ce moment, se trouva, une première fois, en conflit avec l'influence bulgare. On a remarqué, à ce propos, le changement qu'aurait pu entrainer, pour l'histoire entière de l'Orient, un succès plus grand des religieux bulgares dans les efforts qu'ils avaient faits précédemment pour amener les Russes à leur religion. Il y eut là une heure critique où le tzar russe Wladimir, hésitant entre les diverses sectes chrétiennes, en fit faire une étude préliminaire à sa façon, examinant l'Eglise bulgare, l'église catholique, et finalement conquis par les belles cérémonies de Byzance. Ce jour-là, la Russie entra pour longtemps dans l'orbite de Byzance, devenant le

[illegible]

mais [illegible]
dans leur [illegible]
une autre religion [illegible] ?

1. Page [illegible].

le Bulg
le Bulga
Byzance),
soumis.

Parmi le
ment un p
que partou
chez lesque
réveil natio
autour duquel
conquis par la T
et dans la mes
christianisme : u
facilité de se co
même assimilés. C
munautés religieuse
Serbes, les Bulgares,
rester en rapport les un
leurs le catholicisme pr
la résistance polonaise
l'Autriche catholique. Ces
fois, un moyen de se réun
nirs du passé, plus prosaïqu
fonds nécessaires à l'action et
une occasion, pour les puissances
tervenir. L'Église a précédé l'école,
plus tard avec elle et a continué son

Mais, dans le domaine religieux, cett
sion des chrétiens et des musulmans n'e
sement pas la seule en Orient; il existe au
gences profondes entre les diverses sectes ch
et, dans une seule secte, qui, pour le dogme
parait uniforme comme celle des orthodoxes

marche contre les Croisés, il portait un étendard de saint Pierre qu'il avait reçu du pape et c'est au nom de l'Église qu'il prétendait châtier Baudouin, coupable selon lui d'avoir abandonné Jérusalem pour Constantinople et déguisé, sous le signe glorieux de la Croix, une entreprise de pillage. Au moment de le combattre, il écrivait encore à Innocent III, pour se justifier, que Baudouin avait prétendu, malgré sa consécration royale, le traiter en vassal.

Ce catholicisme bulgare au XIIIe siècle fut, d'ailleurs, très éphémère et, pendant les longs siècles de domination turque, presque jusqu'au milieu du XIXe siècle, il ne fut plus question en Bulgarie, comme dans toute la péninsule balkanique, que de grecs orthodoxes : grec signifiant chrétien par opposition à musulman. Les choses n'ont changé que le jour où la nationalité bulgare s'est réveillée et s'est trouvée en conflit avec les prétentions helléniques. La compétition a pris alors d'autant plus facilement une tournure religieuse que le haut clergé grec s'était fait à la fois détester de tout le bas clergé bulgare par son injustice, et mépriser du peuple par ses mœurs et sa corruption. Les Bulgares [illegible]entirent alors le besoin d'une Église nationale et,
[illegible]s 1857, demandèrent au patriarche grec de se consti-
[illegible] en Église indépendante. Le patriarche ayant refusé
[illegible] indignation, et les Turcs, enchantés de ce dissen-
[illegible] entre chrétiens, ayant laissé le conflit se
[illegible] par leur méthode ordinaire, on vit, vers 1859,
[illegible] mouvement se produire dans le sens du
[illegible] : mouvement que la France encourageait
[illegible] créer, dans la Bulgarie catholique, un
[illegible] la Russie et Constantinople. La con-
[illegible] de Turquie au catholicisme fut
[illegible] par l'intermédiaire de prêtres polo-
[illegible] crut un moment aboutir à une
[illegible]olski qui était parti négo-

cier à Rome, en revint avec le titre d'archevêque et vicaire apostolique pour les Bulgares : la communauté « bulgare-unie » fut même reconnue par la Porte. Mais, dès son retour à Constantinople, Mgr Jocolski se rétracta, la conversion en masse au catholicisme fut abandonnée et l'on en revint à l'idée d'une Église bulgare indépendante, qui devait, sous une forme ou sous une autre, occuper les esprits pendant vingt ans.

Il est inutile de raconter en détail toute cette longue querelle, aujourd'hui terminée et assez fastidieuse[1]. Il suffit de rappeler comment la question se posa successivement. Au début, le patriarcat, ému par les menaces de conversion au catholicisme, témoignait quelque condescendance, mais en voulant garder la suprématie. Deux évêques slaves, Auxentios et Hilarion, menaient le mouvement contre lui avec intransigeance ; ils voulurent tout ou rien ; un concile les excommunia et la Porte, jouant le rôle de Ponce-Pilate, exécuta le jugement en les exilant à l'île des Princes. Mais alors la Russie intervint et la querelle prit sa vraie forme, essentiellement politique. Sous cette forme, elle s'éternisa, comme toute chose en Turquie, jusqu'au 10 mars 1870, où le Sultan, devant une menace de révolte bulgare et sous la pression de la Russie, accorda la création d'un exarque bulgare avec une demi-indépendance vis-à-vis du Patriarche.

A peine la victoire obtenue de ce côté, la bataille recommença du côté de la Macédoine, que les Bulgares, à ce moment, commençaient à vouloir réclamer. Dès 1872, les évêchés d'Ochrida, Uskub et Vélès votaient, aux deux tiers de leurs habitants et malgré les protestations grecques, leur réunion à l'exarchat bulgare. De ce côté, il y eut, sous le gouvernement de Midhat

1. Voir plus haut page 78. — Cf. V. BÉRARD. *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, p. 180 et suiv.



LES MONTREURS D'OURS A KOTEL (page 262).

Pacha (1872-1876), une période de persécution antibulgare, bientôt suivie d'une recrudescence de bulgarisme et qui, finalement, aboutit ici encore, en 1890, à un triomphe pour l'Église de Sophia. La question est maintenant résolue de ce côté; mais on a vu alors à leur tour, par un retour imprévu des choses, les Serbes réclamer un exarque propre, indépendant du Bulgare, comme celui-ci l'est du Grec. Ainsi la Croatie s'insurge contre la Hongrie, comme celle-ci s'est séparée de l'Autriche. Et, dans les deux cas, l'indignation des révoltés d'hier, contre lesquels on se révolte aujourd'hui, a éclaté avec la même ardeur très humaine.

Enfin le dernier épisode de cette histoire religieuse, où le catholicisme a décidément succombé en Bulgarie, a été le baptême orthodoxe du petit prince héritier Boris après une lutte très vive, qui se compliqua, dit-on, de luttes de famille. L'archevêque de Sophia, Mgr Menini, qui est pourtant un fin politique dalmate, mi-autrichien, mi-italien, en même temps que protégé par la France, a subi là une défaite, dont sa fortune politique ne s'est plus relevée; et le prince Ferdinand a montré, de son côté, qu'il ne comptait pas pour rien, parmi ses ancêtres maternels, Henri IV[1].

Aujourd'hui le groupement des Bulgares autour de leur religion nationale, se traduit, entre autres signes caractéristiques, par la construction de cette immense cathédrale, qui sera le principal monument de Sophia et pour laquelle on a souscrit, (ce qui en Bulgarie est

1. Les chefs religieux des Bulgares sont l'exarque de Constantinople, Mgr Joseph et les métropolites orthodoxes bulgares de Routschouk, Philippopoli, Sophia, Tirnovo, Varna, Vratza, Samakov, Vidin, Slivno, Stara-Zagora, Lovetch. Le gouvernement bulgare a tenu à ce que le siège de l'exarchat ne fut pas transporté à Sophia; mais c'est là qu'il a fallu réunir le Saint Synode. Le statut exarchal qui règle les questions du culte est du 13 janv. 1895. Le budget du culte orthodoxe monte, pour 1906, à 1 596 700 francs.

énorme), près de 25 millions. Mais, si on laisse de côté l'étiquette extérieure et la forme, l'impression qui reste d'un voyage en Bulgarie est que le Bulgare est, au fond, très peu religieux. Les popes, tout en paraissant supérieurs intellectuellement et moralement à leurs confrères de Russie et de Grèce, semblent pourtant laissés, dans l'opinion courante, au même niveau un peu inférieur de marchands de prières et de sacrements, traités avec les révérences voulues quand ils accomplissent leurs rites, mais quelque peu dédaignés dans la vie courante. La classe bourgeoise ne paraît voir dans la religion qu'une question de décorum et le peuple n'a pas, par compensation, ces génuflexions prosternées du moujik russe à la rencontre de tous les icones. D'aucune façon, le Bulgare, même un paysan, n'entend être traité « en moujik » : c'est le cri de révolte qui lui vient aussitôt à la bouche quand il se fâche contre un patron et sa religion n'entraine pas plus de soumission que sa politique. Est-ce l'effet de l'esprit levantin, avec ses frottements multiples et son ironie cosmopolite, qui, parti des rives du Bosphore et de la mer Egée, a peu à peu pénétré tous les pays turcs; est-ce, au contraire, le levain de la philosophie occidentale; ou simplement le discrédit moral qui atteint et que mérite trop le prêtre orthodoxe, le pope, qu'il soit russe, grec ou même bulgare? Toujours est-il que la religion du paysan bulgare n'a rien de commun avec celle du russe; saintes images, saluts, prosternements sont réduits au minimum. Cependant le Bulgare, par tradition nationale, a recours au prêtre dans toutes les grandes occasions de sa vie et les deux saints Cyrille et Methode, les fondateurs de la langue, conservent sa reconnaissance fidèle.

Extérieurement, les rites bulgares ressemblent à ceux que nous avons tous pu voir à l'église russe; ce sont les mêmes mouvements majestueux, les mêmes atti-

tudes royales des prêtres aux grandes chevelures, aux fins visages, aux robes de mages éblouissantes, devant l'iconostase d'or et les mêmes chants souvent grandioses, quoique aisément nasillards.

Les fêtes innombrables font souvent penser à la fable de la Fontaine :

> ....Et Monsieur le Curé
> De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Les Écoles et l'Instruction publique.

On a vu déjà comment le réveil de la Bulgarie, commencé sous la forme religieuse, s'est bientôt continué par les écoles, avec la subvention de la Russie.

En Bulgarie même, la première école fut créée à Philippopoli en 1850; en 1870, il y avait 198 écoles primaires, dans l'enseignement desquelles, malgré l'antipathie nationale, le grec tenait une grande place. Les Bulgares s'étaient volontairement imposés pour les payer et pour envoyer des jeunes gens de valeur étudier aux écoles d'Europe.

Le premier livre en bulgare fut un Évangile imprimé en 1840; plus tard, on en publia quelques autres, mais en très petit nombre avant l'émancipation. Jusqu'à cette époque, le grand foyer d'éducation bulgare fut étranger. C'est surtout en Russie, dans le séminaire bulgare d'Odessa, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, que s'est faite, pendant la domination turque, l'éducation de la bourgeoisie bulgare, destinée à prendre la tête du mouvement politique. D'autres cependant étudiaient à Constantinople, à Vienne ou même à Paris et en rapportaient le ferment révolutionnaire. Quand la première Assemblée bulgare se réunit à Tirnovo, on fut très surpris, parmi ceux qui traitaient encore les Bulgares de paysans, en constatant que près des deux tiers des députés parlaient un peu le français, une moitié le

français et l'allemand. Néanmoins l'instruction était encore fort peu développée dans la masse du peuple bulgare au moment où l'émancipation se produisit et, de l'aveu de ceux qui ont pris part au premier parlement bulgare, le fait seul d'avoir commencé quelques études était alors si rare qu'il constituait une sorte de droit aux suffrages des électeurs campagnards.

A cet égard, une étonnante métamorphose s'est accomplie depuis trente années. Les pays qui ont assuré leur unité par la résistance inlassable au conquérant brutal, appuyée sur les souvenirs de l'histoire, les pays neufs qui, tout à coup, dans un siècle de culture scientifique comme le XIXᵉ siècle, se frayent une place au soleil, sentent peut-être mieux que les vieilles nations le besoin de cette instruction, par laquelle s'établissent aujourd'hui les supériorités.

Ajoutons que c'est aussi le propre des démocraties de tenir à la diffusion générale de l'instruction ; et tous ces pays neufs, où n'ont guère eu le temps encore de s'établir des castes fondées sur l'ancienneté de la famille et sur la fortune depuis longtemps acquises, sont, en réalité, sous une étiquette gouvernementale quelconque, foncièrement démocrates. A cet égard, la Bulgarie a rivalisé avec la Grèce, elle a suivi le modèle de la Suisse. Dans tous les moindres villages, le luxe des écoles rappelle les débauches de constructions auxquelles, vers le même temps, nous nous sommes livrés en France. J'ai pu, d'ailleurs, en faire l'expérience dans les endroits les moins facilement abordables du Déli-Orman où, à défaut d'autre logement, on nous couchait, mes compagnons et moi, dans les salles spacieuses et largement éclairées des écoles, à cette époque en vacances.

Le résultat a été des plus nets et la proportion des illettrés, constatée au moment de l'entrée au régiment, est tout à fait infime, moins de 10 pour 100.

C'est depuis vingt ans par le développement des écoles que la propagande bulgare s'est manifestée en Macédoine. Aux écoles grecques qui détournaient les enfants vers l'hellénisme, il s'agissait d'en opposer d'autres, où l'on apprendrait, avant tout, l'histoire de la Bulgarie et la géographie du bulgarisme. D'après des chiffres de M. Bérard, outre 150 établissements déjà créés avant 1885, on en a édifié alors, en quatre ans, 67 nouveaux, surtout dans le vilayet de Monastir, précédemment moins attaqué. Il a même été fondé des écoles supérieures de garçons et de filles, le tout comportant (en 1895) au moins 250 maîtres ou maîtresses avec une dépense annuelle de 400 000 francs, fournie par les revenus et fondations de l'Exarchat bulgare dans la péninsule.

LITTÉRATURE. TRADITIONS ET CONTES POPULAIRES.

La littérature bulgare a été surtout, jusqu'ici, politique : elle n'a guère eu le temps encore de fournir des œuvres d'imagination. Les premiers, qui ont reconstitué la nationalité bulgare, ont écrit d'abord en russe et même en grec. C'est peu à peu seulement que la langue bulgare a pu reprendre une existence littéraire; elle était même au début tellement oubliée que lorsqu'en 1863, Petko Rojcov Slavejkov fonda à Constantinople son journal bulgare, *la Macédoine*, destiné à ressusciter ce pays grécisé, les articles en dialecte macédonien ou bulgare étaient souvent composés en caractères grecs, sans quoi on n'aurait pu les lire. Parmi les noms d'écrivains que j'ai entendu citer et dont aucun n'a passé la frontière, je noterai seulement ceux de Karavélof, frère de l'ancien ministre et du poète Michailovsky.

A en croire les traditions antiques, le pays, qui sera un jour bulgare et qui fut autrefois la Thrace, aurait

pourtant le droit de revendiquer des poètes et musiciens qui en valent bien d'autres; car ils furent les créateurs légendaires de la poésie et de la musique.

C'est en Thrace que, d'après Strabon, le culte orphique prit naissance[1], créé par les premiers musiciens, Orphée, Musée et Thamyris; la consécration de l'Hélion aux Muses serait due aux colons thraces de la Béotie; et l'on ne saurait oublier que les flots de la Maritza, l'Hèbre antique, ont vu rouler la tête pâle du chanteur déchiré par les Bacchantes. On prétend même retrouver aujourd'hui la tradition d'Orphée vivante dans le Rhodope, chez le curieux peuple des Pomaker (au sud de Philippopoli dans le Rubdjuz), où l'on a prétendu voir les descendants des Thraces. Il existe, dit-on, dans leurs chants, un Orfen ou Ourfen, un magicien qui fait pleurer les arbres et les pierres, force les oiseaux à s'arrêter dans l'air pour l'écouter, pétrifie les hommes par la puissance de la musique[2].

Dans le domaine du folk-lore, la Bulgarie possède une foule de vieilles traditions, de superstitions antiques et de rites, plutôt intéressants par le jour qu'ils peuvent jeter sur les origines primitives et les filiations anciennes du peuple bulgare que par leur beauté poétique. On a recueilli des volumes entiers de ces légendes[3], qui frappent surtout d'abord par leur bizarrerie; mais ces bizarreries mêmes, quand on les retrouve chez des peuples divers, sont particulièrement propres à établir entre eux des rapports originels. Il en est de même des rites funéraires qui, chez tous les peuples, ont un caractère extrêmement ancien et tradi-

1. Strabon. II. p. 348 ; 350. Ailleurs (II, 77) Strabon, donne comme lieu de naissance d'Orphée, Pimplée, près de Dium, au nord de la vallée de Tempé, sur le golfe de Salonique.

2. E. Reclus. I 203.

3. Adolf Strauss, *Die Bulgaren*. Ethnographische Studien, Leipzig, 1898.

tionnel. Dans cet ordre d'idées je me contenterai de quelques exemples et citerai, tout d'abord, un résumé cosmogonique bulgare, où Satan joue, vis-à-vis de Dieu, un rôle singulier de compère, mettant ainsi en évidence l'antiquité de ces idées dualistes familières aux Asiatiques, Persans, etc., qui ont contribué plus tard aux progrès du manichéisme dans le pays :

« Au début, il n'y avait ni terre ni homme, mais seulement de l'eau; et Dieu et Satan qui vivaient ensemble. — Dieu dit à Satan : « Créons la terre et les hommes. » — « Bon, dit Satan, mais où prendrons-nous la terre? » — « Plonge dans l'eau, après avoir dit : par la puissance de Dieu et la mienne; tu trouveras de la terre au fond. » Et, trois fois, Satan plongea sans vouloir dire : « Par la puissance de Dieu! » Et il ne trouva rien; à la quatrième, l'ayant dit, il put rapporter un peu de boue, que Dieu lança sur l'eau et qui fit la terre. Mais, quand Satan eut vu la terre, il rêva de s'en emparer pour s'en attribuer la création en noyant Dieu dans l'eau. Dieu, qui comprenait son dessein, fit mine de s'endormir et Satan le prenant sur ses épaules, marcha vers l'eau. Mais il eut beau aller au nord, puis au sud, à l'est, puis à l'ouest : en tout sens, l'eau fuyait devant lui et la terre s'agrandissait. Il se décida alors à réveiller Dieu et lui dit : « Vois comme la terre a grandi, il faudrait la bénir. » — « C'est fait, dit Dieu, puisque tu m'as porté en croix! » — Et Satan se retira mécontent... Alors Dieu créa des anges et envoya l'un à Satan pour lui demander comment il pourrait arrêter la croissance de la terre qui l'inquiétait. L'ange rencontra Satan, qui arrivait à cheval sur un bouc et rit de son équipage; alors Satan refusa de répondre. L'ange dut s'en retourner. Dieu créa une abeille, qui vint se poser sur l'épaule de Satan pour l'écouter parler. Et Satan disait : « Ce Dieu est-il sot; il ne sait pas ce qu'il doit

faire quand il lui suffirait de dire : voilà bien assez de terre! » L'abeille revint, Dieu prononça les paroles et là terre s'arrêta de grandir... Puis Dieu créa les hommes et convint avec Satan qu'il garderait les vivants, en lui laissant les morts. Mais il s'aperçut bientôt qu'il y avait beaucoup plus de morts que de vivants et voulut rompre le marché. Ne pouvant manquer à sa parole, il se créa alors un fils Jésus-Christ et celui-ci dit à Satan : « Mon père t'a promis les morts, mais la promesse ne m'engage pas. » C'est ainsi que Dieu a reconquis aussi les morts. »



PAYSAN TURC ET SON CHEVAL (page 164).

En fait de rapprochement ethnographique, Hongrois et Bulgares ont également dans leurs souvenirs une semblable tradition bizarre et peu galante de Dieu créant la femme avec la queue du diable qu'un ange a arrachée. L'origine des tziganes donne lieu, chez les deux peuples, à des contes singuliers et pourtant analogues. Ce sont ici des hommes qui ont voulu prendre un évêque en faute en cachant une femme dans sa chambre et qu'il maudit; là des calomniateurs qui ont accusé saint Grégoire de mauvaises mœurs.

Comme dans les vieux mythes persans, les tremblements de terre sont expliqués, en Bulgarie, par la position de la terre sur les cornes d'un taureau qui

émerge de l'Océan; le mariage du soleil avec l'orage entraine la combustion de la terre, etc. Enfin l'on retrouve aisément des mythes primitifs communs à diverses races dans la légende suivante, où le remords de Loth se combine avec des traditions chrétiennes : « Loth, après son crime, se réfugia de désespoir dans un couvent et implora l'absolution. — Dieu, lui dit le supérieur, te pardonnera peut-être, si tu plantes trois rameaux secs à un carrefour et les arroses tous les jours pendant trois ans. S'ils fleurissent alors, c'est que tu seras pardonné[1]. — Loth planta les branches et alla chercher de l'eau; mais, tandis qu'il l'apportait, il rencontra le diable, qui lui demanda à boire. Le diable vida le seau et, comme cela se renouvelait, Loth s'en plaignit au supérieur, qui lui dit : « Attends qu'il s'écrie : que Dieu te pardonne! » Trois ans de suite, le diable le tourmenta ainsi; à la fin, Dieu eut pitié; et le diable dit : « Que Dieu te pardonne! » Loth, espérant le pardon, alla avec le seau, où il restait trois gouttes, et les versa sur les bâtons. Ceux-ci bourgeonnèrent aussitôt et bientôt grandirent démesurément... Vint alors le temps où Salomon, bâtissant l'église de Sainte-Sophie, eut besoin de trois grosses colonnes. Il fit mesurer et couper les troncs; mais on s'aperçut qu'ils étaient plus larges en bas qu'en haut et ne convenaient pas. Salomon les maudit et commanda d'en faire un pont, qu'on appela le pont des arbres maudits. Or, au temps du Christ, une reine passant là et demandant le nom du pont, comprit mal et les appela : les arbres bénis. Quand les Juifs voulurent crucifier le Christ avec les larrons, ils allèrent chercher ces arbres, dont ils firent les trois croix; puis on jeta ces croix dans un trou, qu'on combla pour en effacer

1. Comparer, dans le Tannhäuser, la malédiction jusqu'au jour où le bâton refleurira.

la trace. Ce sont ces croix que l'empereur Constantin a retrouvées; on ne savait plus alors laquelle était celle du Christ, mais on cloua un mort dessus et il ressuscita. »

Le rôle attribué aux démons est analogue à celui que l'on retrouve chez tous les peuples européens et asiatiques, mais avec certains caractères plus spécialement serbes, surtout du côté de la Macédoine : ainsi en ce qui concerne les Samovilas (ou nymphes solitaires), sortes d'ondines, principes des forces naturelles défendant les choses contre les envahissements de l'homme jusqu'au jour où celui-ci triomphe par de puissantes conjurations magiques; on y voit intervenir aussi des dragons, cachés dans les eaux des lacs verts macédoniens et auxquels les femmes ne craignent pas de s'unir, des vampires, des lamies, etc. Les nègres musulmans y jouent volontiers le rôle que nous attribuons aux ogres. Le principe fataliste domine, — comme, on peut le dire, dans toutes les légendes populaires, sans en excepter les beaux contes qui ont fourni aux poètes grecs la matière de leurs drames et de leurs poèmes —.

La légende suivante sur la destinée est assez jolie :

« De deux frères l'un était pauvre, à l'autre tout réussissait; un soir qu'ils revenaient ensemble des champs, le riche à cheval, le pauvre à pied traînant la jambe, le riche dit à l'autre : « J'ai oublié un licol, va donç le chercher. » Et, quand le pauvre arriva au champ, il trouva un homme qui liait des épis : « Que fais-tu là, dit-il, tu es un voleur! » — « Non, dit l'homme, je suis le Bonheur de ton frère et je travaille pour lui. » — « Ah, mon frère a un Bonheur; pourquoi n'en ai-je pas un aussi? » — « Le tien est mort ». — « Mais ne puis-je en retrouver un? » — « Va dans le bois, tu en trouveras un; mets-le vite dans un sac et tape dessus; jusqu'à ce qu'il t'ait donné trois noix. » Ainsi fut fait

le Bonheur ne voulait pas donner les noix; à force de le violenter, il céda; le pauvre prit alors les noix et rencontra trois enfants qui se battaient pour un vase trouvé dans la terre; il leur donna les noix en échange du vase et ce vase renfermait un trésor; à partir de ce jour-là, il fut heureux. »

Ailleurs on voit figurer, à la naissance de l'enfant, les fées jeteuses de sorts ou Narouschnitzen, qui procèdent des Parques ou mires antiques, tout en étant apparentées avec les fées de nos contes.

D'autres récits d'un caractère différent, que l'on chante volontiers en dansant la danse du choro, mettent en scène des personnages historiques ou légendaires. Tel le cycle de ce singulier héros serbe, Marko Kraliévitch, personnage très réel et mort en 1392, mais transfiguré par la légende comme un Charlemagne ou un Roland.

J'ai déjà donné une idée du personnage, célèbre surtout comme un buveur extraordinaire[1]. L'histoire de ses noces est intéressante parce qu'elle établit le rapprochement entre ce Serbe et les Bulgares. On voit Marko partir de Prilep pour aller épouser la fille de Schischman, roi des Bulgares. Il arrive dans le blanc palais du roi et donne, pour la fiancée, trois charges d'or. Puis il retourne auprès de sa mère choisir deux parrains qui iront quérir la jeune fille : la jeune fille, que lui ne doit pas aborder avant d'avoir accompli à Prilep les rites chrétiens. Pour parrains, il prend le doge de Venise et Etienne Zemlitch. Mais, tandis que les parrains reviennent et ramènent la fiancée, le doge perfide offre à Etienne une, puis deux, puis trois bottes d'or pour caresser la jeune fille, tant qu'il finit par le corrompre et est introduit de nuit dans la tente de la Bulgare. « Je n'aimerai jamais,

1. Pages 64 et 292.

lui riposte celle-ci adroitement, un homme barbu comme toi, mais un homme à menton nu comme Marko. » Sans méfiance, le doge se fait raser; la femme alors prend la barbe du traître et va droit à Marko la lui porter. Le lendemain Marko tue les deux parrains.

Un autre beau conte et bien typique est celui où Marko reconnaît le sabre de son père. Un Turc avait tué un blessé pour avoir son sabre orné de pierreries, qui valait trois villes impériales; quand il arriva ainsi paré à la cour du sultan, Marko reconnut le sabre de son père et tua le Turc. On alla le dire au sultan, qui envoya des messagers quérir Marko pour le réprimander. Longtemps celui-ci refusa d'obéir; assis dans un coin, il buvait du vin noir sans mot dire, le sourcil froncé. A la fin il se fâcha, « mit sa peau de loup à l'envers » et, saisissant sa lourde masse, pénétra sous la tente du Sultan. La colère de Marko était terrible : « il avait gardé ses bottes » et s'assit sur un tapis, regardant de travers le Sultan, pendant que des larmes de sang coulaient de ses yeux.

Le Sultan, voyant que Marko tenait sa lourde masse, commença à reculer sous ce regard. Marko avançait sur lui et le Sultan se trouva acculé au mur. Pris de peur, il tira alors cent ducats qu'il lui donna : « Va, dit-il, mon fils, boire du vin à ta guise; pourquoi un si violent courroux? » — « Ne me le demande pas, Sultan, j'ai reconnu le sabre de mon père et Dieu l'eût mis lui-même entre tes mains que, contre toi, mon courroux eût été pareil. »

Ce Marko est, au fond, un brigand de grand chemin. Sa mère, « qui est lasse de laver les vêtements ensanglantés », l'exhorte un jour à aller labourer. Il part, en effet, avec sa charrue et commence à labourer la route. Passent des janissaires avec des charges d'or. Marko les tue et rapporte l'or à sa mère : « Voilà, dit-il, le produit de mon labour ». Inversement, dans une

autre légende bulgare, c'est la mère de Stoïan qui l'exhorte à faire du butin sur les marchands de Kotel : « N'es-tu pas lasse, répond-il, de cacher les corps des marchands? » Il coupe la langue de sa mère pour la punir de ses paroles et va se faire moine.

Ailleurs apparait le personnage classique de tous les pays chrétiens soumis aux musulmans, le renégat devenu janissaire et qui se trouve en présence de son ancienne famille.

Un autre conte enfin, digne d'inspirer une « Orientale », fait penser à nos grands fermiers de la Dobroudja et à ces poétiques retours des innombrables troupeaux rentrant le soir à la ferme : c'est l'histoire du vieux Joan, auquel on demande le compte de sa fortune et qui énumère d'abord deux cents hommes munis d'autant de faux pour la moisson, cent chevaux pour labourer, des bœufs dont il ne sait pas le nombre, cinq mille brebis pour le beurre et le lait sans parler des stériles, cinq cents sacs de ducats d'or (l'argent, il n'a pas daigné le compter) et qui, par un soudain coup de fanfare, ajoute, pour défendre le tout contre le pacha qui voudrait le prendre, cent épées pendues au crochet, trois cents fusils dans les coins.

MŒURS ET COUTUMES. DANSES. FÊTES. MÉDECINE POPULAIRE. CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES.

Parmi les traits les plus faciles à constater des mœurs bulgares, il faut citer les danses populaires, bien que celles-ci ne m'aient pas paru tenir à beaucoup près une place égale à celle qu'elles ont en Grèce. La plus répandue de toutes, à laquelle on peut assister les jours de fête, est le Choro ou labyrinthe : une farandole, importée (comme son nom) de Grèce où je l'ai vu souvent danser, une ronde dans laquelle tour-

nent vingt ou trente jeunes filles se tenant la main, tandis que la conductrice chante quelque chanson.

On peut également citer le jeu de l'ours, où un homme vêtu d'une peau de bête est poursuivi par les jeunes filles aux sons d'une musique barbare. On prend l'ours, on l'attache, on le charge de foin, il fait des gestes bouffons, des pas grotesques.

Les fêtes perpétuent souvent, comme dans tous les pays, des coutumes extrêmement anciennes et dont le sens s'est perdu. Trois ou quatre exemples suffiront.

Le jour de la saint Georges, les bergers abattent un agneau en sacrifice et, dès le matin, vont se laver le visage avec de la rosée ; puis ils cueillent des plantes qui, ce jour-là seulement, sont salutaires.

Le jour de saint Trifun, la ménagère frappe sur un bloc de bois avec une hache en criant : « M'entends-tu, Trifun? » à quoi l'on doit répondre de la ferme : « Je n'entends rien avant beurre et fromage ». Et chaque coup passe pour sauver une bête de l'étable.

Le jour des Trois Rois il faut, au premier chant du coq, aller puiser un vase d'eau à la fontaine.

Pour Noël, c'est plus compliqué. La veille, on fait des gâteaux, où l'on introduit des pièces de monnaie soigneusement conservées dans la famille comme porte-bonheur; on prépare des mets, qu'on pose sur la table avec un petit tonneau de vin rouge portant un cierge allumé; on brûle un peu d'encens et l'on amène dans la maison du sable et de la paille : le sable ayant été recueilli le soir sans bruit dans le ruisseau pour ne pas éveiller l'attention des samovilas gardiennes des eaux; la paille, qui représente la couche de la Vierge, destinée à être brûlée sur une colline le soir de saint Georges pour préserver de la grêle.

Dans la médecine populaire, un grand rôle est attribué aux guérisseuses, dites Bajatskas ou Vratskas, qui, à la façon des sibylles antiques, ont surtout du crédit quand

elles agissent dans le délire. Celles-ci connaissent, pour tous les cas, des formules rituelles et compliquées. Par exemple, la guérisseuse frappera trois fois un enfant sur le front en disant : « Au nom de la mère de Dieu, que le mauvais s'en aille où les coqs ne chantent pas, où les chiens n'aboient pas, où l'arbre ne pousse pas, où l'eau ne coule pas, où le soleil ne luit pas, où la lune n'éclaire pas, dans les bois déserts, les lieux déserts, les rocs déserts » ; puis elle lui lave le front avec de l'eau.

Contre le mal d'yeux il faut, au soleil couchant, laver les yeux dans le fleuve en disant : « Soleil derrière le bois; mal d'yeux hors de l'eau; deux buffles se battent; le noir triomphe du rouge. »

Parfois cela prend des formes de sorcellerie. La Bajatska brandit trois fois sur la tête d'un enfant un couteau noir, puis enlève sa coiffure, l'allume et la tient allumée par trois fois au-dessus de lui. Elle ordonne alors à la mère de se mettre nue et se retire tandis que la mère, ayant rejeté ses vêtements, recouvre l'enfant d'un drap noir et, par trois fois, tourne autour de lui en criant : « Que celle qui t'a enfanté te guérisse !... » La Bajatska, revenant, enfonce dans le sol une longue aiguille à l'endroit où était le cœur de l'enfant étendu, elle fait un trou dans le sol et en tire un charbon, qu'elle met dans un verre d'eau avec du sang de l'enfant, etc, etc.; et des cérémonies de ce genre se prolongent pendant quarante jours.

Enfin, les cérémonies funèbres offrent certains traits spéciaux, avec d'autres qui sont de tous les pays. Les yeux du mort doivent être fermés violemment, pour qu'il ne puisse fixer personne, ce qui porterait malheur Puis, tandis que commencent les lamentations comme en Corse et en Sardaigne, on allume les cierges, on apporte des fruits que le défunt doit emporter en cadeau à ceux qui l'ont précédé dans l'autre monde,

LE CHORO, DANSE DE PAYSANS BULGARES (page 350).

avec du beurre et du vin pour les âmes errantes.

Le cercueil est conduit à l'église sur un char traîné par des buffles; et qui le rencontre doit se mettre une épine dans la bouche, une pierre sur la poitrine. La cérémonie finie, on revient brûler tout ce qui a pu tomber du cercueil pour brûler aussi la maladie. Au repas funéraire, la cruche de vin doit toujours circuler de droite à gauche. Trois jours après, des femmes vont, sur la tombe, allumer des cierges, brûler de l'encens, répandre des libations d'eau et de vin. Enfin, pendant quarante jours, l'âme reste dans la maison mortuaire. C'est au bout de ce temps seulement qu'on va poser la pierre sur la tombe.

Nourriture bulgare.

De la nourriture bulgare je me suis déjà trouvé citer quelques plats caractéristiques. C'est le *givestch*, composé d'un fouillis de légumes, tomates, piments, etc., cuits avec de la viande dans une casserole; c'est le *pasterma*, formé de tranches de bœuf seulement séchées au soleil et salées, comme le renne dont on se nourrit en Laponie ; ce sont encore les grillades au feu de bois faites sur une broche improvisée taillée dans une branche fourchue.

Je ne saurais oublier non plus le fameux lait bulgare ou Yoghourt, devenu, depuis les études de Dybowski et les théories de Metchnikoff, une eau de Jouvence, une panacée universelle, dont, à Paris même, on fait grand usage. Les réclames en faveur de ce principe admirable montrent des vieillards de 117 ans conservés, grâce à lui, dans une excellente santé; Metchnikoff nous a appris qu'il agissait en tuant les microbes intestinaux, source de la sénilité et, pour certains médecins, toutes les maladies de l'estomac et de l'intestin sont guéries par lui. C'est peut-être aujourd'hui de toute la

Bulgarie ce que l'on connait le plus en Occident. Je dois pourtant à la vérité de déclarer qu'à chaque tentative pour absorber le yoghourt, mon estomac a protesté; mais il était évidemment dans son tort, comme toutes les fois qu'un malade refuse de se laisser guérir par la médecine.

Pour ceux qui seraient tentés d'utiliser le yoghourt, j'en ai noté la recette : faire bouillir du lait, laisser refroidir jusqu'à ce que le doigt n'éprouve plus aucune impression de froid ni de chaud; puis prendre une cuillerée de lait déjà fermenté ou maya, la mettre dans un peu de lait bouilli qu'on a versé dans un verre d'eau ; agiter; remettre le tout dans le lait bouilli ; agiter encore; couvrir; laisser trois ou quatre heures à côté du fourneau (pas trop chaud); enfin mettre au frais.

Les peuples non bulgares de Bulgarie, Grecs, Tziganes, Pomakres, Schopes, Tartares, etc.

J'ai déjà, dans les chapitres antérieurs, fait des réserves sur le caractère ethnographique du Bulgare et sur les mélanges qui sont forcément intervenus dans cette race comme dans toute autre, plus encore que partout ailleurs en cette péninsule balkanique, constamment soumise depuis l'origine à toutes les invasions : mélanges avec les Thraces déjà établis sur le même sol, avec les Macédoniens et les Latins, puis avec les Slaves de Russie, avec les Scythes, avec les Byzantins, surtout avec les Serbes qui ont tant contribué à slaviser les Bulgares, avec les Roumains sur le Danube, avec les Russes plus modernes, etc..

L'ethnographie se plaît à retrouver, dans les peuples actuels, des îlots conservés d'anciennes races, ou parfois à voir reparaître à l'improviste, dans une famille issue d'innombrables confluents, un type qui nous

semble ressusciter, en toute sa pureté, les vieilles descriptions de quelque race disparue.

Rien d'intéressant comme les données historiques qui permettent, en quelques cas, d'éclairer de semblables problèmes. Parfois ces données résultent aussitôt, soit des conquêtes, soit des transplantations violentes qui ont toujours été en usage dans l'Orient, soit de quelque épisode plus particulier. C'est ainsi qu'à côté de certains peuples spéciaux, débris présumés de races antérieures à la conquête grecque, il est tout naturel de trouver en Bulgarie : des Byzantins et des Turcs qui ont représenté successivement le pouvoir; puis des individus de la Grèce moderne; et souvent, ces tziganes nomades, plus nombreux et présentant un type plus spécial en Orient que dans nos pays. Mais, en outre, on croît reconnaître les restes de certaines transplantations historiques dont je voudrais commencer par rappeler le caractère.

Dès l'origine de l'histoire, on a beaucoup usé en Orient de ce procédé, qui consistait, pour soumettre et tranquilliser un pays, à en transporter toute la population à l'autre bout de l'empire en la remplaçant par une autre et il en est nécessairement résulté des mélanges tout à fait imprévus de peuples, essentiels à considérer si l'on ne veut pas être surpris par l'apparition de types hétérogènes.

Nous voyons, par exemple, pendant l'expédition de Darius en Grèce, tout un peuple péonien, habitant de la Macédoine au nord du mont Pangée, être enlevé et conduit en Asie. Ces Péoniens eux-mêmes prétendaient descendre d'émigrés troyens.

Plus tard, Strabon rapporte qu'Ælius Catus prit 50 000 hommes en Roumanie pour les transporter au sud du Danube, où ils formèrent les Mœsiens.

Vers 790, l'empereur grec Constantin V transporte à Philippopoli des Arméniens et des Jacobites venus du

Caucase, auxquels Jean Tzimiscès ajoute, en 973, tout un peuple de Pauliciens, pris en Anatolie, à Mélitène, Théodosiopolis, etc., et déportés en masse. En 981, c'est encore une multitude d'Arméniens que le gouvernement impérial amène en Macédoine pour les opposer aux Bulgares.

En 1016, Basile II, ayant enfin conquis le Kastron de Mogléna, transporte toute la population aux frontières de la Perse en la remplaçant par des Arméniens et des Géorgiens...

A la fin du XVIII[e] siècle, une toute autre circonstance, l'expédition de Charles XII, amène toute une bande de Suédois en Bessarabie et en Bulgarie, où quelques-uns, paraît-il, firent souche et sont restés.

Enfin, de nos jours encore, en 1860, on voit les Tartares de Crimée, transportés dans la Dobroudja, d'où ils font fuir les Bulgares terrorisés, qui, à leur tour, vont peupler des villages en Serbie. En 1864, ce sont les Tcherkesses du Caucase.

Ces quelques exemples, qu'il serait aisé de multiplier[1], montrent notamment qu'on doit s'attendre à trouver en Bulgarie beaucoup d'Arméniens ou de Géorgiens, dont le type plus fin, plus élégant, l'humeur plus souple, la tendance plus sémitique, peuvent parfois se reconnaître chez leurs descendants.

Faut-il rattacher à une quelconque des anciennes races cette curieuse population des *Schopes*, qui occupe les environs immédiats de Sophia, avec des mœurs, un costume si spécial et que les Bulgares considèrent comme étrangère, en même temps qu'ils la dépeignent enfoncée dans sa routine, arriérée, sans instruction et étrangère à tout progrès? On a parlé, à ce propos, des

1. Je citerai, dans le même ordre d'idée, le cas de Thasos, dont presque toute la population fut transportée par Mahomet II à Constantinople.

Pétchénègues qui massacrèrent le tzar russe Sviatoslav et l'on s'est fondé sur des analogies de vêtements, de broderies, etc. Quoi qu'il en soit, ces Schopes constituent une des curiosités de Sophia et prêtent à la ville le pittoresque de leurs costumes[1] : les hommes vêtus de blanc, avec leur veste en peau de mouton, souvent brodée comme en Hongrie ; les femmes avec leur grande dalmatique très raide de laine bleue soutachée de blanc sur la chemise blanche brodée de rouge et le fichu blanc tombant sur les tresses. Il faut les voir allant au marché, le bâton en équilibre sur l'épaule, avec deux couples de dindons ou deux seaux de lait à chaque bout.

Si la question est simplement posée pour les Schopes, on a quelque tendance à la résoudre affirmativement pour les *Pomari* ou *Pomaker* du Rubdjuz au sud de Philippopoli, que j'ai déjà eu l'occasion de citer[2] comme parlant une langue spéciale et gardant de très curieux chants populaires, où l'on croit retrouver, avec des souvenirs de la Thrace antique, des restes de la légende d'Orphée.

C'est généralement sous le nom de *Pomatses* que l'on désigne les anciens Bulgares convertis à l'islamisme et dont quelques-uns, dans le Rhodope, sont, paraît-il, plus fanatiques que bien des musulmans, bien qu'ils aient gardé toute la langue bulgare à l'exception des nombres devenus turcs. Ces hommes vivent de la vente des bois et du goudron de bois. Les femmes, poussant à l'extrême la crainte des regards masculins propre aux musulmanes, non seulement se voilent devant un homme, mais se jettent à plat ventre contre terre quand elles en aperçoivent un sur le chemin.

1. Voir pages 273 et 277.
2. Voir pages 27 et 343.

Il existait autrefois d'autres Pomatses au nord des Balkans, entre les rivières Isker et Osma, qui, bien que visiteurs des mosquées, avaient gardé la religion de leurs pères avec toutes leurs superstitions, culte des fontaines sacrées, etc.

S'il subsiste en Bulgarie quelques Thraces et des descendants d'Arméniens, importés au moyen âge, les *Hellènes* ne sauraient manquer d'être beaucoup plus nombreux, surtout dans la Bulgarie du sud. Le pays n'a pu vainement dépendre, pendant des siècles, d'abord de la Macédoine hellénisante, puis de Byzance. Et, sans doute, les petits-fils des Grecs du moyen âge sont aujourd'hui noyés et confondus dans la masse; mais il en est venu d'autres sans cesse, de nos jours encore, des commerçants, des banquiers, etc., qui, tout en prenant la nationalité bulgare, n'ont cessé de rester Grecs, d'avoir des noms grecs, parfois même de parler grec. Aujourd'hui même, où les luttes entre Bulgares et Grecs ont atteint un tel degré d'acuité en Macédoine, d'assez nombreux Grecs sont fonctionnaires bulgares et on cite volontiers le fait à Sophia comme une preuve de la très grande tolérance manifestée par la Bulgarie en réponse aux persécutions des Grecs d'Athènes contre les Bulgares fixés en Grèce. En 1900, il y avait encore deux députés grecs au parlement bulgare. Néanmoins, et il ne saurait en être autrement, les Grecs diminuent de nombre en Bulgarie. Des villes, où ils étaient à peu près seuls, prennent chaque jour une tournure plus slave.

Parmi les groupes grecs les plus nombreux et les plus compacts, on cite ceux de Philippopoli, de Tatar Bazardjik et surtout celui de Sténimakho dans le Rhodope, que Dumont, d'après une inscription douteuse, considérait comme une colonie de l'Eubée. D'une façon générale on peint tous ces Grecs, ainsi qu'il arrive souvent pour les minorités, comme étroite-

ment unis et reliés par une sorte de franc-maçonnerie.

On peut encore grouper avec les Grecs, mais à la condition d'en faire une catégorie bien à part, ces bergers nomades dont nous avons rencontré, dans le Balkan, les campements étranges, les troupeaux de moutons gardés par des chiens féroces et les chevaux chargés de sacs de houille ou de bois[1]. Les *Karakatchani* ont, tout au moins, des Grecs le costume avec la fustanelle, les jambières lacées, les babouches recourbées et le petit bonnet; ils ont aussi la langue, mais ils ne font que médiocrement honneur à leurs compatriotes.

J'ai déjà dit un mot de la question juive en Bulgarie, où elle ne se pose guère[2]. Les *Juifs* sont, en moyenne, peu nombreux, sauf dans quelques grandes villes comme Philippopoli et sur le Danube. Mais il en est tout autrement quand on passe en Macédoine et là on trouve ce phénomène très rare d'une population juive assez dense pour constituer la majorité, pour avoir pris racine au sol, pour le cultiver elle-même et pour y former une sorte de pays juif, qui, même dans les régions à Israélites très nombreux mais localisés en certains commerces et industries comme la Galicie ou la Pologne, n'existe pas avec le même caractère.

Tandis que les juifs au nord du Danube sont, pour la plupart, de la race allemande, ceux du sud sont de la race espagnole, moralement très supérieure. Salonique leur appartient presque totalement et suit leurs usages; toute la ville se repose le jour du Sabbat. Vers l'ouest, entre Monastir et Larissa, Kastoria est une ville juive, peuplée par des émigrés de Salonique au début du XIXe siècle et où les Juifs, propriétaires du sol, ont été

1. Page 249.
2. Page 327.

amenés à le cultiver eux-mêmes, faisant surtout de la culture maraichère, du vignoble ou de l'olivier. Verria, Servia ont également d'importantes communautés juives, auxquelles il faut ajouter les *Maminns*, devenus musulmans pour garder leur argent, mais restés juifs de race et devenus très riches.

Enfin les *Arméniens* modernes, sans parler de ceux qui peuvent remonter aux Arméniens du moyen âge, partageaient autrefois, avec les Grecs et les Juifs, le commerce de la Turquie. Ils ont gardé une certaine importance dans quelques grandes villes, telles que Philippopoli.



FEMME BULGARE REVENANT DE LA FONTAINE (page 254).

Avant d'arriver aux Turcs, il nous faut encore dire un mot de ces *Tziganes*, si nombreux dans tout l'Orient, et généralement si méprisés. Les tziganes se divisaient autrefois en véritables castes, dont quelques-unes font penser à ces mystérieux kabyres métallurges et nomades, auxquels les Grecs attribuaient l'invention des métaux et d'autres aux aèdes errants, conteurs de récits orientaux ou trouvères. C'étaient les *lingourari* ou fabricants de cuillers, les *ferrari* ou forgerons, les *aurari* ou orpailleurs, les *lautari* ou musiciens louangeurs, enfin les *oursari* ou montreurs

d'ours. Ce sont ces derniers surtout que l'on rencontre sur les grands chemins de la Bulgarie, comme en Grèce, promenant au soleil, avec leur défroque pittoresque, leurs loques bariolées, leurs tambours de basque et leurs grelots, des ours enchaînés, qui traînent la patte et des singes au poil usé, qui s'accrochent à des bâtons.

La race ne m'a pas semblé présenter, dans les échantillons que j'en ai vus, la beauté qu'on lui attribue souvent et qui est réelle pour les tziganes de Hongrie ou de Roumanie. Ces tziganes de Bulgarie, s'ils font penser à des Indous par certains caractères, donnent alors l'idée de métis fortement croisés de Huns et de nègres. Les femmes surtout, qui s'en vont à cheval dépoitraillées, les cheveux hirsutes, et la pipe à la bouche, ont l'air d'affreuses mégères. Quand on rencontre leurs campements, ce sont des huttes de chiffonniers faites en branches, basses, enfumées et remplies d'une accumulation incohérente de loques. J'ai essayé d'en donner une idée dans le Déli-Orman et les Balkans[1]. Il existe aussi des tziganes fixés dans les villes, qui, tout en occupant les quartiers les plus misérables, sont cependant peut-être d'un degré un peu supérieur.

Les Turcs de Bulgarie.

Nous arrivons enfin à la situation des Turcs, hier encore les maîtres de la Bulgarie, aujourd'hui même, (si l'on s'en tient aux fictions diplomatiques), demeurés suzerains du pays, mais chaque jour refoulés davantage, appauvris et amenés progressivement à s'expatrier.

La situation des musulmans en pays chrétiens offre

1. Page 167 et 250.

un problème dont la solution est presque aussi difficile que celle des chrétiens en terre d''Islam, bien qu'il nous semble très égoïstement se poser d'une façon toute différente. Ce problème, la France le rencontre en Algérie, l'Angleterre dans l'Inde, la Russie dans le Turkestan ; et, nulle part, sauf peut-être avec les Russes plus asiatiques, la fusion ne peut s'opérer entre la race chrétienne et la race musulmane. Les deux flots se côtoient avec plus ou moins d'antipathie, mais sans se mélanger.

Dans ces pays, qui étaient encore turcs hier, comme la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, la question s'est posée à l'état tout à fait aigu et, en fait, il faut bien le dire, quelles qu'aient été les mesures prises pour conserver (au moins momentanément) une population turque, dont on avait besoin pour rendre certains gros services matériels ou même pour continuer à cultiver la terre, le départ des Turcs s'est toujours fait, plus ou moins vite, mais progressivement. Le Turc regagne peu à peu l'Asie ; il ne saurait demeurer dans un pays dont il n'est pas le maitre, non pas tant parce que sa religion en souffre que parce que, oriental avant tout, il travaille seulement par saccades, gaspille son bien et, nécessairement, finit par se ruiner le jour où on lui interdit de piller. Avec toutes ses qualités énerniques de travailleur, il est incapable de la tâche continue, sans répit, que donne par exemple le Bulgare, de ce labeur qui amasse grain à grain et conserve, dans les greniers clos, le tas de la fourmi.

Quand on arrive en Bulgarie et que l'on traverse rapidement le pays en s'arrêtant un moment dans les principales villes, la première impression est que les Turcs ont disparu. Il y a bien encore une mosquée à Sophia, mais elle semble quelque peu abandonnée et, quand Paris en aura une à son tour, il sera plus avancé en cela que beaucoup d'autres villes bulgares.

Mais, pour l'ensemble du pays, cette première impression est très inexacte ; les Turcs sont encore assez nombreux dans le pays, plus de 500 000, et l'on a déjà pu s'en rendre compte quand nous avons parcouru certaines régions où ils dominent comme le Déli-Orman, d'autres où ils sont encore très nombreux comme les villes du Danube, Choumla, Philippopoli, etc...

Quel est donc le rôle de ces Turcs en Bulgarie et quels sont les rapports des Turcs avec les Bulgares? Ayant jadis étudié avec sympathie les « Grecs de Turquie » j'étais curieux de voir à leur tour, par une juste revanche, les « Turcs de Bulgarie » qui, à certains égards, pourront donner également une idée des « Turcs de Grèce ».

La situation officielle des Turcs en Bulgarie reste toujours confinée dans ce domaine des fictions compliquées, où se plaisent les Orientaux pour se faire illusion à eux-mêmes et, comme on dit en Chine, pour « sauver la face ». Les Turcs, affectant de considérer la Bulgarie comme une vassale, ne daignent pas y entretenir de représentant : ce qui ne leur permet pas d'y défendre convenablement leurs intérêts. Ainsi, au XVIII[e] siècle, tandis que tous les pays européens avaient à Constantinople des ambassadeurs, exposés, en cas de déclaration de guerre, à aller habiter le château des Sept-Tours, sa Hautesse le Sultan ne condescendait pas à entretenir elle-même des ambassadeurs en Europe et, comme, en ce temps, les informations télégraphiques des journaux n'avaient pas encore remplacé les courriers diplomatiques, il en résultait qu'on était à Constantinople dans l'ignorance la plus absolue de ce qui se passait en Europe.

A cet égard, le danger politique est moins grave aujourd'hui et les Turcs, qui ont un intérêt immédiat à vivre dans ces intrigues, savent, au contraire, admirablement sur quelles rivalités d'intérêt, sur quels ressorts

secrets [illegible] pour maintenir quelque temps encore leur difficile [illegible]. Le régime de la Presse moderne [illegible] pour eux et leurs représentants [illegible] dans toute l'Europe s'entendent à exercer [illegible] ces moyens d'action qui [illegible] ce que l'on appelle la [illegible]. Pour les intérêts de chaque jour, personnels et commerciaux, il n'en est pas de même. La Turquie se trouve donc à Sophia dans cette situation [illegible] d'être obligée de se faire représenter en sous-main par un agent inférieur, chargé seulement à [illegible] de surveiller le régime des biens vakoufs, le « commissaire des vakoufs », dont le rôle consiste surtout à protester [illegible]ment dans toutes les occasions où le besoin s'en fait sentir.

Ces « vakoufs » que [illegible] le représentant [illegible] des biens des communautés religieuses [illegible] à couvrir des pays [illegible] jusqu'ils sont, en [illegible] vakoufs et cimetières envahissent [illegible] la même raison la Turquie [illegible] quoique complètement [illegible] et par cela même [illegible] autant de concessions [illegible] dépossèdent vivants. [illegible] ne saurait [illegible] sous terre [illegible] vakoufs et les [illegible] dans la Bulgarie [illegible] qu'ailleurs [illegible] culté [illegible] qui ne sont pas [illegible] réservé peu à peu [illegible] abandonné avec [illegible] pas aux vakoufs [illegible]

phénomène veut que, néanmoins, à l'insu de tous et contrairement aux interdictions publiques, ils se réduisent de jour en jour.

Tandis qu'en pratique, les Turcs de Bulgarie diminuent peu à peu de nombre et d'importance, le gouvernement ottoman ne les oublie pas, autant qu'on pourrait le croire. Il envoie encore en de nombreux villages des agents à la fois prêtres, maîtres d'école et un peu espions, qui sont chargés de maintenir dans les esprits ce pieux fanatisme musulman.

Les Turcs qui subsistent en Bulgarie ont (toujours en théorie) les moyens légaux de se défendre. Ils sont traités exactement sur le même pied que les électeurs bulgares; ils élisent leurs maires là où ils sont en majorité et contribuent à l'élection des députés, pour laquelle ils peuvent représenter un appoint qu'aucun candidat ne dédaigne. Le parlement bulgare compte même sept ou huit députés turcs et il s'est produit à une des dernières sessions ce fait original qu'un Turc, comme doyen d'âge, aurait dû présider la séance d'ouverture. On s'est tiré d'affaire par un de ces subterfuges qui, en Orient, sont les plus sûrs moyens diplomatiques. En fait, aucun Bulgare âgé de plus de vingt-huit ans et, par conséquent, à peu près aucun député ne sait officiellement son âge, puisque, du temps des Turcs, jusqu'en 1878, il n'existait aucun état civil; il a donc été facile d'attribuer à tel ou tel un âge supérieur à celui de ce Turc et de lui déférer la présidence.

Pour le fonctionnement des mairies turques, voici comment les choses se passent habituellement dans le Déli-Orman. Un Turc est nommé maire et ainsi les principes sont sauvegardés; mais, comme ce Turc ne sait généralement pas un mot de bulgare et que, d'après la loi, tous les actes doivent être rédigés en bulgare, le gouvernement vient à son aide en lui

attribuant un secrétaire de la mairie bulgare nommé par lui. Ce secrétaire, le seul du pays parfois qui sache le bulgare, prépare toutes les pièces et le maire se contente de les signer. Comme il pourrait y avoir des abus, le secrétaire partage la responsabilité du maire.

Les Turcs, loin d'être soumis à des vexations, jouissent, au contraire, en Bulgarie, de certains privilèges, dont le principal est d'être dispensés du service militaire moyennant un impôt. On leur a également laissé, pour les relations entre eux, la loi turque, ne les assujettissant à la loi bulgare que pour leurs relations avec les chrétiens.

Les rapports de ces Turcs avec les Bulgares sont, en général, beaucoup meilleurs qu'on ne pourrait le croire. Malgré toutes les abominations jadis commises par les bachi-bouzoucks et les Albanais, malgré des massacres dont les derniers remontent à trente ans, malgré les exactions des pachas, on ne semble pas rendre les paysans turcs restés dans le pays responsables de ce qu'ont fait jadis leurs vizirs ou leurs soldats. Il est impossible de causer avec un Bulgare sans l'entendre, au bout d'un quart d'heure, déblatérer contre la Grèce; il est rare de l'entendre se fâcher contre les Turcs. C'est que le Turc est, chacun le sait, fini, muselé, mis dans l'incapacité de nuire, du moins en Bulgarie; l'âpreté de la lutte se reporte en Macédoine, et, là encore, elle est beaucoup plus vive entre futurs héritiers, Bulgares et Grecs, que contre l'éternel moribond dont on se partage d'avance l'héritage.

Et puis, comme tous ceux qui ont affaire aux Turcs, le Bulgare établit la distinction entre l'homme du peuple, paysan, portefaix ou cocher, dont il connaît les qualités et dont il utilise les services, le Turc qui a toujours été et sera toujours dans une situation inférieure, qui ne fait concurrence à personne, qui ne risque pas de s'enrichir et ne porte pas d'ombrage et,

d'autre part, le Turc officiel, qui est généralement, surtout quand il a l'air civilisé, une bête malfaisante. Il faut bien le dire, si, dans tout l'Orient, on entend cet accord de récriminations presque unanimes contre le Grec, contre le Juif, contre l'Arménien, représentés comme occupant trois degrés successifs dans l'échelle de la duplicité, de la mauvaise foi, de la perfidie, de l'ingratitude, etc., et si, au contraire, on dit plutôt du bien des Turcs, en les défendant contre nos indignations européennes, c'est beaucoup parce que le Turc n'est pas gênant et, au contraire, quand il a quelque chose, se laisse exploiter, tandis que les premiers travaillent, calculent, économisent, absorbent et s'enrichissent. On préfère toujours la fréquentation du prodigue à celle de l'avare : elle rapporte plus.

Ce que sont ces Turcs de Bulgarie, j'ai essayé d'en donner une idée quand nous avons visité le Déli-Orman. Presque tous appartiennent au peuple ; il n'y a guère nulle part de bourgeoisie proprement dite chez les Turcs et encore moins chez les Turcs de Bulgarie On me disait cependant que, parmi les Turcs des pays chrétiens, les moins disposés à partir en Turquie étaient ceux qu'une certaine situation de fortune et un peu plus d'instruction avaient mis en contact avec l'Europe : ceux-là ont, paraît-il, quelque mal, ayant goûté de la liberté européenne, à retourner se placer sous la férule ottomane.

Dans le peuple on émigre volontiers et le gouvernement ottoman n'est pas fâché sans doute de rassembler ces brebis dispersées dans son bercail ; à ceux qui se sont appauvris ou ruinés, il offre des secours tentateurs. C'est ainsi que, lorsqu'on visite à Constantinople, du côté de l'Ok-Meidan, le pauvre quartier des Arméniens absolument dépeuplé par les épouvantables massacres de ces dernières années, on y trouve aujourd'hui, installées dans les maisons jadis raffinées et

riches, mais saccagées et brisées par les émissaires du Sultan, de nombreuses familles turques arrivées de Bulgarie.

STATISTIQUE DE LA POPULATION BULGARE.

Ajoutons pour terminer quelques chiffres statistiques.

La population bulgare, qui était, au moment de l'émancipation, d'environ 3 millions d'habitants, avait atteint, lors du recensement de 1900, 3 744 283 : soit, pour une étendue de 96 345 kilomètres carrés, une densité de 38,25 par kilomètre carré et une augmentation moyenne de 86 700 par an. En 1905, on est arrivé à 4 028 239.

Les principales villes se classaient en 1900 dans l'ordre suivant :

Sophia, 67 920; Philippopoli, 42 849; Varna, 33 443; Routschouk, 32 661; Slivno, 24 548; Choumla, 22 928; Stara Zagora, 19 428; Plevna, 18 709; Haskovo, 14 928; Rasgrad, 13 871.

La population comprend aujourd'hui : 2 888 219 Bulgares; 531 184 Turcs; 89 549 Tziganes; 71 063 Roumains; 66 635 Grecs et 33 655 Juifs.

On a constaté, de 1893 à 1900, une diminution de 40 000 sur le nombre des Turcs et, au contraire, une augmentation anormale de 37 000 sur le nombre des Tziganes, de 6 000 sur celui des Juifs : cette dernière tenant aux persécutions subies par les Juifs en Russie et en Roumanie. 643 000 habitants, composant les Turcs et les Tziganes, sont musulmans et 27 000 catholiques; la grande majorité, soit 3 000 000 environ, est orthodoxe.

L'excédent des naissances sur les décès a été, en 1902, de 58 449.



CHAPITRE X

LE GOUVERNEMENT BULGARE

L'histoire contemporaine de la Bulgarie depuis 1878 et la formation des partis. — Le prince Alexandre de Battenberg. — La période russe et la réaction libérale. — La guerre contre la Serbie. — La régence de Stamboulof. — Le règne du prince Ferdinand. — La période autrichienne. — L'évolution vers la France et le retour à la Russie. — L'entente serbe. — Le rôle personnel du prince Ferdinand. — Le parlement bulgare (Sobranié) et la division des partis.

L'Histoire contemporaine de la Bulgarie et la formation des partis.

La Bulgarie ne s'appartient à elle-même et n'a commencé à se constituer un gouvernement que depuis son émancipation définitive en 1878. C'est donc depuis ces vingt-cinq ou trente dernières années que les partis politiques s'y sont formés et y ont évolué; c'est dans la même période que les relations étrangères de la principauté bulgare, très directement influencées par la politique intérieure, sur laquelle elles avaient à leur tour un contre-coup immédiat, ont passé par des tâtonnements, des oscillations, des essais successifs, avant d'arriver au mode d'équilibre actuel. Il nous faut, dès lors, pour acquérir quelque idée de ce gouvernement bulgare, reprendre l'histoire du pays au point où nous l'avons laissée dans les premiers chapitres de ce

livre, c'est-à-dire à l'origine de la Bulgarie contemporaine, pour l amener jusqu'à nos jours.

Dans ce bref récit, on ne trouvera pas, bien entendu, des tableaux d'élections au Sobranié ni l'énumération des divers ministères qui ont pu se succéder : il est toujours fort peu intéressant de savoir des noms de ministres, et la politique intérieure d'une nation, déjà fort insipide quand on s'y trouve mêlé comme concitoyen, devient encore moins attirante quand on l'envisage de très loin. Mais, comme je viens de le rappeler, dans un pays en voie de cristallisation encore imparfaitement orientée, la politique de partis se solidarise avec la politique étrangère et, par là, elle nous touche bien davantage; car il ne saurait nous être indifférent de savoir si la Bulgarie se tourne vers la Russie, vers l'Autriche, ou même, à plus lointaine distance, vers la France. C'est ce côté de la question que je vais surtout examiner. Nous rencontrerons d'ailleurs, chemin faisant, dans cette histoire, quelques incidents dont la belle couleur romantique n'est pas par elle-même à dédaigner.

Quand la Bulgarie eut été émancipée à San Stefano, puis à Berlin, par l'action directe et par la volonté de la Russie, il semblait naturel à tout le monde qu'elle devînt une sorte de province russe avancée et c'est un peu à quoi tous s'attendaient, en Europe, en Russie et même en Bulgarie. Depuis longtemps les Bulgares, encouragés, poussés en avant par les agents russes, s'étaient habitués à compter sur leurs grands frères slaves; beaucoup d'entre eux, parmi les plus marquants, avaient fait leur éducation en Russie et se considéraient eux-mêmes comme à demi russes; il n'était question, en Bulgarie que du « tzar libérateur »; enfin, depuis près d'un an déjà, dès l'arrivée des Russes au sud du Danube, un gouvernement russe avait commencé à fonctionner et ne demandait qu'à continuer.

La première phase de l'histoire bulgare fut donc une phase entièrement russe; c'est à la Russie qu'on demanda un souverain, le prince de Battenberg, et c'est à la russe que fut organisé tout le gouvernement, toute l'administration, qui en porte encore l'empreinte.

Avec un peu d'habileté, peut-être les Russes eussent-ils pu consolider et asseoir cette suprématie, sur laquelle ils comptaient bien, quoique la reconnaissance des cadets envers les aînés, des mineurs envers leurs tuteurs, des petits envers les grands, des pauvres envers les riches, soit toujours assez précaire et disposée à se rebiffer dès qu'on lui rappelle les services rendus. Mais la bureaucratie russe, qui a réussi à provoquer dans l'Empire même un mouvement révolutionnaire d'une telle violence et presque d'une telle unanimité, ne pouvait qu'obtenir un succès pareil, ou plus net encore, chez un peuple qui se sentait déjà, malgré tout, étranger, et qu'on traitait du reste comme tel avec une certaine désinvolture. La Russie, qui a tant contribué à émanciper la Grèce, la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, n'a rencontré dans aucun de ces pays les sentiments qu'elle prétendait inspirer. Il faut bien que ce soit sa faute — ou du moins la faute de ce malheureux gouvernement, qu'on doit toujours distinguer avec soin de la Russie véritable —.

Le Bulgare (et je parle ici du peuple) n'est en aucune façon un Russe; malgré la réputation de souplesse qu'on lui faisait jadis, il est d'une indépendance très occidentale et n'a point du tout les prosternements du moujik quand il s'agit de « notre petit père le tzar ». Les Russes avaient semblé le comprendre en donnant de suite à la Bulgarie un régime parlementaire; ils montrèrent bientôt qu'en ce faisant, ils avaient cru simplement amuser de grands enfants par un jouet anodin et que leur intention n'était nullement de prendre ce parlement au sérieux. Pour eux, la Bulgarie

était une terre de protectorat, qu'ils prétendaient gouverner et malaxer à leur aise; aux Russes devaient appartenir les places, le pouvoir, les affaires fructueuses; le tzar devait commander de Saint-Pétersbourg. par l'intermédiaire de « son lieutenant » Battenberg, ces rustres dociles, que celui-ci avait la maladresse d'appeler « ses indigènes ». Les Bulgares ne l'entendaient nullement ainsi; ils prenaient fort au sérieux leur régime électoral; et le système russe, avec son extraordinaire corruption, son favoritisme éhonté, son désordre fondamental, ses brutalités et ses « nitchevos », n'était pas pour leur plaire. Dans ce mariage d'amour, l'incompatibilité d'humeur devait éclater aussitôt et entrainer les dissentiments les plus âpres, jusqu'au jour où un bon divorce a permis aux époux séparés, n'étant plus gênés l'un par l'autre, de se témoigner quelques égards et une mutuelle sympathie.

Encore si la Russie avait su accepter les charges de son protectorat. La Bulgarie était sans argent; tout manquait, tout était à créer, chemins de fer, routes, ports, écoles, armée, etc.; le Russe, en bon frère aîné, aurait pu faire des avances, qui lui seraient revenues plus tard avec de copieux intérêts. Il prétendit, au contraire, mettre de suite le pays en coupe réglée et en commencer l'exploitation; ses entrepreneurs, ses banquiers, accourus pour s'emparer des affaires, s'entendirent trop bien avec les généraux chargés du pouvoir, et les Bulgares aperçurent le moment où on leur imposerait les travaux les plus inutiles pour le seul bénéfice de quelques parasites... Un tel système peut à la rigueur durer un moment dans un pays où l'opinion publique est cadenassée et où tout essai de protestation fait partir des coups de fusils. Mais il n'en saurait être ainsi dès qu'on a ouvert au libéralisme la moindre fissure, dès qu'on a laissé se rassembler et

parler publiquement des représentants élus du pays : quelque procédé que l'on ait d'ailleurs employé pour machiner les élections. Le parti russe, confondu avec le parti de réaction et de despotisme militaire, ne pouvait longtemps durer en présence d'un parlement.

Dès 1879, aussitôt la Bulgarie émancipée, une constitution avait été proclamée dans la vieille ville historique de Tirnovo : le prince Dondoukoff, organisateur de la principauté, était parti, laissant en apparence la Bulgarie à elle-même, et aussitôt le jeune prince Alexandre de Battenberg, neveu de l'impératrice, choisi par le tzar, était venu gouverner. Très rapidement la lutte commença. Ce prince inexpérimenté, de 22 ans, avait pris un ministère conservateur Stoïlof et Grécof, qui gouvernait avec l'aide et sous la direction des généraux russes restés au pouvoir; contre lui se dressa l'opposition « libérale » des Zankof et des Karavélof. Au bout de deux ans, la situation était si tendue que la Russie trouva opportun de la trancher par la force en retirant aux Bulgares ce parlement, donné en guise d'étrennes inoffensives à leur jour de naissance et qui menaçait, entre leurs mains, de faire explosion. Le prince Alexandre, étant allé en Russie en 1881 pour assister aux obsèques du tzar Alexandre II, en revint avec l'autorisation (ou l'ordre) de suspendre la constitution. Il y eut alors deux ans (1881-1883) de régime encore plus russe, un gouvernement de généraux, pendant lequel l'exaspération grandit peu à peu.

Dans le ministère même, les conservateurs bulgares Stoïlof, Grécof, Natchévitch, commençaient à trouver qu'on allait trop loin et disputaient avec leurs collègues russes ; mais surtout l'opposition libérale s'excitait contre eux en prenant une teinte de plus en plus avancée.

A la tête de cette opposition étaient alors Zankof, qui fut bientôt distancé et Karavélof : Zankof, ancien

publiciste à Constantinople, que l'on essaya de mettre en prison pour s'en débarrasser; Karavélof, ancien maître d'école, élevé en Russie, mais ayant rapporté de cette éducation même, où il avait fréquenté les « intellectuels » russes, tous plus ou moins nihilistes ou anarchistes, des idées très antirusses.

Comme il est arrivé souvent (et en France même) pour les questions russes, il est à remarquer que les plus violents adversaires, non de la Russie, mais de son régime, étaient alors ceux qui connaissaient ce régime pour l'avoir pratiqué en Russie, tandis que les russophiles étaient ceux qui, élevés à Paris, à Vienne, à Heidelberg, à Bukarest, n'avaient jamais mis les pieds en terre russe.

Le pauvre prince, mêlé de près à ces querelles et forcé de laisser agir ses généraux russes dont il constatait chaque jour, soit la morgue, soit l'incapacité, rongeait son frein sous la tutelle de Saint-Pétersbourg : une tutelle d'autant plus maladroite qu'elle s'imposait de loin, comme dans tous les protectorats, à coups de télégrammes et sans connaissance précise de la situation réelle.

Vis-à-vis de la Russie sa position était devenue au moins aussi difficile que vis-à-vis de la Bulgarie. Impopulaire à Sophia, il était loin à Saint-Pétersbourg de rester *persona grata* comme au temps d'Alexandre II; le nouveau tzar Alexandre III, son impérial cousin, lui tenait rigueur de quelques plaisanteries, faites jadis sur son attitude peu belliqueuse pendant la guerre turco-russe de 1877. Quand il protestait contre les « pions » russes qu'on lui avait imposés comme ministres, il n'avait aucun succès. En 1883, les relations étaient telles entre Battenberg et les Russes qu'un coup d'État devenait inévitable de part ou d'autre. Si le prince ne voulait être reconduit à la frontière, il fallait qu'il y expédiât ses ministres. Il eut alors l'énergie de

choisir la seconde solution, fit un coup d'État inverse du premier, par lequel il rétablit la constitution de 1879, et, ne gardant qu'un seul ministre russe, le ministre de la Guerre, dont il ne pouvait se débarrasser sans rupture ouverte, appela un ministère libéral, ou plutôt, au début, un ministère de coalition bulgare sous la présidence de Karavélof, ce demi-anarchiste à tête de conspirateur que, quelques mois auparavant, traquait de tous côtés sa police.

Cela se passait en 1883; le pays était libre depuis cinq ans et, comme il arrive fréquemment après ces brusques changements de fortune, la Bulgarie avait quelque peine à prendre un équilibre, qu'elle devait mettre encore sept ou huit ans à atteindre. C'était comme une vieille demeure hermétiquement close depuis des siècles, où l'on aurait soudain à la fois ouvert toutes les fenêtres et où les vents opposés faisaient rage au détriment des objets fragiles et des papiers.

Le ministère libéral dura de 1883 à 1885. La manœuvre était difficile de toutes façons, au dehors et au dedans. Au dehors, il s'agissait de faire à ce nouveau venu, que tout le monde ne regardait pas d'un bon œil, sa place normale dans le système compliqué des peuples européens. Dépendante en apparence de la Russie, la Bulgarie souffrait d'être en froid avec elle et de ne pas trouver de ce côté la protection sur laquelle elle aurait dû compter. Vis-à-vis du Turc on était à l'aigre. Officiellement, pour la diplomatie européenne, le prince de Bulgarie, chargé seulement de la Bulgarie du Nord, restait le vassal de la Porte, tandis qu'un gouverneur turc de Philippopoli continuait à régir, bien qu'avec une administration autonome et une sorte de contrôle russe, la Bulgarie du sud ou Roumélie Orientale. Il était bien évident pour tout le monde que cela ne pouvait pas durer. Un pays, qui a commencé à se

détacher un peu de la Turquie, est un fruit mûr tremblant au bout de la branche; il ne faut qu'un souffle pour le jeter bas. Mais, en pareil cas, les diplomates cherchent toujours à espacer les concessions pour éviter qu'on ne leur en demande trop tôt de nouvelles, et les peuples, qui veulent obtenir leur émancipation complète et définitive, doivent franchir la série d'étapes successives, dont la Macédoine et la Crète nous offrent en ce moment les exemples, comme si on les forçait à remonter l'un après l'autre les cercles de l'enfer. La Russie elle-même, pour toutes sortes de raisons générales, n'était nullement pressée de voir se réaliser, non pas la grande Bulgarie comprenant la Macédoine, dont elle avait eu jadis l'initiative au traité de San Stefano, mais même la moins grande Bulgarie telle qu'elle existe aujourd'hui.

Les Bulgares, eux, avaient, on le conçoit, plus de hâte et, malgré tous les conseils de temporisation, cela éclata le 17 septembre 1885, sous la forme d'une révolution à Philippopoli; la Bulgarie du Sud chassait les Turcs et se déclarait unie à la Bulgarie du Nord.

Dans ces conditions, que devait faire Battenberg: favoriser le mouvement ou faire semblant de s'y opposer? La seconde solution était évidemment trop contraire au désir général et eût équivalu à une démission. Il se dit avec raison qu'en certains cas la diplomatie est enchantée de se laisser forcer la main, comme ces directeurs d'institution qui disent aux mères de famille : « Ne me demandez pas des congés ou des faveurs que je serais obligé de refuser pour l'exemple; prenez-les sans me le dire. » Après avoir longtemps hésité, il se décida à approuver la révolution.

L'Europe qui, dans toute cette question d'Orient, garde depuis un siècle la même politique d'autruche, cachant sa tête derrière un arbre pour ne pas voir les problèmes et opposant à la clarté des faits ses rideaux

de paperasses, fut alors très contrariée : du moins cette partie de l'Europe qui confine à la Bulgarie et que cela intéressait directement (car l'Angleterre, au contraire, encourageait le mouvement). Le tzar rappela ses officiers russes de Bulgarie et raya des cadres de l'armée russe Battenberg, qui, jusque là, lui avait toujours écrit en signant : « Votre lieutenant ». L'Autriche encouragea le mécontentement serbe, qu'elle détournait ainsi de ses revendications en Bosnie. La Turquie seule, avec sa passivité ordinaire, accepta le fait accompli et prévu. « Allah il Allah ! » Le gouverneur de Philippopoli pour les Turcs, Gavril[1], fit ses malles et la Porte ne tenta aucun effort pour reprendre par la force un pays qui lui échappait : elle savait bien qu'on ne l'aurait pas enduré.

Alors se passa un événement qui, pour nous Occidentaux, regardant ces choses d'un peu loin et dans un demi-vague, semble tout d'abord bizarre. La Bulgarie enlevait une province à la Turquie : il eût semblé logique qu'une guerre éclatât entre Bulgares et Turcs et, en Bulgarie même, on s'y attendait si bien que, lorsque la décision avait été prise de favoriser le mouvement, toute l'armée bulgare, d'environ une cinquantaine de mille hommes, avait été mobilisée à la frontière turque; une guerre éclata, en effet, mais ce fut entre Serbes et Bulgares et sans que les Turcs témoignassent même la moindre velléité d'y prendre part.

Cette guerre bulgaro-serbe, c'est l'aventure comico-tragique d'un passé qui, espérons-le pour la Serbie, ne reparaîtra plus. C'est un des épisodes dans l'épopée bouffonne de ce clubman couronné, le roi Milan et de

1. Ce Gavril s'appelait Gabriel Kerstovitch et était Bulgare et chrétien. Son prédécesseur, lui aussi, avait été un Bulgare chrétien, qui répondait tour à tour, comme maître Jacques, aux deux noms d'Aléko-pacha pour les Turcs et de prince Vogoridès pour les Bulgares.

sa triste dynastie qui, après avoir traversé toutes les hontes, s'est terminée en 1903 par un coup de force qu'un membre élégant de notre Académie française pourrait appeler une « opération de police un peu rude », mais, dans l'occasion, utile à l'avenir de la Serbie : au drame byzantin et moyenâgeux de Belgrade. La Serbie d'alors, celle du roi Milan, avec son roi intermittent mettant sa couronne en gage chez tous les usuriers de villes d'eaux et marchandant à beaux deniers comptants ses abdications successives, n'était vraiment pas de taille à lutter contre la Bulgarie solide, sérieuse, et, malgré quelques tiraillements, militairement disciplinée, mieux armée en outre avec sa vingtaine de batteries Krupp. Cette aventure dont, par la protection de l'Autriche, elle devait finalement avoir la chance de sortir sans dommage matériel, n'a rien ajouté à sa gloire. Mais aussi pourquoi la Serbie venait-elle se mêler aux affaires de la Bulgarie?

Il faut, pour le comprendre, se représenter la situation et l'état moral de tous ces pays nouveaux aux frontières encore mal assises, dont les traités découpent et se partagent les peuples au hasard d'un coup de ciseau. La Serbie a été, en somme, la plus sacrifiée dans cette histoire. Elle avait une issue naturelle vers la mer libre, qui fait toujours l'aspiration des peuples continentaux : vers l'Adriatique, du côté de la Bosnie et de l'Herzégovine, voisine du Montenegro. Mais, de ce côté, il s'était trouvé un gros mangeur, l'Autriche, qui, sans coup férir, par l'appui de l'Allemagne, avait retiré de la guerre turco-russe ce morceau à croquer et l'avait avalé comme une muscade. La Serbie, presque forcément dépendante de l'Autriche par sa situation géographique, en voulait, depuis ce temps, à sa patronne et comptait du moins que celle-ci l'aiderait en échange à se tailler une tranche de la Bulgarie. La révolution de Philippopoli fut, pour tous les peuples

des Balkans, un sujet d'effervescence. Un des enfants recevait un bonbon; tous les autres criaient : « Moi aussi! ». Grecs, Serbes, Roumains demandaient à la fois une compensation, C'est alors que les Roumains, sans crier gare, sans déclaration de guerre, rectifièrent d'office leur frontière autour de Silistria. Les Serbes, se croyant sûrs d'être suivis par les Autrichiens, sûrs en tous cas de battre les Bulgares, passèrent la frontière le 14 novembre et marchèrent sur Sophia.

Je ne raconte pas ici l'histoire stratégique de la campagne. Il suffit d'en rappeler les phases principales. Entrant en Bulgarie par surprise, suivant la ligne de chemin de fer actuelle et par la frontière de Tzaribrod, les Serbes n'avaient en face d'eux que quelques troupes insignifiantes, à peine 2000 hommes rassemblés à la hâte. Pourtant le capitaine Popof résista bravement, d'abord à Tzaribrod, puis à Slivnitza. A Sophia, tout le monde s'inquiétait fo. et craignait l'approche immédiate de l'ennemi. Les troupes bulgares étaient loin, à l'autre bout du pays; on pouvait les croire désemparées par le brusque rappel de tout le gros état-major reparti en Russie; en tous cas, on n'espérait pas les voir arriver à temps. Mais les Bulgares montrèrent alors toutes leurs qualités militaires; et, quant au manque de vieux officiers supérieurs, on a pu voir souvent, à commencer par 89, que c'était au fond une supériorité de s'en passer. Traversant le pays à marches forcées, les troupes arrivèrent dès le 19 novembre, et, du coup, sous le commandement de Benderef, chassèrent les Serbes en enlevant le col de Dragoman. Aussitôt l'armée bulgare prit l'offensive; bientôt elle était à Pirot; elle allait arriver à Nisch, puis à Belgrade ; rien ne pouvait plus l'arrêter, quand l'Autriche déclara qu'elle prenait la Serbie sous sa protection et, à la fureur bien justifiée des vainqueurs, arrêta net la campagne.

La guerre était finie; la Bulgarie n'avait pu retirer de la Serbie aucun accroissement territorial, pas même une indemnité de guerre; mais les deux Bulgaries restaient unies, les chancelleries fermant les yeux sur le fait accompli et c'était, en somme, le principal. Le pays n'avait plus, ce semble, qu'à se mettre résolument au travail, comme il a su le faire depuis et à établir l'organisation qui lui manquait.

Alors commença, au contraire, la période la plus trouble de l'histoire bulgare contemporaine : une période de coups d'État, de révolutions, de pronunciamentos, de réactions et de proscriptions, où l'on put douter un moment de l'avenir du malheureux pays.

Histoire très compliquée pour des étrangers, qui ne l'ont pas suivie de près, par les évolutions de certains des principaux chefs, par les intrigues de la Russie et de l'Autriche, par les dissentiments successifs entre anciens alliés qui, tour à tour, cherchent à se supprimer l'un l'autre (comme on a pu le voir pendant toute l'histoire de notre Révolution française) et que caractérise surtout, dans l'ensemble, la lutte entre Stamboulof et Karavélof, avec la victoire finale du premier.

Il faut, pour se représenter un peu cette lutte, essayer un rapprochement, si inexact qu'il puisse être, avec nos politiques français.

Karavélof, c'était un peu, si je ne me trompe, ce que nous appellerions la « vieille barbe de 48, le Blanqui que nous avons connu en 1871, le Ranc, le Reclus, l'homme à longs cheveux et à barbe broussailleuse, intelligent, remuant, très « bulgare », le conspirateur d'avant-garde longtemps poursuivi, traqué, habitué à fomenter des insurrections et à maudire le pouvoir, tout étonné un jour et un peu embarrassé d'avoir à l'occuper lui-même. Ami de Stamboulof, il avait contribué jadis à sa fortune politique.

Stamboulof m'apparait un tout autre homme, bien

qu'assez malaisément on le dégage de la légende. Né à Tirnovo, qui en a gardé une auréole, puis élevé au séminaire bulgare d'Odessa, il avait été fortement mêlé à la grande insurrection de 1876, qui fut si cruellement réprimée par les Turcs et qui, par ces atrocités mêmes, dont le monde civilisé finit par s'émouvoir, hâta l'heure de la délivrance. Lieutenant de Karavélof, dont il devait rester longtemps l'agent électoral, il avait alors acquis une grande popularité en se mêlant aux paysans, vêtu comme eux et vivant de leur vie. Plus tard, son rôle fut un peu effacé pendant les premières années du gouvernement bulgare, bien que Karavélof l'eût fait nommer président de la Chambre; mais, après la guerre serbe, il reparut en pleine lumière, allié à tous les hommes de la Bulgarie du Sud, à ce qu'on appelait le parti rouméliote, aux Stransky, Nicolaïef, Moutkourof, Stoianof, Panitza, etc., dont la position s'était trouvée singulièrement grandie par la révolution de Philippopoli.

Ce Stamboulof était, d'après ses portraits, un petit homme trapu, brun, la tête arrondie et grosse, les traits accentués, les yeux rapprochés et mauvais, les lèvres lippues, les pommettes fortes, une tête d'instituteur paysan qui serait un « mauvais bougre », une physionomie peu sympathique, un brutal, un « gars à poigne », dont les amis mêmes reconnaissent que la manière fut rude, mais dont ils considèrent que le rôle a été historiquement nécessaire pour remettre vigoureusement sur sa voie un pays secoué par les soubresauts hors des rails et menacé de verser dans le fossé au premier tournant.

Au début, il se posa en « antiboulangiste », maintien de l'ordre et défenseur du prince de Battenberg contre une armée de pronunciamento. Battenberg avait, en effet, conquis quelque popularité auprès des Rouméliotes en favorisant la révolution de Philippopoli. Au

contraire, le parti militaire le détestait et ne songeait, avec l'appui plus ou moins ouvert de la Russie, qu'à le détrôner.

Cette hostilité des officiers datait de loin. En Bulgarie comme ailleurs, les officiers sympathisent volontiers avec la réaction; ils aiment les gouvernements forts, qui savent imposer silence aux bavards du Parlement. De plus, la majorité d'entre eux avait été formée en Russie, choisie par des généraux russes, gouvernée par des ministres de la Guerre russes; malgré la jalousie naturelle des officiers bulgares contre leurs collègues russes, qui venaient leur dérober les meilleures places, l'armée présentait donc tout naturellement des éléments russes et conservateurs, avec lesquels Battenberg s'était brouillé en appelant le ministère libéral de 1883. La conduite du prince pendant la guerre n'avait pas amélioré les choses. Quand les Serbes entrèrent en Bulgarie, le prince était à Philippopoli, où la situation politique et la perspective d'une guerre avec la Turquie nécessitaient évidemment sa présence. A la nouvelle de l'invasion, il repartit aussitôt pour Sophia et, comme le chemin de fer n'existait pas encore, dut faire le trajet longuement par la montagne. Arrivé tard à Sophia, il se mit à la tête de l'armée; mais une malechance voulut qu'il fût retourné à Sophia le jour où la bataille s'engagea et où les Serbes furent battus. Quand il revint sur la frontière, il n'y avait plus rien à faire qu'à coucher, ce qu'il fit, dans la maison que venait de quitter en fuyant le roi Milan. Son prestige militaire n'y gagna pas, et lui-même en garda rancune à Benderef, qui s'était permis de vaincre sans lui; plus tard, les Bulgares lui en voulurent à lui-même, bien à tort, de l'intervention autrichienne. Quand on vit qu'il tenait en une demi-disgrâce les officiers trop heureux de la guerre, le mécontentement militaire prit donc vite des

proportions dangereuses. Dans une démocratie où il subsiste des éléments de réaction disposés à un coup d'état, tout général mis en vedette par une victoire, par un beau geste, ou simplement par la robe de son cheval, subit vite, nous le savons, la suggestion de se poser en Bonaparte et de recommencer le 18 brumaire. Ici, la Russie, décidément brouillée avec Battenberg, favorisait en sous-main, et l'on voyait même, ce qui complique les choses, associé avec les conspirateurs, le ministère Karavélof, probablement entraîné, par la force de l'habitude, à conspirer contre lui-même.

C'est dans ces conditions que, le 20 août 1886, les officiers rassemblés auprès des mines de lignite de Pernik, à 30 kilomètres sud-ouest de Sophia, se révoltèrent, marchèrent vers la capitale sous une pluie d'orage et, sans coup férir, s'emparèrent du prince aux cris de : « Vive la Russie » pour lui faire signer son abdication et le réexpédier le lendemain dans son pays.

On ne saurait nier que, dans ces conditions, Stamboulof ait représenté, à ce moment, le parti de l'ordre, quels que fussent d'ailleurs ses motifs d'agir. Ayant rassemblé des amis dans sa ville natale de Tirnovo, il se mit à la tête d'une contre-révolution et marcha de son côté sur la capitale, qui (dans les conditions d'alors) était au moins à quatre jours de route.

C'était la guerre civile en perspective; les deux anciens amis, Stamboulof et Karavélof, échangeaient des télégrammes où ils se menaçaient mutuellement de se faire fusiller. Karavélof, avec le parti militaire, tenait à Sophia; Stamboulof marchait sur lui par le nord-est et, vers le sud-est, Moutkourof, parent de Stamboulof et tout puissant à Philippopoli, se déclarait également contre lui avec les bataillons rouméliotes. Quant à Battenberg, il était réfugié à Darmstadt,

chez sa mère, heureuse avant tout de le voir sorti sain et sauf de cette aventure. Stamboulof, bientôt maître de la situation, lui envoyait des dépêches pressantes qui le décidèrent à revenir; il arriva à Routschouk; il n'avait qu'à monter à cheval pour rentrer à Sophia; mais c'était un de ces prétendants de peu d'envergure qui consultent quand il faudrait agir. En cette heure critique, où tout dépendait d'un peu d'énergie et de volonté, il eut l'idée malencontreuse d'épancher ses incertitudes dans le sein du consul de Russie à Routschouk, personnage tout à fait secondaire qui, ce jour-là, joua un rôle décisif en lui persuadant, pour éclaircir sa situation, d'écrire une lettre de soumission au tzar. Avoir été congédié par l'intervention russe, rentrer par une contre-révolution dont le mot d'ordre était : « A bas l'influence russe! » et commencer par demander au tzar une investiture, c'était d'un vassal un peu trop maladroit; le tzar répondit télégraphiquement par une dépêche restée fameuse en Bulgarie, ordonnant au prince de se démettre, et le prince, docile, à peine rentré à Sophia, obéit. Son règne sans éclat était terminé.

Il y avait, on en conviendra, de quoi déconcerter un autre que Stamboulof. Sa contre-révolution avait eu pour but de ramener Battenberg, et voici que Battenberg, après l'effort extraordinaire d'être venu jusqu'à Sophia passer une revue, reprenait le premier train pour Darmstadt; mais Stamboulof possédait tout au moins, lui, cette qualité de savoir agir; il n'hésita pas et se déclara lui-même régent.

Alors commença une dictature de fait, qui devait durer près de six ans.

Stamboulof, ne pouvant être régent tout seul, avait fait comme Bonaparte en brumaire ; il avait pris deux associés, dont l'un était un homme de paille, son beau-frère Moutkourof, et l'autre un otage, son adversaire

Karavélof, qu'il renonçait momentanément à faire fusiller.

Le premier soin des régents, réunis dans une chambre de « l'Hôtel de Bulgarie » (celui même où ont pu loger tous les étrangers qui se sont arrêtés à Sophia), fut d'expédier les Russes au dehors et de commencer, contre eux et leurs amis les russophiles, une campagne acharnée, en s'appuyant sur l'Angleterre et surtout sur l'Autriche, dont l'influence en Bulgarie s'est beaucoup accrue à cette époque. Ainsi que je l'ai déjà dit, je ne voudrais pas sembler approuver en quoi que ce soit des procédés politiques qui, à l'époque, ont justement soulevé en Europe une indignation générale; il n'en est pas moins vrai que la Bulgarie avait, à ce moment, besoin d'un vigoureux coup de barre pour devenir réellement indépendante et que Stamboulof a peut-être contribué à le lui imprimer. Il y a certaines heures de la vie des peuples où le besoin se fait sentir d'un homme politique qui retrousse ses manches et entre à coups de fouet dans le chenil; cela calme les aboiements pour quelque temps et permet aux travailleurs de se remettre à la besogne sans être assourdis ou mordus. Ce valet de chiens vigoureux et sans scrupules, on le désapprouve, d'ailleurs, avec raison; même, quand sa tâche est accomplie, on le supprime, au soulagement général; il est alors voué à l'exécration, jusqu'au jour où, ne se rappelant plus très bien ce qu'il a fait, mais gardant le souvenir d'un service rendu, on lui élève des statues.

Stamboulof, en chef de parti démocrate, savait qu'il faut gouverner par le suffrage universel, mais qu'il est toujours des moyens de le conduire. Pour se faire donner un blanc-seing sous la forme d'un prince à sa dévotion, il convoqua l'assemblée de Tirnovo et eut soin de la remplir de ses partisans. La lutte électorale

fut d'une certaine vivacité ; la candidature officielle avait lieu à coups de matraque ; on assommait, à Sophia, de pauvres paysans, des « peaux de mouton » qui, dans l'ignorance de leur âme, se trompant de date, avaient acclamé le consul de Russie, tandis qu'à Doubnitza une émeute sanglante égorgeait le préfet de Stamboulof. Le régent eut la grande majorité qu'il lui plaisait d'avoir et l'assemblée à sa dévotion, réunie dans la ville sainte de Tirnovo, commença à chercher un souverain pour lui offrir sur un plat d'argent la principauté : ce qui, vu les circonstances, présentait des difficultés, en pareil cas inaccoutumées.

Enfin on crut avoir trouvé et, au hasard, on élut le prince Waldemar de Danemark, que personne ne connaissait. Stamboulof, sans attendre la réponse de Copenhague, se fit aussitôt confirmer ses pouvoirs par l'Assemblée et la congédia. Un peu après, la réponse arriva : c'était un refus. Waldemar ne voulant pas régner sous Stamboulof et pour lui, la situation devenait embarrassante pour celui-ci. Il fallut organiser la terreur pour maintenir l'ordre. Mais, à mesure que le temps se passait, le régent était obligé de donner une forme de plus en plus vive à son énergie. Arrestations en masse, lois de suspects, menaces, exécutions arbitraires amenèrent, le 19 février 1887, un retour offensif du parti militaire ; il y eut à Routschouk une révolte, dirigée par quelques-uns des plus brillants officiers de la guerre serbe : Ouzounof, Panof, etc. Stamboulof, étant resté le maître, fit fusiller les chefs, emprisonner Karavélof et frapper à coups de fouet jusqu'à l'évanouissement le vieillard mis à nu, par deux gendarmes que commandait son exécuteur des hautes œuvres, le trop fameux major Panitza.

Un curieux type de condottiere que ce Panitza, dont la réputation s'était faite sous l'occupation turque en réussissant à passer des fonds aux conjurés de

Giourgevo à Routschouk à la barbe des douaniers et des soldats, devinez comment? dans le cercueil d'un camarade. Après s'en être servi, Stamboulof devait finir par le trouver gênant et, au bout de quelque temps, le faire à son tour fusiller.

Enfin Stoïlof, expédié en mission européenne, découvrit le prince rêvé, et il faut avouer qu'il eut la main heureuse.

Le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, fils de la princesse Clémentine, petit-fils de Louis-Philippe, qui gouverne la Bulgarie depuis bientôt vingt ans, était, lorsqu'il fut élu prince, en juillet 1887, un jeune grand seigneur, très riche, de belle prestance, apparenté à tous les rois d'Europe, et qui eût pu aisément se laisser tenter par l'opulente et commode oisiveté dans laquelle il ne tenait qu'à lui de vivre. Passer de Vienne à Sophia, quitter le palais Cobourg ou le château d'Ebenthal pour cette pauvre capitale encore à moitié turque; laisser ses livres ou ses collections pour aller se jeter en pleine bagarre, au milieu des intrigues de la Russie, des partis bulgares; prendre, pour commencer, sa part de l'exécration à laquelle se vouait Stamboulof; s'exposer enfin, après quelques mois de règne, à être misérablement congédié comme ce pauvre Battenberg, ou peut-être même assassiné par quelque conspirateur plus violent, n'avait, il faut bien l'avouer, rien de très séduisant. L'ambition même, sous sa forme vulgaire, ne pouvait peser que faiblement dans la balance; car être prince de Bulgarie en 1887 ne représentait en aucune façon ce qu'est devenue aujourd'hui la même souveraineté par l'habileté du prince lui-même. Le prince Waldemar de Danemark avait sans doute éprouvé tout cela en refusant; le prince Ferdinand, au contraire, — un peu, dit-on, sur les conseils de sa mère, la princesse Clémentine, qui voulait son fils actif et utile — eut, lui,

le courage d'accepter, non sans avoir éprouvé d'abord, il faut le dire, quelques hésitations.

Avec le prince Ferdinand, c'était décidément le changement de front qui s'accentuait dans la politique bulgare. Après avoir regardé vers la Russie, le pays se tournait vers l'Autriche, en attendant que, grandi et parvenu à maturité, il se dégageât de toute sujétion vis-à-vis de voisins trop proches pour ne pas être un peu encombrants et se tournât vers des amis plus lointains, par conséquent plus manifestement désintéressés, tels que la France, en essayant (ce qui est la tendance actuelle et la plus logique en somme) de constituer l'union des peuples balkaniques. Ce sont ces dernières évolutions de la Bulgarie qu'il me reste à raconter, en rappelant sommairement les événements les plus récents.

Quand le prince Ferdinand monta sur le trône, sa situation était très difficile et pénible. Elle était celle, qui se présente si souvent, même dans les monarchies absolues, d'un souverain en désaccord avec son ministre et forcé de le supporter, de l'endurer pour l'user.

Ce premier ministre était un terrible homme et Louis XIII avec Richelieu, Louis XIV avec Mazarin, Guillaume II avec Bismarck n'ont pas eu la tâche aussi lourde qu'elle dut être pour ce jeune prince, arrivé brusquement d'Occident dans ce milieu troublé. D'après ce que l'on peut deviner de son caractère, j'imagine qu'il dut éprouver de singulières révoltes intérieures en se voyant solidarisé par l'opinion avec cet implacable ministre. Tout cela est bien loin et peut-être serait-il inutile de réveiller ces souvenirs si cette Bulgarie d'hier, dont, malgré tout, l'image est restée au fond des esprits occidentaux, ne faisait pas valoir par le contraste la Bulgarie calme, laborieuse, paisible et prospère d'aujourd'hui.

Dans ce duo Stamboulof et Ferdinand de Bulgarie, le prince pouvait peut-être encore moins se passer de son ministre que celui-ci de son prince. Ferdinand le savait ; l'autre tenait tout en mains, la police, l'administration, l'armée, remplies de ses créatures; il était le Bulgare; il n'y avait pas à attaquer de front l'obstacle, il fallait le tourner.

Cela dura quatre ans, pendant lesquels le régime de la dictacture la plus violente sévit contre tous les adversaires : cachots remplis, prisonniers mis à la torture comme au moyen âge, liberté de la presse supprimée; l'ancien ministre des Affaires étrangères Tzanof, maintenu huit mois dans une geôle sans lumière au secret rigoureux; l'autre ministre, Karavélof, condamné à cinq mois de prison, etc., etc.

Ce despotisme, qui empruntait à la Russie ses procédés de répression pour les appliquer aux russophiles, était, toujours à la russe, tempéré par l'assassinat. En février 1890, on découvrait une conspiration ayant pour but de pendre le prince Ferdinand et de fusiller Stamboulof et Moutkourof. Cette fois, le chef de la conspiration, le major Panitza, était fusillé; mais, six mois après, au début de 1891, on frappait à mort un ministre de Stamboulof, Beltchef. Au mois de mai de la même année, Stamboulof était forcé de donner sa démission, et, quelque temps après, il tombait à son tour exécuté par la vengeance d'un adversaire, le 15 juillet 1895.

Depuis 1894, c'est le prince Ferdinand lui-même qui imprime au gouvernement sa direction générale et les résultats obtenus font apprécier la méthode suivie. Quand on visite la Bulgarie et qu'on se rappelle ces vieilles histoires, qui ont pourtant moins de 15 ans, comme lorsqu'on se reporte au temps des Turcs, qui date de 28 ans, il semble qu'on retourne à plusieurs siècles en arrière. Il était difficile de faire plus vite plus de chemin et de substituer plus rapide-

ment à l'anarchie l'ordre le plus parfait. La première phase et la plus caractéristique de cette transformation a été l'arrivée au pouvoir d'un ministère conservateur, Natchévitch et Stoïlof, amenant, en 1896, la réconciliation avec la Russie et la reconnaissance par les puissances après le baptême orthodoxe du prince héritier (2 février 1896).

Le retour au pouvoir du parti stambouloviste, formé jadis pour lutter contre la Russie et restituer la Bulgarie aux Bulgares, n'a pas modifié sensiblement cette orientation.

Les Bulgares qui, mieux que nous, sont en mesure d'apprécier les choses et de juger les hommes, pardonnent beaucoup au ministre féroce qui, par sa vigueur, a, en partie, préparé ce résultat. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans un pays, où, malgré les transformations récentes, dominent à peu près exclusivement des paysans, — un peu brutaux, comme le sont toujours des paysans — avec une bourgeoisie infime, surtout composée de fonctionnaires, et pas de noblesse. Les arguments, qui peuvent convenir dans un tel milieu, sont en rapport avec l'état d'esprit et la culture de ceux auxquels ils s'adressent. Quelques coups de poing et quelques bourrades ne tirent pas à conséquence. L'optique ne saurait être la même quand il faut juger les « choses » d'Espagne, celles de Florence, celles de Londres, celles de Paris, celles de Moscou ou celles de Bulgarie.

Actuellement, le parti néo-stambouloviste est, depuis quelque temps déjà, aux affaires; mais, si l'étiquette de Stamboulof subsiste, la tendance a bien changé; car la réconciliation est faite avec la Russie, dont on ne craint plus l'ingérence trop directe et elle se traduit par quelques symptômes assez caractéristiques.

Ainsi l'on vient d'élever à Sophia un monument gigantesque au tzar libérateur; on va, chose plus

curieuse et plus originale, organiser à Plevna une sorte de champ de bataille = musée national, en reconstituant les retranchements du fameux siège avec les vrais canons pris aux Turcs, dont la Russie vient de faire cadeau aux Bulgares.

En même temps, pour effacer à la fois tous les mauvais souvenirs et panser toutes les plaies, le prince Alexandre de Battenberg, envers lequel, je l'ai dit, le parti stambouloviste a toujours témoigné de la sympathie, aura lui aussi, son monument. On le traite en vainqueur de la guerre serbe sans avoir l'air de se rappeler qu'il était absent le jour de la bataille et on lui offre des guirlandes de fleurs symboliques, comme celles plus réelles que lui et ses officiers portaient pour leur rentrée à Sophia.

Ce retour vers la Russie n'est pas sans rapports avec les bonnes relations qui existent entre la Bulgarie et la France : relations, auxquelles l'influence personnelle du prince Ferdinand, qui rappelle volontiers ses origines françaises, a certainement contribué.

Depuis déjà quelques années, la Bulgarie s'est aperçue, comme la Serbie, comme la Roumanie elle-même, que l'Autriche devenait quelque peu tyrannique.

Financièrement, commercialement, industriellement, c'est toujours par elle qu'il fallait passer. On a eu l'idée toute naturelle de s'adresser aux capitaux français, qui demeurent encore un si puissant moyen d'action étrangère pour notre pays; des emprunts contractés en France ont motivé des commandes faites à l'industrie française et la venue de Français à des titres divers dans la principauté.

Par contre-coup, la froideur envers l'Autriche s'est accentuée et, comme il était difficile de se passer d'elle avec l'émiettement actuel des peuples balkaniques, il s'est fait un mouvement très net vers cette alliance

entre eux, vers cette formation des Etats-Unis balkaniques, qui apparait à tant de bons esprits comme la solution rêvée, quoique lointaine, de la question d'Orient. Dès 1899, le ministère bulgare Stoïlof s'était rapproché du ministère serbe Simitch. Les cabinets Danef et Vouitch continuèrent. Enfin, l'an dernier (1906), une union douanière, qui équivalait presque implicitement à un traité d'alliance, a été conclue entre la Bulgarie et la Serbie, favorisée par la disparition des néfastes Obrénovitch. Mais l'Autriche a riposté par une déclaration de guerre économique : la « guerre des porcs », ainsi nommée parce que le grand argument autrichien a été de fermer la frontière aux importations de porcs serbes[1]. La Serbie et la Bulgarie ont fait d'abord blanc de leur épée et laissé répandre le bruit d'une entente avec la Roumanie ou le Montenegro, tout en le démentant officiellement. Puis la Serbie est rentrée dans l'orbite autrichienne et les luttes de bandes entre Serbes et Bulgares ont recommencé en Macédoine avec plus d'animosité que jamais.

Si jamais l'alliance rêvée se produisait, elle aurait une influence capitale en Orient et, ce semble, une influence heureuse. La vieille et persistante hostilité entre les trois pays contigus bulgare, serbe et roumain, n'a guère, en effet, quand on l'examine à distance, de fondement très sérieux et l'intérêt réciproque de ces trois petits peuples devrait leur commander de former une grande nation en s'unissant. De la Roumanie à la Bulgarie, le seul point en litige, c'est, comme je le répéterai bientôt plus en détail, le

1. Il est à noter que, dans cette difficulté, la France a pu venir en aide à la Serbie : une maison de Bordeaux ayant acheté toute la production de porcs serbes (160 000 porcs par an) et les faisant désormais venir par Varna ou Salonique. D'autre part, pour placer un emprunt de 95 millions en France, le gouvernement serbe, en octobre 1906, a commandé au Creusot 47 batteries de campagne.

partage de la Dobroudja, car la question des Koutzo-Valaques de Macédoine n'est bien évidemment qu'un prétexte. De la Serbie à la Bulgarie, il s'agit de se diviser plus tard quelques cantons turcs du côté d'Uskub; mais le compromis n'est peut-être pas impossible et, en face de l'ennemi commun qui est le Turc, l'union devrait pouvoir se faire. Il serait même à souhaiter pour tous que cette union comprit également la Grèce, avec laquelle il faut bien avouer qu'elle est plus improbable.

Si, dans un avenir relativement prochain, la situation s'éclaircit du côté des Balkans et si les orages menaçants se dissipent, on en devra un gré particulier à l'adresse avec laquelle le prince Ferdinand sait manœuvrer en utilisant ses alliances de famille, ses attaches (un peu contradictoires au premier abord), avec les divers grands pays. Mais il faut aussi qu'il soit soutenu et compris par le parlement bulgare. Ces deux éléments essentiels de la question, le prince et le parlement, demandent à être étudiés rapidement.

Le Prince de Bulgarie.

Le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui, depuis 1887, gouverne la Bulgarie, est bien connu à Paris, où en octobre 1905, il a fait un voyage officiel, succédant à beaucoup d'autres officieux. Les journaux illustrés ont reproduit alors son portrait et popularisé quelques traits de son caractère, notamment son goût pour les mécanismes et le plaisir qu'il éprouve à faire des voyages en train rapide sur la plate-forme du mécanicien. On a dit aussi, à ce propos, ses origines françaises et ses sympathies pour notre pays. Il peut être intéressant de particulariser davantage cette physionomie.

Né à Vienne, le 26 février 1861, le prince Ferdinand,

le dernier des cinq enfants du prince Auguste et de la princesse Clémentine d'Orléans, avait 26 ans quand on vint lui proposer le trône, alors très peu envié de Bulgarie. Par son père il est Cobourg[1], c'est-à-dire Allemand de Saxe, mais d'une famille à moitié autrichienne qui, depuis trois générations, a eu des alliances nombreuses avec les d'Orléans, en même temps qu'elle a donné naissance à la maison régnante de Belgique et, de deux côtés, par la mère de la reine Victoria ainsi que par le prince Albert, son mari, à la maison régnante d'Angleterre.

Par sa mère, il est Français et petit-fils de Louis-Philippe. Cette influence maternelle semble avoir joué dans sa vie un rôle très important et très heureux. Sa mère, la princesse Clémentine, fille de Louis-Philippe, paraît avoir, en effet, compris les devoirs attachés à une naissance royale avec cette noblesse de caractère et cette simplicité, qui caractérisaient également ses frères et sœurs, le duc d'Orléans si regretté, le duc d'Aumale et la princesse Marie. Beaucoup plus âgée que son fils, puisqu'elle est née en 1817, elle l'encouragea, dit-on, à accepter une tâche difficile et peu séduisante, mais noble et belle, une œuvre de civilisation et de progrès, et peut-être même ses conseils prudents ne lui furent ils pas inutiles plus tard pour l'aider à prendre sa direction dans une manœuvre un peu ardue.

1. Le père du prince Ferdinand, Auguste de Saxe-Cobourg, marié le 20 avril 1843 à la princesse Clémentine, était frère de Ferdinand, marié à dona Maria, reine de Portugal et de Victoire, mariée au duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. A la génération précédente, Ferdinand, grand-père du prince de Bulgarie, avait pour sœur, Victoire, la mère de la reine Victoria d'Angleterre et pour frère Léopold Ier, roi des Belges, marié à la fille aînée du roi Louis-Philippe. Les liens de parenté sont donc nombreux avec les d'Orléans. Le Cobourg, qui commanda les coalitions contre la France de 92 (« les suppôts de Cobourg et Pitt ») est d'une branche différente.

Le prince Ferdinand a compris son existence princière suivant la tradition qui exista jadis dans la maison d'Orléans, d'une façon très digne, mais très familiale, en gardant, pour les jouissances des lettres et des arts, ce petit coin réservé, qui fait une oasis de fraîcheur et d'ombre dans les sables de la politique.

Marié en 1893 à la princesse Marie-Louise de Bourbon-Parme, il eut le malheur de la perdre le 30 janvier 1899, après en avoir eu quatre enfants, qui passent pour occuper une place prépondérante dans sa vie. Ce sont : le prince Boris, héritier du trône, né le 18 janvier 1894, le prince Cyrille, né en 1895, les princesses Nadejda et Eudocia.

Avec eux, il habite peu dans son palais de Sophia, trouvant, dit-on, que le climat ne leur convient pas; mais, quand il ne voyage pas en Autriche ou en France, ce qui arrive fréquemment, il est, soit dans son château des bords de la mer Noire, à Euxinograd, près de Varna, soit dans celui du Rhodope près du Rilo. L'un et l'autre, assez isolés, ont le charme du paysage, l'un en face de la mer, l'autre devant la montagne. Le prince s'est plu à les embellir avec un soin qui, dans le détail, témoigne d'un goût très personnel et se distingue aussitôt de la banalité prétentieuse et niaise, habituelles aux demeures royales.

C'est ainsi qu'à Euxinograd, nous l'avons vu précédemment, toute la longueur des corniches est garnie d'innombrables nids d'hirondelles, religieusement respectés par ordre du prince. Ces nids, et le bruissement d'ailes qui enveloppe la maison, font penser à la merveilleuse description de d'Annunzio dans l'*Intrus*, à cette amoureuse « maison des lilas » tout enveloppée d'un vol d'oiseaux légers et il semble qu'on devine, sous leur murmure joyeux, des sonorités de rimes révélant une âme poète, comme, sur un trône voisin, celle de la reine Carmen Sylva.

De même, la petite chambre isolée, enfouie dans la verdure, où le prince vient se réfugier seul, sans décor officiel, chambre au rez-de-chaussée dont les murs sont incrustés de bas-reliefs antiques. De même encore, dans les bosquets du parc, ces chapiteaux servant de vases ou de socles, simples moulages rapportés par le prince lui-même d'un de ses derniers voyages, mais qui, précisément parce qu'ils n'ont pas les prétentions de l'objet coûteux conquis dans les ventes publiques à coup de billets de banque, prouvent le plaisir sincère éprouvé par un esprit intelligent en face d'une belle œuvre. Et la sympathie d'un Français est encore accrue, en voyant ce débris de fronton sauvé des ruines de Saint-Cloud pour être encastré, en souvenir du passé, dans le mur de la terrasse.

On dit en Bulgarie que le prince est d'humeur un peu triste; il est probable que son goût ne le porte pas vers l'apparat; il le témoigne par la simplicité de ses rapports avec le peuple. On le voit se promener seul au milieu de la foule; si, dans quelque cérémonie, ses ministres l'entourent, aucune garde ne le sépare des assistants. Entre la Turquie et la Russie, au voisinage du tzar et du sultan, ce seul fait témoigne en faveur de la Bulgarie d'une singulière supériorité de civilisation sur ses voisins.

Le prince est-il très populaire? Il serait difficile de répondre précisément à cette question. Le loyalisme, cette prosternation dévouée devant une famille souveraine, qui étonne tant un Français lorsqu'il le rencontre chez un Autrichien, un Russe, un Anglais, paraît à peu près aussi ignoré en Bulgarie que chez nous. Le souverain actuel est plutôt très apprécié. C'est un étranger, et on ne l'a peut-être pas complètement oublié dans la masse, tout en se rendant parfaitement compte des services que cet étranger a rendus au pays et que n'aurait pu rendre un Bulgare. Les Bulgares voient

sans peine l'avantage qu'ils ont pris sur leurs voisins serbes par le fait seul de n'avoir pas été livrés à quelque famille indigène, sans lien avec l'Europe, sans appui au dehors. Ne pas être tombé en proie aux Obrénovitch est un bonheur que l'on comprend quand on touche à la frontière de Serbie. Au contraire, le prince de Bulgarie a manœuvré avec une adresse extrême pour tirer son pays d'adoption de la phase très difficile et très troublée où il l'a trouvé et lui faire sa place actuelle, qui n'est nullement négligeable, dans le « concert » peu harmonieux des peuples européens. Les Bulgares s'en rendent très bien compte et estiment, comme un parfait fonctionnaire, leur Président de la république couronné.

Il faudrait du reste qu'ils fussent bien ingrats pour ne pas témoigner au prince Ferdinand quelque reconnaissance; car, pour juger son œuvre, il suffit de mettre en pendant la Bulgarie de 1906, entièrement pacifiée, prospère, avec une armée solide, des finances en bon état, plus ou moins alliée à la Serbie, à la Roumanie, en relations amicales avec la Russie et l'Autriche, et, d'autre part, la Bulgarie de 1887, livrée à la pire tyrannie, aux complots, aux révolutions, regardée avec inquiétude ou colère par toute l'Europe. Grâce à l'habileté toute particulière, avec laquelle le prince a su évoluer au milieu des obstacles, préparer l'avenir sans tapage et ménager les transitions, la Bulgarie a franchi remarquablement vite, en une dizaine d'années, ces étapes difficiles, qui ont arrêté si longtemps la Roumanie ou la Serbie entre l'esclavage turc et l'organisation constitutionnelle d'un pays européen arrivé à la stabilité.

Le Parlement et les Partis bulgares[1].

La Bulgarie est une monarchie héréditaire et constitutionnelle régie par la constitution du 17/29 avril 1879, revisée le 15/27 mai 1893. L'assemblée nationale, ou Sobranié, est composée de cent cinquante représentants (un par vingt mille âmes), élus directement par le peuple pour cinq ans. Il y a, en outre, une grande Assemblée nationale de trois cents membres.

Les partis politiques bulgares sont fort nombreux et difficiles à suivre, pour celui qui n'a pas été longtemps mêlé à leur histoire. La plupart ne cherchent pas à se définir, comme chez nous, par un semblant de programme, mais arborent plus franchechement le nom du chef auquel ils sont inféodés. Dans quelque parlement que ce soit, les discussions abstraites et les professions de foi éloquentes ne sont pas, je crois, sans rapport intime avec la question de savoir qui sera ministre, de MM. X., Y. ou Z.; mais, ailleurs, le nom propre disparaît d'ordinaire derrière l'étiquette : ici le nom propre est à lui seul un symbole. C'est ainsi que le parti actuellement au pouvoir, et qui s'y maintient d'une façon anormale par l'habile direction imprimée aux affaires et par les succès obtenus, est, comme je l'ai dit, le parti des néo-stamboulovistes : parti qui, tout en se réclamant de Stamboulof, semble d'ailleurs à un indifférent s'éloigner quelque peu de son ancien chef. Je me contenterai de citer, parmi ses chefs, MM. Petkof[2], Stanciof, Ghénadief, Payakof, etc.

1. Le ministère du Commerce et de l'Agriculture de Bulgarie a publié, en 1905, à Bruxelles, un ouvrage sur la Bulgarie contemporaine en français renfermant de nombreux détails statistiques.

2. En nov. 1906, M. Petkof, jusque là ministre de l'Intérieur, a remplacé le président du Conseil précédent, le général Pétrof.

En outre de ce parti stambouloviste, mentionnons encore, comme « parti de nom propre », les radoslavistes ou libéraux, qui ont été auparavant au pouvoir vers 1900. A ce moment, Théodore Ivantchof se sépara de ce parti avec ses collègues Tontchef et Radoslavof pour former le groupe Ivantchoviste; mais le parti disparut, quand, en 1903, ses chefs eurent été condamnés à plusieurs mois de prison pour violation de la Constitution.

On pourrait citer beaucoup de groupes analogues. D'autres ont des noms plus conformes à nos usages : par exemple les russophiles qui sont en même temps conservateurs ou progressistes, les démocrates, les socialistes, les nationalistes (ou stoïlovistes) dont le chef est M. Guéchof, etc. : dénominations dont le sens se comprend aisément.

La Bulgarie est divisée en douze départements : les principales préfectures sont à Bourgas, Philippopoli, Routschouk, Sophia, Tirnovo, Varna. Il existait, en outre, un très grand nombre de sous-préfectures ; par une réforme nécessaire, où nous devons constater avec regret que la Bulgarie a su devancer la France, on a, malgré les résistances locales et les intérêts électoraux, réussi à en supprimer une bonne partie.



CHAPITRE XI

AGRICULTURE — COMMERCE — INDUSTRIE — RICHESSES MINIÈRES

Caractère essentiellement agricole du pays. — Division de la propriété. — Prix des terres. — Caractère des paysans. — Statistique des récoltes. — Céréales. — Progrès à accomplir. — Vignes. — Mûriers. — Essence de roses. — Elevage, commerce des œufs. — Caisses agricoles. — Reboisement. — Commerce extérieur et intérieur. — Industrie. — Richesses minières et possibilité d'une grande industrie. — Combustibles. — Minerais métalliques. — Sources thermales.

AGRICULTURE, LES CÉRÉALES.

La Bulgarie est un pays essentiellement agricole, dont la véritable fortune, dont l'avenir principal est dans l'agriculture. Les deux tiers de ses exportations sont des céréales. La grande industrie a, comme nous le verrons, peu de chances de s'y constituer; mais la fertilité du sol, dont il sera facile d'augmenter encore le rendement par l'introduction de méthodes plus modernes, peut remédier à cette lacune et l'attention du Gouvernement bulgare a été, depuis quelques années, tout particulièrement attirée sur ces questions : en partie, grâce à l'intervention d'un ministre remarquable, M. Ghénadief, qui, au lieu de dédaigner, comme tant d'autres, le portefeuille de

l'Agriculture et du Commerce, a eu l'intelligence d'en comprendre l'intérêt fondamental.

En Bulgarie, les trois quarts de la population sont agriculteurs. Le régime de la propriété, qui date en grande partie de la période turque, est assez spécial. Théoriquement, le propriétaire universel du sol est l'État; le propriétaire pratique n'est légalement qu'un fermier perpétuel et héréditaire; son fermage se trouve, en fait, représenté par un impôt qui est une dîme : le dixième des revenus, soit en argent, soit parfois en nature. Les communes seules font exception et détiennent à perpétuité des forêts et des pâturages, pour lesquels elles ne paient rien.

Si nous laissons de côté cette fiction, la propriété est, en général, très divisée, souvent 1 ou 2 hectares seulement par individu (au total 546 000 propriétaires) : régime qui a les plus grands avantages sociaux en intéressant la masse de la nation à la protection et à la conservation de la propriété, mais qui les compense par des inconvénients pratiques quand il s'agit d'organiser la culture sous une forme industrielle. Cependant il existe de grands propriétaires terriens, dont nous avons rencontré des exemples dans la Dobroudja; de ce côté, on trouve des terres de 2 et 3 000 hectares, avec des têtes de bestiaux par centaines.

Le prix des terres est naturellement très variable d'un point à l'autre. En laissant les villes de côté, dans la Bulgarie du Sud, il atteint 1 500 francs l'hectare; dans la Dobroudja, il est d'environ 300 francs. Le revenu peut être, proportionnellement, très élevé : ce qui correspond d'ailleurs au fort intérêt que rend généralement l'argent en Bulgarie (8 pour 100 commercialement). Le produit brut par hectare de blé atteint, dans la Dobroudja, 200 francs et, net, près de 30 francs. La main-d'œuvre est abondante et à bon marché.

J'ai déjà donné une idée de ce qu'est le paysan

bulgare : très travailleur, très économe, un peu routinier comme tous les paysans. Rendu conservateur par la possession d'un coin de terre, il s'y attache âprement; il naît et vit pour lui; son existence a pour but de l'arrondir. Il tient, en outre, à avoir son chez soi, sa maison à lui. C'est, d'une façon générale, un trait du caractère bulgare; même dans les villes, les maisons à plusieurs étages sont rares et se louent mal; les caravansérails de nos capitales européennes n'ont pas de succès. Dans les campagnes, les maisons de paysans sont rapprochées les unes des autres, pour se fournir un appui mutuel, qui n'est plus nécessaire aujourd'hui, mais dont le besoin, remontant au temps des Turcs, a créé cette habitude traditionnelle. Il n'existe pas de fermes isolées dans la campagne; le paysan, qui habite dans les villages, est souvent obligé de faire plusieurs kilomètres pour aller labourer son champ; les villages, à peu près abandonnés, demeurent alors sous la garde féroce et vigilante des chiens; le laboureur, avec sa femme et ses fils, part le matin, rentre le soir.

D'après une statistique récente, la moitié environ du sol est en pâturages, un quart en terres arables, 17 pour 100 en forêts et bruyères, 3,26 en prairies, 1,20 en vignes. Ce n'est pas tout à fait l'impression que laisse la traversée de ces grandes plaines fécondes, de ces riches plateaux, où pas un pouce de terre n'est en friche, où pas même une haie ne vient interrompre les étendues indéfinies de labours et de pâturages; mais il faut, comme en tous pays, tenir compte des régions montagneuses et déshéritées, qui, dans les Balkans et le Rhodope, modifient les statistiques. Les 17 pour 100 de forêts ne doivent pas, d'ailleurs, être envisagées comme exploitables; une très grande partie est encore en taillis, en maquis inutilisables, une forte proportion est en bruyères stériles et,

dans les forêts proprement dites, qui, sur les Balkans, par exemple, sont formées d'arbres superbes, il est peu de zones assez facilement accessibles pour donner lieu à une exploitation rationnelle.

Le travail du sol comprend quelques éléments accessoires, qui sont loin d'être sans valeur et dont je parlerai bientôt, comme la culture des mûriers pour les vers à soie, celle des rosiers pour l'essence de roses, les vignobles, les tabacs, le chanvre, le pavot, le lin, et j'aurai également à dire un mot des forêts et du reboisement; mais le point de beaucoup le plus important, qu'il faut traiter d'abord, est, on le conçoit, la culture des céréales.

Ces céréales sont, à peu près par parties égales, le blé (dont on cultive deux qualités, le blé dur et le blé tendre roux) et le maïs. Les deux sont souvent alternées. Ainsi, du côté du Danube, quand on défriche, les terres neuves seraient trop fortes pour le blé qui verserait. Il faut alors commencer par les épuiser un peu en cultivant sept ans de suite du maïs; après quoi on alterne entre le maïs et le blé. Egalement parce que la terre est considérée comme trop forte, on ne met, en bien des cas, aucun engrais; non seulement on n'apporte pas d'engrais artificiels, mais on n'utilise même pas les engrais de ferme. C'est une des curiosités du Déli-Orman et de la Dobroudja, à l'occasion desquels je l'ai signalée, que les montagnes de fumier inutilement accumulées et perdues aux abords des villages et des fermes. Ce fumier, prétend-on, amènerait la verse. Cependant (ce qui semble au premier abord un peu contradictoire) on garde souvent la vieille habitude des jachères, poussée à ses extrêmes limites; c'est une année sur deux que l'on laisse reposer la terre, le paysan n'utilisant en labours que la moitié de son champ. Il est vrai que l'autre moitié n'est pas perdue puisqu'on y met paître les

troupeaux. Néanmoins, quand on parcourt ces plaines si fécondes, ce n'est pas sans quelque surprise que l'on voit les étendues d'herbes vagues aux fleurs jaunes, où errent les chevaux, les moutons, les buffles, alterner par parties égales avec les moissons épaisses ondulantes sous le vent.

Quelques chiffres statistiques, dont on excusera la nécessaire aridité, préciseront le rôle en Bulgarie de cette question des céréales.

Leur production annuelle peut être estimée, année moyenne, à peu près ainsi : 8 à 11 000 000 quintaux pour le blé; 6 à 10 000 000 pour le maïs; 2 500 000 pour l'orge; 1 500 000 à 2 000 000 pour le seigle; 1 000 000 à 1 500 000 pour l'avoine; 200 000 à 400 000 pour le millet; 120 000 pour l'épeautre, 25 000 à 40 000 pour le riz.

Les récoltes varient beaucoup d'une année à l'autre et l'influence d'une bonne ou d'une mauvaise saison se traduit aussitôt par des chiffres considérables pour le budget, qui en subit directement le contre-coup. Nous voyons, par exemple, en 1902-1903, la récolte de blé monter à 9 675 000 quintaux, tandis qu'elle était seulement de 5 886 000 dans la mauvaise année de 1898-1899 et les chiffres correspondants à toutes les autres céréales changent d'une année à l'autre dans une proportion analogue.

La question est d'autant plus importante pour les finances bulgares qu'une assez forte proportion de ces céréales, et surtout du blé, est exportée : par exemple, en 1903, 2 834 000 quintaux de blé tendre roux à 13 fr., 495 000 de blé dur à 13 fr. 60 et 1 290 000 de maïs à 8 fr. 50[1]. Au total, on a exporté, en 1901, 52 millions de francs de céréales sur une exportation totale de 82 millions, 64 sur 103 en 1902, 74 sur 108 en 1903.

1. Prix moyens établis par la douane pour percevoir les droits d'exportation.

Les plus fortes exportations de blé ont eu les destinations suivantes en 1903 — Belgique : 160 420 quintaux; Angleterre : 64 329; Turquie : 31 722; Grèce : 28 903; Allemagne : 21 695; France : 19 337.

La culture des céréales en Bulgarie est encore susceptible de très grandes améliorations. Elle a été, jusqu'ici, très peu intensive et je viens déjà d'en donner une idée en insistant sur l'absence d'engrais et sur l'usage des jachères. D'autre part, le labour se fait très peu profondément, au moins dans la moitié des cas avec une charrue primitive. Les paysans, auxquels on a proposé des charrues européennes, les trouvent généralement trop lourdes pour leurs bêtes. Le reste du matériel agricole est également en retard; sauf dans quelques régions comme celles de Routschouk et de Tirnovo, les machines agricoles sont assez rares, Le battage, notamment, a lieu uniquement au fléau, ou en promenant, sur les gerbes étendues, ces chariots garnis de silex à la base comme des instruments préhistoriques. J'ai dit, à l'occasion de nos excursions dans les Balkans, quel joli, quel pittoresque spectacle il en résulte; mais l'économiste est obligé de gémir, alors que se réjouit l'artiste. Il sera donc possible dans l'avenir de tirer beaucoup plus du sol qu'il ne produit aujourd'hui. Ces immenses plateaux de terre arable semblent tout indiqués pour le travail industriel, américain, à la machine, et le gouvernement, comprenant toute l'importance du problème, s'applique activement à répandre les notions les plus indispensables de culture moderne; des écoles agricoles pratiques ont été fondées à Plevna, à Routschouk, à Sadovo; des caisses agricoles, dont je vais parler, sont venues apporter au cultivateur le crédit nécessaire pour acheter des machines; les conseils départementaux ont donné l'exemple, etc. Par une mesure très judicieuse et qui gagnerait à être imitée ailleurs, on profite du passage

des hommes au régiment pour leur donner une instruction pratique; les exercices de labourage alternent avec les exercices du tir : ce qui amène à rencontrer parfois ce spectacle original d'une plaine labourée par des soldats en uniforme. Enfin, une mesure générale, qui se conçoit dans un pays où l'agriculture est tout et l'industrie rien, est venue aider les paysans par la substitution d'impôts indirects aux trop lourdes charges des anciens impôts directs. Tous ceux qui connaissent bien le pays sont unanimes à affirmer les progrès accomplis; il serait toutefois assez difficile de les constater directement et brutalement sur les statistiques; l'influence de la saison occasionne, en effet, des variations beaucoup plus importantes que ce changement progressif dans les méthodes de travail et, quand on prend les dix dernières années, il se trouve précisément que, de 1898 à 1900, les récoltes ont été très mauvaises, tandis que celles de 1904 et 1905 ont été excellentes; on se tromperait donc du tout au tout en les comparant.

AUTRES CULTURES, VIGNOBLES, MÛRIERS, ROSIERS, ETC.

Après les céréales et les pâturages, on considère la culture de la pomme de terre, jusqu'ici négligée, comme appelée à se développer beaucoup. Depuis 1896, le ministre de l'Agriculture distribue aux paysans la semence dont ils ont besoin.

On cherche également à répandre les arbres fruitiers, dont l'État cultive des pépinières.

La culture de la vigne s'étend aujourd'hui sur 113 000 hectares, notamment du côté de Tirnovo, vers le Danube et vers la Mer Noire, et les viticulteurs, dont j'ai pu rencontrer quelques-uns, paraissent souvent fort au courant des idées modernes; c'est un plaisir de les entendre citer des noms latins d'insectes destructeurs

et de produits chimiques. Le nombre d'hectolitres de vin, qui était de 750 000 en 1896-97 et de 510 000 en 1897-98, est monté à 1 920 000 en 1898-99 et 1 077 000 en 1902-1903.

La culture des vers à soie est une des industries agricoles sur lesquelles on compte beaucoup en Bulgarie. Très florissante au temps des Turcs, elle avait beaucoup pâti des années de trouble, d'insurrection et de guerres, où, de tous côtés, les mûriers furent détruits; un peu aussi du départ d'une partie de la population musulmane. On s'occupe très activement de la reconstituer et le gouvernement propage l'extension de la graine, qui est d'une bonne qualité, de l'espèce de Bagdad; on en exporte déjà pour 3 à 4 millions de cocons par an, l'on pourrait arriver à 8 et les plus ambitieux parlent de 15; en outre, on commence à filer et l'on espère arriver à tisser. Il est à souhaiter que les progrès de la soie artificielle ne nuisent pas à cette industrie encore naissante.

Un très bon côté de ce travail des mûriers est qu'il occupe les paysans précisément au moment où leurs champs ne leur donnent rien à faire, pendant la morte saison de mai.

La culture du tabac occupe 3 000 hectares.

Enfin j'ai déjà cité cette petite industrie très spéciale de l'essence de roses, qui constitue pour la Bulgarie un revenu sérieux et susceptible lui aussi de se développer[1].

La superficie cultivée en rosiers est passée de 4 844 hectares en 1896 à 5 960 en 1903. L'hectare de rosiers coûte en moyenne 2 000 à 2 500 francs. On estime d'autre part, que, dans une bonne année, un hectare de rosiers peut produire 3 000 kilogrammes de roses; ou, comme il faut au moins ce poids de fleurs pour

1. Voir p. 236. Hérodote (VIII, 138) parle déjà, à propos de la Macédoine, de « roses à soixante feuilles, dont l'odeur est plus suave que celle de toutes les autres espèces ».

obtenir un kilogramme d'essence de roses, la récolte d'un hectare dans une année est d'environ 1 kilogramme d'essence. Heureusement le kilogramme d'essence de roses, à son tour, arrive à valoir plusieurs centaines de francs : 674 francs en moyenne pour les six dernières années d'après les tableaux de la douane, 800 à 1 000 francs d'après des renseignements moins officiels; ce qui, malgré les commissions perçues par les intermédiaires et malgré les frais spéciaux de la culture, représente encore, pour le paysan, quand sa récolte a réussi, un joli bénéfice.

La production d'essence de roses est comptée, dans les statistiques, en *muscals*, petits flaçons qui contiennent 4 grammes 1/2. En 1897, on a atteint 3 192 kilos; en 1898, 3 430; en 1903, 6 210; en 1904, 4 394; en 1905, 5 316, valant 3 712 000 fr. On tire des rosiers bulgares un revenu annuel moyen de 3 à 5 millions.

Les exportations de la Bulgarie sont montées, en 1900, à 5 546 kilogrammes, dont la France a pris la plus forte part (1 548 kilogrammes), puis l'Angleterre 1 174, la Turquie 886, les États-Unis 849, l'Allemagne 568, etc. Un tiers de la production bulgare est donc envoyé à nos parfumeurs par les négociants de Kasanlik et utilisé par eux, notamment à Grasse, pour exalter et fixer les divers parfums.

ÉLEVAGE; COMMERCE DES ŒUFS.

L'élevage semble, en Bulgarie, susceptible d'un assez grand développement; mais la plupart des espèces animales domestiques y apparaissent, comme dans les autres pays balkaniques, sous des formes dégénérées. Les dernières guerres contre les Turcs et contre les Serbes avaient, en outre, très fortement diminué le nombre et la valeur des chevaux; on s'occupe activement de reconstituer des races en faisant venir des

types étrangers et sélectionnant; on a établi des haras depuis 1895, etc.

La statistique de 1900 comptait, en chiffres ronds, 7 millions de moutons, 1 400 000 chèvres, 1 800 000 têtes de gros bétail et 360 000 porcs.

Dans les fermes, on utilise à la fois les buffles et les bœufs pour les usages différents. Le buffle est plus fort et indispensable pour les transports; mais il est plus délicat, surtout plus sensible à la chaleur. On mange sa viande après avoir laissé la bête à l'engrais pendant un mois dans les pâturages. Cette viande est seulement séchée au soleil, comme celle du renne en Laponie.

Le développement des chèvres est une véritable calamité dans les régions forestières, où ces bêtes malfaisantes contribuent beaucoup au déboisement et aux ravages qui en résultent pour toutes les régions fertiles de la plaine. Mais, d'autre part, les chèvres constituent une grande ressource pour les paysans de la montagne; il est très difficile de les interdire et encore plus de les surveiller. On a adopté un moyen terme, en les chargeant d'un impôt de un franc par tête pour amener les paysans à en réduire spontanément le nombre.

Enfin, la présence des porcs établit une démarcation immédiatement visible entre les villages encore habités par des Turcs, où l'on n'en voit pas trace, et ceux occupés par des Bulgares.

On peut rattacher à l'élevage, une industrie agricole florissante en Bulgarie, c'est le commerce des œufs, qui aboutit à une exportation de 6 millions de francs. Dans les villages bulgares on rencontre le « marchand d'œufs » : personnage, qui prend des airs astronomiques bizarres en regardant la clarté du ciel au moyen d'un long tube de métal, dans l'intérieur duquel il a commencé par introduire l'œuf dont il veut apprécier la fraicheur; celle-ci se distingue aisément quand on voit ainsi l'œuf par transparence. D'autres « mireurs », qui

fonctionnent à Sophia, examinent une seconde fois les œufs à la lumière d'une lampe au moment où on va les expédier à l'étranger.

Banque agricole.

J'ai déjà fait allusion à l'importance que présente, pour l'agriculture bulgare, le développement très grand des Caisses agricoles. Cette organisation est fort intéressante par elle-même et pourrait être imitée dans beaucoup d'autres pays.

Le problème à résoudre était de fournir du crédit à la population locale en lui permettant à la fois d'éviter l'usure et de pouvoir attendre, pour la vente de ses récoltes, une occasion fructueuse. On a vu précédemment combien, favorisée par le caractère économe et prévoyant des Bulgares, cette institution avait donné de bons résultats et mis en relief le contraste que présentent les riverains des deux rives du Danube : d'un côté, les Roumains toujours pressés de vendre à tout prix, amenant aussitôt leur grain sur le marché et mis dans la gêne dès la première mauvaise récolte; de l'autre, les Bulgares attendant sans impatience un relèvement de cours et gardant toujours une réserve pour parer à la disette.

L'institution du crédit agricole en Bulgarie est ancienne, car elle remonte à Midhat-pacha, le père de la constitution turque et elle a déjà passé par trois phases principales :

Dans la première, qui a duré de 1863 à 1894, les caisses agricoles se bornaient à constituer un capital avec les dépôts des habitants et à prêter sous caution. Le client, qui empruntait, devait laisser en gage ses titres de propriété; la durée des prêts ne dépassait pas un an; le taux d'intérêt était de 12 pour 100 avant 1879, de 9 pour 100 ; ensuite les profits allaient : pour deux

tiers aux communes, pour un tiers à la caisse même, dont elles accroissaient le capital. Avec ce système, les caisses manquaient de capitaux, n'ayant au total, en 1894, que 18 millions entièrement immobilisés par les avances, et le but visé n'était plus atteint : les paysans endettés laissaient s'accumuler les arriérés d'impôts.

En 1894, les caisses agricoles furent mises dans la main de l'État et rattachées au ministère de l'Agriculture. Un emprunt, émis à Paris en 1897, leur procura 20 millions et, de 1896 à 1902, le succès s'accusa par une augmentation des trois quarts dans le capital et les réserves. Néanmoins le système présentait encore quelques défauts : on a voulu surtout répandre et populariser davantage dans le peuple le système du crédit, en l'habituant à s'en servir, non seulement dans un cas de détresse, mais surtout en vue d'une amélioration pour ses cultures et, au 1er janvier 1904, une nouvelle transformation a été effectuée en conséquence. Les caisses agricoles sont devenues la Banque agricole bulgare, qui a aujourd'hui un siège central à Sophia, avec des succursales très nombreuses dans les plus petites villes et chefs-lieux de canton.

Ce qui frappe surtout dans le fonctionnement actuel de cette institution, c'est précisément sa diffusion dans les villages et la facilité qu'elle donne pour des opérations de crédit, d'emprunt, de dépôts, de virements, que l'on ne trouverait pas aussi facilement à effectuer dans des villages français de même importance et que certaines tendances politiques actuelles viseraient même à paralyser chez nous jusque dans les villes. Peut-être le paysan n'a-t-il pas encore compris partout les avantages qu'il peut retirer de ces systèmes ; mais son éducation se fait vite et l'on voit se populariser bien des méthodes, qu'on ne se serait pas attendu d'abord à trouver aussi répandues en Bulgarie.

La Banque agricole bulgare a un capital de 35 millions,

formé par les capitaux des caisses agricoles préexistantes et appartenant aux villes et villages dans la proportion de ces capitaux absorbés par sa constitution.

C'est, d'une part, une caisse d'épargne, qui reçoit des dépôts à terme portant intérêts et des dépôts en compte-courant. C'est aussi un Crédit foncier, qui prête contre hypothèque de biens immeubles; mais c'est quelque chose de plus. La caisse agricole prête, en outre, des espèces contre dépôts de bétail, semences, instruments agricoles, produits agricoles, pouvant être confiés à la garde de l'emprunteur lui-même ; elle prête aussi, jusqu'à concurrence de 100 francs, aux agriculteurs contre bons portant au moins trois signatures. Elle avance des espèces pour achat de bétail, semences et instruments agricoles; elle achète sur commande et pour le compte des agriculteurs des instruments agricoles, des machines, du bétail et des semences. Enfin, elle réalise, jusque dans les villages, toutes ces opérations qui, chez nous, appartiennent surtout aux grandes institutions de crédit, Crédit Lyonnais, Société générale, etc., prêts contre dépôts de titres, vente de chèques, transports de fonds, opérations de bourse, encaissement de coupons, garde de valeurs, etc.

Le grand nombre des succursales fait, par exemple, qu'en voyage, on a pour toutes ces opérations, les facilités que réalise en France, pour les petits dépôts et retraits de fonds, la Caisse d'Épargne postale.

Reboisement.

Enfin une question agricole d'intérêt général, qui regarde plus spécialement l'État, est celle du reboisement : mesure, dont la nécessité n'existe pas seulement pour la Bulgarie, mais qui s'y présente, dans certaines régions, comme urgente, par suite des ravages qu'ont entraîné des siècles d'incurie ottomane.

La surface, considérée par les statistiques comme couverte de forêts et bruyères, est assez grande en Bulgarie, puisqu'elle atteint 17 pour 100 du pays. Quelques-unes de ces forêts sont magnifiques et j'ai essayé d'en donner une idée en décrivant le versant nord des Balkans ; mais, sur trop d'autres régions, elles sont remplacées par de maigres mâquis disséminés, par des taillis qui ne dépassent guère 2 à 3 mètres de haut, sans être pour cela soumis à une exploitation régulière. Par exemple, toute cette région qualifiée de « forêt folle », le Déli-Orman, ne contient, en réalité, que fort peu de forêts ; il n'y a guère de grands arbres que les arbres isolés. Mais le mal existe surtout sur le versant sud des Balkans, où on l'attribue principalement à l'occupation turque plus longue et plus effective et où la nature du sol, formé de gneiss friables et désagrégés, doit y être aussi pour quelque chose.

Là le mal est particulièrement grave, parce que les eaux sauvages, ruisselant sur ces pentes meubles, non retenues par des racines, entraînent des masses de sables et de cailloux jusqu'au débouché des torrents dans la plaine.

Toute la vallée des roses, si fertile, est ainsi coupée, sur des kilomètres de long, par des étendues stériles de pierres, au milieu desquelles on voit seulement apparaître la couronne de branches des arbres fruitiers, enfouis, disparus sous ces apports désastreux. Il ne semble cependant pas à première vue que la difficulté du reboisement et, par conséquent, de la consolidation de ces terrains meubles, soit en rien comparable à ce qu'elle est dans certaines régions de nos hautes Alpes, où des montagnes, faites de marnes affouillables et délitées par les eaux, glissent en masse tout entières. Ici les terres meubles sont surtout des arènes de roches cristallines, gneiss et granites, dont l'épaisseur ne peut être très grande. Un habile

directeur des forêts et des forestiers français ont été consultés par le gouvernement bulgare en 1904 et ont apporté un programme, que l'on est, dès à présent, occupé à réaliser.

COMMERCE EXTÉRIEUR.

La Bulgarie, avec son régime essentiellement agricole, est tout à fait assimilable à un propriétaire foncier ayant sa fortune totale en terres et dont le revenu varie, par conséquent, d'une année à l'autre, suivant le hasard des pluies, du vent, de la grêle ou du soleil. La saison a-t-elle été bonne, la Bulgarie exporte du blé, l'argent y afflue et les dépenses s'accroissent en conséquence, tout le commerce extérieur se développe; si elle a été mauvaise, tout se recroqueville et se restreint. On en a eu, par exemple, une preuve bien manifeste pendant la période de mauvaises récoltes qui a duré de 1897 à 1900. La moyenne des exportations était auparavant de 75 millions; elle est tombée, pendant ces quatre ans, entre 53 et 60 : soit, en moyenne, 25 pour 100 de déchet. Du même coup, le pouvoir d'achat ayant été réduit, les importations ont diminué de 39 pour 100. La balance commerciale a été en déficit de 1897 à 1899. Au contraire, quelques années de bonnes récoltes ont amené actuellement une ère de prospérité, que les chiffres suivants font assez ressortir :

	Importations.	Exportations.	Balance.
	—	—	—
1900 . . .	46 342 000 Fr.	53 982 000 Fr.	7 640 000 Fr.
1901 . . .	70 044 000 —	82 769 000 —	12 725 000 —
1902 . . .	71 246 000 —	103 684 000 —	32 438 000 —
1903 . .	81 802 000 —	108 073 000 —	26 271 000 —
1904 . . .	129 689 577 —	157 610 000 —	27 920 423 —
			106 994 423 Fr.

C'est-à-dire que, dans ces cinq années, il est entré en

Bulgarie, par la balance commerciale, environ 107 millions et la bonne récolte de 1905 a continué cette ère de prospérité. Il ne faut toutefois pas s'imaginer que cet état de choses doive nécessairement se prolonger indéfiniment et la Bulgarie reste toujours à la merci de quelques mauvaises récoltes, qui amèneraient une diminution immédiate dans son commerce extérieur. Ces fluctuations doivent, sans doute, aller en s'atténuant avec le temps, à mesure que ce pays neuf se sera formé une richesse d'épargne; elles ne peuvent néanmoins disparaître, au moins d'ici longtemps, comme lorsque l'industrie forme le contrepoids de l'agriculture.

Les exportations sont, en grande partie, représentées par des céréales et produits agricoles, déjà étudiés précédemment; la Bulgarie n'exporte guère, en outre, que quelques textiles (environ pour 5 millions), mais qui entrent seulement en défalcation sur une importation de 36 millions des mêmes produits.

Le tableau des importations montre que le pays, n'ayant pas d'industrie, est encore totalement tributaire de l'étranger pour ses achats. Sur 82 millions de francs d'importations en 1903, 30 millions, soit 37,5 pour 100, sont des textiles; puis viennent 11 500 000 fr. de produits alimentaires, 9 millions de métaux, 6 millions de produits chimiques, 5 millions de machines et matériel, 4 millions de combustibles. Les importations de métaux ont beaucoup progressé de 1899 à 1903, en rapport avec les travaux de tous genres, constructions, chemins de fer, etc.; les combustibles ont seulement passé de 3 400 000 à 4 200 000 ; ce qui montre un faible développement de l'activité industrielle.

Pour ses importations, la Bulgarie est surtout tributaire de l'Autriche-Hongrie, sa voisine directe par rails ou surtout par le Danube, qui lui fournit 35,2 pour 100 de ses achats. Après quoi, viennent par ordre d'im-

portance : l'Angleterre avec 18,1 pour 100 (cotonnades), la Turquie avec 15,1 pour 100 et l'Allemagne avec 13,3 pour 100.

La France n'intervient que pour 4,1 pour 100 avec des cuirs, des peaux, des huiles, des draperies, des tissus de cotons, mais seulement achetés par la clientèle riche.

Dans le commerce intérieur, il s'est produit, avec le développement des voies de communication, une transformation analogue à celle qui, en pareil cas, à toujours lieu : c'est-à-dire qu'il y a eu déplacement des centres commerciaux, émiettement de certains marchés locaux, qui avaient dû leur fortune à une cause locale aujourd'hui disparue et, d'autre part, pour toutes les catégories de marchandises susceptibles d'être achetées par quantités un peu fortes, sans urgence, centralisation dans quelques grandes villes, parfois même recours à l'étranger. Le tout est naturellement pour l'avantage du consommateur, mais a pu occasionner un malaise passager à certains intermédiaires. Je citerai, par exemple, la décadence des grandes foires précédemment décrites[1], de ces immenses marchés à la russe, analogues à ceux si célèbres de Nijni-Novgorod, où jadis, de tous les coins du pays, parfois même de l'étranger, on se rendait pour acheter, échanger ou vendre.

De même pour telle petite ville autrefois privilégiée par l'existence d'une église chrétienne et d'une école, où les habitants de toute la région venaient acheter à cette occasion; ou encore pour telle des nombreuses sous-préfectures qui, ayant été déclassées, ont perdu leur importance administrative.

L'étranger a conquis une partie de ce marché local, avec la facilité plus grande de se fournir par corres-

1. Page 140.

pondance aux grands magasins d'Autriche et d'Allemagne et d'obtenir rapidement une marchandise « schlecht und billig » suivant la classique formule allemande. La Bulgarie, enrichie par l'exportation de ses grains, encore très peu endettée vis-à-vis de l'étranger, était en mesure de solder ces acquisitions et l'Etat bulgare n'avait pas de raison spéciale pour protéger exagérément, aux dépens de tout le pays, des industries nationales qui ne songent pas encore à se créer.

Industrie.

L'industrie bulgare se réduit, jusqu'ici, à fort peu de chose. La Bulgarie, grand pays agricole, est encore un très petit pays industriel et, à cet égard, il faut bien dire que, si le pays n'élargit pas ses frontières, il aura quelque mal à acquérir une industrie un peu considérable; car il lui manque les deux éléments principaux de l'industrie moderne : la houille abondante et le fer. Je renvoie, à ce propos, à ce qui sera dit plus loin dans le paragraphe spécialement consacré aux mines. En outre, la Bulgarie a peu de capitaux et elle est encore obligée de demander à l'étranger tous les ouvriers spéciaux.

Reste la petite industrie, qui se développe progressivement avec le mouvement général du pays. De ce côté, la Bulgarie a dû, sur bien des points, commencer par réparer les dommages résultant de son émancipation et des guerres ou des troubles intérieurs qui l'ont accompagnée.

Au temps où la Bulgarie était turque, le Bulgare était encore plus exclusivement qu'aujourd'hui paysan, agriculteur; les autres métiers, les petites industries étaient laissés aux Turcs, qui avaient développé dans le pays la mesure d'activité industrielle dont ils peuvent

être capables, sous des formes primitives, cotonnades pour le linge et les habits d'été, laines filées à la maison, tapis grossiers, etc. Le départ d'une grande partie de la population turque a arrêté un moment certaines industries, en attendant qu'elles se reconstituassent dans des mains bulgares. Ailleurs, par exemple pour l'industrie autrefois florissante de la soie, la dévastation des mûriers n'a pu être réparée qu'au bout de quelques années. En outre, comme je viens de le dire, il s'est produit l'évolution naturelle de tous les pays où se créent des moyens de communication, des routes de voiture ou surtout des chemins de fer : évolution qui amène souvent les habitants des petites villes à considérer d'abord comme un désastre la création des voies ferrées, par lesquelles ils sont mis en rapports plus directs avec le reste du monde. Les centres commerciaux se sont trouvés déplacés, les habitudes d'achat ont été modifiées, certaines industries locales se sont vues anéanties par la concurrence. La Bulgarie tout entière a trouvé plus commode, pour bien des petits produits qu'elle fabriquait autrefois, de s'adresser à l'étranger.

Afin de favoriser dans l'avenir le développement industriel, le gouvernement a accordé aux matières premières la franchise des droits d'entrée avec des réductions sur les tarifs de transport. De grands avantages ont été promis à tous ceux qui installent une fabrique pour la production de marchandises déterminées (fils, draps, soie, voitures, produits de l'industrie chimique, verres, bouteilles, allumettes, objets en fer, etc.). Aux termes de la loi sur l'industrie, du moment qu'une telle fabrique emploie un capital d'au moins 25 000 francs, ou donne du travail à au moins vingt-cinq ouvriers et qu'elle est installée d'après des systèmes perfectionnés, elle est exemptée, pendant quinze ans, des droits fonciers et de patente,

du droit de timbre sur les contrats conclus en vue de la fondation et sur les actions, du droit d'entrée sur les machines, etc.. En outre, les produits de ces fabriques sont préférés aux produits étrangers pour les besoins de l'Etat et des communes, alors même qu'à qualité égale, leur prix est sensiblement plus élevé.

Néanmoins l'industrie bulgare n'a quelque développement que pour l'utilisation de certains produits du sol : par exemple pour la filature et le tissage de la laine. Il existe, de plus, des distilleries d'alcool de grain, des brasseries, des minoteries, des menuiseries, des tanneries, des fabriques de ciment, quelques fabriques de sucre, etc..

On peut se faire une idée de ces rudiments industriels en visitant le petit musée commercial d'exposition et de vente pour les produits indigènes que le ministère du Commerce de Sophia a eu la bonne idée de s'annexer.

Ce sont d'abord les étoffes de laine et les draps de soldat, grossiers mais inusables, que l'on fabrique à Slivno dans dix-huit usines, à Gabrovo, etc., et dont on fait une certaine exportation en Turquie; la passementerie de laine vendue dans le pays; les tapis, de couleurs un peu rudes, mais bien caractéristiques, confectionnés par exemple à Kotel; puis les étoffes tissées à la main comme en Orient; un peu de chapellerie, de coutellerie; la soie que l'on commence à filer, ou dont on exporte les cocons; l'essence de roses que j'ai déjà signalée. Au total, un dixième de la population bulgare est occupée par l'industrie dans 440 établissements, représentant un capital de 50 millions et comprenant : 88 minoteries; 25 brasseries; 24 filatures; 12 tanneries; 12 distilleries; 10 fabriques de tapis; 10 fabriques de bonneterie; 10 fabriques de draps et 10 fabriques de savon.

COMBUSTIBLES MINÉRAUX ET POSSIBILITÉS D'UNE GRANDE INDUSTRIE

L'industrie minière, qui favorise et soutient partout dans une telle mesure l'essor des pays neufs, est malheureusement peu développée encore en Bulgarie et, malgré les recherches nombreuses et persévérantes entreprises sur certains indices, on n'a encore trouvé que peu de gisements susceptibles d'une réelle expansion industrielle. Là encore le gouvernement bulgare fait les efforts les plus louables pour favoriser les études, pour en centraliser les frais et pour tenir le public au courant des résultats réellement obtenus, sans encourager ces spéculations excessives qui, entraînant bientôt des déceptions et des ruines, éloignent ensuite pour longtemps les capitaux sérieux. La section des mines, instituée au ministère du Commerce, est spécialement chargée de ce service.

Parmi les richesses minières reconnues, la houille tient de beaucoup la première place, grâce aux mines que l'Etat lui-même exploite à Pernik et qui fournissent la majeure partie de la consommation locale; mais cette production, insuffisante pour la consommation actuelle si restreinte, le serait à plus forte raison pour permettre un véritable essor industriel. Aussi l'attention publique a-t-elle été très vivement attirée sur les possibilités de mise en valeur future que peuvent offrir certaines régions charbonneuses, surtout dans les Balkans. En raison de l'importance que présente cette question de la houille, je vais entrer, à ce propos, dans quelques détails[1].

1. Les résultats scientifiques de mes études en Bulgarie ont paru dans deux mémoires des Annales des Mines (mars 1905 et août 1906) sur la *Formation charbonneuse supracrétacée des Balkans* et l'*Hydrologie souterraine de la Dobroudja bulgare*, auxquels on voudra bien se reporter pour les questions techniques.

Actuellement, la consommation totale de charbon dans toute la Bulgarie n'atteint pas 150 000 tonnes, celle de coke ne va pas à 1 000 tonnes. Dans ces conditions, la Bulgarie n'importe que très peu de houille étrangère, environ 27 000 tonnes, fournies : 11 800 tonnes par l'Angleterre, 7 300 par les mines d'Héraclée en Turquie d'Asie, 8 000 par l'Autriche et la Russie. Sur le reste, 110 000 à 120 000 tonnes viennent de Pernik, où le charbon est un lignite tertiaire ; d'autres petites mines de lignite (Balcan, Bobov-dol[1]) fournissent 5 000 tonnes, le Balkan donne quelques centaines de tonnes, etc..

J'ai déjà dit plus haut quelques mots de ces mines de Pernik, qui alimentent presque exclusivement le chauffage de Sophia et les chemins de fer (propriété de l'Etat comme la mine elle-même). Ces gisements, situés au sud-ouest de Sophia, forment un petit bassin tertiaire, dans lequel on a reconnu déjà plusieurs couches presque horizontales (à 6° d'inclinaison), que l'on exploite par galeries en direction débouchant au jour, avec division en cinq étages et foudroyage. La couche supérieure a 5 mètres de hauteur totale, dont 2 m. 20 de hauteur utile ; la seconde 3 m. 50, dont 2 m. 80 en charbon. Ce sont les seules utilisées jusqu'ici ; mais des sondages ont fait, en outre, reconnaître une troisième couche inférieure, épaisse de 2 m. 20, dont 1 m. 60 en charbon, que l'on pourra exploiter par puits lorsque les couches supérieures seront épuisées dans une quinzaine d'années. La couche supérieure a environ 200 mètres de longueur suivant l'inclinaison. Les mines occupent, pendant l'hiver, quand les travaux de la campagne sont arrêtés, jusqu'à 1 000 et 1 200 ouvriers, dont un grand nombre retournent travailler aux champs pendant l'été. Malgré

1. Le bassin important de Bobov-dol a été réservé à l'Etat par la loi de 1892.

les frais excessifs qu'entraîne nécessairement dans tous les pays une exploitation de l'Etat, on peut estimer le prix de revient seulement à 5 ou 7 francs par tonne.

Le charbon est un lignite de bonne qualité, donnant 5400 calories et propre aux usages domestiques.

On en a produit, en 1903, 110 000 tonnes, comprenant : 76 000 tonnes de première qualité (morceaux d'au moins 25 millimètres), 14 000 de deuxième qualité (tout venant) et 16 000 de troisième (menus). En 1904, on est monté à 142 000 tonnes et l'on compte poursuivre au moins sur ce taux.

Les prix de vente sont, sur la mine, de 12 francs la tonne pour la première qualité, 9 francs pour le tout-venant et 2 francs pour les menus.

Ces gisements de lignite, exploités à Pernik, sont loin d'être les seuls reconnus en Bulgarie et l'on en a déjà exploré ou concédé plusieurs autres en divers points dans le même terrain tertiaire néogène, qui paraît constituer, jusqu'à nouvel ordre, la ressource en combustibles la plus assurée de la Bulgarie. Dans le même bassin que Pernik on en trouve, plus au nord-ouest, vers Bresnik; un peu au sud, il en existe également à Goléma Foutsa et Doubnica. Un autre gisement inexploité est à l'ouest de Kasanlik, sur la Toundja; on en a concédé un au nord-ouest de Slivno près de Béla. Au voisinage immédiat de la grande ligne de Philippopoli à Andrinople, près la station de Kaiadjik-Karkovo, entre Tsirpan et Haskovo, on a reconnu à flanc de coteau une couche importante de lignite terreux que l'on n'a pu utiliser jusqu'ici. Enfin j'ai déjà cité[1] les découvertes nouvelles de la région de Bourgas.

Ces lignites ne sont que des charbons de seconde

1. Page 197.

qualité; mais ils se présentent souvent en couches épaisses, régulières et d'une exploitation facile.

Une autre ressource en combustibles minéraux de la Bulgarie, ce sont les formations charbonneuses d'âge supracrétacé, qui existent sur une grande longueur des Balkans (au moins 65 à 80 kilomètres) entre Gabrovo et Slivno. Ces charbons, dont la présence a récemment contribué à faire voter par le parlement bulgare la nouvelle ligne transbalkanique de Tirnovo à Radevtsi et Borouchtitza, affleurent en de très nombreux points sur les deux flancs des Balkans. La houille, bien que d'âge secondaire, est de bonne qualité et donne facilement, sur des échantillons triés, 8 000 calories; elle paraît susceptible de fournir du coke; la proportion de carbone fixe varie de 65 à 75 pour 1 000, celle de matières volatiles de 15 à 30 pour 100; il y a fort peu de soufre. Enfin les conditions d'exploitation seraient en moyenne, très favorables malgré la présence ordinaire du grisou : couches en montagne, accessibles par galeries sans fonçage de puits, sans frais d'extraction ni d'épuisement. Mais, à côté de ces constatations favorables, il faut ajouter aussitôt que tous les gisements reconnus jusqu'ici ont singulièrement souffert des mouvements mécaniques auxquels a été soumise la chaîne des Balkans depuis leur dépôt. Les charbonnages des Balkans doivent, sans doute, surtout à ces accidents postérieurs, peut-être aussi aux conditions même de leur formation, une irrégularité fondamentale, à laquelle il faut joindre souvent une grande friabilité. Les innombrables travaux de recherche, exécutés par les habitants du pays avec un esprit d'entreprise et une persévérance auxquels on doit rendre hommage, ont presque partout reconnu l'existence de simples poches lenticulaires et restreintes, tantôt limitées brusquement par des failles, tantôt amincies à leurs extrémités

en filets, où l'on trouve à peine quelques dizaines, quelques centaines, rarement quelques milliers de tonnes; c'est une ressource locale très intéressante et qu'utilisent déjà les fabriques des petites villes industrielles, telles que Gabrovo, Slivno, Kasanlik, etc., situées au pied des Balkans; ce n'est pas, comme on l'avait espéré, la base d'une grande industrie houillère, et les difficultés de transport au point de consommation, qui ont été grandes jusqu'ici, n'ont pas permis encore de produire nulle part un tonnage sérieux.

De tous ces gisements, le seul où une exploration méthodiquement conduite et longtemps poursuivie ait fait reconnaître un gisement un peu continu et un peu important est celui qui se trouve au sud de Trevna, près de Radevtsi, et qui porte le nom de Mine Prinz Boris. Les recherches en ce point datent déjà de fort loin, puisque, dès 1871, un ingénieur autrichien, M. Er. Schröckenstein, fut appelé par le gouverneur turc de Routschouk pour les étudier et les apprécier. C'est sur ses conseils que fut constituée plus tard, en 1897 si je ne me trompe, par un entrepreneur français, M. de S..., une Compagnie franco-belge, à laquelle sont dus les travaux actuels. Cette Compagnie a fait d'assez grosses dépenses, exécuté avec un luxe excessif des voies extérieures, plans inclinés, installations, etc.; puis elle a été obligée de s'arrêter, en attendant la construction par l'Etat d'une ligne de chemin de fer, qui, dans quelques années, lui permettra de revivre. Sans entrer dans les considérations techniques, qui seraient ici hors de propos, on peut dire que, dans le principal quartier de la mine, dit le quartier Amélie, on a déjà reconnu un faisceau charbonneux persistant et relativement régulier de trois ou quatre couches, sur 3 à 400 mètres en direction et 60 mètres en inclinaison.

En dehors de la mine Prinz Boris, on a, comme je

l'ai dit, trouvé de nombreuses lentilles limitées, telles que celles de Karpazan, Lev, Belnovrech, Seltsi, Boukova-Poïana, etc. Une seule de ces zones, sur laquelle les explorations commencent à peine, celle de Tchoumerna à Boukova-Poïana, parait présenter quelque régularité.

Ces charbons des Balkans, là où on les exploite aujourd'hui, doivent supporter un long trajet à dos de mulet, qui les grève d'une quinzaine de francs par tonne. C'est donc tout au plus si, dans les conditions actuelles, ils peuvent, dans la zone des Balkans, lutter contre les charbons anglais, qui coûtent de 35 à 45 francs la tonne rendus aux divers points de la Bulgarie, ni contre ceux d'Héraclée, moins coûteux, mais de qualité inférieure, (du moins tels qu'ils arrivent souvent au consommateur après être sortis de Turquie plus ou moins à la dérobée).

En dehors de ces charbons tertiaires et secondaires que nous venons d'étudier, on a encore reconnu, dans le carbonifère de la vallée de l'Isker, quelques anthracites analogues aux schoungites du lac Onéga, que leur dureté extrême semble rendre inutilisables.

Si l'on cherche alors par quelles autres ressources la Bulgarie pourrait suppléer à cette disette de combustibles pour se créer une industrie, on peut songer aux forces hydrauliques et aux bois. La « houille blanche » n'est pas d'une abondance extrême dans les Balkans ; cependant elle existe et on l'utilise déjà en d'assez nombreux points pour des moulins à farine, des moulins à foulon ou d'autres petites usines. Quant aux forêts, il est certain que, par un reboisement méthodique et un aménagement rationnel, on peut trouver, en ce sens, de grandes ressources dans les Balkans. J'ai assez dit la beauté des grandes futaies centenaires, qui couvrent le flanc nord. Les maquis, aujourd'hui sans valeur, qui les remplacent sur le

flanc sud et les taillis de faible hauteur, qui couvrent au total un dixième à un huitième du sol de la Bulgarie, pourront, si on les protège quelques années, fournir ensuite des coupes régulières.

Enfin il y a peut-être lieu de songer, pour l'avenir, aux pétroles de la Roumanie et de la Galicie. Les chances de trouver du pétrole dans les Balkans sont malheureusement très faibles; car on ne rencontre nulle part, dans la chaîne, les formations gypso-salines qui, sur toute la longueur des Carpathes, semblent en rapport avec les hydrocarbures, et l'on n'a non plus aucun de ces indices superficiels, tels que dégagements d'acide carbonique, suintements bitumineux, etc., par lesquels on commence d'ordinaire à être averti de la présence du pétrole en profondeur. Mais le développement considérable que prennent, depuis quelques années, les champs pétrolifères, en Roumanie et en Galicie, peut amener ces pays à chercher des débouchés en Bulgarie, où, dans la vallée du Danube, au voisinage des lignes de chemins de fer allant vers Sophia et Varna, des usines employant les résidus de pétrole sembleraient bien placées. Dans ces derniers temps, la Roumanie a commencé par refouler de son territoire les charbons étrangers, qu'elle utilisait autrefois, pour les remplacer par ses résidus pétrolifères. De 1898 à 1903, les importations de charbon dans ce pays ont baissé de moitié (5 millions de francs au lieu de 10 millions), malgré le progrès industriel. On peut arriver à la pléthore et, par conséquent, à l'exportation de ces résidus, qui se vendent aujourd'hui 32 à 40 francs la tonne sur la rive roumaine du Danube.

MINERAIS MÉTALLIQUES.

En dehors du charbon, l'exploitation minière est réduite en Bulgarie à peu près à son minimum, bien que

l'on ait découvert, en divers points, des minerais métalliques, sur lesquels on commence des recherches.

L'une des régions les plus riches en indices métallifères est celle de Bourgas, où, comme je l'ai dit déjà, on peut constater de nombreuses traces d'importants travaux antiques, ce qui est toujours un encouragement pour des recherches futures. Ces gisements sont situés sur la rive sud de la baie de Bourgas, dans la colline de Karatépé, où une concession est explorée par des Russes, et, un peu plus au sud encore, vers Sosopolis et Kaïnardja, où l'on s'est borné jusqu'ici à des observations superficielles. Il s'agit là de veines cuivreuses encaissées dans les roches éruptives tertiaires, sur lesquelles on a trouvé aux affleurements quelques belles lentilles de cuivre gris sans continuité. Le développement de la zone métallisée et sa situation très favorable au voisinage d'un port encouragent à rechercher des filons plus prolongés.

La chaîne récente des Balkans proprement dits paraît être d'une pauvreté presque absolue en gîtes métallifères; mais le massif ancien du Rhodope, encore mal exploré, donne plus d'espoir. On y a trouvé, dans la région ouest, près de la frontière serbe, divers minerais de plomb, zinc ou de cuivre, par exemple à Schtastié (Belogradtchik), au sud de Trn, près de Lacavitza, à Blagodat (Köstendil). Certains de ces minerais ont le défaut d'être formés d'un mélange trop intime et trop fin de sulfures de plomb et de zinc. Des minerais de cuivre ont paru plus encourageants.

Sources thermales.[1]

Enfin l'on peut compter, parmi les richesses minérales de la Bulgarie, ses sources thermales très nom-

1. Voir plus haut pages 196, 258 et 276.

breuses, que les gens du pays utilisent depuis longtemps, avec ce goût général pour les bains chauds qui rapproche tous les Orientaux des anciens Romains. Ces sources, sur la plupart desquelles existent d'anciens bains turcs, sont aménagées au fur et à mesure des ressources, sous l'habile direction de M. Michaïlovsky, le chef du service des mines de Sophia. Une grande trainée de semblables sources est au sud de Sophia, où j'en ai signalé quelques-unes en visitant les environs de cette ville. Cet alignement, qui marque une fracture d'effondrement à la limite du bassin tertiaire de Sophia et des roches éruptives tertiaires, se prolonge vers l'est, à travers la Sredna Gora et le long de la Toundja, par une série de sources au sud de Kasanlik, à Nova Zagora, à Slivno (cette dernière particulièrement bien aménagée). Il aboutit enfin à la mer Noire, au nord de Bourgas, dont nous avons décrit plus haut l'établissement.

Un autre groupe très important est à l'ouest de Tatar Bazardjik et Sarambey vers Samakov et au sud de Sarambey.



CHAPITRE XII

LA SITUATION FINANCIÈRE — LES TRANSPORTS — L'ARMÉE

La situation financière. — Les transports. — L'armée. — Budgets. — Dette publique. — Propriétés de l'Etat. — La situation monétaire et le change. — Chemins de fer et navigation. — Postes et télégraphes. — Armée.

Budgets.

La situation financière d'un pays est un peu le critérium pour le juger, lui et le gouvernement qu'il s'est donné. Celle de la Bulgarie peut être considérée comme actuellement assainie et, si la nation sait, comme on est en droit de l'espérer, résister aux tentations de mouvements politiques intérieurs comme aux trop vastes et trop hâtives ambitions extérieures, si elle persévère avec calme et prudence dans la voie où elle est aujourd'hui engagée, sa fortune ne peut que s'accroître progressivement.

La Bulgarie n'a eu, à ses débuts, de 1878 à 1885, jusqu'à l'incorporation de la Roumélie orientale, que les bugets modestes d'environ 25 à 35 millions, dans lesquels les dépenses de guerre entraient pour un tiers : des recettes étant surtout fournies par les contributions et la dîme. On vivait alors au jour le jour, sans changer pratiquement grand'chose à l'ancien régime turc. Pendant les deux premières années, après l'union de la

Bulgarie, on est encore resté avec des budgets d'attente de 48 à 50 millions. Mais, à partir de 1888, on a commencé à mettre le pays en valeur, à y créer des lignes de chemin de fer, des ports, etc..,; nous voyons alors, les dépenses du budget ordinaire restant comprises entre 80 et 95 millions, les dépenses budgétaires totales osciller, pendant une dizaine d'années, jusqu'en 1900, entre 100 et 119 millions (le chiffre maximum de 119 millions ayant été atteint en 1898).

Parmi les dépenses extraordinaires figurent, en première ligne, les constructions de chemins de fer, qui ont été poussées avec une grande activité : en 1890, 10 millions pour la ligne Routschouk-Varna; en 1888 et 1892, 7 586 000 pour la ligne Tzaribrod-Vakarel; auxquelles il faut ajouter les dépenses du même genre portées au budget ordinaire : 3 542 000 en 1889; 11 862 000 en 1895; 20 500 000 en 1898; 13 264 000 en 1899; 9 333 000 en 1902. En 1905 encore, 20 millions, provenant du dernier emprunt 1904, ont été affectés à la ligne Tirnovo-Trevna-Borouckitiza. Au total, le capital engagé par l'État dans les chemins de fer atteignait 165 millions en 1903. Le chapitre constructions de ports a absorbé, en outre, 6 millions pour le seul port de Varna et des sommes également importantes pour les ports de Bourgas et Vidin. Par une conséquence directe de ces travaux, le service de la dette, peu à peu accrue, arrive à figurer pour 32 millions dans le budget de 1906.

En regard des dépenses précédentes, les recettes ordinaires ont été, jusqu'en 1895, fournies, comme à l'époque de la domination turque, environ pour les trois quarts, par les impôts directs et spécialement par la dime, tandis que les impôts indirects rendaient seulement 24 à 29 pour 100 du total. En 1895, on a fait, au contraire, une réforme fiscale ayant pour but de dégrever la terre en frappant surtout l'alcool, les denrées coloniales, le tabac et le sel. Depuis ce

moment, les impôts directs et les impôts indirects se partagent les charges environ par moitié.

Ce changement de régime, dans un pays aussi exclusivement agricole, a nécessairement amené une certaine perturbation au début et, coïncidant avec une suite de mauvaises récoltes, a produit, de 1895 à 1900, une série de déficits représentés par les chiffres suivants : en 1895, 16,23 millions; en 1896, 7,87; en 1897, 11,92; en 1898, 5,48; en 1899, 6,70; en 1900, 23,97. Au total, de 1886 à 1900, la somme des déficits l'emportait de 45 millions sur la somme des excédents. La direction financière donnée à la Bulgarie était donc, en 1900, un peu inquiétante; le progrès continu de la dette était représenté de la façon suivante :

1886. .	22,71	1890. .	99,03	1895. .	165,82
1887. .	33,65	1891. .	97,69	1896. .	181,92
1888. .	79,93	1892. .	108,35	1898. .	208,04
1889. .	107,09	1893. .	126,76	1900. .	245,65

C'est alors qu'en 1902 la Bulgarie s'est décidée, comme nous allons le voir, à contracter un emprunt de 106 millions à l'étranger, avec les tabacs pour gage : ce qui lui a permis, en remboursant la dette flottante, de diminuer le service de sa dette, passée entre 1902 et 1904 de 33 à 27 millions. En même temps, on a régularisé et clarifié le chapitre des dépenses, sur lesquelles avaient, comme il arrive si souvent dans les pays parlementaires, pesé d'un poids excessif les crédits extraordinaires. Les dépenses totales, qui étaient de 102,37 millions en 1902, de 101,73 en 1903, ont été de 106,15 en 1904, 117,95 en 1906, c'est-à-dire qu'elles ont très faiblement augmenté malgré le développement des besoins de l'État. C'est dans ces conditions qu'on a pu contracter avec succès un second emprunt de 100 millions en 1904.

Sans abuser des chiffres statistiques, voici, réduit à ses grandes lignes, comment s'établissaient les derniers budgets.

RECETTES	1904 Prévisions.	1904 Rentrées effectives.	1906 Prévisions.
	—	—	—
Impôts directs.	39,67	42,49	40,02
— indirects.	34,79	38,73	34,62
Rev. des communic. et postes.	11,82	14,29	14,42
— des domaines et capitaux	8,35	6,58	7,74
Taxes	6,74	7,34	6,21
Divers	4,79	10,50	14,94
	106,16	119,65	117,95

DÉPENSES	1904 Prévisions.	1906 Prévisions.
	—	—
Dette publique	27,20	32,06
Guerre.	26,36	27,82
Travaux publics, voies de communication	13,66	14,56
Instruction publique.	10,06	10,68
Intérieur	7,31	7,66
Finances	5,30	7,77
Commerce, agriculture	5,02	4,90
Justice	4,77	4,48
Affaires étrangères et Cultes.	3,98	5,18
Pouvoir suprême	2,20	2,58
Divers	0,29	0,26
	106,15	117,95

On doit remarquer, dans ces chiffres, la forte proportion des dépenses de guerre, qui, de 1901 à 1906, ont passé de 20,32 à 27,82 millions et atteint ainsi environ un quart des dépenses totales. Ces chiffres se sont encore trouvés augmentés, dans les deux dernières années, par les frais de diverses natures qu'a entraînés l'agitation macédonienne et enfin par les commandes de matériel de guerre qui en ont été la conséquence. De belles récoltes, en ramenant les excédents budgé-

taires, ont atténué la gravité de ces opérations. Pourtant, il est bien certain, pour quiconque envisage l'avenir financier de la Bulgarie avec une sympathie impartiale, que, de ce côté, est le vrai point d'interrogation, dans un pays d'ailleurs très en mesure, par sa richesse agricole et par les qualités de ses habitants, de payer les dépenses qu'a pu et pourra encore entraîner son développement économique. La Bulgarie se trouve placée entre son intérêt politique, qui lui commande d'être un pays militairement très fort et de faire des sacrifices à son budget de la guerre pour s'agrandir à la première occasion et, d'autre part, la nécessité, avec des ressources aussi restreintes, surtout aussi dépendantes d'une mauvaise récolte, de procéder en tout très économiquement. Je reviendrai bientôt sur cette question en parlant de l'armée.

Au chapitre recettes, on peut remarquer le rôle que commencent à jouer les revenus des chemins de fer appartenant à l'État. Ces revenus sont encore très faibles, ils ne dépassent guère (et seulement depuis 1904) 2 pour 100 du capital engagé (165 millions en 1903). Ici, comme dans tous les autres pays, on peut donc se demander si ce mode d'exploitation direct par l'Etat est bien rationnel. Cependant, alors que la réponse négative à une telle question n'est (politique à part) pas douteuse pour de grands pays riches comme la France, on peut discuter pour un pays neuf comme la Bulgarie, où l'initiative privée n'aurait pas suffi au début pour engager, sans une très forte subvention, les dépenses nécessaires.

Le gouvernement bulgare semble, d'ailleurs, entrer dans cette voie sociale un peu dangereuse des monopoles et l'on a remarqué que, dans les traités de commerce conclus au début de 1906 avec la France et l'Italie, la Bulgarie s'était réservé encore le droit de monopoliser la poudre, l'alcool et le pétrole.

Dette publique.

La dette publique bulgare atteint au total 357 millions pour une population d'environ 3 800 000 habitants : ce qui constitue un engagement moyen de 99 francs par tête. Cette dette est représentée par les chemins de fer, qui appartiennent presque tous à l'État, et qui produisent déjà 14 millions de revenu par an, par les ports et par le capital de 10 millions fourni en 1885 à la Banque nationale. On peut donc la considérer comme très faible, surtout quand on la compare à celle de quelques pays voisins; et, en fait, le taux des derniers emprunts contractés en France en 1902 et 1904 se capitalise à un taux assez restreint de 5 à 5,50 pour 100.

Cette dette se décompose, en chiffres ronds, de la façon suivante :

	A l'origine. — Millions de francs.	Amorti. — Millions de francs.	En circulation. — Millions de francs.
Emprunt 6 0/0 de 1888.	46,77	11,69	35,08
— 6 0/0 de 1889.	30,00	7,13	22,86
— 6 0/0 de 1892. . . .	124,96	19,76	105,20
— 5 0/0 de 1902.	106,00	0,75	105,25
— 5 0/0 de 1904.	100,00	»	100,00
Dette de l'ancienne Roumélie envers la Porte.	10,91	8,51	2,41
Dette envers la Banque agricole bulgare			2,76
Bons du Trésor au 1er janv. 1905.			4,40
Dette propre à l'État			377,96

Il faut ajouter l'emprunt 5 0/0 de 1896, garanti principalement par l'avoir de la Banque agricole bulgare et, subsidiairement, par le gouvernement bulgare, dont le total, après amortissement, était, au 1er janvier 1905, de 28,65 millions. L'emprunt de 1888 était simplement gagé par les revenus généraux de la principauté; pour

celui de 1889, il a été pris hypothèque sur les lignes Tzaribrod-Sophia-Vacarel et Iamboli-Bourgas; pour celui de 1892, sur les lignes Kaspitchan-Sophia-Köstendil et Routschouk-Varna et sur les revenus des ports de Varna et de Bourgas.

Enfin, les deux derniers emprunts de 1902 et 1904, contractés dans des conditions qui ont offert un certain intérêt politique et dont je vais par suite dire un mot, ont eu pour gages : le premier, les recettes des tabacs (Banderoles et Mourourié) et le second, le reliquat de ces recettes avec les recettes du timbre.

Au moment où l'emprunt de 1902 a été négocié par le Gouvernement bulgare avec la Banque de Paris et des Pays-Bas, une intervention officieuse des Gouvernements français et russe, qui marquait la réconciliation définitive de la Russie et de la Bulgarie, est venue le faciliter. L'appui de la Russie a été notamment marqué par l'intervention de la Banque de l'Etat de Russie, qui, pour la première fois, a ouvert ses guichets à une souscription publique étrangère; celui de la France, par le rôle de notre diplomatie.

Cet emprunt a reçu pour gages le produit de l'impôt sur la consommation du tabac perçu sous la forme des « banderoles » et le produit de l'impôt sur la fabrication, dit « mourourié » : impôts, qui rapportent en moyenne 9 600 000 francs par an, tandis que l'emprunt exige, pour le service des intérêts et l'amortissement, une annuité de 5 790 118 francs. Afin de contrôler ce service, un fonctionnaire français, M. Georges Bousquet, ancien directeur général des douanes, est aujourd'hui fixé à Sophia, où sa fonction principale consiste à encaisser les sommes dues aux emprunteurs contre remise des « banderoles », c'est-à-dire des bandes timbrées destinées à envelopper les tabacs, qui restent sous sa garde.

Le succès de cet emprunt a amené la Bulgarie à en

contracter, deux ans plus tard, en 1904, un second de même importance et par les mêmes intermédiaires : emprunt dont une forte partie est destinée à payer la commande de batteries de canons au Creusot et dont 20 millions serviront pour la ligne Tirnovo-Borouchtitza. Ce second emprunt de 100 millions a reçu, pour gages, outre le reliquat des recettes des tabacs, les recettes du timbre.

Au total, les recettes, affectées maintenant aux deux emprunts de 1902 et 1904, ont été : en 1902, de 13 429 000; en 1903, de 14 364 000; en 1904, de 16 263 000, contre un ensemble d'annuités de 11 253 000.

Depuis longtemps il est, en outre, question de convertir les anciens emprunts bulgares[1].

Situation monétaire, Change, etc.

Le système monétaire bulgare est le même que celui de l'Union latine, avec cette différence que l'unité monétaire, le *lev*, équivalant au franc, est à base d'or. La monnaie bulgare circule dans les mêmes conditions et avec les mêmes coupures que la monnaie française. La Banque nationale bulgare, au capital de 10 millions de francs, émet, en outre, des billets payables en or, à vue et au porteur et ayant cours légal vis-à-vis des caisses de l'État.

La situation monétaire d'un pays se traduit aussitôt par les variations du change. A cet égard, la Bulgarie, n'étant pas encore endettée bien sérieusement vis-à-vis de l'étranger et ayant, d'autre part, une balance commerciale habituellement favorable, s'est trouvée, jus-

1. Au moment où l'on imprime ce livre (février 1907), on annonce l'émission à Paris d'un nouvel emprunt 4 1/2 0/0 de 142 millions, dont 53 millions destinés à la conversion des emprunts de 1888 et 1889. En échange, l'industrie française obtient une commande de 25 millions de fournitures militaires faites au Creusot.

qu'ici, dans une situation avantageuse et, quand on arrive dans le pays avec les idées un peu vagues que l'on se fait habituellement sur la Bulgarie, mais avec l'expérience préalable des voyages dans les pays méridionaux, en Grèce, en Espagne ou même dans l'Italie d'il y a quelques années, on est un peu surpris de constater que la prime de l'or est insignifiante. Sans avoir jamais été extrêmement élevé, le change n'est pas toujours resté à beaucoup près si favorable et, ici encore, on a vu s'accuser l'action directe des bonnes ou des mauvaises récoltes. Jusqu'en 1898, pendant une quinzaine d'années, les fluctuations de l'agio restèrent normales et comprises d'ordinaire entre 3 et 5 pour 100. Dans ces conditions, aucune gêne monétaire ne se faisait sentir; mais les mauvaises récoltes de 1897 à 1900, auxquelles j'ai déjà fait plus d'une allusion, amenèrent une expatriation croissante de l'or; et le stock s'en était tellement raréfié à la fin de 1899 que l'agio montait alors à 11 1/2 pour 100. Une loi du 13 novembre 1899, dut à ce moment, pour retenir l'or dans le pays, déclarer le cours forcé des billets de la Banque nationale, sauf payement au porteur de l'agio au cours du jour. Cette loi de circonstance permit à la Banque de renforcer son encaisse or; mais l'agio continua à s'élever et resta entre 13 et 14 pour 100 jusqu'à la fin de 1901. Depuis lors, l'effet des bonnes récoltes s'est manifesté. La prime de l'or, qui était de 13 pour 100 en avril 1902, tomba à 2 pour 100 vers la fin de cette même année et, depuis ce moment, elle n'est guère remontée au-dessus de ce taux.

VOIES DE COMMUNICATION, CHEMINS DE FER.

Le commerce extérieur de la Bulgarie s'effectue : environ 60 pour 100 par rails, 30 pour 100 par la navigation danubienne, 10 pour 100 par les ports de la mer

Noire. Dans le commerce intérieur, la navigation n'intervient plus que pour peu de chose, puisqu'elle relie seulement les villes danubiennes et quelques ports. La Bulgarie n'a pas d'autre rivière navigable que le Danube et pas de canaux.

La question des chemins de fer présente toujours un intérêt capital dans un pays neuf, où se crée un développement économique et industriel : intérêt d'autant plus grand que les autres voies de communication, généralement défectueuses, sont moins en état d'y suppléer. Pour la Bulgarie, qui a, en outre, des ambitions militaires, cet intérêt se double de nécessités stratégiques ; aussi, depuis la constitution du pays par la réunion des deux Bulgaries, a-t-on travaillé avec activité à créer un réseau, qui, jusqu'alors, comme dans toute la Turquie, faisait à peu près totalement défaut. Les résultats obtenus sont déjà importants ; ils le paraissent plus encore si l'on se reporte, comme on doit toujours le faire quand on veut apprécier avec justice le développement de ce pays, à son extrême jeunesse. Pour une nation qui, il y a trente ans, était encore en pleine barbarie turque, c'est beaucoup de posséder maintenant près de 1 600 kilomètres de chemins de fer et de voir circuler des wagons-lits sur les deux lignes de Sophia à Constantinople et de Sophia à Varna.

Ce n'est pas qu'il ne reste encore à faire et le parlement bulgare, qui s'en rend compte tout le premier, s'efforce de combler le plus vite possible ces lacunes dans la mesure des ressources financières disponibles. Les difficultés de circulation, très atténuées maintenant quand on suit la direction est-ouest des grandes dépressions topographiques, dans la vallée de la Maritza ou dans les plateaux qui dominent au sud le Danube, persistent, au contraire, en grande partie, quand on veut aller du nord au sud. Dans ce sens, on

rencontre les principaux obstacles naturels, le Danube, puis les chaînes montagneuses des Balkans et du Rhodope; et ces divisions topographiques, en déterminant autrefois les divisions politiques, ont créé des empêchements nouveaux, plus difficiles encore à surmonter que ceux de la nature. Trois pays successifs s'allongent dans ce sens est-ouest, la Roumanie, la Bulgarie et la Turquie, auxquels on pourrait joindre encore, plus au nord, la Hongrie par-delà les Carpathes; et, dans la Bulgarie même, deux divisions d'hier que la fiction diplomatique n'a pas encore complètement oubliées, la Bulgarie du nord et la Bulgarie du sud (ou Roumélie orientale), sont séparées l'une de l'autre par les Balkans.

Les relations assez froides, qui ont existé longtemps entre la Roumanie et la Bulgarie, font comprendre, non moins que les difficultés techniques, pourquoi il n'existe pas de pont sur le Danube entre celui de Belgrade et celui de Tchernavoda, dans la Dobroudja roumaine, sur la ligne de Bukarest à Constantza. A Routschouk comme à Nikopoli, les lignes de chemin de fer bulgares et roumaines viennent se regarder face à face avec méfiance d'une rive à l'autre du Danube; les lignes roumaines qui aboutissent en face de Vidin, Sistov et Silistria n'ont pas encore de correspondantes bulgares; et les communications par bateaux à vapeur, comme les correspondances de trains, ne sont pas combinées de manière à accélérer les trajets de Sophia à Bukarest, ou encore moins celui de Bukarest à Varna, qui forme une concurrence à la ligne Varna-Constantza-Constantinople.

Inutile de dire que, du côté du Rhodope, sur la frontière turque de Macédoine, c'est bien pis. La ligne d'Andrinople passe à l'est, celle de Salonique passe à l'ouest du massif montagneux. La ligne de Sophia à Radomir s'arrête en cul-de-sac sans rejoindre Uskub

ou Sérès; dans toute la partie intermédiaire, les communications n'existent pas et il en sera peut-être ainsi jusqu'au jour où le rêve de la grande Bulgarie aura été plus ou moins réalisé. Une seule amorce de ligne s'avance de ce côté vers la frontière, celle que je viens de citer, de Sophia à Pernik et Radomir; tout en desservant les mines de charbon de Pernik, elle permettrait, en cas de besoin, de jeter assez vite des troupes dans la direction de Köstendil et de Doubnitza, c'est-à-dire dans la vallée du Strouma, qui descend à Sérès sur la mer Égée. Dans cet ordre d'idées stratégiques, il faut, d'ailleurs, noter que la ligne de Sophia à Andrinople suit d'assez près, sur toute sa longueur, la frontière turque.

La question se pose différemment pour les Balkans. Là les Bulgares sont chez eux et rien ne les empêche d'établir des voies faciles, si ce n'est les obstacles naturels et la question financière. Il y aurait des avantages de toutes sortes à supprimer en pratique cette muraille des Balkans, si peu haute et difficile à franchir qu'elle soit en réalité : relations plus complètes et plus journalières entre les deux Bulgaries; facilités pour déplacer des troupes entre les deux frontières qui peuvent être tour à tour exposées, de la Roumanie à la Macédoine, de la Macédoine à la Roumanie. Il est certain que les trajets sont encore bien longs dans ce sens transversal, comme je l'ai indiqué précédemment en parlant des Balkans. Par exemple, de Slivno à Varna (150 kilomètres à vol d'oiseau), il faut au minimum deux jours, avec une traversée coûteuse en voiture. De Stara-Zagora à Routschouk on compte quatre jours. De Bourgas à Varna, en chemin de fer, il faut aller faire tout le tour de la Bulgarie par Sophia et perdre environ le même temps. Encore le trajet de Sophia à Routschouk a-t-il été singulièrement réduit depuis l'ouverture du dernier tronçon de Tirnovo à Rout-

schouk à la fin de 1900 : auparavant l'on mettait quatre jours pour l'effectuer.

Cette ligne Sophia-Plevna à Routschouk, suivant la vallée de l'Isker, a été un très grand progrès pour la Bulgarie en établissant une première transversale transbalkanique. La traversée proprement dite des Balkans, de Sophia à Roman, avait été ouverte dès février 1897; en juillet 1899, on a poussé jusqu'à Plevna, et, en novembre 1899, jusqu'à Choumla, établissant ainsi la jonction sur Varna; mais l'embranchement de Routschouk a été ouvert seulement en octobre 1900. Une seconde transversale, dont l'amorce vient d'être récemment votée par le Sobranié, coupera bientôt en deux la chaîne, à peu près à moitié chemin de Sophia à Varna, entre Tirnovo, Borouchtitza et Nova ou Stara-Zagora.

Cette dernière ligne prolongera la transversale de Routschouk à Orjéovitza-Tirnovo, en suivant d'abord la grande route actuelle de Tirnovo à Trevna (entre les deux petites villes industrielles de Gabrovo et d'Eléna qui lui avaient disputé la préférence) ; elle ira de là desservir les gisements de charbon de Radevstsi et aboutira à Borouchtitza par la rivière Poporka. Ce tronçon seul a été, jusqu'ici, voté (à l'automne 1905) après une très longue et très vive discussion parlementaire. Il coûtera 20 millions et sera terminé avant 1910. Mais il est bien évident que, si la ligne devait s'arrêter là, elle ne constituerait qu'une impasse sans raison d'être ; son prolongement naturel doit traverser la fertile vallée de la Toundja pour aboutir, soit à Nova-Zagora, soit à Stara-Zagora, dans le bassin de la Maritza, où elle se reliera un jour ou l'autre au réseau européen, en établissant la transversale la plus directe de Bukarest à Routschouk, à Andrinople et à la mer Égée.

Ce réseau des chemins de fer bulgares constitue,

pour plus des trois quarts, un réseau d'État; une seule exception se présente pour la ligne de Philippopoli à Andrinople, ou plutôt de Sarambey à Andrinople, avec embranchement sur Iamboli, qui appartient à la Compagnie des chemins de fer orientaux et représente une longueur de 418 kilomètres sur une longueur totale d'environ 1600. Il y a là une question vivement discutée en Bulgarie et dont il convient de dire quelques mots en rappelant l'historique du réseau bulgare.

Sous l'occupation turque, la Bulgarie était à peu près dépourvue de chemins de fer. Une première ligne fut cependant construite en prolongement de la ligne de Constantinople à Andrinople vers Philippopoli et Sarambey (qui formait alors la limite de la Thrace et de la province du Danube). A cette époque (en 1874), la Turquie elle-même comprenait, en outre, pour tout réseau, l'embranchement d'Andrinople à Dédéagatch, la ligne en cul-de-sac de Salonique à Uskub, la ligne en construction de Varna à Routschouk et le tronçon de Constantza à Tchernavoda, le premier construit dans cette région dès 1860. La ligne de Varna à Routschouk fut commencée avant l'émancipation[1] et constitua, pendant quelques années, le premier moyen rapide pour atteindre Constantinople, avec transbordement de Routschouk à Varna et embarquement de Varna à Constantinople sur la mer Noire; en même temps, était fait l'embranchement de Sémenli-Tirnovo à Iamboli.

Ces lignes datant du temps des Turcs avaient été concédées à la Compagnie des chemins de fer orientaux, ou, à cette époque, au baron Hirsch, également créateur des Bons ottomans, dont le rôle financier a été suffisamment connu et assez souvent apprécié.

1. Elle figure, dans les tableaux, comme mise en exploitation le 10 août 1888.

Cette Compagnie, d'origine surtout allemande, possède encore aujourd'hui ces lignes, sauf celle Routschouk-Varna, et le Gouvernement bulgare fait, depuis longtemps, des efforts, restés vains jusqu'ici, pour rétablir l'unité dans son réseau.

Toutes les autres lignes de Bulgarie, ont été, en effet, construites par l'État bulgare qui les exploite lui-même. Pendant les premières années après l'émancipation, les vices fondamentaux de l'administration russe et la nécessité d'organiser tout à neuf n'avaient pas permis de grands progrès dans ce sens. Ce fut même une des raisons qui amenèrent de 1878 à 1885 l'antagonisme des Bulgares contre les Russes. Ceux-ci, qui voyaient dans la Bulgarie une sorte de colonie, auraient dû lui avancer officiellement des capitaux pour se développer. Au lieu de cela, les Bulgares se trouvèrent aux prises avec les banquiers de Russie, les Poliakof, les Gunzbourg, etc., qui se proposaient comme entrepreneurs en demandant aux Bulgares eux-mêmes leur argent. Ceux-ci, méfiants, ne le fournirent pas; les généraux russes, qui administraient à Sophia, essayèrent de soutenir les demandes de concessions de leurs compatriotes et il en résulta une méfiance réciproque.

D'après les Russes, la ligne à construire en premier lieu était celle de Routschouk à Köstendil dans le sud-ouest, près la frontière de Macédoine (ligne stratégique, aujourd'hui réalisée, vingt ans plus tard, par les deux lignes Routschouk-Sophia et Sophia-Pernik Köstendil). Les Bulgares, avec raison, trouvaient plus utile de prolonger la grande ligne Constantinople-Sarambey jusqu'à la frontière de Serbie à Tzaribrod pour se relier à l'Europe; mais c'était là une entreprise médiocrement intéressante pour les financiers, tandis que l'autre eût demandé une centaine de millions. Les Russes essayèrent donc de peser directement sur le

souverain, qui, fort habilement, tout en abolissant la Constitution (1883), avait néanmoins laissé au Sobranié un droit de veto sur les affaires financières et se retranchait derrière lui. Au milieu de ces discussions rien n'avançait; en 1886, le réseau était toujours dans son état ancien et la capitale Sophia n'était pas encore accessible en chemin de fer. C'est depuis lors que tout a été fait : d'abord, à la fin de 1888, la jonction Philippopoli-Belgrade par Sophia, qui est devenue la ligne directe de Paris et Vienne à Constantinople, puis le reste du réseau, comme le montre le tableau suivant :

LIGNES	Date d'inauguration	Longueur en kilomètres
Tzaribrod-Sophia-Vakarel . . .	23 juin 1888	160
Sophia-Pernik	9 déc. 1893	32
Choumla-Kaspitchan	20 juin 1895	23
Pernik-Radomir	6 févr. 1897	14
Sophia-Roman	20 févr. 1897	109
Roman-Plevna	18 juillet 1899	83
Plevna-Choumla	8 nov. 1899	243
Sornovit-Iacen	1er sept. 1899	35
Iamboli-Bourgas	18 mai 1900	110
Tchirpan-Nova Zagora	5 sept. 1900	80
Routschouk-Tirnovo	8 oct. 1900	129
		1 018

Ce réseau d'Etat atteint aujourd'hui, avec la ligne de Routschouk-Varna (222 kil.) et le petit embranchement de Devna (15 kil.) non mentionnés dans le tableau précédent, un chiffre de 1 209 kilomètres sur un total de 1565. En 1904, le capital engagé étant de 165 millions, les recettes brutes ont été de 10 960 000 francs, les dépenses de 7 144 000 francs, les recettes nettes de 3 815 000 francs, le coefficient d'exploitation de 77 pour 100, enfin le rapport entre les recettes nettes et le capital engagé de 2,31 pour 100 tandis qu'il était seulement de 1,51 en 1900. Le progrès est donc

sensible. Néanmoins, en admettant que l'argent ait été emprunté en moyenne à 6 pour 100, c'est près de 7,5 à 8 millions que les chemins de fer coûtent annuellement à l'Etat.

Quant à l'ancien réseau des chemins de fer orientaux, la question de son rachat ou de son élimination est actuellement posée de la façon suivante :

La Bulgarie, pour s'en rendre indépendante, a construit, de Sarambey à Nova-Zagora, par Tchirpan et Stara-Zagora, une seconde ligne parallèle, qui, au lieu de suivre la rive droite de la Maritza, suit la rive gauche. Cette ligne, qui, si elle était exploitée, ferait double emploi avec l'autre, est restée, jusqu'ici, à l'état de raccord assez inutile allant de Nova-Zagora à Tchirpan. Pour le reste du parcours de Tchirpan à Sarambey, la voie est faite; 9 millions sur 11 ont déjà été payés à l'entrepreneur; il reste seulement les rails à poser. Néanmoins on n'achève pas la ligne, en raison de l'opposition faite par la Compagnie des chemins de fer orientaux : opposition qui s'est traduite, paraît-il, sous la forme de marchandages avec la Lænderbank, elle-même fortement intéressée dans les chemins de fer orientaux. A la suite de longs démêlés, la Bulgarie a, en avril 1899, rétrocédé à la Compagnie des chemins de fer orientaux l'exploitation de la ligne Tchirpan-Nova-Zagora en renonçant à achever la ligne concurrente.

Le réseau bulgare a donc, on le voit, pris en vingt ans une rapide extension. Mais ce n'est pas tout que d'avoir des lignes de chemin de fer, il faudrait également un peu de circulation. A cet égard, chacun ressent, en allant de Paris à Constantinople, une impression analogue à celle que produirait le cours d'une rivière peu à peu perdue dans les sables. On part de France à grande vitesse; plus on avance vers l'Autriche, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie, plus la

vitesse diminue, jusqu'à ce qu'enfin le train s'arrête à Constantinople, non pas tant parce qu'il est au bout de sa route que parce qu'il lui devient impossible, étant vraiment trop essoufflé, d'avancer davantage. Il existe cependant aujourd'hui en Bulgarie quelques trains relativement rapides sur les deux grandes lignes, mais ils sont bien rares. De Bourgas à Sophia on n'a qu'un train par jour et ce train, à raison d'environ 17 kilomètres par heure, met près de 24 heures pour accomplir le trajet de moins de 450 kilomètres.

Navigation.

La navigation bulgare se fait, soit par le Danube, soit par la mer Noire. Le chiffre total des entrées est passé de 2 011 000 tonneaux en 1895, à 3 367000 en 1903 (pour 14 029 navires). Le mouvement total en 1903 a été de 6 939 000 tonneaux. J'ai déjà, dans le chapitre où il a été question du Danube[1], parlé de la navigation sur ce fleuve, qui s'accroit très régulièrement et indiqué qu'il n'existait là aucun service régulier de navigation bulgare. La navigation sur la mer Noire a subi plus d'à-coups et ne prend un réel développement que depuis l'achèvement tout à fait récent des deux grands ports de Varna et Bourgas, celui de Varna encore en travail sur certains points, celui de Bourgas terminé en 1902. Le mouvement, qui en est déjà résulté, ne commence à apparaitre que sur les statistiques de 1903. De 1902 à 1903, le mouvement des ports de la mer Noire a passé de 2 530 000 tonneaux à 3 134 000.

Sur le tonnage de 2 530 000 en 1902, Varna a contribué pour 1 247 000, Bourgas pour 1 012 000. Le seul autre port qui ait un petit mouvement de navires est celui de Baltschik (165 000 tonneaux); puis vient encore

1. Page 100.

Kavarna (avec 66 000 tonneaux). Je renvoie, pour la description de ces ports, au chapitre où il a été question de la mer Noire[1].

Le gouvernement bulgare s'est efforcé d'en accroître l'importance par des subventions accordées aux diverses compagnies de navigation pour les amener à toucher Varna et Bourgas. En premier lieu vient la Compagnie bulgare, qui a trois navires de 2 000, 900 et 700 tonneaux et à laquelle l'État assure 9 pour 100 de son capital, plus 50 000 francs par bateau; ce qui fait en tout 300 000 francs. La Deutsche Levant-Linie reçoit également, si je ne me trompe, une centaine de mille francs, et la Compagnie française Fraissinet environ 40 000.

La part du pavillon bulgare dans l'arrivée des navires (Danube et mer Noire) a été, en 1903, pour le tonnage, d'environ 7 pour 100.

Postes et Télégraphes.

Les communications postales sont assurées, en Bulgarie, par 1 758 agences postales, 183 stations de poste et télégraphe, 565 bureaux téléphoniques, 16 282 kilomètres de lignes et fils télégraphiques.

L'Armée.

En regard des dépenses productives, en tête desquelles il faut placer celles concernant les travaux publics, les dépenses de guerre représentent les principales dépenses improductives, qui absorbent, chaque année, un peu plus du quart des recettes bulgares.

Avec ses idées de conquête, la Bulgarie, je l'ai assez dit, est nécessairement militaire. Et, sans doute, on

1. Page 192.

peut regretter qu'un pays aussi jeune emploie à acheter des canons ou à faire manœuvrer des soldats tant de millions qui lui seraient si utiles pour construire des routes, des chemins de fer ou des ports, aménager ses forêts, améliorer ses cultures; mais c'est l'éternel problème du pacifisme, encore pour longtemps insoluble; et, en dehors des raisons générales qui forcent aujourd'hui tous les pays d'Europe à entretenir une coûteuse paix armée, il faut bien dire que la nécessité d'être fortement défendue s'impose à la Bulgarie par sa situation même et par ses voisinages.

Au nord, il s'agit surtout de se défendre. La Roumanie, ayant perdu la Bessarabie, terre roumaine, dans la guerre russo-turque de 1878, où elle avait cependant bien aidé les Russes vainqueurs, a reçu en compensation une partie de la Dobroudja, terre bulgare, au delà du Danube, qui aurait dû former sa limite naturelle. En 1885, la guerre bulgaro-serbe lui a permis d'occuper sans crier gare les environs de Silistria. Depuis ce moment, elle attend une autre occasion favorable, que la première déflagration générale lui fournira peut-être, pour prendre le reste de la Dobroudja, avec le beau port de Varna dont elle n'a pas l'équivalent.

A l'ouest, c'est la Serbie, qui semble, il est vrai, pour le moment guérie par nécessité de ses vélléités de conquête, mais qui cependant, bloquée dans un coin, sans issue dans aucun sens et sans avenir, pourrait être tentée de s'agrandir si elle en apercevait un jour la possibilité.

Au sud enfin, c'est l'ennemi héréditaire, le Turc. De ce côté, la route est tout indiquée aux Bulgares. Il s'agit, non pas seulement de se défendre contre une agression que l'Europe arrêterait sans doute en tout cas comme elle l'a fait en Thessalie, mais surtout d'attaquer soi-même et de s'agrandir. L'armée bulgare aurait peut-être, à elle seule, du mal à vaincre l'armée

turque; mais, avec une alliance possible, ses chances de succès deviendraient très fortes. En tout cas, la Bulgarie n'a guère de raison d'être — et tout Bulgare le sait bien —, si elle ne prend pas quelques-uns de ces pays, sur lesquels elle a des prétentions historiques, si elle ne se crée pas le débouché rêvé de tout peuple slave vers cette mer à peu près ouverte qui est la Méditerranée.

Cette nécessité, tous les Bulgares l'ont comprise; et le patriotisme, qui, sans être plus profond chez les petits peuples que chez les grands, prend cependant volontiers pour eux une forme plus active, plus ardente, plus combative, a fait accepter de tous les charges militaires avec discipline.

Je ne sais s'il faut à proprement parler considérer les Bulgares comme un peuple belliqueux au sens où l'on accusait les Français de l'être jadis, c'est-à-dire comme un peuple aimant la bataille pour la bataille et désireux de mêlées comme d'une sorte de jeu ou de tournoi; il n'y a pas, je crois, beaucoup de peuples qui envisagent aujourd'hui la guerre de cette façon. En tout cas, cette forme chauvine et vantarde de nations trop méridionales, qui n'est pas toujours la plus solide en cas de réel danger, me semblerait convenir mal au caractère sérieux, travailleur, économe du paysan bulgare. Je n'ai jamais vu en Bulgarie l'esprit militaire se traduire par des démonstrations bruyantes, des vantardises, des panaches et des flaflas, comme cela peut arriver en Grèce, en Serbie ou même en Roumanie. Mais le soldat bulgare, qui a déjà eu l'occasion de montrer sa bravoure, sa solidité, son endurance et sa discipline, soit contre les Serbes, soit contre les Turcs, donne, quand on le voit manœuvrer, une impression de confiance. Les officiers, moins chamarrés de galons, de brandebourgs et de couleurs voyantes que certains de leurs voisins, plus sobrement vêtus à la russe,

semblent également moins disposés à prodiguer leur énergie et leur temps en conversations de café. L'impression que peut produire l'armée bulgare sur quelqu'un d'absolument incompétent comme celui qui écrit ceci, est la même que produit, à tous égards, le peuple bulgare : l'intérêt inspiré par le labeur consciencieux et par la force robuste.

Comme en France et comme à peu près partout aujourd'hui, sauf en Angleterre, l'armée bulgare est l'armée de la nation. Service universel de 20 ans à 45, avec les trois étapes de l'armée active, de la réserve et de la territoriale, ce sont les formes que nous connaissons, avec cette différence toutefois que l'activité dure 2 ans pour l'infanterie, 3 ans pour les autres armes et que les musulmans peuvent se racheter moyennant 500 francs.

Le contingent de conscription annuelle est de 18 200 hommes. Sur le pied de paix, l'effectif comprend 50 411 soldats et sous-officiers et 3 123 officiers. Il y a : 9 divisions d'infanterie destinées à devenir, en cas de mobilisation, 9 corps d'armée et formant 36 régiments ; 9 régiments d'artillerie comprenant chacun 54 pièces ; 1 brigade de 36 pièces d'artillerie de montagne et 2 brigades de cavalerie de 2 régiments.

En temps de guerre, l'effectif de l'armée active est le suivant :

	Hommes.	Chevaux et bœufs.	Canons.	Voitures.
9 divisions d'infanterie	186 048	35 564	1 080	8 667
1 division de cavalerie	4 404	4 836	»	102
Total. . . .	190 452	40 400	1 080	8 769

Au total, on peut arriver à mobiliser 320 000 hommes.

Un mode d'appel d'une grande souplesse permet de tripler les contingents de paix sans tapage, sans discussion au Parlement, quand le besoin s'en fait sentir,

sous prétexte de manœuvres. Le cas s'est déjà présenté depuis que la question macédonienne s'est envenimée et l'on a vu, dans l'été de 1903, 100000 hommes rassemblés prêts à marcher vers la frontière turque.

L'armement venait, jusqu'ici, d'Allemagne (usine Krupp). Depuis que la Bulgarie a commencé à secouer la sujétion économique de l'Autriche et qu'elle s'est adressée à la France pour lui fournir des capitaux, un mouvement correspondant (et même corrélatif) s'est fait en ce qui concerne le matériel de guerre. On a commencé par demander au Creusot les batteries de montagne; puis, en 1905, la Bulgarie a commandé des batteries à la même usine et elle a déjà fait venir de France un croiseur-école, qui, avec un yacht à vapeur et 3 vapeurs, constitue la flotille de Varna, mise sous les ordres d'un Français. Comme on le comprend, chaque effort de ce genre accompli par un des pays balkaniques en détermine forcément un correspondant chez ses voisins et, pour ne citer que la Roumanie, au mois de janvier 1906, la Chambre roumaine a voté 30 millions pour l'achat de canons à tir rapide et pour un bâtiment.

Pendant l'été, les troupes bulgares campent de longs mois sous la tente en faisant des exercices plus analogues à ceux de la guerre que ne le comporte le séjour des villes. J'ai vu ainsi un camp important aux portes de Sophia.

L'armée bulgare a donné, en 1885, une preuve remarquable de sa mobilité en se portant, dans un délai tout à fait imprévu, de la frontière turque où elle était concentrée vers la frontière de l'ouest que les Serbes venaient de franchir. Le soldat, robuste et trapu, est très endurci à la marche.

Quant à la question si importante des transports, qui n'est pas sans présenter des difficultés en un pays où les routes carrossables sont souvent un peu sommaires, on la tranche d'habitude en utilisant ces longs chariots

couverts d'une carapace demi-cylindrique et traînés par des buffles, qui servent de tous côtés aux paysans. Il m'est arrivé, par exemple, de rencontrer, sur la route assez mauvaise de Tchoumerna qui relie Plevna à Tvarditza (dans la vallée de la Toundja) toute une longue file de 60 chars à buffles transportant le matériel d'un bataillon changé de garnison. C'était la démonstration la plus nette (et point inutile dans le cas présent) que cette traversée des Balkans pouvait être effectuée par des transports militaires.

J'ai dit, en deux mots, que les officiers bulgares ressemblaient à des officiers russes. C'est généralement la casquette plate recouverte en blanc, la veste blanche coupée en travers par la bandoulière qui porte l'épée et la culotte sombre; ou bien, par-dessus, la longue lévite en drap gris, bien sanglée.

Quand on passe de Bulgarie en Roumanie, on est surpris par contraste à la vue des uniformes roumains, sur lesquels une profusion de galons jaune serin ou rouge éclate en arabesques compliquées, s'étale en larges bandes superposées (couvrant les poitrines, les manches et les képis), et se complique d'aiguillettes multicolores. Il n'y a aucune conclusion sérieuse à en tirer et je n'ai nulle raison personnelle pour adopter le calcul vantard des Bulgares, suivant lequel un soldat bulgare vaut deux Roumains. J'ai cependant été frappé par la différence que présentent les postes-frontières des deux pays au sud de Silistria, où, pendant des kilomètres de long, la frontière est simplement marquée par une grande route. Le caractère des deux peuples éclate là avec une vivacité singulière et, comme il ne s'agit ici que de qualités militaires à l'exclusion de toutes les autres qualités aimables par lesquelles peuvent se caractériser les Roumains, il faut bien dire que la comparaison est tout à l'avantage des Bulgares. Du côté roumain, ce sont d'élégantes maisonnettes

blanches, avec un gentil jardin, aux abords desquelles on ne voit jamais personne; du côté bulgare, les postes sont plus rudes, simples cabanes de paysans couvertes en tuiles ou en chaume ; mais on aperçoit toujours, au voisinage, quelques soldats s'exerçant et les grands chiens dressés à faire une garde féroce pendant la nuit.

Si l'on va vers la Turquie, le contraste est d'un autre genre. Le soldat turc est un soldat excellent, très solide, très brave et très discipliné ; mais là ce n'est plus de la rudesse, c'est de la misère ; mal nourris, jamais payés, forcés de vivre en rançonnant plus ou moins l'habitant, les soldats turcs en guenilles, avec leurs bottes percées, leurs uniformes rapiécés, leurs harnais raccommodés par des ficelles, ont généralement plus l'air de gueux ayant acheté au Temple quelques uniformes réformés que d'honnêtes et corrects guerriers. Là encore cela ne veut pas dire qu'ils se battraient plus mal ; mais il est à présumer que l'armement doit présenter quelquefois de ces lacunes, dues à la corruption des chefs, qui apparaissent à tous les yeux dans la marine.

Numériquement, la Turquie n'a pu opposer à la Grèce que 117 000 fusils. En cas de guerre turco-bulgare, si la Serbie, le Montenegro et la Grèce immobilisaient, sur leurs frontières, les 2e et 3e corps d'armée turcs, la Turquie ne disposerait guère contre la Bulgarie que de 300 000 hommes et pourrait être vaincue.

Les puissances européennes, et notamment la France, ont prouvé, depuis 1903, l'intérêt qu'elles portent à l'armée bulgare, en même temps qu'elles faisaient un nouveau pas vers la reconnaissance officielle du royaume indépendant, en envoyant des attachés militaires à Sophia.



CHAPITRE XIII

L'AVENIR DE LA BULGARIE

Les prétentions des divers intéressés dans la question d'Orient : la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie, la Serbie, le Montenegro, l'Albanie, la Russie, l'Autriche, l'Italie... et même la Turquie. — La Turquie peut-elle ressusciter ? — A qui doit équitablement appartenir la Macédoine? — Qui sera assez fort pour la prendre ? — La solution des États-Unis balkaniques. — Le rapprochement possible de la Bulgarie avec la Serbie et la Roumanie.

J'AI essayé jusqu'ici de tracer un tableau de la Bulgarie aussi fidèle que possible : Bulgarie du passé et Bulgarie d'hier, qui préparent l'une et l'autre, par la force des souvenirs traditionnels comme par le labeur journalier, la Bulgarie de demain. Il faut maintenant nous hasarder à conclure et chercher quel peut être l'avenir du pays bulgare, comment se présentent ses chances de succès dans la grande mêlée future des peuples balkaniques.

Il est inutile de dire que la question est ardue et complexe; tout l'avenir de la péninsule balkanique y est implicitement lié et nul autre coin du monde ne présente un tel conflit d'ambitions et d'intérêts divers. Ce n'est plus seulement la Bulgarie que nous serons amenés à envisager, ce sont tous les peuples voisins, qui, à des titres divers, peuvent intervenir dans ses querelles et troubler ses plans. Vouloir résoudre un

problème qui, depuis un siècle au
fécond sujet de mémoires à
européennes, serait par trop
sera déjà bien assez grand
poser.

Dans ce litige, les
très exigeants; le
écouter exposer leurs
allons faire aussitôt; mais,
détail, on peut auparavant
argument de tous ces pays balkan
rellement, les plus logiquement
l'affaire, se résume à peu près en ceci
d'ailleurs de la Bulgarie, de la Grèce,
ou de la Serbie. Chacun de ces peuples, pour
ce qu'il croit utile à ses intérêts, se borne à
une époque de son histoire, la plus glorieuse, celle
il a atteint son apogée et prétend la reconstituer
chose impossible puisque ces grands empires successifs se sont superposés les uns aux autres, presque sur le même domaine, au cours des temps. Tous également, refusant d'admettre une telle objection, qui, de la part d'un adversaire, leur semble sans valeur, s'entêtent donc dans leurs souvenirs d'orgueil; et l'on voit les Bulgares rêver à l'empire de Siméon, tandis que les Grecs se reportent à celui de Byzance, les Roumains au temps de saint Étienne le Bon et les Serbes à celui de Douchan.

A côté de ces antiques maîtres du sol, interviennent alors les grands voisins, plus ou moins gourmands suivant leur force, la Russie, l'Autriche et l'Italie. Puis les pays plus lointains, l'Allemagne, l'Angleterre et la France même, sans avoir rien à faire dans le procès, ne sauraient politiquement renoncer à en tirer parti sous la forme de quelque compensation.

Enfin, on ne peut absolument laisser de côté celui

dont [illegible] [illegible]onastir, Vodéna, qui fut le centre du gou-
malade [illegible] [illegible]gare au moyen âge? La région d'Uskub,
mainten[illegible] ou celle de Pirot, quoique réputées
successive[illegible] [illegible]ent être l'objet d'un compromis avec
[illegible] celle qui prolonge directement la
[illegible] à satisfaire les Grecs; et l'on se
[illegible] abandonner les Bulgares de la
[illegible] de la Roumanie au nord du
[illegible]'évertue fort, depuis quelque
[illegible] nationalité[1]; mais il faudrait
[illegible], la reprise de la Dobroudja
[illegible] cette frontière du Danube, si
[illegible]

Je vais ex[illegible]
interlocuteur[illegible]
peut-être discu[illegible]
fiables en fait [illegible]
miques; je rés[illegible]
faits récents, qu[illegible]
les arguments [illegible]
scribe conscien[illegible]
équitablement et [illegible]
quels sont, parmi les [illegible] [illegible]st que travaille (plus ou
dans la pratique, peuve[illegible] [illegible]as) toute la politique
triompher.

[illegible] les Bulgares ont une
Le premier, auquel [illegible] laquelle ils payent
puisqu'il s'agit ici de la B[illegible] [illegible] pour cela surtout
Les Bulgares pourraient [illegible] la Russie, est,
avec le pays que les évé[illegible] [illegible]ment active, et par
leur ont restitué? Pourraient-[illegible]
delà de leurs frontières, se [illegible] bulgare qui a
sol qui est fécond, réduire leur[illegible] propagande a
ce qui leur est nécessaire pour la [illegible] au vigou-
pacifiquement par le travail? C[illegible] [illegible], l'église
serait peut-être la plus sage; comme [illegible] grecque;
certainement pas, il est inutile de [illegible]
une forme ou sous une autre, par la [illegible]
les armes, la distribution politique [illegible]
sera modifiée. La Bulgarie ne restera [illegible]
dans ses limites actuelles, à moins d'y [illegible]
par des défaites sanglantes; pendant [illegible]
longtemps, des pressions étrangères [illegible]
être à la maintenir dans un équilibre [illegible]
promettra d'être éternel : tôt ou tard [illegible]
rompu et la guerre éclatera, au moins [illegible]

peut-être contre d'autres voisins encore, avec lesquels, momentanément, les relations sont devenues correctes ou même cordiales.

Si l'on envisage les choses du dehors, on peut regretter cet avenir belliqueux; d'un point de vue bulgare, il est presque une nécessité. On sait, en effet, que la Bulgarie actuelle est à peu près exclusivement et nécessairement agricole; mais la Bulgarie n'a ni la richesse acquise, ni le tempérament d'une Hollande pastorale, satisfaite de ses pâturages et il lui faudrait au moins ce qui a fait la fortune de la Hollande : la possibilité d'un grand commerce maritime suppléant à l'industrie. Or la Bulgarie n'a d'issue que sur une mer fermée qui est un lac, la mer Noire. Cette démangeaison de s'échapper au dehors, qui a successivement poussé la Russie vers la Baltique, vers Constantinople et vers la mer de Chine, tourmente aussi la Bulgarie. En regardant la carte, chaque bulgare songe que, pour être complet, son pays demande au moins l'adjonction d'une partie de la Macédoine; et ce désir, cette prétention, cet espoir sont d'autant plus entrés dans le sang qu'un moment la « grande Bulgarie » a semblé être réalisée. Entre le traité de San-Stefano et celui de Berlin qui l'a réformé, la Bulgarie allait à la mer; elle englobait des pays qui, d'autre part, ont été bulgares dans le passé et où assez facilement la population, après s'être crue grecque pendant longtemps, s'est retrouvée récemment bulgare.

Ici, je ne discute pas la thèse, je me contente de l'exposer; pour les Bulgares, il faut donc nécessairement descendre à la mer Égée, au moins de Dédéagatch à Kavala et, sans doute, absorber Salonique. On peut réserver pour le moment, en le laissant turc, le morceau, un peu gros à prendre, de Constantinople; mais comment n'engloberait-on pas toute cette Macédoine des lacs d'Ochrida et de Prespa, ce beau et riche pays

d'Ochrida, Monastir, Vodéna, qui fut le centre du gouvernement bulgare au moyen âge? La région d'Uskub, à la rigueur, ou celle de Pirot, quoique réputées bulgares, pourraient être l'objet d'un compromis avec les Serbes, comme celle qui prolonge directement la Thessalie servirait à satisfaire les Grecs; et l'on se résignerait encore à abandonner les Bulgares de la Bessarabie, ou ceux de la Roumanie au nord du Danube, quoiqu'on s'évertue fort, depuis quelque temps, à réveiller leur nationalité[1]; mais il faudrait encore que, du côté roumain, la reprise de la Dobroudja vint rendre aux Bulgares cette frontière du Danube, si évidemment naturelle.

C'est en vue d'un tel résultat que travaille (plus ou moins ouvertement suivant les cas) toute la politique bulgare. C'est pour cela que les Bulgares ont une armée solide et bien entraînée, à laquelle ils payent sans marchander des canons; c'est pour cela surtout que la propagande bulgare, aidée par la Russie, est, depuis trente ou quarante ans, tellement active, et par tous les moyens, en Macédoine.

J'ai déjà donné une idée de ce réveil bulgare qui a si vite transformé les Macédoniens. La propagande a commencé par l'église et par l'école. Grâce au vigoureux appui politique et financier de la Russie, l'église bulgare est devenue indépendante de l'église grecque; des quantités d'hommes, qui avaient adopté le

1. La Bessarabie, que la Russie a prise et prétend à toute force russifier, est avant tout, terre roumaine; mais il existe pourtant, autour de Bolgrad, une colonie bulgare d'environ 100 000 âmes, qui descend, paraît-il, d'émigrés venus de Bulgarie, soit pendant les guerres russo-turques du XVIIIe siècle, soit surtout en 1829. Depuis la guerre de 1878, la Russie a essayé de noyer cet élément bulgare dans la masse en remplaçant les écoles bulgares par des écoles russes; mais, aujourd'hui, cet élément bulgare se réveille à la faveur des mouvements révolutionnaires qui agitent tout le pays et réclame le rétablissement de ses écoles nationales.

costume, les mœurs, la langue des Grecs, se sont rappelé soudain qu'ils étaient Bulgares, et des districts entiers, sur la frontière de Bulgarie ou vers le pays d'Ochrida, ont été bulgarisés. Puis, dans ces dernières années, la propagande a pris, vis-à-vis des réfractaires, une forme plus énergique et plus comminatoire; les bandes bulgares s'y sont organisées sous des chefs énergiques comme ce Deltchef qui mourut en 1903, ce Damian Grouef tué en janvier 1907, et tant d'autres; elles ont entretenu, dans les pays restés turcs, cet état de trouble, d'anarchie, d'insécurité qui réveille seul l'indifférence chronique de l'Europe et lui rappelle parfois la nécessité, l'urgence, d'attribuer à quelqu'un des pays chrétiens une région où les Turcs sont impuissants à maintenir l'ordre.

On sait la suite. En face des efforts bulgares, les Grecs, dont les prétentions, que je vais exposer, s'étendent sur les mêmes pays, ont, de leur côté, armé des bandes; ils ont uni leurs efforts à ceux du Sultan : ce qui, bien entendu, n'a pas contribué à maintenir la paix. Puis les Roumains ont inventé les Koutzo-valaques pour avoir une occasion d'intervenir; et les Serbes se sont démenés du côté d'Uskub, tandis que l'Autriche cheminait souterrainement et que l'Italie faisait des efforts plus ouverts par l'Albanie. La Bulgarie a acheté des canons, la Roumanie a acheté des canons, le Montenegro lui-même s'est occupé d'acheter des canons de montagne et de construire des forts; la Grèce et la Serbie ont armé elles aussi et l'auraient fait davantage si leurs finances n'avaient pas été trop délabrées; l'Albanie enfin s'est révoltée sans savoir au juste ni pour qui, ni même contre qui. Le désordre s'étendant, et les Turcs ne connaissant d'autre moyen pour y remédier que les massacres, on a vu alors, en 1901, des consuls fusillés à Mitrovitza et à Monastir, les chrétiens terrorisés de tous côtés; puis des tentatives

forcément illusoires ont été faites pour organiser une gendarmerie et une commission financière. La Turquie, sous le protectorat de l'Allemagne, a opposé sa force d'inertie habituelle et les choses, au bout de quatre ans, en sont, malgré l'optimisme des rapports officiels, à peu près exactement au même point.

Aux prétentions bulgares, que j'ai commencé par résumer, s'opposent les prétentions grecques. Tous les Grecs se reportent, avec plus ou moins d'opportunisme dans la forme, vers l'empire de Byzance; tous rêvent de le reconstituer intégralement et tous, avec un patriotisme qu'on peut trouver parfois un peu exubérant, mais qui n'en est pas moins sincère, sont prêts à sacrifier beaucoup à cette « grande idée ». En leur faveur parlent les souvenirs historiques, que d'autres peuples peuvent invoquer aussi, mais qui, lorsqu'il s'agit des Grecs, sont particulièrement bien assis et trouvent plus d'écho en nous parce qu'ils s'appuient, non sur quelque invasion barbare momentanée, mais sur des siècles de possession glorieuse. L'Orient, c'est « le monde grec antique », et, dans toute l'histoire moderne de la Grèce, ce passé a joué un rôle prédominant, grâce auquel la petite Grèce a pu, favorisée par l'Europe, d'abord se reconstituer, puis grandir malgré ses erreurs et même ses défaites.

J'ai rappelé, en commençant ce livre, toutes mes sympathies philhellènes et je n'ai rien à en répudier, me sentant avec les Hellènes une communauté de race qui n'existe pas pour nos alliés politiques les slaves et qui me rend indulgent même pour les défauts des Athéniens, parce que nous les connaissons tous trop bien, ces défauts, comme étant aussi à l'occasion ceux du peuple français. On dit que les Grecs actuels ne sont pas les descendants des Grecs antiques, qu'ils ont été recouverts et corrompus par des alluvions de peuples victorieux, de peuples slaves; et, chose assez

curieuse, ce sont des slaves qui leur reprochent le plus cette sorte de dégénérescence. Sans entrer dans de laborieuses discussions ethnographiques, il n'est pas besoin de fouiller beaucoup l'histoire pour retrouver, chez les Grecs de l'antiquité, la plupart des travers et des vices que l'on reproche à leurs successeurs; cela ne les a pas empêchés de léguer à l'humanité son plus précieux patrimoine dans le domaine de l'art et de la pensée. Mais, si nous restons dans la contingence brutale des faits, il est certain que ces défauts des Grecs, traditionnels ou non, hérités ou non du passé, se sont montrés jusqu'ici incompatibles avec le développement normal d'un Etat moderne. Les pauvres Grecs n'ont su avoir ni finances, ni armée, ni (ce qui est la cause de tout le reste) ordre politique régulier. Cela ne les empêche pas de soutenir en paroles la « grande idée »; mais cela leur laisse, dans la pratique, fort peu d'espoir de la réaliser. Qu'ils soient ou non forcés de restreindre leurs ambitions macédoniennes, il leur restera toujours leur vrai domaine, qui est la mer Égée avec ses côtes prospères et ses îles lumineuses. Mais, en se bornant aux faits précis et brutaux, il est impossible de méconnaître le recul de l'hellénisme dans l'ancien empire byzantin, quand bien même on le regretterait.

Sans remonter à des temps anciens, cela s'est produit d'abord en Roumanie; puis le mal a gagné la Bulgarie; aujourd'hui il s'étend à la Macédoine : l'expansion grecque se faisant d'ailleurs d'un autre côté vers les pays maritimes plus riches, plus policés, plus ouverts au commerce, de l'Asie-mineure ou de l'Egypte.

La Roumanie, par exemple, a été, pendant tout le XVIIIe siècle, un fief grec et j'ai déjà fait allusion à ce gouvernement du Phanar, qui a laissé de si tristes souvenirs, à cette exploitation du pays par les riches

négociants grecs du Phanar de Constantinople, auxquels le sultan l'avait livré. Aujourd'hui l'élément hellénique est absolument insignifiant en Roumanie : tout au plus une dizaine de mille individus, qui savent d'ailleurs se faire leur place dans les affaires et la finance, où ils rivalisent avec les Juifs, par exemple dans l'exportation des céréales sur le Bas-Danube.

En Bulgarie, même phénomène. Il n'y a pas longtemps encore que les Hellènes pouvaient prétendre au gouvernement de la Roumélie Orientale. Peu à peu leur nombre a diminué et ils se sont localisés dans quelques centres comme Philippopoli, Bazardjik, Bourgas, Pyrgos, Eléna, ou, vers le Rhodope, la ville de Sténimakho, qui est, paraît-il, entièrement grecque. Encore en 1900, il y avait deux députés grecs au Parlement bulgare. L'acuité de la lutte à main armée, aujourd'hui engagée entre Grecs et Bulgares en Macédoine, n'est naturellement pas faite pour arrêter le mouvement de l'émigration.

Enfin en Macédoine, quelle que soit l'interprétation du phénomène, interprétation variable suivant la nationalité, il est parfaitement certain qu'il y a peu d'années encore tout le monde était grec ou se croyait tel, même des individus au nom entièrement slave, même des Bulgarès ou des Bulgaridès. Les Bulgares ont su réveiller, chez ces frères hellénisés, le sentiment d'une nationalité perdue et déjà ceux qui se déclarent bulgares, ceux qui fréquentent l'école et l'église bulgare, sont, dans l'intérieur du pays, plus nombreux que les Grecs : ceux-ci gardant seulement une bande littorale, dont les statistiques font varier la largeur suivant leur origine.

La Roumanie, qui est, de tous les pays balkaniques, le plus riche, le plus industriel, le plus anciennement assis et peut-être, dès lors, (puisque aujourd'hui la valeur militaire se résoud en achats de canon), le

mieux armé, est, elle aussi, mécontente de son lot et demande à l'agrandir; mais sauf dans la Dobroudja, ce n'est pas à la Bulgarie que se heurtent ses ambitions historiques, ses prétentions fondées sur des communautés de race. Entre la Bulgarie et la Roumanie, la frontière du Danube est, en effet, dans son ensemble, trop naturelle pour être changée. Dans l'est seulement, puisqu'ils ont commencé à passer au sud du fleuve, les Roumains, n'ayant pas d'obstacle naturel à franchir, sont incités à poursuivre; du moment que les Russes leur ont déjà donné un morceau de la Dobroudja, terre bulgare, en échange de la Bessarabie, terre roumaine, pourquoi ne prendraient-ils pas aussi le reste? « Accessorium sequitur principale ». Et le port de Varna, avec une limite Routschouk-Varna, serait bien tentant. C'est pourquoi on a imaginé les Koutzo-valaques de Macédoine. Néanmoins, cette question-là n'est pas aiguë; ce n'est pas ici une excitation de la faim, c'est seulement de la gourmandise. Au nord, au contraire, il est visible que la Roumanie n'a pas ses limites naturelles et, s'il ne s'agissait pas de si grands voisins, les revendications auraient pris, déjà depuis longtemps, une forme plus nette. Les traités ont donné à la Roumanie une forme en équerre qui, géographiquement, est anormale et qui, ethnographiquement, est contraire à la distribution des races. Ce sont des Roumains qui occupent le versant nord des Alpes de Transylvanie et ce sont aussi des Roumains qui dominent en Bukowine ou en Bessarabie, mélangés : dans le premier cas, avec des Ruthènes; dans le second, avec des Bulgares. L'Autriche-Hongrie s'est adjugé les deux premiers pays; la Russie s'est concédé le dernier pour récompenser les Roumains de lui avoir apporté un sérieux concours dans la guerre turque et c'est alors qu'elle leur a jeté en échange un morceau de la Dobroudja. La Roumanie, inféodée à l'Autriche et dominée de trop haut par

l'énorme empire russe, ne dit rien; mais, de ce côté-là, les frontières actuelles ne semblent pas bien immuablement tracées et, quand on se livre au jeu inoffensif de remanier la carte, on peut spéculer sur des dislocations que les craquements incessants de ces grosses machines, mal construites avec des matériaux hétérogènes, font logiquement prévoir.

Peut-être ne sera-t-on pas très long à voir reparaître alors, dans le domaine des réalités, ce que les peuples intéressés, eux, n'ont pas oublié : c'est à savoir un royaume de Hongrie tout à fait indépendant de l'Autriche; une Bohême et une Croatie soustraites à l'un comme à l'autre; une Pologne, une Finlande, une petite Russie, qui n'obéiront plus directement aux tzars de Saint-Pétersbourg, etc.. Quand des composés chimiques entrent en dissolution, il risque toujours de se produire, entre leurs molécules juxtaposées, des combinaisons nouvelles.

A l'ouest de la Bulgarie, nous devons encore cómpter la Serbie, pour le moment assagie par un heureux changement de dynastie et revenue à des velléités trop fugitives d'alliance avec les Bulgares, en secouant le joug de l'Autriche. Là on n'oublie pas sans doute les anciennes ambitions, mais on se borne à les laisser couver sous la cendre. Pour les Serbes, il s'agit de reconstituer le royaume du grand Douchan, c'est-à-dire d'ajouter à la Serbie actuelle la Vieille-Serbie (Ieni-bazar, Diakova, etc...) restée aux Turcs, la Bosnie et l'Herzégovine.

Tandis que les Bulgares considèrent la province de Pirot comme leur, les Serbes se voient, en outre, des droits historiques jusqu'à la ligne nord-sud Vidin-Köstendil au delà de la frontière bulgare.

Si nous poussons plus loin, nous rencontrons l'Autriche. Celle-ci, qui envisage la Serbie comme son annexe économique, comme une sorte de pays de pro-

tectorat, se ferait volontiers adjuger quelque morceau de ces mêmes provinces turques déjà revendiquées par la Serbie, comme elle a déjà pris, dans les mêmes conditions et sans coup férir, la Bosnie et l'Herzégovine. Un sourd travail de préparation l'achemine lentement dans la direction d'Uskub et de Monastir.

Puis, c'est encore le Montenegro, presque entièrement bloqué du côté de la mer par l'Autriche et qui, ne pouvant réclamer de suite son domaine si évidemment naturel de Cattaro, voudrait du moins s'étendre vers l'Albanie. Ici, à la protection fidèle du tzar s'ajoute aujourd'hui la parenté italienne, combinée avec l'irrédentisme de Trieste et avec les ambitions italiennes très manifestes du côté de l'Albanie. Cette Adriatique, qui fut jadis une mer latine, comme la mer Égée fut une mer grecque, et dont les Italiens n'occupent plus qu'une rive, il s'agit, pour ceux-ci, de la reconquérir; il faut reprendre à l'Autriche Trieste, comme on lui a repris déjà la Vénétie et la Lombardie. Et comment l'Italie ne songerait-elle pas aussi à ce pays d'Albanie, qu'un étroit canal sépare à peine de l'Apulie, à ce pays de Durazzo, l'antique Dyrrhachium, jadis relié à Brindisi par le mouvement constant des fonctionnaires, des commerçants, des soldats romains, partant pour la Grèce et l'Orient ou en revenant : un passage qui fut, pour l'antiquité, l'équivalent de ce qu'est aujourd'hui, pour des Anglais, celui de Douvres à Calais?

Aussi l'on signale chaque jour les progrès des Italiens en Albanie et au Montenegro, traduits par des échanges commerciaux, par des lignes de navigation, par des influences politiques. Des services de bateaux italiens vont maintenant chercher les produits de ces deux pays; des vapeurs italiens traversent déjà le lac de Scutari, d'Albanie en Montenegro, de Scutari à Virbazar, établissant ainsi la jonction avec Cettinjé et

l'on va commencer la ligne de chemin de fer monténégrine du port d'Antivari à Virbazar, qui desservira à la fois Scutari et Cettinjé. Réciproquement, les Albanais ont des colonies en Italie, surtout en Sicile, et le trop fameux ministre Crispi était un Albanais authentique (baptisé orthodoxe et non catholique) : ce qui peut aider à comprendre son caractère.

Quand on arrive de ce côté, il ne faut pas non plus oublier cette curieuse nation albanaise, qui a elle-même une telle individualité : ce pays resté si indépendant avec ses mœurs féodales, quoique fournissant au sultan ses gardes les plus sûrs et ses fonctionnaires les plus féroces; ce peuple, qui aurait peut-être déjà depuis longtemps repris sa liberté, s'il n'était devenu musulman. L'Albanais, c'est, si on le veut, le Suisse des Balkans : ce Suisse qui servit loyalement l'aigle à deux têtes d'Autriche, comme les fleurs de lys de France, jusqu'au jour où il a repris pour lui ses lacs et ses montagnes.

On voit assez par ce rapide exposé (et ce n'est d'ailleurs rien apprendre à personne) que, dans cette marmite balkanique toujours en ébullition, les sorcières de Macbeth ont jeté d'innombrables éléments de haine, de meurtre et de guerre. Ce serait une illusion vraiment trop naïve d'imaginer que les choses resteront comme elles sont et l'on a bien le droit de chercher, soit comment elles devraient être en équité, soit comment la loi du glaive pourra les aménager.

Et pourtant, puisqu'il s'agit en somme de poursuivre ce partage progressif de la Turquie, qu'aucun congrès européen, aucun traité proclamant son intégrité n'a pu empêcher jusqu'ici, il est une solution première, dont rêvent les diplomaties parce qu'elle « leur éviterait tant d'embarras », une solution à laquelle on ne peut s'empêcher de penser soi-même d'abord, et qu'il convient par suite d'examiner, c'est de garder la Turquie

elle-même en la rendant habitable, en la revivifiant, en l'aménageant. Cette solution, je n'ai pas besoin de le dire, a d'abord pour elle ceux qui, en conservant la Turquie, se disposent à l'absorber : c'est-à-dire avant tout, pour le moment, l'Allemagne qui trouverait charmant d'organiser la Turquie indépendante et protégée, à peu près comme l'Angleterre a « organisé » l'Égypte et l'Inde, ou la France la Tunisie. De cette manière sans doute, qui paraît à peu près la seule suivant laquelle un pays musulman est aujourd'hui capable de vivre, on conserverait assez aisément une Turquie momifiée, à la façon d'un objet de vitrine dans un musée. Mais, comme cette solution aussi ouvertement proposée ne plairait peut-être pas à tout le monde, on a parlé parfois d'un contrôle européen : ce qui équivaut à une propriété laissée dans l'indivision entre héritiers non d'accord; c'est l'anarchie perpétuée ou c'est la mainmise par l'un d'eux. Il vaudrait assurément mieux que la Turquie pût vivre réellement indépendante et prendre la tournure d'un état européen et moderne. Est-ce possible? Le Turc est-il civilisable?...

Quand, d'un côté, l'on fréquente un peu le peuple turc et qu'on apprécie ses qualités, quand, de l'autre, on se reporte à la communauté d'origine qui existe au fond entre les Turcs et tant d'autres peuples chrétiens parfaitement européanisés, ne fût-ce que les Bulgares eux-mêmes, on est tenté de ne pas répondre négativement. On se demande, en effet, pourquoi cette nation seule serait aussi absolument réfractaire à tout progrès et l'on est conduit à imaginer une Turquie parlementaire telle qu'on a cru la voir apparaître avec Mourad V et Midhat-pacha, telle que les intrigues de palais semblent, seules, l'avoir empêchée de se réaliser. Mais n'y a-t-il eu réellement dans cet échec qu'un incident remédiable et le mal n'est-il pas plus profond?

La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'un

progrès turc, tient, je n'ai pas besoin de le dire, à la religion. L'état de la Turquie offre bien des analogies, quoique la comparaison puisse paraître offensante à quelques-uns, avec celui de la Russie: même corruption, même démoralisation absolue, même pourriture inguérissable dans la haute classe gouvernante, réussissant seulement à se maintenir au pouvoir par la force militaire et par la terreur; mêmes qualités de travail et de courage dans le peuple, également appuyées sur un fondement religieux très puissant, qui donne seul au régime social, en présence de tant d'éléments dissolvants, une certaine stabilité. Renverser la classe gouvernante pour mettre directement le peuple au pouvoir est rendu également délicat dans les deux cas par l'inaptitude évidente de ce peuple à gouverner, par l'état d'ignorance fanatique où il a été maintenu pendant des siècles. Mais, tandis qu'en Russie on aperçoit la solution de la crise par la constitution d'une classe bourgeoise intermédiaire, analogue à celle qui a pris la direction de notre révolution française et par la faculté que présente toute religion chrétienne pour évoluer et conserver ses moyens d'action moraux et sociaux en s'épurant, en Turquie rien de tel n'apparait. Il n'y a pas de bourgeoisie turque et on se demande s'il pourra jamais y en avoir une; les Turcs, qui ont reçu une éducation européenne, sont, jusqu'ici, les pires de tous : ceux qui, assez intelligents et instruits pour voir les vices du système, ne les constatent comme fonctionnaires que pour en profiter. Dans le peuple, la religion musulmane est tellement puissante et elle a pris, depuis des siècles, une forme si essentiellement ritualiste et fanatique; elle constitue si bien un groupement national en séculaire antagonisme avec la religion chrétienne qu'on imagine malaisément le peuple turc devenant chrétien; il serait peut-être plus simple encore de le voir athée. Partout

où il existe des chrétiens sous la domination turque, le pouvoir ottoman ne saurait donc durer. Il faut que, tôt ou tard, ce pouvoir soit réduit aux pays asiatiques, où les chrétiens en nombre infime sont noyés dans la population musulmane et où alors peut s'établir un régime de protectorat plus ou moins net, analogue, soit à celui de l'Angleterre sur l'Inde, soit à la situation de la Russie vis-à-vis de la Perse : protectorat vers lequel l'empire allemand porte visiblement ses efforts.

Je crois donc qu'on peut écarter cette solution turque et, considérant la succession comme devant s'ouvrir un jour ou l'autre, examiner en équité et en fait comment le partage peut s'opérer.

La question, pour le moment la plus délicate, ou tout au moins la plus actuelle, dans ce partage qui s'opère depuis si longtemps par étapes successives, est celle de la Macédoine. En Albanie et en Thrace, les choses ne sont pas encore mûres; on en reste aux galeries d'approche souterraines; en Macédoine, les travaux de mine ont depuis longtemps débouché au jour et l'assaut est ouvertement commencé. C'est, d'ailleurs, pour notre sujet spécial de la Bulgarie, le point à la fois critique et intéressant. Il s'agit, avant tout, de savoir à qui doit appartenir la Macédoine. Ainsi que je l'ai déjà annoncé, je vais d'abord dire deux mots de la question de droit. Ce sera là faire preuve d'un sentimentalisme bien peu pratique et me ranger bien volontairement dans la classe des idéologues; n'importe, la force du droit et de l'équité, que les vrais politiques commencent toujours par mépriser, n'est quelquefois pas sans exercer à la longue une action imprévue sur la suite des événements. Et puis il est bon, surtout quand on appartient à un pays vaincu, quand on a quelque part dans le monde des frères ·lemment arrachés à leur patrie, de s'imaginer, dans

certains cas, qu'il existe une justice immanente supérieure à la force.

Je ne critique nullement le diplomate qui, à des théories spéculatives plus ou moins fondées, répond froidement par ces mots habituels aux anglo-saxons en affaires : « no sentiment » ou « je ne travaille pas pour ma santé » et j'essayerai bientôt d'examiner aussi la question dans cet ordre d'idées. Mais celui qui se contente de parler pour quelques amis lointains et dont la parole s'envole en vapeur insaisissable sans provoquer dans les chancelleries le moindre écho, a peut-être le droit de raisonner d'après des principes plus absolus, plus élevés, plus immuables, un peu plus en poète.

Quelle doit être la nationalité d'un peuple? La question ne me paraît pas douteuse quand ce peuple consulté répond à l'unanimité. Un peuple a le droit de choisir sa nationalité, comme un individu a le droit d'être libre. Ici déjà je suis arrêté par les positivistes, dont j'ai reconnu tout à l'heure par politesse la prépondérance légitime dans les affaires humaines. Bien vieux et singulièrement démodé, ce mot de liberté; bien hérétique et entaché de réaction, ce droit attribué à l'individu. Traditionnalistes et socialistes, les de Bonald et les Jaurès sont d'accord pour me prêcher la discipline et me retenir sur cette pente fatale de l'individualisme, qui procède de l'égoïsme et mène à l'anarchie. « L'individu n'est rien, me disent-ils, la société est tout; l'être doit se sacrifier au groupement dont il fait partie; la volonté personnelle doit s'annihiler pour la force du groupement qui l'englobe; et, par une conséquence fatale, puisque tout gouvernement procède de la force et toute discipline d'une oppression pesant sur les minorités, « la raison du plus fort est toujours la meilleure »!... *Væ Victis* :les peuples vaincus dans la lutte pour la vie, les faibles,

les opprimés n'ont qu'à disparaître avec résignation pour l'intérêt supérieur de l'humanité. Simple phénomène de sélection naturelle. Le loup de La Fontaine Brennus jetant son glaive dans la balance. Darwin et Bismarck se trouvent d'accord avec les anciens législateurs de Sparte pour m'affirmer qu'il faut immoler les débiles, soumettre les faibles aux puissants, discipliner les indépendants et que le bonheur général sera finalement la somme de tous les malheurs particuliers.

Je laisse de côté ces théories transcendantes et j'admets que, lorsqu'un peuple veut être français, il a le droit d'être français; s'il veut être polonais, d'être polonais; grec, d'être grec; bulgare, d'être bulgare. Dans un cas comme celui de l'Alsace-Lorraine, de l'Irlande, de la Hongrie, de la Pologne, pas d'hésitation, puisque la réponse du peuple consulté est unanime. La Norvège et la Suède n'avaient qu'à divorcer amiablement puisque l'union déplaisait à l'une des nations tout entière. Les Grecs, les Serbes, les Bulgares usaient du droit le plus élémentaire quand ils se sont soulevés contre les Turcs. Mais la solution, si nette en cas d'unanimité, devient trouble quand il s'agit d'un pays où le mélange de toutes les races incompatibles et hostiles résulte de leur superposition dans une série d'invasions et de conquêtes, accomplies pendant de longs siècles d'histoire.

Sur un seul point, les Macédoniens sont d'accord : pour ne pas rester Turcs.

Mais cela fait, si, éliminant par la pensée cet élément turc, que maintiennent encore quelque temps les combinaisons diplomatiques, on laissait les Macédoniens libres de choisir leur pays, que sauraient-ils faire, sinon se dévorer entre eux? C'est un peu ce qui se produit déjà en présence de l'anarchie ottomane : bandes grecques, bulgares et serbes rivalisent d'atrocités et s'entretuent.

Là est, moralement, la très grave difficulté du problème, celle qui excuse un peu l'Europe de laisser la pauvre Macédoine dans l'immuable désordre où elle restera tant que, de fait ou de droit, elle n'aura pas été soustraite à la Turquie. Le Turc est imperfectible et incivilisable. Cependant, si pénétré qu'on soit de cette opinion par un séjour un peu prolongé dans quelques pays turcs, il suffit d'arriver à Jérusalem et de voir ce qui se passe entre chrétiens dans le Saint-Sépulcre pour comprendre l'intérêt que peut avoir la diplomatie à feindre de respecter encore quelque temps cette chose falotte, fantomatique, impalpable et, d'instant en instant, évanouie aux clairs rayons du soleil, qu'on persiste à appeler, dans les protocoles et les conventions, l'intégrité de l'empire ottoman.

Au Saint-Sépulcre, on n'a trouvé qu'un moyen de maintenir l'ordre entre les représentants hostiles de toutes les religions chrétiennes : grecs, arméniens, coptes, catholiques, protestants, etc., c'est de les mettre tous sous la surveillance active d'une douzaine de gendarmes turcs. On est d'abord un peu étonné de voir ce corps de garde musulman sous le porche de l'église ; cinq minutes plus tard, la rixe de quelques sacristains, qui se disputent la place d'un bout de tapis sur les dalles, à coups de ciseaux et de balais, vous a rendu opportuniste. Dans le même ordre d'idées, on peut admettre, pour quelque temps, le maintien d'une vague suprématie turque en Macédoine, sous le contrôle européen, telle qu'on essaye vainement de l'établir depuis trois ans. Mais il n'y a pas à se le dissimuler, et la Turquie le sait bien pour l'avoir appris à maintes reprises par l'expérience de l'histoire : un pays de la Turquie, qui commence à être contrôlé par l'Europe, se transforme, à la première occasion, en principauté vassale, puis en royaume indépendant. La question de l'indépendance macédonienne est nette-

ment ouverte et non plus seulement dans les aspirations des Bulgares rèvant la grande Bulgarie ou des Grecs imaginant la reconstitution de l'empire grec. Il s'agit donc de chercher, non point par induction et suivant quelque théorie sentimentale, mais dans la contingence des faits, comment ce problème macédonien se pose et comment il peut être appelé à se trancher.

Les forces en présence sont très inégales; mais elles sont tellement nombreuses que le résultat final doit tenir, avant tout, à leurs combinaisons réciproques, c'est-à-dire au jeu toujours changeant de la diplomatie.

Les Bulgares, tout d'abord, sont un pays militairement solide et leur armée inspire confiance, tant par les souvenirs de son passé que par ce qu'on en peut voir aujourd'hui; qu'il vienne encore quelques bonnes récoltes et ils pourront être amplement fournis de canons. Mais la Turquie, elle aussi, est un pays militaire; c'est la seule chose qui lui reste de son passé; comme la force de l'armée n'est point incompatible avec quelque sauvagerie, le soldat turc, fort de sa bravoure naturelle et des principes stratégiques que les instructeurs allemand sont pu inculquer à ses chefs, est un adversaire très sérieux, qu'il serait puéril de dédaigner. La guerre des Turcs contre les Russes, malgré toutes les fautes commises, qu'ont seulement corrigées celle des adversaires, celle même contre les Grecs en dépit de la faiblesse de l'ennemi, ont montré de quoi les Turcs étaient capables et on peut se demander quels seraient les vainqueurs si les Bulgares et les Turcs étaient laissés seuls en présence.

Mais cette hypothèse est la moins vraisemblable de toutes; une guerre dans les Balkans entraînerait, soit sous la forme armée, soit tout au moins sous la forme diplomatique, une intervention de toute l'Europe.

Et c'est ce qui rend à peu près impossible de prévoir le résultat final ; ce qui donne aussi, pour la paix européenne, à l'hypothèse d'un tel conflit, une gravité si redoutable.

Sans étendre au loin nos hypothèses — ce qui nous entraînerait à des développements démesurés et pour lesquels la compétence me manque absolument — on peut du moins envisager les autres peuples balkaniques. Parmi ceux-ci, le seul qui, militairement, soit à craindre pour le Bulgare, est le Roumain. L'armée roumaine est beaucoup plus nombreuse que l'armée bulgare; son artillerie d'origine allemande, ne vaut peut-être pas celle de la Bulgarie, fournie en grande partie par la France; mais le nombre est, de toutes façons, en faveur de la Roumanie; et les Bulgares peuvent bien prétendre qu'un d'entre eux équivaut à deux Roumains : il resterait encore à le prouver.

Une guerre de la Bulgarie laissée à elle-même et privée de l'appui russe, soit contre la Turquie, soit contre la Roumanie, serait donc terriblement hasardeuse. L'intervention présumée de la Russie change tous les éléments du problème; mais il faut, pour cela, que la Russie elle-même ait repris un équilibre bien troublé par les malheurs de ces derniers temps. Et, de même qu'on voit, avec les échecs ou les succès de la Russie, l'arrogance de l'Allemagne, vis-à-vis de nous, monter ou descendre par une oscillation barométrique, de même, et pour une cause identique, le mouvement révolutionnaire russe, succédant à une guerre désastreuse, peut amener, pour quelque temps, une pacification de la question macédonienne.

Mais, en éliminant ou réduisant la Turquie par une pression convenablement exercée, est-il donc nécessaire que les peuples chrétiens des Balkans entrent en conflit, faut-il donc des batailles pour arriver à l'équilibre futur et ne peut-il se produire, entre eux, une

entente pacifique fondée sur des compromis ? Cette solution, qui serait évidemment la plus désirable pour tous et que les tiers désintéressés préconisent volontiers, correspond, sous une forme ou sous une autre (simple union douanière ou alliance politique), à la constitution, souvent rêvée dans les Balkans mêmes, de ce que l'on appelle déjà les « États-Unis balkaniques ».

Ce groupement rationnel, qui relierait entre eux les petits États, aujourd'hui dispersés, qui les soustrairait à des vasselages humiliants et en ferait un grand empire, pourrait garder assez de souplesse pour s'associer à l'occasion d'autres États nouveaux, à mesure qu'ils se détacheraient de la Turquie et, ouvrant ainsi leurs débouchés à tous également, il ne léserait personne. Les avantages du système apparaissent donc aussitôt nombreux pour les vrais intéressés. Il n'est pas besoin de dire que les grands voisins l'envisagent, au contraire, sans aucune sympathie et que les vieilles hostilités réciproques des peuples à grouper ainsi, leurs compétitions d'intérêt, leurs ambitions, dont il faudrait rabattre, le rendent fort difficile à réaliser. Tout récemment encore, on l'aurait même jugé impossible; l'est-il autant aujourd'hui, c'est le dernier point que je voudrais examiner.

Dans les États-Unis en question, les trois peuples qu'il faut avant tout réunir sont la Bulgarie, la Serbie et la Roumanie. Il y a vingt ans, la Bulgarie et la Serbie se battaient l'une contre l'autre; la Bulgarie et la Roumanie se sont toujours menacées par des armements correspondants; ce ne sont pas là, à première vue, des préliminaires d'entente. Pourtant un rapprochement sensible s'est opéré, depuis quelques années, par intermittences, plus net du côté de la Serbie, moins officiel du côté de la Roumanie et la pesanteur du joug autrichien peut, quand les trois pays réunis se sentiront assez forts pour lui résister, contribuer à cette union.

Avec la Serbie il a semblé un moment que tous les

vieux ressentiments fussent apaisés, et l'on s'est alors souvenu avec plaisir qu'en 1876, un corps de 3 000 Bulgares combattait pour les Serbes contre les Ottomans. Les sujets de conflit sur la frontière sont, en somme, de peu d'importance; les intérêts économiques n'apparaissent pas contradictoires; la substitution des Karageorgévitch aux Obrénovitch a favorisé l'évolution serbe et l'on a pu voir tout récemment l'alliance serbo-bulgare se traduire par la formation d'une union douanière, à laquelle l'Autriche a de suite répondu par une guerre économique, où elle n'a pas eu entièrement le dessus, bien qu'il en soit résulté un refroidissement entre la Serbie et la Bulgarie.

Au moment où cette guerre de tarifs a éclaté, on a annoncé dans la presse que la Roumanie s'associait avec la Bulgarie et la Serbie. Le gouvernement roumain s'est hâté de démentir; mais les signes d'un rapprochement entre la Roumanie et la Bulgarie n'en étaient pas moins manifestes. Ils se sont d'abord traduits par les entrevues sensationnelles du roi Karol et du prince Ferdinand; ils ont surtout éclaté en Macédoine, où l'hostilité commune contre les Grecs a déterminé une similitude d'intérêts. De ce côté, j'ai déjà dit comment, à tous les autres anciens éléments en conflit, étaient venus s'ajouter les Koutzo-valaques, protégés roumains et qui, comme tels, ont obtenu en 1905 des privilèges, dont les autres nationalités se sont montrées jalouses. Mais ces Koutzo-valaques sont fort peu nombreux, tout au plus 100 000. L'hostilité des bandes grecques, formées contre les bandes bulgares, les a lésés eux aussi, sans qu'ils fussent par eux-mêmes en état de riposter. Le gouvernement roumain s'en est ému au point qu'entre la Roumanie et la Grèce, pays n'ayant aucune frontière commune ni aucun réel intérêt contradictoire, on a vu de véritables hostilités éclater pour le partage d'un pays qui n'appartient ni

aux uns ni aux autres et, dans cette querelle un moment très aiguë, Bulgares et Roumains ont fait nettement cause commune.

Ce qui semblait un rêve très lointain et presque irréalisable s'est donc un peu rapproché du domaine des réalités. Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que l'union réelle et complète est près de se faire; ce serait oublier les vieilles rivalités, les différences de races, de tendances et de mœurs, qui, surtout entre Roumains et Bulgares, établissent une trop forte barrière. En tout cas, il est un pays avec lequel l'union parait actuellement tout à fait impossible, c'est la Grèce. On s'imagine mal le degré d'antipathie qui existe entre les deux peuples bulgares et grecs : assurément Allemands et Français étaient moins hostiles il y a peu de temps encore, avant le réveil des haines assoupies, brutalement, volontairement provoqué lors de l'affaire marocaine. Voilà cependant un millier d'années que ces peuples sont en contact l'un avec l'autre, et à quel point le mélange s'est opéré, on en a une idée par ce seul petit fait d'un « Grékof » ministre de Bulgarie, tandis qu'un « Bulgaridès » représentera la Grèce. Mais rien ne divise la famille la mieux unie comme l'ouverture d'une succession. Entre Bulgares et Grecs, depuis qu'il est sérieusement question de la Macédoine, c'est de part et d'autre une exaspération croissante avec les années. Les Grecs n'ont que paroles d'horreur pour la férocité des bandes bulgares, qui terrorisent et massacrent pour les convertir les Hellènes de Macédoine; les Bulgares n'ont qu'expression de mépris pour ces Grecs dégénérés, qui se sont enfuis comme des lapins à la première apparition des Turcs en Thessalie et qui aujourd'hui s'allient au Sultan contre les revendications légitimes des chrétiens opprimés.

Il n'est peut-être pas utile, en présence de ces décla-

rations contradictoires, de sembler plus dupe qu'on ne l'est en réalité et de prendre trop au sérieux ce qui n'est que de la polémique, conduite, comme dans une campagne électorale, avec un but politique très défini. Quand deux candidats s'accusent mutuellement d'avoir assassiné leur père et leur mère, vendu leur conscience et trafiqué de leur mandat, lisez simplement qu'ils ont envie tous les deux de la même place. Ici cette place est la Macédoine, qui serait, en effet, fort utile à l'un comme à l'autre, mais qui est peut-être plus indispensable aux Bulgares qu'aux Grecs, puisque les Grecs ont déja une abondance de ports et de côtes, tandis que, pour la Bulgarie, c'est presque une nécessité vitale d'aboutir à la mer.

Dans cette grande querelle, les Grecs, et ils le savent bien, n'ont aujourd'hui qu'une chance de succès, c'est le *statu quo;* ils sont absolument incapables de lutter contre la Bulgarie et l'on ne peut nier que ce soit leur faute, ou plutôt la faute de leur malencontreux gouvernement de politiciens, par lequel est si mal représenté l'élément actif et travailleur du pays. Les Grecs n'ont ni armée ni finances, ils ne peuvent donc compter que sur la générosité de l'Europe, qui a été jusqu'ici inépuisable pour eux, mais qui commence cependant à se lasser de leurs aventures. Donc mieux vaut le Turc que le Bulgare, pense-t-on à Athènes, et c'est pourquoi l'on a vu la Grèce s'allier au Sultan contre le Bulgare : ce qui, sentiment à part, lui était imposé par la politique.

Vis-à-vis des Turcs, la méthode que les Bulgares devaient adopter était tellement classique qu'elle s'imposait : soulever plus ou moins artificiellement un mouvement d'insurrection populaire en Macédoine; développer assez d'anarchie pour forcer l'Europe, par ses intérêts lésés, à intervenir; obtenir, pour un pays mis à feu et à sang, le contrôle européen, puis l'auto-

nomie; et, une fois autonome, l'incorporer. Le système aurait réussi comme toujours, si les Grecs n'étaient pas venus le paralyser en déclarant très haut que les Macédoniens n'avaient aucune envie d'être libérés. On conçoit la fureur des Bulgares contre ces gêneurs, et les injures réciproques. Comment se tranchera cette grande querelle, je ne me charge pas de le prédire : le métier de prophète, quand il n'est pas à très longue échéance, étant un des plus scabreux qui se puissent choisir. Peut-être par la simple élimination de l'élément grec à l'est de la Chalcidique, avec compensation à l'ouest? Mais on voudrait espérer que la solution des Etats-Unis balkaniques, avec ou sans adjonction de la Grèce, n'est pas un rêve, une simple illusion de pacifiste. Les dix dernières années ont été dures, sans doute, pour les pacifistes, et la loi de Darwin a repris singulièrement le dessus sur celle du Christ. Comment cependant la paix ne se ferait-elle pas un jour entre certains groupes humains menacés par un ennemi commun?...

En dépit de toutes les apparences, et des rivalités internationales, et des vieux pays qui se désagrègent, et des Kaiser à surprises, il semble que l'avenir doive nécessairement former des associations d'Etats plus vastes que celles de notre temps. L'antiquité a connu les cités; le moyen âge, les burgs féodaux; puis sont venues les provinces; puis les Etats; nous arrivons à la forme des Etats-Unis. Il est vrai qu'un premier essai d'internationalisme pacifique, appelé l'Empire romain, a fondu jadis devant les Barbares et que, des Barbares, il y en aura toujours quelque part. Nos Etats-Unis, s'ils se forment, s'endormiront peut-être eux aussi dans la quiétude pour se réveiller sous la chevauchée de nouveaux Huns. Ils auront du moins assuré le bonheur de quelques générations et c'est tout ce que l'on peut demander dans cet incessant

tourbillon de choses éphémères. Notre actuelle paix armée est contradictoire dans son essence et ne peut durer toujours. Il faut qu'elle finisse par la guerre avec la paix au bout, ou directement par la paix. Après un duel, les encouragements des témoins et l'usage amènent d'ordinaire une réconciliation. Nos limites d'États sont ridiculement petites pour un temps où l'on se déplace à raison de cent kilomètres à l'heure. On touche cela du doigt quand, traversant l'Europe en Orient-Express de Paris à Sophia et Constantinople, on passe deux, trois frontières par jour. La grandeur des dimensions territoriales doit être en raison directe des facilités de communication. On ne peut entretenir une hostilité permanente avec ses voisins immédiats; il faut que la capitale soit au moins à une journée de la frontière...

Dans la péninsule balkanique, l'émiettement a atteint, jusqu'ici, son paroxysme. L'intérêt de tous veut qu'une cristallisation plus complète et plus stable s'opère. Si jamais elle vient à sortir du domaine des rêves, il suffit de regarder une carte pour voir que le centre de gravité de l'édifice futur ne saurait être, ni à Bukarest, ni à Belgrade, ni à Salonique, encore moins à Athènes. La géométrie le place, et les Bulgares le savent bien, dans une position tout autrement centrale,... à Sophia.





ULGA
VOISINA
.000
Ismail
I. Leti
I.S. Georg
Petite Scythie
DOBROUDJA
ELGRADE
E
Morava
Tchernavoda
Constanza
Mur de Trajan
B
Mangalia
Kavarna
C. Gulgrad
Baltchik
Exinograd
Varna
MER
C. Emine
Mesembria
ourgas
Sosopolis
NOIRE
M
2740
Uskub
(Skoplje)
Ar
MA
Pelagonia
CONSTANTINOPLE
Scutari
Bosphore
Ochrida
MER DE
MARMARA
Moudania
Brousse
xploitatio
construction
érieures à
es géologiqu

TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES GRAVURES



IMPRIMERIE FERNAND SCHMIDT, PARIS-MONTROUGE.


1907

